

Illustrations de couverture : De Gauche à droite : Portraits de Gyula Illyés (© Ottó Vahl), de Jean Rousselot (© Louis Monier) et de Ladislav Gara ; Pest et le Danube vus de Buda (© César Birène).

Illustration, quatrième de couverture : Anna Tüskés et Christophe Dauphin à Budapest devant le Petőfi Irodalmi Múzeum, le 20 février 2014, (© Sandra Haug).

Les auteurs et l'éditeur remercient tout spécialement :

Madame Claire Gara-Meljac, Madame Mária Illyés, Mesdames Claude et Anne-Marie Rousselot, Madame Judit Karafiáth, Madame Mária Stauder et l'Institut d'Études Littéraires du Centre de Recherches des Lettres de l'Académie des Sciences de Hongrie.

Les Orphées du Danube

Jean Rousselot, Gyula Illyés et Ladislás Gara

Suivi de

Lettres à Gyula Illyés, par Jean Rousselot

Christophe Dauphin & Anna Tüskés

Les Orphées du Danube

Jean Rousselot, Gyula Illyés et Ladislás Gara

Suivi de

Lettres à Gyula Illyés, par Jean Rousselot



Le Danube et le Parlement hongrois, vus du Széchenyi-Lánchíd (le pont des Chaînes). Photographie de Christophe Dauphin (2007). D.R.

LA POÉSIE HONGROISE ENTRE SEINE ET DANUBE

par
Christophe DAUPHIN

« Après des paroles de salutation, conformément à mon projet, je récitai les phrases préparées à l'avance pour faire part au poète de l'accueil réservé à ses œuvres dans mon pays. – Ah la Hongrie ! s'écria Cocteau, en regardant en l'air longuement et avec extase... C'était la Hongrie qu'il regardait ainsi. Son regard indiquait clairement que cette province si heureuse, si digne d'affection, et à cause de la faveur dont y jouissaient ses œuvres, il la situait dans un triangle Constantinople-Stockholm-Pékin... »

Gyula Illyés (in *Les Huns à Paris*, 1946).

Lorsqu'il rencontre à Paris l'écrivain et traducteur hongrois Ladislav Gara en 1954, Jean Rousselot est âgé de quarante et un ans. Il a publié trente et un livres - de la poésie principalement, ainsi que trois romans et six essais -, ce qui est relativement important pour son âge. Mais quand on sait que son œuvre totalisera cent trente-six livres, on mesure le chemin qu'il reste à parcourir. En 1954, il est l'un des poètes les plus importants de sa génération, doublé d'un critique qui jouit d'une notoriété certaine. D'emblée, Gara fait part à Rousselot de ses projets de traductions, tout en l'initiant à la culture et à l'histoire de son pays. Deux ans plus tard, Gara le présente à Gyula Illyés, que de nombreux critiques considèrent comme le plus grand poète hongrois vivant. Aux yeux de Gara c'est une évidence et ce, depuis leur rencontre à Paris dans les années 20. Illyés est revenu à Paris (la ville lumière de sa jeunesse), à l'occasion de la parution d'une anthologie de ses poèmes en français¹. Après Gara, Jean Rousselot scelle une forte amitié avec Illyés. Avec ces deux formidables passeurs de poésie tout comme lui, Rousselot forme un trio d'exception qui se donne

¹ Gyula Illyés, *Poèmes*, traductions de Ladislav Gara, adaptations et préface de Pierre Seghers, Seghers, 1956.

comme but de faire connaître la poésie hongroise en France. Rousselot adhère avec enthousiasme à cette aventure d'envergure, dont Gara est la lame de fond. Rien de pareil n'a été entrepris avant, comme après elle, d'ailleurs. Les projets vont se multiplier et mobiliser au gré des livres et des projets, une bonne cinquantaine de poètes et d'écrivains français, et non des moindres ; au premier chef : Jean Rousselot, qui, par le biais de ses amis, ne tarde pas à devenir un fin connaisseur de la culture magyare. Cet aspect de sa vie et de son travail n'a jamais été abordé comme il le mérite, mais tout au plus évoqué comme une passe anecdotique ; ce qui est une erreur, comme je l'ai écrit dans mon essai², qui a paru à l'occasion du centenaire de la naissance du poète. Le projet des *Orphées du Danube*, est de remédier à cette carence. Sans prétendre être exhaustif (les sujets et thèmes abordés étant vastes), ce livre pose des jalons ; et s'il parvient à attirer attention et intérêt sur la Hongrie et sur ses poètes ; tant mieux. La Hongrie a beaucoup compté pour Jean Rousselot et vice-versa, je crois. Jean ne m'a pas dit en vain, peu après notre première rencontre en 1992 : « La Hongrie est ma deuxième patrie ! » Et tout ce que je sais de la culture, de l'histoire et de la littérature hongroise et jusqu'à mes voyages en terre magyare ; c'est à Jean, qui m'a initié en quelque sorte, que je le dois et aussi par procuration à Gyula Illyés et à Ladislav Gara. L'occasion nous est donc donnée ici de revenir sur l'aventure poétique franco-hongroise de Jean Rousselot avec Ladislav Gara et Gyula Illyés, qui ne furent pas pour lui des « collaborateurs », mais deux de ses plus proches et chers amis.

Les Orphées du Danube n'est pas un manuel d'histoire littéraire, mais un livre de poésie que traversent les affres de l'Histoire, parce qu'il est des faits, des évènements, qu'il est impossible de ne pas évoquer et

² Christophe Dauphin: *Jean Rousselot, le poète qui n'a pas oublié d'être* (éditions Rafael de Surtis, 2014).



Portraits de Gyula Illyés, Ladislav Gara et Jean Rousselot. D. R.

avec lesquels les poètes sont intimement liés ; Octobre 1956, pour ne citer qu'un exemple. Car tous les poètes dont il est question ici, ont toujours vécu intensément avant d'écrire. Ce sont tous des hommes de l'être avant d'être des hommes de lettres. De Petőfi à Illyés, en passant par Rousselot ou József, ils ne furent pas que les témoins de leur temps, mais des acteurs ; et leurs voix portent toujours autant au début de ce XXI^e siècle. *Je parle droit, je parle net, je suis un homme - Les mains actives, l'œil peuplé, - Et j'appartiens à tous les hommes - Pour avoir su leur rassembler*, a écrit Jean Rousselot (in *Il n'y a pas d'exil*, éd. Seghers, 1954).

Les Orphées du Danube n'est pas non plus un livre réservé aux initiés. Il entend s'adresser à tous. À ce titre, nous n'avons pas cru inopportun d'apporter quelques repères et précisions sur la réception des poètes hongrois en France ; sur les relations culturelles franco-hongroises, comme sur l'Histoire de la Hongrie, et ce, de manière à mieux revenir sur la relation de Jean Rousselot avec la poésie magyare ; poèmes à l'appui, tout au long de ce livre, et pas seulement dans le deuxième chapitre, *Douze poètes hongrois*, qui aborde le parcours de *l'incorruptible* Ladislav Gara et propose un choix de poèmes, fruit de son remarquable travail de traducteur, avec Jean Rousselot comme adaptateur ; et non des moindres, puisqu'il est question de Mihály Vörösmarty, János Arany, Sándor

Petőfi, Imre Madách, Endre Ady, Mihály Babits, Dezső Kosztolányi, Lajos Kassák, Lőrinc Szabó, Attila József, Miklós Radnóti et Sándor Weöres.

Le troisième chapitre ainsi que le quatrième, *Poèmes hongrois de Jean Rousselot et Sept poèmes de Gyula Illyés*, reviennent sur les œuvres-vies des deux poètes, avant de lire les poèmes (y compris inédits) que Jean Rousselot a consacrés à la Hongrie et un choix de poèmes d'Illyés.

On notera qu'il existe une disparité (le nombre de pages et l'iconographie), entre les présentations personnelles de Jean Rousselot et de Gyula Illyés d'une part et celle que nous donnons de Ladislav Gara. L'explication est simple. Les parcours, vies et œuvres des deux premiers ne souffrent pas, et c'est heureux, d'oubli ou de méconnaissance. Il en va tout autrement s'agissant de Nathalie et de Ladislav Gara. Cet essai entend combler cette lacune et leur rendre vie, hommage et justice ; ce qui n'a jamais été fait au sein d'un livre, si l'on excepte Ioana Popa et son superbe *Traduire sous contraintes*.

Le cinquième chapitre, *Jean Rousselot et la poésie hongroise*, est une étude d'Anna Tüskés, issue d'un travail de diplôme, et qui revient sur les liens de Jean Rousselot avec les poètes hongrois et sur son travail d'adaptateur d'après les traductions de Ladislav Gara. Ce livre s'achève sur la pièce maîtresse que représente la publication des lettres de Jean Rousselot à Gyula Illyés, poète hongrois majeur certes, mais dont l'œuvre est universelle. À ces lettres s'ajoutent un petit choix de celles que Rousselot a adressées aux écrivains et critiques hongrois László Dobossy, László Gara, Ferenc Jankovich, Gábor Lipták et István Tóth ; le tout au service de la poésie ; et cette poésie, comme l'a écrit en 1962 László Cs. Szabó³ : « c'est avec elle que le peuple hongrois s'est construit, depuis le XVIIe siècle, sa plus belle patrie. Le poète, dans ses œuvres, ne

³ Préface à l'*Anthologie de la poésie hongroise*, de Ladislav Gara, Le Seuil, 1962.

cultive pas seulement le lopin de terre de la vie privée – le fameux jardin de Voltaire – mais tout un pays intérieur. » Trente-neuf ans après Szabó, le poète français d'origine hongroise Lorand Gaspar écrit⁴ : « Le nombre de poètes de qualité que compte ce petit pays est étonnant. Non moins étonnant est pour un poète de langue française, et pour tout poète occidental, qui assiste à la mise en camp de concentration intellectuelle de la poésie, la vitalité des liens en Hongrie entre poètes et lecteurs. Quel puissant ferment, quel riche terreau pour une poésie que cette exigence passionnée de tout un peuple. » En Hongrie comme ailleurs, langue et littérature sont indissociables. Mais cette vérité est encore plus vraie chez les Magyars ; car si la littérature hongroise est le produit d'une culture européenne, « elle plonge ses racines dans une langue singulière, sans lien de parenté avec les autres idiomes du continent », comme l'écrit Jean-Léon Muller⁵.

Il n'est pas inutile de rappeler que le hongrois ne compte que quelques cousins éloignés avec lesquels il forme la famille linguistique finno-ougrienne. Pendant de longs siècles, la Hongrie, déchirée entre l'esclavage et la liberté, l'indépendance et l'assimilation, l'Est et l'Ouest, ne survécut que par sa langue qui reçut la mission redoutable de rester elle-même dépositaire de l'identité d'un peuple, tout en devenant lieu d'accueil et instrument d'acclimatation pour toute la culture occidentale, en dépit des aléas d'une histoire mouvementée⁶. Ces particularités

⁴ Préface à *Nouvelle poésie hongroise*, d'Alain Lance et János Szávai, Caractères, 2001.

⁵ Jean-Léon Muller : *Littérature hongroise, de l'ombre à la lumière*, Kaléidoscope, 2009.

⁶ La Hongrie, à l'exception de la Transylvanie, fut occupée dès 1526 par les Turcs et l'Autriche (conséquence de la Bataille de Mohács, le 29 août 1526, durant laquelle l'armée ottomane de Soliman écrasa l'armée hongroise conduite par le roi Louis II, qui périt au combat), puis entièrement colonisée en 1699 par l'Autriche, et ce, jusqu'au Compromis austro-hongrois de 1867, qui établit la double monarchie de l'Autriche-Hongrie, en remplacement de l'empire des Habsbourg. La Hongrie

expliquent largement les difficultés des écrivains hongrois à se faire connaître et reconnaître à l'étranger. Ajoutons à cela, le peu de cas que l'on put faire d'eux et de leur langue, comme en témoigne, dès 1928, Dezső Kosztolányi, l'un des plus grands écrivains hongrois de son temps, à Antoine Meillet. Membre de l'Institut, professeur au Collège de France et directeur d'Études à l'École des Hautes-Études, Antoine Meillet est considéré comme le principal linguiste français des premières décennies du XXe siècle. Il formera toute une génération de linguistes, dont Georges Dumézil. Meillet vient alors de publier *Les Langues dans l'Europe nouvelle* (Payot, 1928). Kosztolányi lui écrit : « Ce qui me pousse à vous écrire, c'est la peine que j'ai eue en lisant votre ouvrage. C'est sur un ton dédaigneux que vous vous y exprimez sur la communauté intellectuelle et spirituelle dont je fais partie, sur la langue qui est la mienne et qui est parlée par onze millions de personnes. C'est un peu en leur nom que je me permets de prendre la parole. Les considérations auxquelles vous vous livrez à notre sujet et plus encore les insinuations qui nous visent tendent à montrer que nous sommes des tyranneaux venus d'on ne sait où, que tout ce que nous avons produit dans le domaine de la littérature est de la camelote inutilisable, que notre

obtient son autonomie. La Première Guerre mondiale, déclenchée par l'ultimatum de l'Autriche-Hongrie au Royaume de Serbie, sonne le glas de cet empire qui ne survit pas à sa défaite. Indépendante, la Hongrie - après l'éphémère première République de Mihály Károlyi (1918-1919), puis celle des Conseils (mars/août 1919) de Béla Kun -, va subir un régime autoritaire (l'oligarchie de la régence de Miklós Horthy), puis, à partir de mars 1944, l'Occupation Allemande (de mai à juillet 44, 437.000 Juifs sont déportés) et, à partir d'octobre 1944, une dictature pro-nazie (celle de Ferenc Szálasi et des Croix fléchées) jusqu'en 1945. Le 8 mai 1945, la Hongrie est dans un état d'effondrement et de délabrement total. Ses forces armées ont été anéanties. Budapest est détruite à 40 % (y compris les huit ponts sur le Danube). Occupée par l'armée soviétique, la Hongrie passe sous l'emprise stalinienne et y demeurera jusqu'en 1989 : la Révolution ayant été écrasée en 1956. Pours plus de renseignements, on se reportera à l'*Histoire de la Hongrie* de Miklós Molnár (Armand Colin/Masson, 1980. Réédition Tempus/Perrin, 2004).

langue est dépourvue à la fois de tradition et de finesse, qu'elle n'a pas de passé et encore moins d'avenir, qu'elle n'a échappé à la disparition que parce qu'elle avait été imposée par un régime oligarchique, mais qu'après tout, elle ne bénéficie que d'un sursis, car sa disparition serait peut-être souhaitable d'un point de vue supérieur... J'ai peu d'espoir de vous convaincre de l'absurdité de votre conception, de vos erreurs concrètes, pourtant grossières... car nous pensons tous dialoguer, alors que nous ne faisons jamais que monologuer. Et puis tant pis ! Peu m'importe d'être ridicule ! Tant que nous respirons, nous devons combattre pour la vérité. Le reste doit nous laisser indifférent... Le hongrois ne trouve aucune grâce à vos yeux. Je constate, sans aucune susceptibilité, que vous le traitez avec encore moins d'égards que les autres langues... Parfois on dirait que vous haïssez ce merveilleux orphelin de la famille finno-ougrienne, dont les cousins ont été dispersés dans les tourments de l'histoire, mais qui, sans parents, sans frères et sœurs, a pourtant survécu, bravant les intempéries. Cette situation devrait inspirer de l'indulgence et de la curiosité au spécialiste compréhensif de la linguistique comparée. Mais vous vous montrez à son égard dur et ingrat, plus ingrat que ne l'a été son propre destin... Nous devrions en pleurer, nous préférons en rire. On rencontre rarement déformation aussi vaudevillesque des faits dans un ouvrage sérieux... On pourrait croire que vous ignorez l'histoire de la monarchie austro-hongroise comme vous ignorez notre langue... »

À dire vrai, il n'y avait rien de nouveau (et cela explique le désarroi et la colère de Kosztolányi) dans les idées de Meillet, qui avait été devancé par le théologien, philosophe et linguiste allemand Johann Gottfried Herder qui, en 1788, avait écrit : « Perdus au milieu des Slaves, des Allemands, des Roumains et d'autres peuples, les Hongrois constituent la partie la plus faible de la population de leur pays. Dans quelques siècles, on ignorera peut-être jusqu'à

leur langue. » Rien de nouveau donc, dans la perception caricaturale de la Hongrie, de sa langue et de sa culture. Le critique Mihály Temesi put encore en faire le constat (in *Irodalomtörténet*, 1938), en évoquant « la réception de la littérature hongroise dans la France cultivée, au dernier siècle et au tournant du siècle » : « Parmi toutes les études menées en France à propos des belles lettres magyares, au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, toutes s'accordent à dire qu'elles ne trouvent nulle part dans la littérature hongroise l'exotisme qu'elles en attendaient et y recherchaient, alors même que c'est cette attente d'exotisme qui détermine surtout l'intérêt qu'on porte en France à nos auteurs... L'opinion d'A. Barine (in *La Revue politique et littéraire*, 1879) est typique de cette soif d'exotisme des Français : « Il semble que sur un pareil sol et d'une pareille race, il ait dû germer une poésie *sui generis* étonnant notre oreille par un accent inaccoutumé, ayant un peu le goût sauvage, comme le gibier de Russie et la musique des Tziganes. Il n'en est rien... Ce caractère propre n'existe pas, ou du moins il n'est pas assez prononcé. » Et quand par extraordinaire « l'intensité de ce goût sauvage signale des auteurs hongrois à l'attention d'un Français, comme c'est le cas d'Yvan Goll avec les avant-gardistes magyars, au début des années vingt », comme l'écrit, le spécialiste français de l'avant-garde hongroise, Marc Martin⁷, la soif d'exotisme semble ne se satisfaire qu'en se gorgeant d'elle-même, à savoir des lieux communs, des abus de généralisation et autres représentations sommaires qui façonnent ses regards portés sur autrui. « Mais certains peuples profitent profondément de cette secousse spirituelle qui ébranle en ce moment l'Europe : ce sont des pays presque sauvages, dont le sang commence à peine à s'éveiller, un sang neuf, pur, fort, incandescent. Les Tchèques, les Yougoslaves, les Hongrois ont une poésie autrement plus jeune, autrement

⁷ Marc Martin : *Destins croisés de l'avant-garde hongroise*, L'Âge d'Homme, 2002.

vigoureuse et audacieuse que nos pays de civilisation surannée. C'est chez eux qu'on ira un jour puiser de la puissance. Ils sont les nègres, dont nous avons besoin », écrit Yvan Goll⁸.

Nous le voyons, les aléas de l'Histoire, souvent alliés à une méconnaissance du pays et de sa culture, expliquent en grande partie que jusqu'à fin des années 1980, l'impulsion des projets de traductions et de publications soit principalement le fait des Hongrois, désireux de rendre accessible la littérature française en hongrois et surtout dans le sens inverse leurs écrivains en français, par les canaux officiels ou par les réseaux de l'émigration et de la contre-culture. Mais le fait n'était pas totalement nouveau. Gyula Illyés, comme l'a écrit Jean Rousselot, ne fut-il pas l'un des plus ardents propagateurs de la poésie française, allant, jusqu'à lui consacrer, en 1942, en pleine guerre, une anthologie, *Trésor de la littérature française, ou, du Moyen-Âge à Apollinaire ?* Tout le patrimoine poétique de la France, alors piétiné par les Nazis, y était magnifiquement exalté. « Comment exprimer sa gratitude envers un peuple ? Depuis Bessenyei, Petőfi, bien des écrivains hongrois ont puisé dans le trésor spirituel de la France. Traduire, c'est rendre hommage. C'est en hommage de gratitude que je voudrais présenter ce recueil au peuple français dans les heures difficiles de son destin », écrit le poète dans sa préface. « De tous les écrivains hongrois du XXe siècle, il a été certainement celui dont les rapports avec la France intellectuelle et littéraire étaient une véritable symbiose », écrit Tivadar Gorilovics (in *Egy Magyar Párizsban*, 2002). En dehors de cette anthologie, Illyés a traduit bien d'autres poètes, des Romains (Catullus, Horatius), des Français (Chanson de Roland, Chrestien de Troyes...), des Anglais (Byron...), des Russes (Pouchkine, Lermontov...), des Américains (Walt Whitman...), des Bulgares (Ivan Vazov...) Les traductions d'Illyés ont été rassemblées en

⁸ Yvan Goll: *Les Cinq Continents*, La Renaissance du Livre, 1922.

deux livres : *Nyitott ajtó (Porte ouverte)*, Budapest, Európa Kiadó, 1963, et *Nyitott ajtók (Portes ouvertes)*, Budapest, Szépirodalmi Kiadó, 1978.

À l'instar d'Illyés, de nombreux poètes hongrois furent les traducteurs passionnés des poètes français. Paris, nous dit encore Rousselot⁹, doit aux poètes hongrois une étrange fortune, et ce, depuis que János Batsányi, qui s'y était réfugié, put y voir, en 1789, s'écrire le destin réservé à tous les oppresseurs : *Ouvrez plutôt les yeux : vous verrez apparaître – Le destin que pour vous on écrit à Paris*. La Révolution française ; Sándor Petőfi, qui l'admirait, y puisa, de loin, en 1848, des leçons de révolution populaire pour son peuple, alors sous la botte autrichienne. Nombreux furent leurs successeurs, qui vinrent y chanter mais aussi la chanter. *Je m'arrête haletant... ô, Paris, ô, Paris*. – *Fourré gigantesque, broussaille humaine... Le maquis me cache et m'attend la Seine... Sur le cœur de Paris, je me couche – Tout ébahi, libre, bien à l'abri...*, a écrit Endre Ady ; mais son Paris, qui a tant fait languir les Hongrois, n'avait que très peu à voir avec la ville réelle ; Ady ayant intégré l'image mythique de la capitale française à sa propre mythologie personnelle.

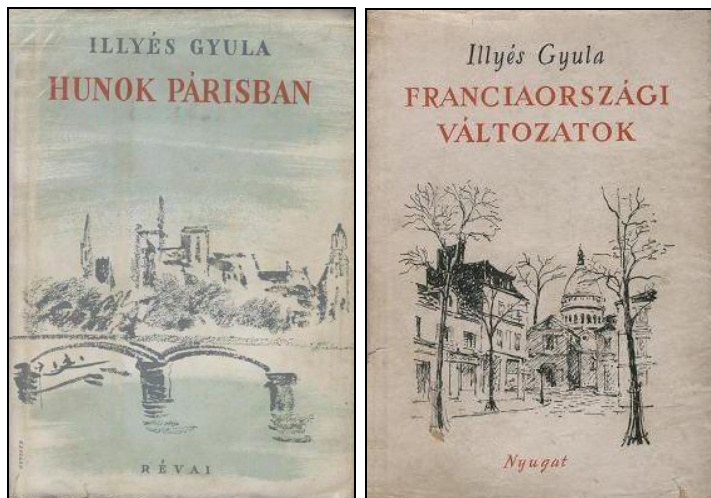
Bien différent fut le « séjour » français de l'écrivain Aladár Kuncz (né en 1885) qui, passionné de littérature française, a notamment traduit en hongrois Guy de Maupassant, Tristan Bernard et Marcel Proust. En août 1914, Aladár Kuncz - qui joue un rôle influent dans la vie culturelle transylvaine de son époque -, se trouve à Carantec, près de Morlaix, lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale. Il regagne Paris en catastrophe d'où il tente en vain de rejoindre son pays. Le poète et critique Andor Németh (1891-1953), ami de Guillaume Apollinaire (il sera également très proche de Lajos Kassák et de l'avant-garde, d'Arthur Koestler et surtout d'Attila

⁹ Discours prononcé par Jean Rousselot devant le 9 rue Budé, à Paris, à l'occasion de l'apposition (à l'initiative de l'Académie Mallarmé) de la plaque commémorative à Gyula Illyés, le 12 avril 1988.

József), est dans la même situation. L'idylle française des deux artistes hongrois va tourner au cauchemar. Ressortissants d'un pays en guerre avec la France, Kuncz et Németh sont arrêtés et emmenés le 15 août 1914 au camp de Périgueux où, dans une atmosphère hostile, ils vivent la triste expérience du chauvinisme et de la xénophobie. Début octobre 1914, avec d'autres ressortissants d'États ennemis, ils sont internés à la citadelle de Noirmoutier, d'octobre 1914 à juillet 1916, puis à la forteresse de l'Île d'Yeu, de juillet 1916 à avril 1919. Dans son récit magistral intitulé *Fekete Kolostor*¹⁰, Aladár Kuncz donne un témoignage humain de portée universelle sur l'expérience de la captivité, en évoquant ses cinq années d'internement, qui le marquèrent à vie.

De Paris, bien plus tard, Miklós Radnóti - poète martyr, qui sera assassiné par les nazis hongrois à l'âge de trente-cinq ans en 1944, ses derniers poèmes en poche (on les exhuma avec son cadavre en 1946) -, pour sa part, devait écrire : *C'est là que j'ai compris dans quel charivari – sous la lune autrefois les Noé naviguèrent*, et nous décrire « l'inferno du folklore » à partir d'un plan du métro et nous dire que « le trottoir s'abaisse au coin de la rue Cujas ». Attila József (qui séjourna à Paris et à Cagnes-sur-Mer de septembre 1926 à l'été 1927) : *C'est le miracle que j'attends de Paris... écoeuré par l'étroitesse, la mesquinerie de la vie hongroise. Tout mon être n'est qu'un désir fiévreux et ardent de Paris*), Lajos Kassák... Les noms se pressent, des *Orphées du Danube*, qui vinrent faire vibrer la harpe des ponts de Paris. D'aucuns y arrivèrent même à pied. Et ce fut le cas de Gyula Illyés, qui vécut ses années de jeunesse, de 1922 à 1926, à Paris, 9, Rue Budé, sur l'île Saint-Louis. Au moment où Illyés s'établit à Paris, le mythe de ce haut lieu de l'esprit et du goût et, pour tout dire, de la

¹⁰ Aladár Kuncz : *Le Monastère noir : souvenirs de captivité à la citadelle*, traduit du hongrois par Ladislav Gara et adapté par Marie Piermont, avec une préface de Jacques de Lacretelle, Gallimard, 1937. Réédition L'Étrave, 1999.



Couvertures de *Les Huns à Paris* (1946) et de *Variante de la France* (1947).

modernité, notion-clé de l'époque, est déjà profondément enraciné dans la conscience des Hongrois cultivés, écrit Tivadar Gorilovics (in *Egy Magyar Párizsban*, 2002). Le passé révolutionnaire de la ville, élément si saillant du mythe depuis juillet 1830, et, en particulier, le souvenir encore si vif de la Commune, alimente à son tour l'imaginaire du futur auteur de la *Vie de Petőfi*, qui se sent lui-même en position de révolte permanente. Et puis, pour celui qui vient d'un pays qui réagit à ses malheurs par une « thérapie » de gouvernement totalitaire, Paris malgré sa police qui vous épie, est une école de liberté. « En ce temps-là, la vie valait la peine d'être vécue, d'être vécue pour tout ce qui donnait alors du sens à *ma* vie... C'est là que j'ai connu ce que c'était que la liberté. C'est là qu'on m'avait appris à combattre pour la liberté... C'est de là que j'ai pu embrasser du regard l'Europe... C'est depuis Paris que j'ai pu enfin voir la Hongrie à sa place, dans la réalité de sa situation. Ça a été un moment vertigineux, dur à passer. C'est Paris qui a fait de moi un Hongrois », rapporte

Illyés¹¹, qui donnera deux livres importants (qui n'ont pas encore été traduits en français) sur la France : *Les Huns à Paris* (*Hunok Párizsban*, Révai, 1946), sur le séjour parisien de 1922-1926 et *Variantes de la France* (*Franciaországi változatok*, Nyugat, 1947), sur le séjour français de 1947 ; livres dans lesquels il ne se contente pas d'évoquer sa vie et ses rencontres, mais aussi et surtout la vie des émigrés hongrois dans le Paris des années 20 et ses relations avec les syndicalistes français, comme l'écrit Ladislas Gara¹² : « Sa formation parisienne s'était accomplie non seulement dans les cafés de Montparnasse, dans les salles de rédaction des petites revues et des journaux d'avant-garde – *Partisans* de Marcel Sauvage, *La Revue Littéraire*, voire *Le Quotidien*, qui était alors un journal de gauche -, mais à la section étrangère de la Bourse du Travail, dans les salles de réunion de la Grange-aux-Belles toute proche, au siège du périodique hongrois semi-clandestin *Párisi Munkás* (*Le Travailleur parisien*), d'inspiration communiste... Illyés n'était pas membre du Parti communiste, mais il consacrait au moins deux soirées par semaine aux activités de la section culturelle et théâtrale de ce qu'on appelait le Mouvement Ouvrier... »

Mais des artistes Hongrois à Paris, il y en eut bien d'autres évidemment et non des moindres. Pour les peintres, citons József Rippl-Rónai (l'un des précurseurs de la peinture moderne hongroise qui, avec Bonnard, Vuillard, Vallotton et Denis, forma, en 1890, le groupe des Nabis) ; les fauves hongrois, tous élèves et admirateurs d'Henri Matisse, mais sans jamais renier leur identité propre : Béla Czóbel, Vilmos Perlrótt Csaba, Sándor Ziffer, Lajos Tihanyi, Géza Bornemisza, Tibor Boromisza, Sándor Galimberti, Ödön Márffy ou Róbert Berény. Né Simon Handl en 1922 à Biatorbágy ; Simon Hantaï s'installe en 1948 à Paris, ville où il meurt en 2008, laissant une œuvre

¹¹ Gyula Illyés: *A költő felel* (*Le Poète répond*), Szépirodalmi Könyvkiadó, 1986.

¹² Ladislas Gara: *Gyula Illyés*, éd. Seghers, 1966.

marquée par le surréalisme (1952-55), qui s'épanouit ensuite dans l'abstraction. Le peintre surréaliste hongrois Endre Balint (1914-1986) a séjourné à huit reprises à Paris, en 1934, 1937 et 1956, avant de retourner définitivement en Hongrie à Szentendre en 1962. Onirique, sa peinture s'accommode, souvent pour des motifs économiques, de matériaux et de dimensions modestes. Balint réalise aussi bien des peintures à l'huile que des collages ou des photomontages. Les formes qu'il produit sortent, sourdes, de l'imaginaire, tour à tour déchiquetées ou circonscrites, statiques ou flottantes. Dans nombre de ses œuvres, on perçoit, comme il le dit lui-même, « le vol plané, l'envol, l'élan et la chute, les plaies de l'âme et du corps, la douleur et la misère humaine et les affres de la violence ». Sur l'invitation d'André Breton, il participe à la retentissante exposition internationale du surréalisme en 1947, à la galerie Maeght. Après avoir quitté clandestinement la Hongrie via l'Autriche en 1956, le surréaliste hongrois Endre Rozsda s'installe au Bateau-Lavoir à Paris, où il meurt en 1999. Quatorze ans plus tard, en 2013, à l'occasion du centenaire de sa naissance, la Galerie nationale hongroise (château de Budapest) a consacré, en même temps qu'à Endre Balint, une rétrospective à cet artiste secret dont l'œuvre est une « expérience magique et spirituelle » du regard. Rozsda avait été précédé en 1924, par son aîné Árpád Szenes, peintre abstrait de premier plan, qui épousa Vieira da Silva.

Pour les photographes, citons Gyula Halász dit Brassai, qui avait trois ans lorsque sa famille emménagea en 1902 à Paris, où son père enseignait la littérature à la Sorbonne. Il est - avec d'autres artistes d'origine hongroise, mais qui choisirent les USA plutôt que la France : André Kertész (après dix années parisiennes, de 1923 à 1933), Endre Ernő Friedmann dit Robert Capa, László Moholy-Nagy et Martin Munkácsi - l'un des plus grands photographes du XXe siècle.

Pour les poètes et les écrivains, citons Árpád Szélpál qui, né en 1897 dans la plaine hongroise de l'Alföld, est venu à Paris en 1939 comme correspondant du quotidien socialiste *Népszava* (*La Voix du peuple*). Rejetant fascisme et stalinisme, cet ami de Lajos Kassák, auteur notamment des *133 jours de Béla Kun* (Fayard, 1959) et des *Sans-Patrie* (éditions du Centurion, 1954) demeura à Paris jusqu'à sa mort en 1987. « Nous avons prévu de séjourner trois semaines à Paris, nous y sommes restés six ans. » C'est par ces mots que Sándor Márai introduit le récit de sa période parisienne, dans *Les Confessions d'un bourgeois*. L'expérience entamée à la fin de l'été 1923 se poursuit jusqu'en 1928. Durant cette période Márai se confronte à la réalité de la France de l'entre-deux-guerres, ce dont gardent traces le récit de voyage, *Sur les pas des dieux* (1927), l'essai, *L'École des pauvres* (1933), le roman *Les Étrangers* (1931), les mémoires de *Confessions d'un bourgeois* (1934) et la *Chroniques du dimanche* (1943). François (Ferenc) Fejtő (1909-2008), fut l'un des fondateurs, en 1935, à Budapest, avec Attila József et Pál Ignotus, de la revue *Szép Szó* (*Argument*), au sein de laquelle il se fit tôt remarquer par ses prises de position contre le fascisme et le stalinisme. Soumis aux pressions policières du régime de Horthy, emprisonné à deux reprises, il s'exile en 1938 à Paris où il demeure jusqu'à la fin de ses jours. Après la Libération, il intègre l'Agence France-Presse (1944-1974), puis devient chargé de cours à l'Institut d'études politiques (1972-1984). Pendant ce temps, il collabore aux revues *Commentaire*, *Esprit*, *Les Temps Modernes* et se distingue par son importante contribution à la connaissance et à l'actualité politique des pays de l'Est. Dans sa lettre-préface à *La Tragédie hongroise* (éd. Horay, 1956), Jean-Paul Sartre salue son « intelligence profonde des problèmes sociaux ». Albert Camus fera de même dans la préface de *La Vérité sur l'affaire Nagy* (Plon, 1958). Éminent intellectuel et historien, François Fejtő est l'auteur d'une vingtaine de

livres qui font autorité¹³. Lorand Gaspar est né à Marosvásárhely (aujourd'hui, Târgu Mureș, en Roumanie) en Transylvanie orientale le 28 février 1925. Il fut déporté dans un camp de travail en Allemagne, durant la Seconde Guerre mondiale, avant de venir étudier la médecine à Paris et d'exercer le métier de chirurgien dans différents hôpitaux en Israël et en Tunisie, tout en devenant l'une des figures centrales de la poésie française contemporaine. Il a également déployé une importante activité de traducteur, dont de plusieurs poètes hongrois, tels que György Somlyó et surtout, János Pilinszky. Préfaçant l'anthologie *Nouvelle poésie hongroise* (Caractères, 2001), Gaspar a écrit : « Sur ces terres hongroises qui m'ont vu naître, je suis aujourd'hui un promeneur ignorant, vite égaré, qui découvre émerveillé que ces inconnues, étrangères sont aussi les plus proches : celles de mon enfance. Brusquement j'y sais lire une musique où perce la fraîcheur barbare du sang nomade si proche dans les veines. » Monique Labidoire est née en 1942 à Paris, de parents hongrois réfugiés en France. Elle est l'auteure d'une œuvre poétique foisonnante, qu'un cri traverse de part en part et qui a pris ses racines et dans l'imaginaire et dans la terre magyare (évoquée avec force dans *Mémoire d'absence*, Éditinter, 2010), à jamais bafouée par ce camp de la mort où le père du poète a été assassiné. Comme Illyés, Labidoire dénonce la barbarie.

Pour les compositeurs ; rappelons à quel point furent importantes les découvertes de l'œuvre de Claude Debussy comme de Paris, en 1905, pour Béla Bartók, dont le génie, et c'est peu dire, n'eut pas seulement des répercussions sur la musique hongroise ou européenne, mais aussi sur plusieurs générations de poètes, d'écrivains et d'intellectuels hongrois. József Kozma dit Joseph Kosma

¹³ François Fejtő: *Histoire des démocraties populaires*, deux volumes, (Le Seuil, 1952 et 1969), *1956, Budapest, l'insurrection* (Complexe, 1984. Réédition en 2005 et 2006), *Requiem pour un empire défunt. Histoire de la destruction de l'Autriche-Hongrie* (Lieu Commun, 1988. Réédition Le Seuil, 1993) ou *La Fin des démocraties populaires* (Le Seuil, 1992 et 1997).

(né à Budapest en 1905) fut dès son arrivée à Paris en 1933 - après des études supérieures de musique à l'Académie Franz Liszt (où il fut l'élève de Béla Bartók) d'où il sortit avec un diplôme de composition et de direction d'orchestre -, l'ami de Jacques Prévert, avec qui il composa plus de quatre-vingt chansons, dont *Les Feuilles mortes* ou *Barbara*. Au cinéma, il commença sa carrière avec Jean Renoir, dont il sera le collaborateur pour dix films, notamment, *Le Crime de Monsieur Lange* (1935), *La Grande illusion* (1937), *La Bête humaine* (1938), *Partie de campagne* (1946), *Le Déjeuner sur l'herbe* (1958)... Pendant la guerre, dans la clandestinité, il compose la musique des films de Marcel Carné, *Les Visiteurs du soir* (1942) et *Les Enfants du Paradis* (1945) et bien d'autres œuvres musicales, avant de décéder en 1969. Et passons, pour finir, sur les origines hongroises de Nicolas Sárközy de Nagy-Bocsa, alias Nicolas Sarkozy, Président de la République française de 2007 à 2012. Préférons-lui son homonyme, le poète juif, militant antifasciste et gendre de Ferenc Molnár, György Sárközi, qui fut assassiné en 1945 à l'âge de quarante-six ans, par les Croix fléchées : *Le jour viendra où je ne serai plus – Qu'un mince livre, en un rayon perdu, - Et mon destin, ses joies et ses souffrances, - De ces mots noirs tissera son silence.*

Sur le plan historique ; il faut bien reconnaître que les relations politiques de la France avec la Hongrie ont souvent été distantes ; la Hongrie apparaissant longtemps pour le pouvoir français, non pas comme un partenaire de force égale, mais comme l'instrument d'une politique de puissance qui la dépasse. « Jusqu'au Xe siècle, écrit Catherine Horel¹⁴, les Hongrois sont perçus dans le royaume de France comme des envahisseurs effrayants. Puis les relations entre les deux royaumes se stabilisent. Le roi Béla III épouse Marguerite Capet, sœur de Louis VII. Au cours

¹⁴ Catherine Horel : *La France et la Hongrie : affinités passées et présentes* in *Revue historique des armées*, 2013. Du même auteur: *Histoire de Budapest* (Fayard, 1999).

des siècles qui suivent, la France soutient la Hongrie afin d'affaiblir les Habsbourg. Ce soutien se poursuit jusqu'au règne de Louis XIV. La France devient terre d'accueil face à l'occupation turque et à l'oppression autrichienne. Avec les Lumières puis la Révolution, l'influence culturelle française s'accroît. La Révolution de 1848 marque durablement les relations entre les deux nations. La fin du XIXe siècle en apparaît comme l'âge d'or. La Grande Guerre remet tout en question. Après le Traité de Trianon, qui, le 4 juin 1920, a retiré deux tiers de son territoire à la Hongrie, la France est clouée au pilori même si elle accueille les opposants au régime Horthy. »

Il en va autrement entre La France et la Hongrie - même si la relation fut longtemps à sens unique -, sur le plan artistique et intellectuel, nous l'avons vu, et même sur le plan économique, puisque la France est un investisseur important, en particulier dans le secteur de l'énergie. Ajoutons que, selon les estimations de la Mission Catholique Hongroise (qu'elle reconnaît elle-même comme étant sous-évaluées), les Hongrois de souche et d'origine établis en France, représentaient, en 2003, une population de trente mille personnes. Historiquement, l'émigration hongroise a des origines essentiellement politiques, et se distingue par une forte présence en son sein d'artistes et d'intellectuels. La communauté française¹⁵ en Hongrie était évaluée quant à elle, en 2012, à environ trois mille deux cents personnes (sur cent quatre-vingt mille étrangers vivant en Hongrie) : en majorité des expatriés, installés pour une durée moyenne de trois à quatre ans.

¹⁵ La présence française en Hongrie repose sur diverses institutions : l'Institut français de Budapest, les cinq Alliances françaises, la Fondation franco-hongroise pour la Jeunesse, le Centre inter-universitaire d'Études françaises, le Lycée français de Budapest, les onze sections bilingues francophones dans les lycées (cinq lycées bilingues francophones), les diverses et nombreuses filières universitaires francophones (quatorze filières en sus des cinq départements de français), relayées par un programme de bourses d'études (cent quarante bourses par an). La langue française est la troisième langue étrangère enseignée en Hongrie (trente sept mille apprenants), mais très loin derrière l'anglais et l'allemand.

Les liens culturels franco-hongrois se sont, quant à eux, renforcés autour de la poésie, à partir des années 50, alors que la période ne s'y prêtait pas vraiment (Guerre froide oblige), grâce au soutien de l'État hongrois, mais surtout à l'action de quelques hommes, dont, notamment : Jean Rousselot, Ladislas Gara et Gyula Illyés. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, comme l'écrit encore Catherine Horel : « la période dite « Parenthèse démocratique de 1945-1947 », permet à la Hongrie de relancer les relations diplomatiques, économiques et surtout culturelles : l'Institut français de Budapest est fondé en 1947, en même temps que son pendant à Paris, des visites d'intellectuels « progressistes » français ont lieu. Mais la prise du pouvoir par le Parti communiste élimine quasiment toutes les autres formes de présence française en Hongrie : le Collège Eötvös est fermé en 1950 (il sera rouvert définitivement en 1956), tous les ordres enseignants francophones sont dissous. Les deux instituts culturels échappent à ces mesures, mais ils sont étroitement contrôlés. Une longue négociation en vue d'un accord culturel s'ouvre même entre la France et la Hongrie, qui débouche finalement sur une impasse ». Il faudra attendre octobre 1961, comme le rapporte l'Institut Hongrois de Paris, pour qu'une commission mixte franco-hongroise, élabore le premier « protocole de programmes d'échanges culturels ».

Les relations franco-hongroises prendront un cours encore plus favorable avec la signature en juillet 1966, d'un accord culturel remplaçant le précédent protocole. Pas de meilleurs ambassadeurs de ce point de vue que les écrivains et les poètes, évidemment triés sur le volet, au premier rang desquels figure Gyula Illyés, comme il en témoigne lui-même dans *Variations de la France (Croquis)* (*Franciaország váltózatok, Karcolatok*, Budapest, 1947) et dans ses *Notes de journal 1946-1960* (*Naplójegyzetek 1946-1960*, Budapest, 1987). Gyula Illyés va donc se rendre à

deux reprises, durant l'automne-hiver 1946, puis durant l'été-automne 1947, en Suisse, en Italie et en France. Le but de ces voyages est d'attirer la sympathie et la collaboration de personnalités occidentales envers le nouveau régime hongrois, par le biais des échanges culturels. Le deuxième voyage est financé par le Ministre de l'Instruction Publique, Dezső Keresztury. Illyés va ainsi rencontrer et solliciter ses vieux amis (rencontrés durant ses années parisiennes entre 1922 et 1926) Louis Aragon, Paul Éluard et Tristan Tzara, pour qu'ils puissent œuvrer en France au renouveau des relations culturelles franco-hongroises. Illyés ne revoit pas à cette occasion que des écrivains communistes ou sympathisants de gauche, mais aussi des personnalités aussi diverses que : Jacques de Lacretelle, Louis Martin-Chauffier, François Mauriac, Claude Morgan, Loÿs Masson, Elsa Triolet, Raymond Queneau, Vercors, Clara Malraux, Paul Lévi, Georges Ribemont-Dessaignes, Jacques Madaule, Georges Altman, Raymond Lefèvre ou Pascal Copeau. En retour, Illyés invite plusieurs écrivains français en Hongrie. Le but étant, dans un premier temps, la traduction et la publication de huit à dix livres hongrois en français par an, le tout pris en charge par l'État Hongrois. Pour choisir les livres à traduire, Illyés, très avisé, propose les noms de László Gara, Imre Gyomai, Andor Németh, Ferenc Fejtő et István Lelkes. Entre 1947 et 1950, Gyula Ortutay, le nouveau Ministre de l'instruction publique, donne une impulsion supplémentaire à ces projets, à l'instar de la politique culturelle soviétique, en organisant notamment des Congrès internationaux. C'est dans ce contexte, par exemple, que Paul Éluard se rend à deux reprises en Hongrie, en 1948 et 1949. Et cela va fonctionner. La fonction principale de la célèbre maison d'édition hongroise Corvina sera d'œuvrer dans ce sens en publiant des auteurs hongrois en français, en anglais... Cette effervescence ; c'est encore Jean Rousselot qui en

parle le mieux dans un article¹⁶, dont nous reproduisons un large extrait ci-dessous :

« Au début de ce siècle, sous l'impulsion d'Endre Ady, une véritable révolution littéraire s'accomplissait en Hongrie. Son programme tenait en un mot : *Nyugat*, qui veut dire Occident. Cette vocation européenne qui s'affirmait soudain avec force, la littérature hongroise l'avait, en vérité, depuis ses origines – une étude comparative des œuvres poétiques hongroises et françaises depuis le XIIIe siècle le démontre – mais trois cent cinquante ans d'oppression turque et habsbourgeoise l'avaient à peu près étranglée. En ouvrant délibérément à la culture occidentale ses étroites frontières linguistiques dans les années 1910, qui étaient celles du cubisme, du futurisme et de la « modernité », la Hongrie renouait donc avec une tradition. La génération de *Nyugat* fit preuve d'une activité intense, audacieuse, euphorique, que poursuivirent les générations suivantes (« je suis Hongrois, mais aussi Européen », disait Attila József) et dont la culture française fut, sans aucun doute, la plus grande bénéficiaire, puisque les écrivains et les poètes étrangers les plus abondamment traduits furent les nôtres et que ce sont ceux-ci qui influencèrent le plus profondément les écrivains et les poètes hongrois.

Rien de changé, aujourd'hui, à cette situation privilégiée : l'Institut français de Budapest est trop petit pour accueillir les centaines et les centaines de jeunes Hongrois qui viennent y apprendre notre langue ; les éditions Corvina impriment en français une bonne partie de leur production ; La Fontaine et Hugo sont aussi familiers aux écoliers de Hongrie qu'aux nôtres ; les menus des restaurants sont rédigés en français ; à la campagne comme en ville, dire que l'on est Français vous ouvre toutes les portes, et tous les cœurs. Pour m'en tenir à ma spécialité, je

¹⁶ Jean Rousselot : *Hongrie – Sésame ouvre-toi !* in *Regards sur le monde*, 19 mars 1964.

dirai enfin qu'un poète se sent chez lui à Budapest plus qu'en aucune autre capitale du monde. Comment pourrait-il en être autrement, puisque tous les poètes hongrois parlent français, puisque la meilleure place est faite, dans les vitrines des libraires, aux traductions de Villon, de Ronsard, de Racine, de Verlaine, de Rimbaud, d'Apollinaire, d'Aragon et de Guillevic – pour ne rien dire des traductions de Stendhal, de Mauriac, de Camus et de nos romanciers les plus récents, ou des reproductions de Renoir, Braque, Matisse, Buffet, ou des albums de Jean Effel ? Cette impression de n'avoir pas quitté la France, je l'éprouve chaque fois que je séjourne en Hongrie. Je viens de l'éprouver, une fois encore, tout au long des conversations que j'ai eues, en janvier et en février, avec les éditeurs de Budapest, les rédacteurs de l'hebdomadaire *Élet és Irodalom (Vie et Littérature)*, de la revue *Nagyvilág (Le Vaste Monde)*, les interviewers de la radio, les membres de l'Association des écrivains, etc. De quoi parlons-nous ? De Balzac et de Sartre aussi bien que de Németh et de Juhász, des mérites comparés de Hugo et de Vörösmarty, des derniers poèmes de Jean Follain, que traduit actuellement Illyés, de la possibilité de mettre en vers français *La Tragédie de l'Homme*, d'Imre Madách, de saint Martin qui était hongrois, de János Batsányi qui vécut en France... Tout cela en français, au milieu de livres français et de photos de la tour Eiffel ; tout cela coupé de potins sur la vie parisienne, qui se révèle plus familière à mes amis de Budapest qu'au villageois français que je suis.

La littérature, en Hongrie, est apparemment moins fermée qu'en France. Les revues importantes abondent, non seulement à Budapest mais à Pécs, à Szeged et autres grandes villes ; elles connaissent des tirages que les nôtres ignorent. Les journaux quotidiens publient des contes, des poèmes, des chroniques ; les marchands de journaux crient dans la rue *Vie et Littérature* comme ici l'on crie *France-Soir*. Le poème ou l'article qu'un écrivain de la classe de

Gyula Illyés donne à un hebdomadaire ou à une revue provoque aussitôt des réactions immédiates et souvent passionnées. Les livres de vers, en ce pays de dix millions d'habitants, ne sont jamais imprimés à moins de 1.200 exemplaires pour un débutant et à moins de 10.000 pour un poète connu ; ils se vendent aussi vite que chez nous un roman savamment lancé. J'ajoute que le compte d'auteur est inconnu en Hongrie.

N'y a-t-il pas un revers à cette médaille ?

Les manuscrits des écrivains n'ont-ils pas un barrage à franchir ? Les choses, me dit-on, se sont bien améliorées dans ce domaine. On me cite le cas de Tibor Déry, aujourd'hui rentré en grâce, de Sándor Weöres, dont on annonce un livre important, de Pasternak, dont un choix de poèmes vient de paraître en hongrois ; on me rappelle enfin qu'en France des livres politiques sont parfois saisis. Passons ! Ce qui est certain, c'est qu'un écrivain hongrois a beaucoup moins de peine à vivre de sa plume qu'un écrivain français ; il n'a pas besoin d'un second métier, ou bien c'est celui de traducteur. Ici, une pointe d'envie me perce... Mais, me dira M. György Aczél, vice-ministre de la Culture, peut-être vaudrait-il mieux que les écrivains hongrois eussent un second métier véritable... Ils seraient plus près de la réalité, plus près de leurs lecteurs. Et la vie artistique ? Deux grandes rétrospectives attirent actuellement les foules : celle de Tivadar Kosztka Csontváry, un douanier qui était pharmacien et faisait dans le gigantesque ; celle de Szönyi, peintre de la vie paysanne, dont toute l'œuvre baigne dans une buée de chaleur une gloire d'été. Je fais un tour au Musée national pour revoir les Greco et les Goya qui en sont les fleurons majeurs, un autre dans quelques petites galeries ou, timidement, des jeunes gens font du piccassisme, puis je vais rendre visite à mon ami Miklós Borsos, le grand sculpteur, qui, cet été, intéressé par mes cheveux à la Titus, m'avait « médaillé » en empereur romain ! Chez Borsos, comme chez les peintres László

Barta et Tibor Csernus, la volonté de stylisation est en concurrence avec le souci de rester en contact avec la vie. Mais, dans le même temps, Aurel Bernath, leur aîné à tous, grand paysagiste lyrique marqué par Cézanne et le cubisme, se raidit de plus en plus dans son credo figuratif et rompt actuellement des lances dans *Nyugat*, contre Jean Cassou !

La musique hongroise, quant à elle, est toujours dominée par la haute figure patricienne de Kodály, le plus jeune des octogénaires, furieux parce que le médecin vient de lui interdire le ski et la natation. Ayant accompagné Kodály et Illyés à la présentation d'un film nouveau (et excellent) de László Ranódy, *Pacsirta (Alouette)*, tiré d'un roman de Kosztolányi, j'ai pu me rendre compte du prestige que les grands artistes de leur pays exercent sur les Hongrois : l'entrée de deux chefs d'État dans cette salle de cinéma n'eut pas provoqué pareil émoi ! Cependant, sur les traces de Kodály vient maintenant Farkas et derrière Farkas, s'avancent de jeunes compositeurs qui auront sans doute moins de mal que les nôtres à faire accepter leurs innovations, le terrain ayant, chez eux, été préparé par Bartók... »

Cet article de Rousselot est très fourni. Il nous permet d'appréhender au mieux le profond intérêt qu'il porte à la Hongrie et à ses artistes. Bien sûr, le ton est résolument optimiste, presque idyllique. Or, nous savons qu'en Hongrie, en 1964, et Jean Rousselot ne l'ignore pas ; derrière cette fresque quasi parfaite, sévit une autre réalité, qui est, elle, six ans après, l'écrasement de la Révolution hongroise de 56 et sous l'ère de János Kádár, beaucoup moins savoureuse, y compris pour les écrivains, lesquels entretiennent certes, des relations avec les poètes français qui viennent en visite officielle (souvent) ou privée (beaucoup moins ; Rousselot à part, en raison de son amitié avec Illyés), mais non sans méfiance, comme Jean

Rousselot l'a confié¹⁷ : « J'ai su après toutes les réflexions qui avaient été échangées avec les poètes hongrois... On m'a dit : - Quand tu es venu, mon vieux, moi, j'avais caché mes manuscrits ! On était tous là à t'écouter, bon, tu étais bien gentil, mais on se méfiait de toi. » Jean poursuit : « Ils venaient me voir presque en cachette... J'arrivais en Hongrie et les amis l'apprenaient et se téléphonaient entre eux. Tout le monde appelait ! Alors ils arrivaient et on était tous ensemble. Et on discutait vraiment du Sujet ! Et si quelqu'un qu'on ne connaissait pas venait, tout le monde s'arrêtait. Il n'y avait pas besoin de se le dire, on savait que l'on devait s'arrêter de parler et on évoquait alors la pluie et le beau temps. » Le climat est tel en effet, que la méfiance ne peut que rarement laisser place à la complicité. Un Rousselot ou un Clancier à part, les poètes français qui font le voyage de Budapest sont principalement des membres du Parti communiste français, qui ont, qui plus est, à l'instar d'un Guillevic, approuvé l'invasion soviétique et l'écrasement de la Révolution de 56. Mais la Hongrie leur offre un saisissant contraste. Alors qu'en France, la condition de poète est méprisée ou ignorée, la poésie est très populaire en Hongrie comme dans les pays de l'Est. « J'ai vu à Budapest des chauffeurs de taxi lisant des poèmes en attendant le client », témoigne Guillevic, justement. Les poèmes des poètes français sont traduits en hongrois et leurs livres se vendent souvent davantage en Hongrie que l'édition originale en France. La Hongrie, pays-frère devient aussi une terre d'élection. Dans les pays socialistes, poursuit Ioana Popa¹⁸, la poésie est même un genre littéraire économiquement rentable, ce qui suscite un certain étonnement de la part des écrivains français. Il faut aussi préciser que ces derniers, du moins dans le cadre du circuit officiel, bénéficient des droits d'auteur pour la traduction de

¹⁷ Entretien de Jean Rousselot avec Ioana Popa du 8 octobre 1999.

¹⁸ Ioana Popa, *Traduire sous contraintes, Littérature et communisme 1947-1989*, éditions du CNRS, 2010.

leurs œuvres et l'activité proprement dite de traduction-adaptation qu'ils déploient, toujours dans le cadre officiel, est rémunérée, soit pour chaque traduction, soit par une somme forfaitaire qui couvre la période d'un séjour. Dans la Hongrie des années 1970, ajoute Ioana Popa, cette somme correspond au salaire d'un ouvrier qualifié (le plus élevé d'une économie socialiste). Seuls les frais de voyage sont à la charge des poètes-traducteurs invités. Les séjours hongrois des poètes français ne concernent pas que le travail, mais aussi les loisirs. Certains passent leurs vacances au bord du lac Balaton. Les récits collectés par Ioana Popa évoquent avec enthousiasme par exemple, « l'infrastructure dont les écrivains bénéficient (des maisons de repos ou de travail, par exemple), les hôtels et les restaurants où les poètes-adaptateurs sont invités et où, précise-t-on, *le repas coûtait très cher*. La plupart de ceux qui ont séjourné en Hongrie évoquent enfin l'accueil chaleureux qui leur était notamment réservé par Illyés dans sa maison de campagne, dont le plafond aurait été transformé en livre d'or, rassemblant au fil du temps les signatures et les dédicaces des invités. Ces formes de sociabilité littéraire participent naturellement à la fabrication de l'image de marque du régime de János Kádár en Occident. Elles apportent une caution symbolique du moins implicite à un régime encore en mal de légitimité internationale après l'écrasement de la révolution de 56. Plus généralement, conclut Ioana Popa, « ces sociabilités et le transfert littéraire qu'elles entraînent contribuent au maintien de la « croyance » en la possibilité d'une évolution positive des régimes communistes, malgré les ébranlements successifs qu'ils ont connus depuis leur mise en place. » Car, même si dans l'ensemble, le régime de János Kádár a pu inaugurer au début des années 1960 une politique de détente intérieure qui fait de la Hongrie le pays socialiste le plus libéral, en apportant une série de mesures pratiques qui a amélioré les conditions de vie du citoyen moyen, comme

l'écrit François Fejtő¹⁹ : nomination de non-communistes compétents à des hauts postes techniques ; révocation des membres de la police de sécurité ayant joué un rôle peu reluisant dans la répression ; autorisation aux anciens koulaks d'adhérer aux kolkhozes ; facilités pour faire des voyages touristiques en Occident ; libéralisation de l'édition, du théâtre, du cinéma ; liberté des salariés de choisir leur emploi et d'en changer à leur gré...) ; il n'en demeure pas moins que ce ne sont pas les idées de la Révolution socialiste de 1956 qui ont triomphé, mais celles de la Contre-révolution soviéto-kadariste. Les poètes János Pilinszky et Sándor Weöres ou Lajos Kassák (nous le verrons plus loin) en savent quelque chose, à l'instar d'István Örkény ou d'Imre Kertész, l'auteur de *Sorstalanság* (*Être sans destin*, Actes Sud, 1998), par exemple ; écrivains qui sont tenus à l'écart par le régime. Kertész ne commencera à être réellement reconnu comme le grand écrivain qu'il est, à la fin des années 1980, avant d'obtenir, en 2002, le prix Nobel de littérature, « pour une œuvre qui dresse l'expérience fragile de l'individu contre l'arbitraire barbare de l'histoire ». Interviewé par *Le Nouvel Observateur*, en novembre 2012, Kertész déclare : « Enfant, je n'avais connu qu'un régime totalitaire. Du coup, quand je suis revenu en Hongrie, ce n'était pas si difficile pour moi de comprendre ce qui était en train de se tramer. Les indices étaient les mêmes. J'ai vu comment on transformait l'humain en rouge d'une machinerie. J'ai vécu l'insurrection de Budapest en 1956. Dans ces situations, personne ne veut réfléchir, on veut juste vivre. Tout était mensonge, le monde entier était mensonge. Mais la plupart ont gardé la raison dans cette absurdité. Moi, j'avais le sentiment que mon identité était déformée, que j'avais perdu ma normalité. Mais je n'arrivais pas à en trouver l'explication. Je me demandais si mon « anormalité » était devenue la normalité. Ou si j'étais devenu un autre. »

¹⁹ François Fejtő: *1956, Budapest, l'insurrection*, éd. Complexe, 1984.

François Fejtő ajoute²⁰ : « Les livres des intellectuels du Parti ne touchaient pas ou peu le prolétariat. Ils étaient souvent édités à des dizaines de milliers d'exemplaires, grassement payés, mais on les lisait peu. La vérité est que le public hongrois relisait surtout ses classiques : Petőfi, Attila József. Les statistiques des bibliothèques ouvrières et syndicales le montrent clairement. Quant aux livres des écrivains communistes contemporains, si les bibliothèques et les différentes organisations les achetaient scrupuleusement, le public les boudait. Au contraire, ceux des écrivains, non communistes, « tolérés » tirés à 2.000 ou 3.000 exemplaires seulement, connaissaient un succès prodigieux. On les vendait même au marché noir. Ce fut le cas de certains volumes d'Illyés et des ouvrages de Németh... En somme, le régime de la censure donnait peut-être de l'argent, mais il ne donnait pas de lecteurs. » Et Gyula Illyés, nous dit Jean Rousselot, toujours en 1999 « n'était absolument pas du tout d'accord avec le gouvernement communiste, mais d'une façon relativement discrète, bien entendu. Il faut vivre, c'est difficile. « Je vais t'emmener voir le cimetière des éléphants », me disait-il. Le « cimetière des éléphants », c'était aller voir des messieurs à qui on avait interdit de publier, qui étaient des professeurs, mais qu'on avait enlevé de leur profession et qui pour vivre, misérablement, faisaient de petits travaux dans des bibliothèques, des choses comme ça. Ceux qui étaient encore pourvus d'un emploi et qui gagnaient un peu leur vie leur donnaient de l'argent pour vivre. Moi, j'ai vu les rouleaux de billets qu'Illyés avait toujours dans sa poche. »

Il n'en demeure pas moins que cette période poétique franco-hongroise fut des plus riches. Mais, reconnaissons que c'est la fin officielle, le 23 octobre 1989, de la République populaire de Hongrie (qui précède de peu la chute du Mur de Berlin le 9 novembre), qui modifie le

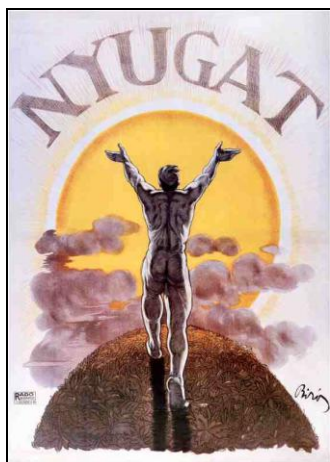
²⁰ François Fejtő : *La Révolte de la Hongrie in Les Temps Modernes* n°129, 1957.

plus la donne, s'agissant des liens culturels franco-hongrois, et sur tous les plans. Les liens se resserrent alors et la demande française se fait plus importante par le biais de publications en revues (*Cahiers d'études hongroises*, *La Revue Est-Ouest internationale...*), l'éclosion de maisons d'éditions ou de collections françaises, consacrées à la littérature hongroise ou d'Europe centrale (Éditions In Fine, éditions Souffles, l'incontournable Ibolya Virág, Cambourakis, La Baconnière...) Sur le plan officiel, les subventions, attribuées pour les livres hongrois traduits en français, sont toujours d'actualité, mais sans motivation idéologique, si ce n'est par choix ou par opportunisme commercial. Pour le reste, sur le plan officiel, des journées culturelles françaises « Franciart », ont été organisées en Hongrie tout au long de l'année 2003 et, en France, en retour, la première saison culturelle hongroise « Magyar », de juin à décembre 2011, montrent que les échanges progressent même timidement et que, depuis l'an 2000, la littérature hongroise s'enracine en France ; du moins s'agissant du genre romanesque, avec quelques-unes des têtes de pont de la fiction hongroise. Ainsi par exemple : Péter Esterházy et László Krasznahorkai chez Gallimard ; Frigyes Karinthy, Dezső Kosztolányi et Magda Szabó chez Viviane Hamy ; Sándor Márai chez Albin Michel ; Péter Nádas chez Plon ; Attila Bartis, Sándor Tar, Zsuzsa Rakovszky et Imre Kertész chez Actes Sud ; Ferenc Karinthy chez Denoël ; Miklós Szentkuthy chez José Corti ; Béla Osztójkán, figure majeure de l'élite culturelle et politique tzigane, chez Fayard ; ou chez Cambourakis : Milán Füst, Frigyes Karinthy, Dezső Kosztolányi, Gyula Krúdy, István Örkény, Ernő Szép, etc.

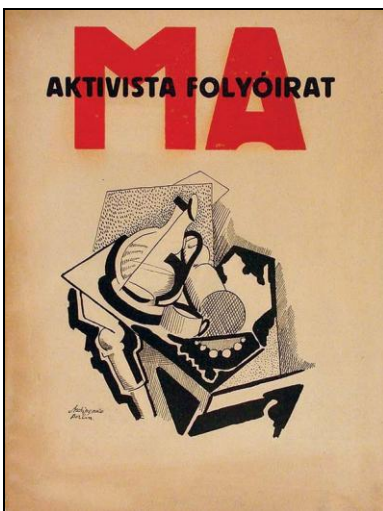
Quant à la poésie, où les Hongrois excellent justement (comme dans la nouvelle) ; force est de constater qu'elle est devenue le parent pauvre, à quelques exceptions : János Pilinszky chez Gallimard et La Différence, Attila József et Miklós Radnóti chez Phébus ou Dezső

Kosztolányi chez L'Harmattan, pour ne citer que quelques titres disponibles. Les nouvelles voix de la poésie hongroise nous parviennent timidement et bien souvent par le biais d'anthologies. La première d'entre elles est un monument qui fait toujours référence : l'*Anthologie de la Poésie hongroise du XIIIe siècle à nos jours* (Le Seuil, 1962) de Ladislás Gara. Citons encore l'anthologie bilingue de Georges Timár, *Gouttes de pluie, Poésie hongroise au XXe siècle* (éd. Fekete Sas Kiadó, 2001), ou encore, *Nouvelle poésie hongroise* (Caractères, 2001), d'Alain Lance et János Szávai. De Georges Timár, n'oublions pas le dossier « Treize poètes hongrois contemporains », qui parut deux ans avant *Gouttes de pluie, Poésie hongroise au XXe siècle* et un an avant le Millénaire de la Hongrie, dans la revue *Le Cri d'os* n°27/28 (1999), dont j'étais membre du comité de rédaction, notamment avec Jacques Simonomis (le fondateur et directeur) ou le poète et nouvelliste Jacques Taurand. La particularité de ce dossier, c'est qu'il ne comprenait alors que des poètes vivants et non des moindres : Sándor Csoóri, Rezső Keszthelyi, Ottó Orbán, Dezső Tandori, György Petri, Zsuzsa Rakovszky... Le dossier est suivi d'un article de votre serviteur sur Attila József (auquel je devais consacrer un dossier beaucoup plus développé et élaboré, dédié à Jean Rousselot²¹, donnant un petit panorama de l'histoire de la poésie hongroise, dans la revue *Les Hommes sans Épaules* n°27, en 2009, « Attila József et la poésie magyare »). Deux poèmes clôturent le dossier hongrois du *Cri d'os*. Le premier, de ma plume, « Egri Bikavér ». Le deuxième, « Pour Attila József », de Jacques Simonomis : *Attila - c'est ton nom que je vois - sur les gares de la terre - Le rail qui fut ton oreiller - nous l'héritons -pour défoncer le désespoir.*

²¹ C'est Jean Rousselot qui me communiqua tôt, après notre rencontre en 1992, sa passion pour la Hongrie, en me donnant à lire ses poètes et donc, à m'intéresser et à aimer leur culture et leur pays.



Mihály Bíró : affiche *Nyugat* (1911). Aladár Székely : *M. Babits et E. Ady*.
Országos Széchényi Könyvtár/ Kézirattár: Analekta 301. D.R.



Lajos Kassák (Pécsi József felvétele) Budapest, 1928 – Országos Széchényi
Könyvtár/ Színháztörténeti Tár: KC XVI 33. D.R.

Parlant de la poésie hongroise, il faut préciser que contrairement à la poésie française, où les mouvements (romantisme, parnasse, symbolisme, dadaïsme, surréalisme...) s'opposent, se succèdent, voire se prolongent ; la poésie hongroise n'a que peu été perméable aux grands mouvements, à l'exception du romantisme (Mihály Vörösmarty, Sándor Petőfi, János Arany...), du symbolisme, du naturalisme et de l'expressionnisme (Endre Ady, Mihály Babits, Zsigmond Móricz, Dezső Kosztolányi et tous les grands fondateurs de la revue *Nyugat*). Si *Nyugat* (*Occident*), fondée en 1908 autour d'Endre Ady, connut une diffusion relativement modeste (tirée au début à cinq cents exemplaires, elle ne dépassa guère dans ses meilleurs moments les trois mille abonnés), la revue, qui se doubla d'une maison d'édition, résuma cependant à elle seule, jusqu'à son dernier numéro en 1941, un demi-siècle de création. *Nyugat* fut synonyme de renouveau littéraire et d'ouverture intellectuelle, écartant les tendances conservatrices et nationalistes observées à la fin du siècle précédent. Du symbolisme et du naturalisme de la période pionnière à l'expressionnisme et à l'avant-gardisme des années précédant et suivant la Première Guerre mondiale, la mythique revue refléta la diversité des tendances littéraires et artistiques qui marquèrent la Hongrie durant la première moitié du XXe siècle et sur trois générations.

L'avant-garde hongroise, emmenée par Lajos Kassák, étant, quant à elle, sous l'appellation d'« activisme », une fédération des avant-gardes européennes, partant de l'expressionnisme et du futurisme jusqu'au surréalisme, une synthèse (à l'instar de l'intégralisme d'Ilarie Voronca) autour des revues *A Tett* (*L'Action*) en 1915, interdite en 1916, en raison de ses positions antimilitaristes, et à laquelle succéda *Ma* (*Aujourd'hui*) de 1916 à 1925, puis *Dokumentum* de 1926 à 1927. Pour Kassák et ses amis, *Nyugat* était devenue un nouvel académisme national qu'il fallait reléguer au rang d'un passé condamné à la

destruction. La poésie nouvelle, selon Kassák, ne voulait pas transmettre, mais révéler. Elle n'était pas extatique, mais lyrique. Ce qui la différençiait de l'ancienne poésie n'était pas la trépidation sans rime, la forme déconstruite, mais l'appréhension sensorielle que se fait le poète nouveau de la vie, une appréhension constructive, forgeuse de forme, à la fois cosmique et sociale. La révolte et le radicalisme de Kassák ne manquèrent pas d'impressionner la jeune génération des poètes hongrois. Aussi, la revue *Dokumentum*, peut-elle être considérée comme l'unique tentative de constituer un groupe surréaliste hongrois dont certains des membres (Lajos Kassák, Tibor Déry, Gyula Illyés, ou Andor Németh) s'exercèrent à produire des textes surréalistes et même un embryon de mouvement, comme le note Marc Martin (in *Mélusine* n°15, 1995). Il est à noter qu'un seul surréaliste français s'est rendu, via Vienne (où il rencontre Stefan Zweig), à Budapest : René Crevel, durant l'été 1933. Il fut accueilli par Gyula Illyés, qu'il connaissait depuis leur rencontre à Paris en 1922. Illyés lui fit découvrir Budapest, ainsi que la Puszta et sa région natale. Crevel écrivit : « C'est beau la nuit. Le jour c'est le style salamandre. Le Danube n'est pas un fleuve, c'est un mensonge bien gris, bien plat... Je crois que le Traité de Versailles s'est arrangé à crétiniser l'Europe centrale. Il y est parvenu. Je n'ai jamais vu de tels nationalismes, patriotismes... C'est un pays curieux : un royaume sans roi... où l'on a peur du mot république ; et dire que ce peuple descend d'Attila... » Éluard vint beaucoup plus tard en Hongrie, mais il n'avait plus aucun rapport avec le surréalisme. Lorsque Kassák constata que la revue *Dokumentum* laissait la classe ouvrière et le public visé dans une indifférence totale, il n'hésita pas ainsi que ses amis, à opérer un retour vers le réalisme, abandonnant en 1928 l'avant-garde. Car, il se sera toujours agi, pour Sándor Barta, Tibor Déry, Gyula Illyés et Lajos Kassák, de répondre à l'appel social par leur littérature si peu désireuse

de rester un simple « tracé noir sur des feuilles de papier », afin de modifier, jusqu'en son cœur même, la société digne à les en croire d'un sort meilleur, écrit encore Marc Martin²². Kassák fonda donc la revue *Munka (Travail)*, autour de laquelle, de 1928 à 1939, il anima des groupes culturels ouvriers. Après la Seconde Guerre mondiale (il a passé deux mois en prison, à la fin de 1940), Kassák fut nommé vice-président du Conseil des Arts Hongrois, rédacteur en chef de la revue de ce Conseil, *Alkotás (Création)* et de deux autres, *Új Idők (Temps nouveaux)* et *Kortárs (le Contemporain)*. Mais, de 1949 à 1956, ces rapports heureux avec la jeune démocratie populaire se dégradèrent. Kassák affonta les affres de l'émigration intérieure (« C'est épouvantable d'être emmuré vivant... Je suis un écrivain, et je ne peux pas écrire », écrit-il dans son *Journal* de 1955). Durant ces années de disgrâce le ménage Kassák ne vécut que du seul traitement de professeur de la seconde femme du poète, qui écrit encore dans son *Journal* : « Depuis sept ans, on n'a pas publié un seul livre de moi ; pendant tout ce temps, mon revenu d'auteur a été d'environ 380 forint par mois ». Proscrit pour raison politique, avec interdiction de publier ses œuvres ; ce n'est qu'après la Révolution de 1956 que ce génial peintre et poète put revenir à la vie littéraire. La renaissance de l'avant-garde des années 60 attira sur lui l'attention internationale ; ses nombreuses expositions à l'étranger remportèrent un grand succès. Il obtint le prix Kossuth en 1965. Lajos Kassák meurt en 1967, à l'âge de quatre-vingts ans. Il a conquis une place incontestable parmi les pères de la culture moderne, comme l'écrit Roger Richard²³.

Toujours est-il que, malgré leur haute portée nationale et universelle, les œuvres des grands poètes hongrois - à l'exception, nous l'avons dit, de József ou de

²² Marc Martin: *Destins croisés de l'avant-garde hongroise*, L'Âge d'Homme, 2002.

²³ Lajos Kassák, *Vagabondages*, traduit du hongrois par Roger Richard, (éditions Corvina, 1972).

Radnóti - ne sont pas ou plus accessibles en français. Ainsi de Sándor Petőfi (le poète national, décédé à l'âge de vingt-six ans, en 1849, sur l'un des champs de bataille de la guerre d'indépendance contre la monarchie des Habsbourg), dont seule une plaquette est disponible chez Sillage ; Endre Ady (l'oiseau de feu du renouveau de la poésie magyare du début du XXe siècle), dont il n'existe qu'un seul livre de disponible²⁴, et encore, dans une traduction contestée, comme Jean Rousselot l'écrivit en 1956 à Gyula Illyés : « En ce qui me concerne, j'en étais à Ady, assez difficile à pénétrer pour des Français, tant son langage est particulier. Un ami hongrois, en 45, revenant d'un camp de concentration, m'en avait traduit, à livre ouvert, de nombreux fragments et j'avais été emballé. Plus tard, les traductions d'Armand Robin, par contre, m'avaient déçu. Je m'aperçois aujourd'hui, grâce à Gara, que le pathos qui me gênait, c'était Robin qui en était responsable. » Et quid de Mihály Babits, figure phare et directeur de *Nyugat*. Quid aussi de Lajos Kassák ; de Sándor Weöres, de Milan Füst ou plus près de nous, de Dezső Tandori (poète réaliste né en 1938, qui fut dès ses débuts en 1960, la figure emblématique d'une nouvelle génération) ; de György Petri (poète libertaire en rupture de ban avec l'ordre établi et qui a disparu en 2000, à l'âge de cinquante-sept ans) et de bien d'autres. Et pourtant, rarement dans l'histoire de la poésie, des poètes, autant que ceux de Hongrie, auront autant embrasé et embrassé un pays, un peuple, une langue, tout en culminant dans l'universel. *Quand allons-nous nous unir, – Quand parlerons-nous haut et fort, – Nous, les opprimés, les brisés – Les Hongrois et les non-Hongrois ?*, écrit Ady. *Ma torture de moi par moi, mon poème, – Tout vient de là : j'aimerais qu'on m'aime – Et que quelqu'un m'ait, – Que quelqu'un m'ait*, scande encore Ady, alors que József pousse son cri : « Aimez-moi ! » Et c'est précisément cela,

²⁴ Endre Ady: *Poèmes*, Le Seuil, 1951. Réédition Le Temps qu'il fait, 1981 et 1992.

qui a attiré Jean Rousselot vers la Hongrie ; car le peuple a toujours reconnu dans ses poètes, les plus fidèles et les plus authentiques de ses interprètes ; jamais ces derniers ne se coupèrent de lui, et jamais ou rarement, ils n'hésitèrent à puiser leur lyrisme dans la modernité certes, mais y compris aux sources populaires. « La poésie, qui est chant et mouvement, et n'a besoin d'autre support que la mémoire des hommes, trouve en Hongrie sa justification créatrice dans la spontanéité, le primesaut, la continuelle impatience du peuple et aussi dans la nature poétique de la langue, naturellement scandée et, comme toute langue agglutinante, fondée sur un recours constant à l'image. Que les recueils de vers publiés dans ce pays de dix millions d'habitants atteignent des tirages bien supérieurs à ceux que les poètes français peuvent espérer, ne s'expliquerait pas si l'on ne savait que les Hongrois sont tous plus ou moins poètes, que l'improvisation rimée de compliments, de toasts, d'épithalames, était, il n'y a guère, chose courante dans les campagnes. En fait, le poète hongrois n'est pas coupé des masses ; il n'a pas, comme le poète français, le sentiment de ne s'adresser qu'à une poignée de spécialistes, voire à un lecteur hypothétique, à un « concept » de lecteur... La question ne s'est pas posée pour lui d'approprier ou non son langage à son auditoire ; il s'exprime et fait confiance au public ; à juste titre, si l'on songe à l'importance de la place que les poètes tiennent dans la vie sociale de leur pays... et non seulement au nombre impressionnant de statues, de plaques commémoratives qui, lorsqu'ils sont morts, rappellent leur souvenir au passant, et des rues, places et établissements divers qui portent leur nom... Cette importance fut attestée récemment d'assez pathétique façon : c'est en récitant des strophes de Petőfi, poète et héros national, que les femmes de Budapest défilèrent sous la gueule des tanks, au lendemain de l'insurrection d'octobre 1956. Et l'on sait la part prise par les poètes hongrois dans cette insurrection que tous les flots

dialectiques du monde stalinien ne transformeront jamais en une révolution fasciste », écrit Rousselot²⁵.

Sans perdre de vue la réalité du pays et l'humanisme, les poètes hongrois, comme l'a écrit Georges Baal (in *Mélusine* n°15, 1995), ont souvent oscillé entre deux solutions extrêmes : le désespoir ou l'espoir difficile. Il demeure donc peu de place pour la joie de vivre, pour l'oubli, pour l'épanouissement dans le présent, pour le bonheur. Aussi Jean Rousselot fut-il bouleversé, comme je le fus plus tard grâce à lui, par la lecture des poèmes de Sándor Petőfi, d'Endre Ady et d'Attila József, dont il publiera la première biographie en français – il n'y en a toujours pas d'autre -, écrivant d'emblée : « Cet homme m'est en vérité, aussi proche qu'un frère. Et c'est comme d'un frère que je veux parler de lui, dussé-je mettre dans cette monographie plus de passion qu'il n'est d'usage ». Puis, lié d'une amitié indéfectible à Gyula Illyés (également proche de Paul Éluard, Tristan Tzara, Eugène Guillevic, Georges-Emmanuel Clancier et André Frénaud), Rousselot eut naturellement envie d'aller plus loin, en s'intéressant à la culture, à la littérature et à l'histoire du pays d'où étaient originaires ces poètes.

Dès sa rencontre avec Ladislav Gara et avec la complicité de ce dernier, Rousselot va être invité en Hongrie et être amené à adapter des œuvres hongroises en français. Anna Tüskés, alors âgée de vingt-trois ans, a ainsi pu écrire dans son mémoire, *Jean Rousselot et la Hongrie*, travail de diplôme, en 2004 : « Dans les années soixante et soixante-dix, Rousselot a été l'un des écrivains et poètes français de l'époque les plus connus en Hongrie. Sa renommée découle de son activité de traducteur : mis à part Guillevic, c'est lui qui a traduit le plus de poèmes hongrois en français; il a consacré un volume à Attila József avec une

²⁵ Jean Rousselot: *Attila József, sa vie, son œuvre*, Les Nouveaux Cahiers de Jeunesse, 1958.

longue introduction ; il s'est chargé en grande partie des traductions dans la célèbre anthologie de László Gara. On lui doit la quatrième traduction française – mais la seule en vers – de *La Tragédie de l'Homme* de Madách. La presse hongroise lui a souvent consacré des articles. Mais ses propres poèmes ne seront publiés en hongrois qu'en deux volumes et relativement tard. Le premier recueil, intitulé *Kecses viperák (Vipères précieuses)*, est paru en 1978 et le second, intitulé *A tűz és a rózsza (Le Feu et la Rose)*, en 1986... Les lettres de Rousselot à Illyés font la démonstration de ce rapport étroit non seulement au niveau du travail, mais aussi de la famille. Rousselot a écrit environ cent lettres, cartes postales et télégrammes à Illyés. Ces lettres sont le fruit d'une longue amitié de vingt-sept ans, de 1956 à 1983, année de la mort d'Illyés... Dans la correspondance de Rousselot, nous sommes les témoins d'une amitié exemplaire et fidèle... » Les liens sont tels entre ces deux grands poètes, qu'ils collaborent à des projets communs, s'aident sans cesse mutuellement et se reçoivent en famille et/ou avec les amis, comme en témoigne cet extrait de lettre de Rousselot à Illyés, du 8 septembre 1963, qui dit bien la générosité de l'homme : « Je crois avoir oublié de te donner l'adresse de ma fille aînée en Angleterre. On ne sait jamais. Elle pourrait vous aider en cas de difficultés langagières, financières, touristiques ou autres. Pour le séjour en France, je te rappelle que j'ai, pour toi et les tiens, le lit et la table, et de l'argent... Il me reste à te dire combien nous avons été heureux de ces semaines auprès de vous. Et comme je suis personnellement confus de t'avoir fait perdre du temps avec mes poèmes... » Mária Illyés n'écrit pas en vain, début 2014 : « Quel style, quel verve, quel humour (et bonne humeur !), quelle chaleur humaine ! Combien j'ai aimé la personnalité de cet homme, comme je l'ai admiré. »

Jean Rousselot va donc enchaîner les adaptations, pour faire connaître les poètes et les écrivains hongrois, au

gré des demandes et des commandes (citons ses travaux majeurs sur Attila József, Imre Madách et Sándor Petőfi), tout en liant de nombreuses amitiés. Ils étaient alors nombreux les « communistes » français à traduire les « communistes » des pays-frères. Jean Rousselot n'a jamais été, et c'est tout à son honneur, de ceux-là. Ancien trotskyste et toujours socialiste, Rousselot est demeuré viscéralement antistalinien toute sa vie. L'année 1956 le rappellera encore. Car, dans quel contexte, Gara, Illyés, Rousselot et les autres, travaillaient-ils ? N'oublions pas que l'instauration d'un régime « communiste » en Hongrie a entraîné une transformation radicale des conditions de publication et d'exercice du métier d'écrivain, due à l'étatisation, à la centralisation, au contrôle idéologique, à l'instauration d'une censure préventive et répressive. Dans son essai, *Traduire sous contraintes*²⁶ - qu'il faut bien qualifier de monument dont on ne saurait faire économie de la lecture -, Ioana Popa²⁷ se livre à une passionnante et époustouflante analyse sociologique et historique des transferts littéraires en provenance de Pologne, Hongrie, Tchécoslovaquie, Roumanie et d'URSS vers la France de 1947 à 1989, en nous rappelant que la culture en général et la littérature en particulier furent alors appelées à participer à la construction d'une légitimité encore mal assise de ces nouveaux régimes. Ioana Popa écrit : « Soumis à des formes de contrôle politique, les contenus et les modalités de transfert de la littérature produite et traduite de manière autorisée ne gardent pas toujours le même statut. Ils permettent de saisir aussi bien des formes d'hétéronomie consentie et récompensée à travers la promotion des œuvres à l'étranger que des pratiques d'arrangement et de contournement des règles et des dispositifs institutionnels, en passant par les ambivalences des modes de gestion de

²⁶ Ioana Popa, *Traduire sous contraintes, Littérature et communisme 1947-1989*, éditions du CNRS, 2010.

²⁷ Ioana Popa est docteur de l'École des hautes études en sciences sociales et chargée de recherche au CNRS.

l'histoire littéraire antérieure. Ce cas de figure trouve une illustration à travers les traductions faites par le circuit d'*exportation*, qui sont publiées dans le pays d'origine en vue d'une diffusion à l'étranger. Elles existent donc indépendamment de toute demande du pays auquel elles sont destinées, grâce à une politique volontariste d'exportation d'œuvres littéraires et non littéraires par des revues et, surtout, des maisons d'édition créées à cette fin : Corvina (en 1955) en Hongrie, Artia en Tchécoslovaquie, Interpress en Pologne, tandis qu'en Roumanie, des maisons d'édition « ordinaires » parmi les plus importantes s'en chargent. Pour assurer un plus grand impact à ce circuit en France, des coéditions peuvent être envisagées. Elles impliquent un partage des tâches, la traduction et l'impression étant assurées par la partie « exportatrice », et la diffusion, par l'éditeur français. Mais dans les faits, ce choix est limité, voire utilisé presque exclusivement par Corvina, dont le partenaire français peut aller des maisons d'édition du PCF jusqu'à Gallimard ou Le Seuil. Ce mode de fabrication de l'image de marque et de « mise en vitrine » d'un pays, voire d'un régime, à travers l'exportation d'une valeur littéraire officielle, construite pour l'étranger, est pratiqué par l'URSS dès la fin des années 1920. Ce type d'infrastructure avait été d'abord destiné à être un vecteur de la littérature « progressiste » mondiale, pour devenir notamment l'un des moyens de diffusion à l'étranger de la littérature soviétique. À moindre échelle et avec des moyens plus réduits, les nouveaux pays « satellites » de l'URSS adoptent ce principe de politique culturelle extérieure, essayant de devenir à leur tour des « prescripteurs » en matière de traduction de leurs littératures. Mais cette politique connaît des variations à la fois dans le temps et selon les pays. Surtout, la fonction de propagande dont elle est chargée n'exclut ni une ouverture due aux dégels successifs connus par certains d'entre eux ; ni un souci d'adaptation au public occidental et de « mise en

acceptabilité » littéraire. Ceci tend donc à confirmer que les règles ou les critères de l'espace de réception ne peuvent pas être complètement ignorés. » Il s'agit ainsi davantage, poursuit Ioana Popa, d'exporter des valeurs littéraires « sûres », c'est-à-dire déjà reconnues dans l'état antérieur du champ littéraire, que d'imposer un contenu idéologique. Écartant celles qui sont estimées « décadentes », les maisons d'éditions d'État, exportent une littérature humaniste et « progressiste », de préférence du réalisme en prose et du romantisme révolutionnaire en poésie, à l'image des poètes nationaux, comme le Hongrois Sándor Petőfi ou le Roumain Mihai Eminescu. Les traditions d'une littérature sociale ou prolétarienne sont également mises en avant. L'appropriation d'un certain passé littéraire se conjugue cependant au présent par un devoir d'allégeance. La plupart des écrivains cette fois contemporains, ainsi traduits contribuent, par leur ralliement au régime, à légitimer le nouvel ordre littéraire et politique. Cette promotion de leurs œuvres à l'étranger participe d'un système de gratifications (prix, titres honorifiques, accès à des fonctions politiques et à des positions dans les instances corporatives...) Quelques exceptions concernent néanmoins des auteurs interdits pendant la période stalinienne et réhabilités ensuite. Ces renversements de fortune littéraire et politique sont censés prouver la capacité du système à « reconnaître ses erreurs », donc sa perfectibilité.

Un nom revient sans cesse, incontournable durant cette période, au sujet des traductions de poètes hongrois en français : celui de Ladislav Gara. Ce dernier ; homme de l'immigration, n'a rien du serviteur docile et inféodé au régime en place, avec lequel il rompra publiquement en 1956. C'est à partir de ses relations et du réseau qu'il a constitué dans les milieux journalistiques et littéraires parisiens, depuis les années 20, qu'il donnera formes et vies aux livres qu'il traduit. Pour certains de ses projets, Gara mobilise une véritable filière de poètes-adaptateurs, autant

dire une communauté ; jusqu'à cinquante personnes, pour son *Anthologie de la poésie hongroise*. François Fejtő n'a pas écrit en vain²⁸ : « Il était le traducteur, *Le*, avec majuscule ! On avait besoin et on était heureux quand il a lâché ses liens avec le PC. Donc il était *libre* de travailler pour... avec nous. Avec le Congrès, avec moi, avec Camus, avec tout le monde... On ne pouvait pas lui en vouloir (pour son engagement passé) ! Tout le monde a eu de la sympathie pour lui ! Il avait en lui quelque chose *d'illuminé*, de tellement amoureux de la littérature que je lui ai pardonné ses égarements... ses écarts politiques... Il possédait le charisme d'un homme qui pouvait mourir pour un beau poème. » Il fut un sésame. Nous reviendrons plus loin et en détail sur son parcours. Si la littérature hongroise s'enorgueillit de grands auteurs ; nous n'aurions pas la chance de pouvoir les lire, si des écrivains tels que Ladislas Gara, mais aussi Georges Kassai et quelques autres (François Gachot, Aurélien Sauvageot, Roger Richard, Jean-Luc Moreau...), ne s'étaient pas attelés à ce dur labeur, qu'est la traduction, et avec quelle verve et quel talent. C'est ainsi à Georges Kassai, que nous devons les traductions en français des romans de Márai. *Aimez-moi*, l'œuvre poétique d'Attila József chez Phébus en 2005, avec la réédition de l'essai de Rousselot en préface, c'est encore Kassai. Traducteur depuis plus d'un demi-siècle, nous lui devons de pouvoir lire, outre Sándor Márai et Attila József, les œuvres de Dezső Kosztolányi, Lajos Zilahy, Tibor Déry, Péter Nádas, Miklós Szentkuthy et bien d'autres encore. Kassai est en outre, l'auteur d'une thèse de doctorat d'État sur la stylistique comparée du français et du hongrois ; d'une grammaire de hongrois et de deux manuels Assimil écrits en collaboration avec Tamás Szende. Georges Kassai est né en Hongrie en 1923. Il est arrivé en France à l'âge de seize ans. Docteur ès lettres (linguistique générale) en 1974, auteur d'une centaine d'articles scientifiques, il a été

²⁸ Entretien avec Ioana Popa in *Traduire sous contraintes*, éd. du CNRS, 2010.

successivement journaliste à l'Agence France Presse, chercheur au CNRS, chargé de cours aux Universités de Paris III et Paris VII. Il convient de le saluer, tout comme au premier chef : Ladislas Gara. Et, si la rencontre entre Jean Rousselot et Gyula Illyés devait avoir lieu, tant les parcours de ces deux grands poètes se ressemblent, se rejoignent, se prolongent à travers deux pays ; à commencer par une même origine, des valeurs communes et partagées ; cette rencontre eut lieu grâce à Ladislas Gara, qui les présenta l'un à l'autre à Paris en 1956. Les deux poètes devaient se revoir à Budapest la même année et la veille d'un immense espoir qui, comme en 1848 et comme toujours en Hongrie, tourna à la tragédie.

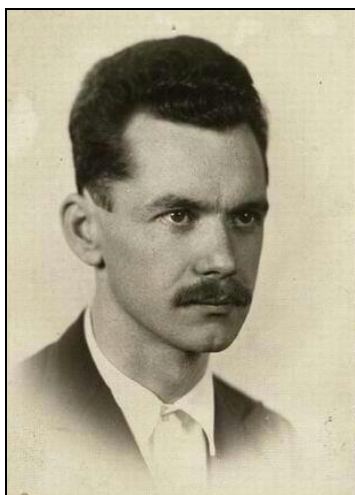
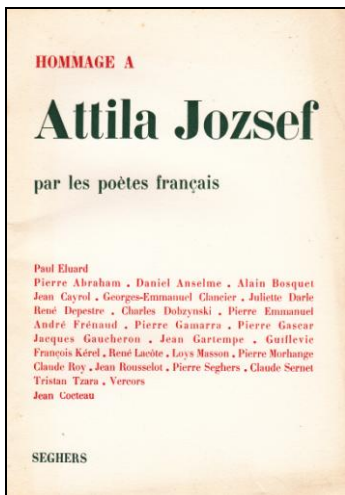
Début octobre 1956, Jean Rousselot est invité à Budapest par l'Union des Écrivains Hongrois et Gyula Illyés. Il fait partie des vingt-sept poètes français dont Paul Éluard, Pierre Abraham, Daniel Anselme, Alain Bosquet, Jean Cayrol, Georges-Emmanuel Clancier, Jean Cocteau, André Frénaud, Guillevic ou Loys Masson, qui ont participé à l'adaptation française - d'après les traductions d'Albert Gyergyai, Claire et Ladislas Gara -, des poèmes d'Attila József, réunis dans *Hommage des poètes français à Attila József*, qui a paru aux éditions Seghers, avec une préface de Tristan Tzara, qui écrit : « J'ai connu Attila József avec son étoile au front, dans ce Paris où toutes les souffrances victorieuses, de Villon à Apollinaire, des Encyclopédistes à la Commune, s'inscrivent jusque dans les pavés des rues comme la vivante leçon de la force de l'amour alliée à la sensibilité de la révolte. Sur ces frêles épaules, il portait l'immense espoir que des millions d'Attila choyaient... Ce fils de blanchisseuse et d'un père fantasque concevait tout naturellement son univers poétique dans la matière de son ascendance et sa vie, aussi égarée, jusqu'au désespoir et au suicide, qu'empreinte de clarté, n'est-elle pas le reflet de la difficile position des dépossédés dans un régime qui secrète la misère matérielle et morale comme un produit

indispensable au maintien de son pouvoir ? » Et pourtant, la préparation de ce volume fut longue et laborieuse, comme Gara s'en est ouvert à Illyés, dans une lettre²⁹, le 7 septembre 1955, en lui demandant d'intervenir : « Je suis allé voir il a y quelques jours l'avancement du projet des traductions d'Attila József, « patronné » par l'Institut Hongrois et j'ai découvert qu'en dehors des quatre poèmes traduits par Éluard, achevés depuis trois ans, ils n'ont réussi à faire qu'une seule traduction. Le plus surprenant dans cette histoire, c'est que, malgré tout, ils ont commandé ferme 1.500 exemplaires chez l'éditeur, réglés comptant il y a plusieurs mois. Je n'ai jamais vu dans toute ma carrière, disons le net, quelque chose d'aussi irresponsable dans le genre. J'ai fait connaître ma pensée à notre ami, Koltai, (assez sèchement d'ailleurs, je le reconnais), puis j'ai pris en main l'affaire de mon propre chef. Qu'il ramasse les lauriers, tant pis, mais quelqu'un doit se charger du boulot de l'esclave, n'est-ce pas ? L'unique excuse de Maître Koltai pour son incapacité d'agir : pas moyen de trouver, même en trois ans, un poète français capable de comprendre la poésie d'Attila József à partir des traductions brutes de Gyergyai. Je les ai vérifiées. D'après moi, elles sont parfaites. Gyergyai traduit très bien du hongrois au français. Seulement, à mon avis, l'adaptateur français doit partir non pas d'une traduction brute, mais d'un texte « pré cuisiné », tel que nous l'avions préparé dans ton cas. (Je ne parle même pas de la sélection des poèmes. Elle a besoin d'être complétée, pour ne pas donner d'Attila une image figée en statue. (Á noter aussi, que le lecteur français ne privilégie pas nécessairement les mêmes ouvrages que le hongrois). Si tu approuves ma démarche, sois assez gentil et apporte à l'affaire ton appui auprès du « Kultint » à l'occasion de ta prochaine visite à Pest. Pas la peine d'évoquer le choix des

²⁹ Lettre dont Anna Tüskés m'a transmis une copie et qui a été publiée dans la correspondance entre Gyula Illyés et László Gara. (Hadúr megfizet érte, reméljük ! Illyés Gyula és Gara László levelezése 1939-1966, édition de Borbála Kulin, chez Balassi Kiadó, 2007).

poèmes, il y a un risque qu'ils se fâchent ! Ce sera notre prochaine étape. À ne pas perdre de vue non plus l'aspect financier ! Ils ont oublié de budgéter l'adaptateur pour lequel je travaille déjà sur les textes sans relâche. Nous avons besoin d'un versificateur de première classe, qui méritera des honoraires correspondants à ses capacités. Me concernant, la rémunération n'est pas mon souci. Je m'imagine que le « Kultint » te dira : le budget est épuisé, puisque Gyergyai a déjà reçu ses honoraires pour ses traductions. Je ne veux point concurrencer Berci (Gyergyai), d'autant moins que je trouve ses traductions excellentes. Mais je reste opposé à la méthode, dont Gyergyai personnellement n'est pas responsable. Je me considère donc comme collaborateur bénévole, honoré par l'importance de l'enjeu. »

Attila József, on le sait, est un poète cher à Gara comme à Rousselot ; l'essai de référence qu'il lui consacrera en 1958 en témoignera. Il est à noter qu'avant la parution de son essai en volume, Rousselot en fera paraître des extraits dans la revue de Jean-Paul Sartre, *Les Temps Modernes* (n°142, décembre 1957), avec sept poèmes de József et une présentation de Ladislas Gara, qui écrira alors notamment : « Il y a deux ans, vingt-sept poètes français participèrent à un hommage collectif à Attila József en traduisant chacun un ou plusieurs poèmes de l'écrivain hongrois. Un choix beaucoup plus important devait paraître à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort d'Attila. Ce livre n'a pu encore sortir en raison des réserves idéologiques formulées par les autorités hongroises actuelles – qui détiennent les droits d'auteur – contre la préface de Jean Rousselot. Nous estimons devoir commémorer quand même cet anniversaire. » Pourquoi cette réserve du gouvernement hongrois par rapport au texte de Rousselot ? Tout simplement parce que les staliniens hongrois ont « récupéré » József pour en faire (à l'instar de



ce que Staline fit en URSS avec l'immense Vladimir Maïakovski) l'archétype même du poète prolétarien dévoué aveuglement au Parti. Les pressions politiques mises en œuvre n'eurent guère de limite comme l'écrivent J.-P. Sicre et G. Kassai (cf. Avant-dire in Attila József, *Aimez-moi*, Phébus, 2005) pour faire mentir le message du poète, qui n'était plus là pour se défendre et l'incruster de force dans une idéologie stalinienne qu'il récusait. Les pressions s'exercèrent aussi sur ses proches, comme le rapporte François Fejtő³⁰. Après la guerre, le philosophe György Lukács n'hésita pas à lui demander un faux témoignage sur le passé de József : « C'est au nom de la direction du Parti communiste hongrois que je vous parle, me dit-il. Vous devriez souligner l'influence pernicieuse que vous avez exercée sur votre ami, le poète Attila József, afin de le séparer du Parti. » « J'hésitai entre la colère et le rire avant de répondre : « Vous me demandez l'impossible. Si Attila, qui était mon aîné de cinq ans, s'est coupé du Parti communiste, c'est qu'il en désapprouvait la politique. » « Lukács secoua tristement la tête : « Possible, possible.

³⁰ François Fejtő : *Mémoires : de Budapest à Paris*, Calmann-Lévy, 1986.

Mais comprenez-moi bien : le Parti a besoin de votre témoignage. » Et cette manipulation politique, Rousselot (pour qui la poésie doit être désengagée, car elle n'a pas à se mettre au service de l'idéologie politique) n'en a pas été dupe. Rousselot voit en Attila un authentique poète de sang, un frère voyant ; le Parti ne voit en József qu'un faire-valoir transformé en outil de propagande. Ces deux lectures sont incompatibles. En fait, dès 1933, le Parti communiste clandestin avait reproché à Attila József son attachement au folklore hongrois et son intimisme poétique. La revue *Valóság (Réalité)*, qu'il avait fondée en 1932, fut jugée réactionnaire. Dénoncé comme poète prolétarien par la droite et accusé d'être un poète décadent, petit-bourgeois et rétrograde par les communistes hongrois, Attila se retrouva pris entre deux feux. Il fut exclu du Parti (mais en a-t-il seulement été membre ? Aucun document, même un faux, ne l'atteste !) À dire vrai, Attila paya aussi son refus de s'en remettre aveuglément à la discipline politique exigée. Son scepticisme affiché face aux grotesques mises en scène des premiers procès de Moscou, n'arrangea rien. Détaché du Parti, Attila n'en resta pas moins jusqu'à la fin de sa vie, un socialiste en liberté : *On ne m'aura chassé que pour une seconde. – Gronde, camarade forêt ! J'en hurlerais – On ne m'a pas chassé, pas même une seconde... – Mais j'ai subi ce cabot enragé qui mord.* L'histoire de József fut bien sûr réécrite et réinterprétée par le Parti, qui fit de lui - le poète anti-totalitaire et anti-stalinien -, le « plus grand poète communiste de Hongrie », le tuant et le trahissant ainsi une deuxième fois. Quant au projet de livre anthologique dont parle Gara ; s'agit-il de l'essai de Rousselot, *Attila József, sa vie, son œuvre* ou bien de l'anthologie *Poèmes d'Attila József*, qui, imprimée en Hongrie, paraîtra en 1961 aux Éditeurs Français Réunis (maison d'édition du PCF) avec une préface d'Eugène Guillevic, poète communiste officiel, donc carrément dans la ligne, contrairement à Jean Rousselot ? Non, en fait, il ne s'agit pas de ce livre qui

paraîtra en 61 et bien « dans la ligne », mais de la monographie d'Attila de Rousselot. Le 9 février 1957, Rousselot écrit à Gyula Illyés : « J'ai vu Seghers ces jours-ci. Il est décidé à publier le livre sur Attila József et c'est moi qui vais remplir le vide creusé par la disparition du texte, décidément indésirable, de József Révai. » Ministre de la Culture, József Révai est le « Jdanov hongrois », le grand inquisiteur des lettres hongroises, depuis 1948. Chargé de faire respecter en Hongrie les principes du réalisme socialiste soviétique, on se doute qu'il ne pouvait s'associer à Jean Rousselot et encore moins le laisser rétablir la vérité quant aux relations d'Attila József avec le Parti. Toujours est-il que Pierre Seghers ne publia pas ce livre, qui, imprimé à Niort, en France, dans les Deux-Sèvres, parut en 1958 chez un éditeur français indépendant : Les Nouveaux Cahiers de Jeunesse. À dire vrai, les autorités hongroises avaient refusé de donner une subvention à Pierre Seghers qui, tout comme Jean Rousselot, avait dénoncé l'intervention soviétique de 1956. Les deux n'étaient donc pas considérés *comme de vrais communistes*, ainsi que le rapporte Rousselot, dans un entretien, à Ioana Popa, en 1999. La crise fut passagère, mais reviendra à l'ordre du jour après l'écrasement du Printemps de Prague, lorsque Jean Rousselot, comme l'écrit Ioana Popa, « refusera un prix de l'Union des Écrivains, ainsi que la participation à la traduction d'une anthologie écartant des poètes interdits. »

Revenons à Budapest en ce début du mois d'octobre 1956. Le Tristan Tzara que retrouve Jean Rousselot en Hongrie, ainsi que Gyula Illyés, est certes l'inventeur de Dada en 1916 ; une figure éminente du surréalisme de 1930 à 1935, un poète prodigieux et un intellectuel avisé, mais aussi l'une des principales têtes d'affiche, sur le plan culturel et intellectuel, du Parti communiste français. Si Illyés ne connaît Rousselot que depuis quelques mois ; il en va autrement de Tzara, qui est un vieil ami de plus de trente ans. Sur place, en Hongrie, Rousselot et Tzara sont plongés

dans une situation aussi euphorique qu'explosive. Depuis trois mois en fait, le mouvement en faveur de la démocratisation et de la déstalinisation est amorcé en Hongrie et surtout en Pologne. Dans ce pays, la déstalinisation sera, du moins provisoirement, réglée pacifiquement grâce à Władysław Gomułka³¹. En Hongrie, il en ira tout autrement.

Le 6 octobre 1956, Jean Rousselot assiste aux obsèques solennelles de László Rajk et de ses malheureux camarades. Le retentissement est profond dans tout le pays et donne lieu à une importante manifestation de masse. Moins de trois semaines plus tard, le pays tout entier va s'embraser contre l'occupant soviétique et ses sbires locaux.

Intellectuel ayant mené dès sa jeunesse la dure vie du militant clandestin ; ancien membre des Brigades Internationales d'Espagne, revenu en Hongrie, en 1941, où il devint chef de la Résistance communiste ; László Rajk n'est pas le premier venu, mais une figure de premier plan. Devenu Ministre hongrois des Affaires Étrangères, Rajk avait été accusé, en mai 49, d'être « un espion titiste, un ambassadeur au service de l'impérialisme occidental et de travailler à la restauration du capitalisme ». Son procès fut le signal d'une épuration en profondeur, ordonnée par Moscou et appliquée à la lettre avec zèle par Mátyás Rákosi. Rajk fut condamné à mort et pendu le 15 octobre 1949, à l'issue du premier grand procès stalinien (au sein duquel se brisent les volontés et où se dilue toute humanité) de l'après-guerre. Des dizaines de milliers de communistes, socialistes, syndicalistes, paysans, ouvriers et employés, furent arrêtés, internés, torturés. Deux mille personnes furent exécutés alors que deux cent mille prisonniers, soit près de 2% de la population, seront internés dans les prisons où les camps d'internement. Cette terreur de masse ne compte pas pour rien dans la révolte qui anime les Hongrois

³¹ Bien loin d'être un « Imre Nagy polonais », Władysław Gomułka approuvera plus tard l'intervention soviétique et l'écrasement de la Révolution hongroise.

en ce mois d'octobre 56. Staline mort, les victimes de ces purges furent, sur ordre de Khrouchtchev, réhabilitées. Mais la pilule ne passe pas. Rajk a été réhabilité ainsi que d'autres victimes, le 28 mars 1956 ; Rajk a été réhabilité, « mais par ses assassins, qui ont porté son cercueil sur leurs épaules, comme l'écrit Pierre Broué³². « Non seulement vous avez tué mon mari, mais vous avez tué toute décence dans ce pays. Vous avez détruit de fond en comble la vie politique, économique et morale de la Hongrie. On ne peut pas réhabiliter les meurtriers : il faut les châtier ! », s'écrie Julia Rajk - elle-même relâchée et réhabilitée en 1955 -, en désignant les bureaucrates du Parti. Sa colère et sa douleur sont partagées par de nombreux Hongrois. Mais pour l'heure, le pays est surtout galvanisé par l'insurrection polonaise de juin 56 et qui se poursuit. La Hongrie est en ébullition. La Révolution est de nouveau à l'ordre du jour, dans la continuité du mouvement jacobin des années 1790, de la Révolution de 1848 et de la République des Conseils de 1919. Mais, non, pas encore. Nous n'en sommes pas là. À dire vrai, comme l'écrit François Fejtő³³ : « Le système contre lequel les Hongrois se révoltent a été mis en place à partir de l'été 1948. Auparavant, entre le 4 avril 1945, date de la libération complète du pays par l'Armée rouge, et juin 1948, date de la fusion forcée des partis socialiste et communiste, la Hongrie a vécu sous un régime mixte, intermédiaire entre la démocratie parlementaire et la dictature du prolétariat, et cela dans une apparence d'indépendance bien qu'en fait sous l'étroite surveillance soviétique... Ce qu'espèrent les contestataires, c'est le retour au pouvoir du communiste Imre Nagy, l'application en Hongrie des principes énoncés au XXème congrès du Parti soviétique, non une émeute. Au début de l'automne 1956, personne, parmi les écrivains, artistes, publicistes qui se battent pour un renouveau, ne songe à un cataclysme, à

³² Pierre Broué : *La Révolution hongroise des conseils ouvriers*, OCL, 1976.

³³ François Fejtő : *1956, Budapest, l'insurrection*, éd. Complexe, 1984.

un bouleversement violent, une remise en question de la totalité des institutions, encore moins à une opposition armée à la domination soviétique... Personne ne pense alors sérieusement que l'arme de la critique, selon une expression de Marx, prépare la voie à une critique par les armes, que des masses incontrôlées vont se mêler de l'affaire, que le peuple ne se contentera pas d'être un figurant ou une force d'appoint, mais demandera tumultueusement la parole. » Sartre ajoute (in *Les Temps Modernes* n°129/131, 1957) : « Même après la faillite des économies planifiées, en Hongrie, en Pologne, le prolétariat estime avoir gagné quelque chose qu'il est prêt à défendre par les armes : ni dans l'un ni dans l'autre pays il n'a remis ni toléré qu'on remette le socialisme en question. C'est une *politique* qu'il dénonce (en Hongrie il va jusqu'à condamner le Parti qui est responsable de cette politique), mais il demeure fidèle au régime. »

Jean Rousselot est tout d'abord ému par l'accueil chaleureux qu'il reçoit, ainsi que Tristan Tzara, et surtout, par l'atmosphère de liberté qui règne à Budapest. En octobre 1956, un mot d'ordre vient de réapparaître : « Le pouvoir effectif aux conseils ouvriers ! » Rousselot, comme il en a témoigné en 2001 à François Buot³⁴, constate que malgré la situation il y a toujours les visites guidées entre le Musée des Beaux-Arts pour une rétrospective des maîtres étrangers du XIXe et du XXe et le Festival Bartók à l'Opéra. Mais l'essentiel se passe dans les réunions qui se tiennent dans la rue comme dans les usines. Pour la première fois, les gens parlent et expriment leurs mécontentements contre le régime et leurs espoirs. Non pas pour Rousselot, mais pour Tzara, c'est un véritable choc et la confirmation de la dégénérescence des pouvoirs communistes en Europe centrale. Les poètes constatent qu'il n'y a aucun rapport entre la réalité hongroise et les

³⁴ François Buot: *Tristan Tzara, l'homme qui inventa la révolution Dada*, Grasset, 2002.

reportages mensongers que publie *L'Humanité*, le journal du PCF. Que dit-elle la presse stalinienne française ? Elle ne fait et ne fera que reprendre les mensonges de la *Pravda*, soit que « les « honnêtes » socialistes hongrois manifestent contre les erreurs commises par les administrations Rákosi et Gerő, alors que des hooligans fascistes, hitlériens, réactionnaires et contre-révolutionnaires financés par les impérialistes de l'Ouest profitent du mécontentement pour organiser une contre-révolution. » La délégation française, dont Tzara et Rousselot, est guidée par Tibor Tardos, un jeune écrivain qui ne cache pas ses sympathies et son action au sein du mouvement de contestation et qui les présente au Cercle Petőfi. Créé fin 1955 par l'Union des Jeunes Communistes, le Cercle Petőfi rassemble des étudiants, des écrivains, des intellectuels, des ouvriers, des journalistes, des techniciens, des économistes... Il ne cessera de gagner en audience, attirant un auditoire toujours plus nombreux de six cents personnes au départ, pour arriver à plus de six mille personnes. Les enjeux de cette révolte apparaissent clairement aux deux poètes français. À la même période, une mémorable manifestation poétique se tient à Budapest, en présence d'une grande affluence, au cours de laquelle sont lus les poèmes d'Illyés, Benjamin, Aczél, Kónya, Zelk... naguère ignorés et/ou interdits par le dogmatisme stalinien, diffusés et récités « sous le manteau ». C'est Sándor Fekete, journaliste et écrivain communiste, qui prononce l'allocution d'ouverture (dont un extrait est reproduit dans le dossier *La Révolte de la Hongrie* in *Les Temps Modernes* n°129/131, 1957), qui en dit long sur l'état d'esprit combatif et révolté des poètes et des écrivains. Cette soirée est en quelque sorte une soirée de réhabilitation pour de nombreux poètes : « Les poèmes récemment encore persécutés peuvent maintenant résonner avec l'assurance des vainqueurs. C'est pourquoi il ne vaut même pas la peine de s'occuper des accusateurs et de leurs accusations ; toute la boue qui a été répandue sur nos poètes retombe sur leurs

persécuteurs, et sert à la plus grande gloire de ceux que l'on voudrait salir. Ce que l'on appelait pessimisme, c'était la recherche de la vérité et de la réalité, l'anxiété pour le sort du peuple. Ce que l'on stigmatisait comme « moralisme », c'était l'expression de la découverte de nouvelles normes morales, et tout ce qui était confondu sous l'étiquette d'« ennemis du peuple » n'était que la défense des véritables intérêts du peuple, contre toutes les tentatives destructrices visant à imposer par la violence des dogmes étrangers à la réalité hongroise. Les premiers après une longue nuit, nos poètes ont rétabli dans la vie publique hongroise le droit à l'intelligence, et son corollaire : le droit au doute. Désormais, nous ne pourrions jamais renoncer au doute. C'est l'Église qui a institué la foi aveugle, symbolisée par la formule, authentiquement absurde, du *Credo quia absurdum*. C'est Mussolini qui exigeait dans sa devise : *credere, obedire, combattere* – croire, obéir, combattre. C'est le Dr Goebbels qui déclarait : « Le membre du Parti le plus dangereux pour nous, c'est celui qui pense avec sa tête. » Mais ce n'est pas à ce parti-là que nous avons adhéré, nous. Nous n'avons pas à croire, mais à douter. Que n'avons-nous pas douté plus souvent dans le passé ! Il y aurait peut-être aujourd'hui plus de monde à réhabiliter, mais il y aurait aussi plus d'estime et de confiance. Le droit au doute est la condition de la confiance. Qui refuse ce droit nie l'intelligence... »

Après une dizaine de jours, Rousselot et Tzara sont bien décidés à témoigner de ce qu'ils ont vu et entendu. Comme Aragon refuse de publier son témoignage dans *Les Lettres françaises*, Tzara, comme le rapporte François Buot³⁵, accorde une longue interview (« Un écrivain français parle de la portée internationale des événements de Hongrie », 16 octobre 1956), à l'agence de presse hongroise. Le texte est largement diffusé et commenté dans

³⁵ François Buot : *Tristan Tzara*, Grasset, 2002.

les journaux de Budapest. Il est repris par l'AFP et *Le Figaro*³⁶ en reproduit de larges extraits sous le titre : « Il faut lire la presse bourgeoise pour savoir ce qui se passe en Hongrie. » Tzara prend soin de rappeler les éléments positifs d'un régime issu des grandes espérances de la Libération : les paysans ne manquent de rien et les ouvriers vont au théâtre !... Mais très rapidement il raconte la chute de plomb, les difficultés de la vie quotidienne et cette incroyable envie de liberté. Il revient longuement sur la fronde des intellectuels, ces « porte-paroles de toute la population ». Non, la Hongrie n'est pas victime d'une conspiration contre-révolutionnaire fomentée par la CIA, comme l'affirme la presse stalinienne internationale. C'est tout un pays qui reprend la parole après avoir subi « un conformisme et un dogmatisme d'État ». Les intellectuels expriment la révolte d'une population « qui ne se contente plus de ce formalisme bureaucratique qui ne tenait plus compte de ses besoins... Il faut constater qu'un pays auquel on dit la vérité dans une presse libre, un pays dont le gouvernement a su courageusement et franchement prendre la tête de la nouvelle orientation et tirer les conclusions logiques du XXe congrès de Moscou, ne peut que bénéficier du nouvel espoir et du nouvel élan données ainsi aux forces créatrices du peuple. » Rousselot ajoute : « Je n'étais pas membre du PCF, mais j'ai beaucoup appris au contact de Tzara. Il était lucide. Il était très critique vis-à-vis du système stalinien. Et curieusement ce voyage l'avait libéré. Lui, si discret, avait retrouvé son goût pour les interventions publiques. » Quarante-trois ans plus tard, en 1999, Jean Rousselot signera et contresignera ses propos lors d'un entretien avec Ioana Popa : « J'ai vu les membres du Cercle Petőfi, j'ai assisté à des représentations théâtrales satiriques, que je trouvais très courageuses ; ils faisaient ça sur des fables de La Fontaine, avec des allusions permanentes au pouvoir ! C'était très bien ! J'ai assisté à la réhabilitation

³⁶ Mais aussi par *Le Monde*, *France-Soir*, *Franc-Tireur*.

d'un homme qu'ils avaient traîné dans la boue, Rajk... Pour les communistes, notamment français, c'était abominable, la Russie avait parfaitement bien fait d'envahir la Hongrie, c'étaient des fascistes à la solde des Américains, et moi, à ce moment-là, j'ai fait un article, en disant « c'est absolument faux, moi, j'ai vu les intellectuels, ils ne sont pas du tout pro-américains, ils ne sont stipendiés par personne, ce sont des gens qui veulent simplement la liberté. »

Moins d'une semaine après le départ de Rousselot et de Tzara, plusieurs centaines d'étudiants se rassemblent pacifiquement l'après-midi du 23 octobre autour de la statue de Sándor Petőfi, le poète national, dont un acteur récite le célèbre poème « Nemzeti dal » (« Chant national »), qui avait été le signal de la Révolution de 1848 : *Debout, Hongrois, la patrie nous appelle ! – C'est l'heure ou jamais ! – Serons-nous esclaves ou libres ? – Voilà le seul choix : décidez ! – De par le dieu des Hongrois nous jurons, - Oui, nous jurons, - Que jamais plus esclaves – Nous ne serons !* Puis les étudiants traversent le Danube, pour se regrouper autour d'une autre statue symbole de 1848, celle du général Josef Bem, un héros national que se partagent la Pologne et la Hongrie. 200.000 à 300.000 mille personnes vont se rassembler ce jour-là : des étudiants, des employés, des ouvriers, des soldats, des artistes, des intellectuels, des journalistes... Le soir, la foule ne se disperse pas et converge vers le Parlement, vers la Maison de la Radio hongroise et d'autres points de Budapest. Quelques centaines de jeunes, au bout de plusieurs heures, parviennent à déboulonner l'imposante statue haute de huit mètres du despote Staline qui, les pieds brisés, tombe de son socle. La suite des événements sera beaucoup moins pacifique, en raison de la ligne dure défendue notamment par le premier secrétaire du Parti, Ernő Gerő, dans le discours qu'il prononce à vingt heures : « La classe ouvrière est menacée par les ennemis de notre peuple et de l'Union

Soviétique... Nous condamnons ceux qui cherchent à répandre le poison du chauvinisme dans notre jeunesse, et qui ont profité des libertés démocratiques que notre État assure aux travailleurs pour faire une manifestation de caractère nationaliste... » Ce discours met le feu aux poudres. « Il nous a condamnés, il nous a traité de racaille, à bas Gerő ! », reprennent les manifestants. C'est devant la Maison de la radio qu'interviennent les premiers tirs et combats entre insurgés et membres de l'ÁVH (Államvédelmi Hatóság - Autorité de protection de l'État. la police politique), puis devant le siège du journal du Parti, le *Szabad Nép*, où la foule réclame la publication du manifeste des seize points. « J'ai entendu les premiers coups de feu près de la maison de la radio de Budapest. Ils ont claqué en début de soirée, vers huit heures, déchirant l'humidité froide de cette nuit précoce du 23 octobre 1956. Comment pourrais-je oublier cette journée ? Les tireurs étaient en uniforme, et ce furent des civils qui ripostèrent. Une révolution naissait sous mes yeux. J'ai rejoint en courant mon bureau de rédacteur de politique étrangère à *Budapest Soir*, en plein centre-ville, croisant en chemin des groupes de jeunes gens, fusil en bandoulière. Pour qui avait été élevé au marxisme-léninisme, le constat s'imposait : c'était le peuple de Budapest (étudiants, ouvriers, employés, militaires), qui se soulevait contre la dictature hongroise sous tutelle soviétique. Et Budapest, à cet instant, devenait le centre du monde. Les chars russes qui, après douze jours d'espoir irréel, sont venus nous écraser, je les ai vus aussi. J'avais vingt-deux ans. C'était hier. Je me souviens de tout », a témoigné le journaliste André Farkas³⁷, témoin et acteur de ces événements.

³⁷ André Farkas : *Budapest 1956 : La tragédie telle que je l'ai vue et vécue* (éd. Tallandier, 2006). Ami de Ladislav Gara, André Farkas quittera la Hongrie au début de 1957, pour s'installer en France.



Combattant hongrois devant la carcasse d'un char soviétique.
© Erich Lessing/Magnum Photos

La manifestation vient de se transformer en insurrection. Si l'ÁVH garde les points névralgiques, la rue est au peuple. Et pourtant, comme l'écrit encore François Fejtő : « Il n'y avait pas de parti révolutionnaire, pas de complot. L'insurrection fut imprévue et imprévisible, non préparée, non voulue par personne ni à l'Est ni à l'Ouest. » Que demandent les étudiants dans leur manifeste des seize points ? L'évacuation des troupes soviétiques, l'élection des dirigeants du Parti à bulletin secret, le retour d'Imre Nagy à la tête du gouvernement, la révocation et le procès public de Mátyás Rákosi et de ses collaborateurs, l'organisation d'élections générales au scrutin universel et secret, avec la participation de plusieurs partis ; le droit de grève, la révision des rapports commerciaux et des traités avec l'URSS, le rajustement des salaires, la révision des procès politiques... Le Cercle Petőfi et l'Union des Écrivains rejoignent ses revendications, sans toutefois aller aussi loin que les étudiants. La déstalinisation était fatale, l'insurrection ne l'était pas. Mais fatale ou non, elle se transforma en révolution et le peuple se souleva contre le

despotisme. « Ce furent des journées extraordinaires... Les masses créaient une nouvelle époque... La fusion créatrice du conscient avec l'inconscient est ce qu'on appelle, d'ordinaire, l'inspiration. La révolution est un moment d'inspiration exaltée dans l'histoire », avait écrit Léon Trotsky³⁸, à propos d'une autre Révolution d'Octobre.

Le 24 octobre, les chars soviétiques demandés (à l'insu d'Imre Nagy) par Ernő Gerő entrent dans Budapest. La situation s'envenime tout au long d'une dure bataille de cinq jours au cours de laquelle plusieurs groupes d'insurgés luttent contre des blindés soviétiques et l'ÁVH, avant qu'un cessez-le-feu soit arrangé le 28 octobre. Le lendemain, la plupart des troupes soviétiques ont quitté Budapest pour des garnisons à l'extérieur de la ville.

Gerő est destitué et se réfugie en URSS. Bravant des unités de tanks russes, mal préparées pour ce genre de combat, venues pour faire peur plutôt que pour tirer, « les jeunes insurgés hongrois écrit Fejtő, se crurent dans un premier temps vainqueurs d'une des armées les plus puissantes du monde, oubliant que géopolitiquement la Hongrie restait dans la mouvance de l'empire soviétique. Se croyant protégés par les manifestations de sympathie de l'opinion mondiale, ils s'organisèrent comme s'ils étaient effectivement libérés et indépendants. Ils ne se contentèrent plus de réformes timides, ni mêmes radicales, mais proclamèrent la souveraineté de la Nation. » Cette révolution hongroise frappe les esprits par son intensité et devient la cause d'un ébranlement considérable des partis communistes staliniens de l'Europe occidentale. Pour la première fois depuis l'insurrection des ouvriers de Berlin-Est en juin 1953 et de Poznań en juin 1956, et trois ans après la mort de Staline ; l'année même du XXe congrès du PCUS de février 1956 (durant lequel Nikita Khrouchtchev, dans son fameux discours à huis clos, a levé partiellement le voile sur les atrocités de la terreur stalinienne) ; une

³⁸ Léon Trotsky: *Ma Vie*, Rieder, 1930.

insurrection ouvrière dirigée contre le Parti-État et sa couverture soviétique se généralise à tout un pays. « La Révolution hongroise s'organise spontanément, en créant des organes révolutionnaires, des conseils ouvriers, des conseils de soldats, d'étudiants, des comités de ville, des conseils d'arrondissements et des conseils professionnels. On peut rester attachés (et les insurrectionnels hongrois l'ont fait) à la forme socialiste de la société, tout en s'insurgeant contre la falsification et la déformation du socialisme », écrit François Fejtő³⁹. Le journaliste et éditeur du journal *Magyar Nemzet*, Géza Losonczy, devenu Ministre de la Presse du nouveau gouvernement Nagy, ne dit pas autre chose⁴⁰.

Le leader communiste hongrois Imre Nagy, qui, le 13 juin 1953, dans le cadre de la déstalinisation et sur décision du Kremlin, avait remplacé le stalinien Mátyás Rákosi au poste de Président du Conseil des ministres de la République populaire de Hongrie et mis en route une politique de réforme radicale, qui en fit pour beaucoup de Hongrois celui qui portait l'espoir d'un avenir meilleur ; avait été relevé de ses fonctions le 14 avril 1955 par la direction du Parti communiste hongrois, avant d'être à nouveau rappelé le 23 octobre 56 au soir, sous la ferveur du peuple. Président du Conseil, il forma un gouvernement pluripartite et exigea une démocratie socialiste parlementaire, retira ses armées du Pacte de Varsovie le 31 octobre et, le 1^{er} novembre, proclama la neutralité de la Hongrie auprès des instances de l'ONU. Tout cela était plus

³⁹ François Fejtő : *La Révolte de la Hongrie* in *Les Temps Modernes* n°129/131, 1957.

⁴⁰ « Le gouvernement s'est accordé à déclarer qu'il ne ferait aucune concession sur les œuvres positives qui ont été accomplies au cours des douze dernières années, comme la réforme agraire, la nationalisation des usines et les conquêtes sociales. Ces conquêtes devant coexister avec les accomplissements de la révolution actuelle... en particulier l'indépendance nationale, l'égalité des droits de l'édification du socialisme sur une base démocratique. Le gouvernement est résolu à empêcher la restauration du capitalisme en Hongrie. »

que les soviétiques ne pouvaient supporter. Le 2 novembre la Hongrie est de nouveau envahie par deux mille cinq cents chars, cent véhicules militaires et soixante-quinze mille soldats soviétiques. Dès le dimanche 4 novembre, l'Armée Rouge est à Budapest. János Kádár, Premier secrétaire du Parti, depuis le 25 octobre 1956, tout d'abord favorable à la Révolution socialiste hongroise trahit Nagy et le peuple en formant avec Ferenc Münnich (ex Ministre de l'Intérieur) un contre-gouvernement à la solde de l'URSS. Les insurgés résistent avec héroïsme avant d'être décimés. Le mouvement révolutionnaire hongrois est écrasé par les chars soviétiques. Les combats font cinq mille morts, tandis que 200.000 personnes se réfugient en Europe de l'Ouest. Des milliers de Hongrois sont arrêtés. Vingt six mille sont amenés devant les tribunaux ; vingt deux mille d'entre eux sont condamnés, treize mille sont emprisonnés et il y a des centaines d'exécutions. Dans le journal *Die Rote Fahne* (n° 14, 14 janvier 1919), Rosa Luxembourg, après l'écrasement de la Révolution allemande, avait pu écrire : « L'ordre règne à Varsovie ! L'ordre règne à Paris !, L'ordre règne à Berlin ! Tous les demi-siècles, les gardiens de « l'ordre » lancent ainsi dans un des foyers de la lutte mondiale leurs bulletins de victoire. Et ces « vainqueurs » qui exultent ne s'aperçoivent pas qu'un « ordre », qui a besoin d'être maintenu périodiquement par de sanglantes hécatombes, va inéluctablement à sa perte... Les masses ont été à la hauteur de leur tâche. Elles ont fait de cette « défaite » un maillon dans la série des défaites historiques, qui constituent la fierté et la force du socialisme international. Et voilà pourquoi la victoire fleurira sur le sol de cette défaite. »

L'écrasement de la Révolution hongroise, dénoncé mais finalement approuvé en leur for intérieur par les puissances occidentales⁴¹, la Yougoslavie de Tito et

⁴¹ Comme le déplorera Albert Camus, ami de Jean Rousset, dans *Franc-Tireur* du 18 mars 1957 : « Je ne suis pas de ceux qui souhaitent que le peuple hongrois prenne à nouveau les armes dans une insurrection vouée à l'écrasement, sous les

ouvertement par la Chine, fut occulté par la crise de Suez qui plaça, du 29 octobre au 15 novembre, au second plan l'insurrection spontanée du peuple hongrois, pour le plus grand soulagement d'Israël, de la France et de la Grande-Bretagne, qui avaient envoyé leurs troupes combattre l'Égypte de Nasser, qui avait nationalisé en juillet 56 le canal de Suez ; passage stratégique pour le trafic maritime. Suez est une aubaine qui permet aux staliniens de Moscou et d'ailleurs de se transformer d'accusés en accusateurs. « Suez a permis aux Soviétiques de parler haut comme défenseurs de la paix et de l'indépendance des peuples, alors que leurs armées se préparaient à écraser un authentique mouvement populaire », analyse François Fejtő. « À partir du 5 novembre, ajoute Dominique Desanti⁴², il fut de mauvais ton au PCF de parler de Hongrie au lieu de s'indigner de Suez. » Jean-Paul Sartre écrit, quant à lui (in *Les Temps Modernes* n°129/131, 1957) : « Le jeu est si mêlé, dans cette affaire, qu'il faut annoncer sa couleur et sa mise. La preuve en est qu'on a fait hâtivement une distinction de fortune : la gauche condamne le Coup de Suez et de Budapest ; la droite celui de Budapest seulement ; *L'Humanité* celui de Suez. À vrai dire les liens des deux massacres – au sein d'une situation mondiale où tout dépend de tout – ne paraissent pas des plus étroits : l'insurrection hongroise a surpris les Russes, l'attaque de Suez était combinée depuis plusieurs mois. » Arrêté par le KGB au sortir de l'ambassade de Yougoslavie le 21 novembre 1956, Imre Nagy (dont est publié chez Plon en 1957, un livre au titre évocateur : *Un communisme qui n'oublie pas l'homme*) sera assassiné deux ans plus tard (avec trois de ses proches collaborateurs, Pál Maléter, Miklós Gimes et József Szilágyi ; Géza Losonczy étant

yeux d'une société internationale qui ne lui ménagera ni applaudissements, ni larmes vertueuses, mais qui retournera ensuite à ses pantoufles comme font les sportifs de gradins, le dimanche soir, après un match de coupe ».

⁴² Dominique Desanti : *Les Staliniens, une expérience politique 1944-1956*, Fayard, 1975.

décédé en prison avant) à la fin d'un simulacre de procès, le 16 juin 1958, dans la prison de Budapest par pendaison, avant de recevoir des obsèques populaires et nationales le 16 juin 1989 et d'être officiellement réhabilité par le Parti un mois plus tard, le jour même de la mort de János Kádár.

À contrario de ses dirigeants, le peuple français s'est ému des combats entre insurgés hongrois et Soviétiques. La présence médiatique fut importante et les journalistes et intellectuels exilés hongrois en France, comme François Fejtő, purent se faire entendre. L'opinion publique se mobilisa sur le plan humanitaire et la crise fut aussi l'occasion d'affrontements violents entre les différents sympathisants de la Hongrie et stalinien français, comme lors de la manifestation du 7 novembre 1956 à Paris : trente mille personnes remontent les Champs-Élysées à partir de 18 heures. Des drapeaux français et hongrois flottent sur la foule qui scande : « Libérez Budapest », « Le PC hors-la-loi ! », « Des armes aux Hongrois », « Thorez au poteau ! ». Dans la soirée cinq cents manifestants mettent à sac et incendient le siège du Parti communiste français, alors que d'autres tentent d'en faire de même au siège du journal *L'Humanité*, qui titre le lendemain : « Les fascistes ont tenté de pénétrer cette nuit dans l'immeuble de notre journal. » Les affrontements firent un mort et soixante-dix blessés. La gauche, majoritaire alors dans le champ intellectuel français, fut bouleversée par la répression soviétique en Hongrie. Le Parti communiste, qui approuva celle-ci, vit bon nombre d'intellectuels quitter ses rangs. Et pourtant, les revendications de la Révolution d'Octobre 1956 attaquaient le régime en insistant sur l'histoire et en mettant en avant la nation — c'est-à-dire de façon ouvertement antisoviétique — mais les slogans réclamaient bien plus la correction des erreurs du régime qu'un changement radical de système. En Hongrie, jusqu'à l'intervention soviétique du 4 novembre, c'est l'aspiration au socialisme, à un socialisme démocratique, qui reste la dominante : quelque chose de

similaire à ce que l'on baptisera une décennie plus tard — en rapport avec le Printemps de Prague (1968), en Tchécoslovaquie, et associé au nom d'Alexander Dubček : le « socialisme à visage humain ».

En France, Rousselot fait face aux écrivains et poètes français inféodés à l'orthodoxie stalinienne. Ainsi l'écrivain André Stil, rédacteur en chef de *L'Humanité*, qui dénonce « la contre-révolution hongroise » dans une brochure, *Je reviens de Budapest*. Sartre lui répond (in *Les Temps Modernes* n°129/131, 1957) : « Tout le monde sait par ses propres articles, que M. Stil s'est rendu à Budapest, qu'il y a vu assassiner la Démocratie hongroise et qu'il s'est déclaré satisfait. Je ne peux rien dire de lui qui soit pire que ce qu'il a dit, rien faire de plus méchant que d'inviter à le lire. » Waldeck Rochet, le futur Secrétaire général du PCF écrit dans *L'Humanité* du 16 novembre 1956 : « Le Cercle Petöfi constituait par ailleurs un centre d'intrigues et de conspiration où, aux côtés d'intellectuels communistes, voisinaient des intellectuels bourgeois poursuivant visiblement la liquidation du Parti des travailleurs et le renversement du régime de démocratie populaire. » Louis Aragon, qui a approuvé tous les actes de l'URSS depuis le pacte germano-soviétique, partage le même avis et soutient l'intervention russe à Budapest. Guillevic fait de même. Le poète chrétien Pierre Emmanuel s'exclame, quant à lui :

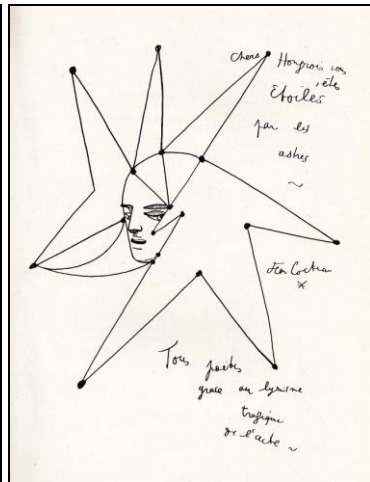
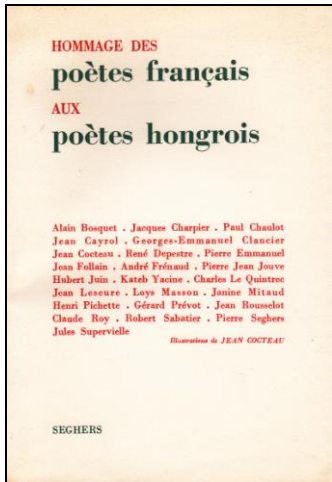
« Quelle déraison nous a menés là ? Quel somnambulisme ? Par quel aveuglement avons-nous fait comme si le communisme n'était pas une névrose ? » Jean Cocteau écrit « En ces jours de deuil et de sang », un texte qui paraît à la Une de l'hebdomadaire *Arts* (n° 14-20, novembre 1956) :

« Comme président d'honneur de la Ligue France-Hongrie et honteux de mon impuissance, j'envoie le témoignage de ma détresse profonde à tous les écrivains hongrois qui peuvent encore l'entendre. » Aimé Césaire se range du côté des insurgés, démissionne du PCF et publie sa retentissante et cinglante *Lettre à Maurice Thorez*. Tristan Tzara, de

retour de Budapest, nous l'avons vu, soutient publiquement la Révolution hongroise. « À son retour, ajoute Rousselot, on se méfiait de lui. Il s'était mis de lui-même hors du Parti. C'était très dur pour lui. Il se retrouvait isolé comme un paria. » Pour Rousselot, la question ne se pose même pas : il prend naturellement parti pour la Révolution hongroise, pour le peuple hongrois, ses poètes et ses intellectuels, accusés de fascisme et de contre-révolution par Moscou et ses satellites, en publiant son article, « Les intellectuels hongrois méritent notre amitié et notre respect » (in *France Observateur*, 6 décembre 1956). Revenant sur son voyage à Budapest, Rousselot précise que tous les intellectuels qu'il a croisés « professaient leur attachement à l'idéal socialiste », mais qu'ils « avaient le désir de mettre fin à la tutelle culturelle, économique et militaire exercée sur leur pays par la Russie. » Il en profite aussi pour prendre la défense de son ami Tristan Tzara. Après avoir rappelé que le poète de *L'Homme approximatif* partageait la position des insurgés ; Rousselot émet le regret que la presse communiste ne lui ait pas donné la possibilité de s'exprimer. » C'est dans ce contexte que Rousselot a écrit deux poèmes, reproduits plus loin, dont « Ça va recommencer » (in *Hommage des poètes français aux poètes hongrois* (éd. Seghers, 1957) :

*Quel camp choisirez-vous ? Celui de ceux qu'on tue
Ou celui des tueurs ? Spartacus ou Kadar ?*

Et cet *Hommage des poètes français aux poètes hongrois*, Ladislas Gara le présente en ces termes dans sa préface, écrite à Paris, le 27 décembre 1956 : « Il y a une vingtaine de jours, l'un des poètes qui participa à l'*Hommage des poètes français à Attila József*, suggéra l'idée d'un nouvel *Hommage des poètes français*, aux poètes hongrois cette fois. Le même jour, je trouvais dans mon courrier un poème sur la tragédie hongroise. L'auteur me priait de le faire parvenir aux poètes hongrois. Quelques heures plus tard un troisième poète m'appela au téléphone



Couverture de l'*Hommage des poètes français et hongrois* et dessin de Jean Cocteau, *Chers Hongrois, vous êtes étoilés par les astres. Tous poètes grâce au lyrisme tragique de l'aube* ; dessin original reproduit dans la plaquette. © ADAGP, Paris 2014, avec l'aimable autorisation de M. Pierre Bergé, Président du Comité Jean Cocteau.

et m'informait qu'il était en train de rédiger un poème-réponse à l'appel des écrivains hongrois. C'est ainsi qu'est né, grâce au dévouement du poète Pierre Seghers, le projet de cet hommage collectif. Il fut appuyé d'emblée par les meilleurs poètes français que jamais peut-être événement historique se déroulant à l'étranger ne bouleversa autant que la Révolution hongroise. Des poètes comme Pierre Jean Jouve, André Frénaud ou Claude Roy – pour ne citer que ceux-là – représentent des opinions et des tendances fort différentes. Chaque message est personnel et n'engage que son auteur. Ensemble, cependant, ils sont un acte de solidarité émouvant à l'égard des écrivains hongrois. Cette plaquette, quelle que soit la situation, parviendra un jour en Hongrie. Je sais combien les poètes hongrois que je me suis efforcé, dans la mesure de mes modestes moyens, de faire connaître au public français seront touchés par ce geste et, en leur nom, je me sens le droit de dire : merci. »

Certes, il y a de la diversité dans cette plaquette : hommes de gauche, hommes de droite, socialistes, catholiques ; certes on ne peut qu'adhérer à ce mouvement de générosité et de solidarité envers le peuple hongrois et ses poètes ; mais on peut tout autant regretter la qualité inégale des textes : des poèmes de circonstances qui tournent carrément au grotesque pour certains ; ainsi, celui de Jacques Charprier : *Et nous étions pareils à ces noirs fiancés, qui se laissent mourir aux portes de l'hymen*. De cette plaquette, émergent tout de même et haut la main le long poème de Jean Rousselot, « Ça va recommencer », et quelques autres, dont le texte d'André Frénaud, solidaire, concis et plein d'humilité. Vingt-cinq ans plus tôt, en évoquant *L'Honneur des poètes*, un recueil clandestin (auquel renvoie évidemment l'*Hommage des poètes français aux poètes hongrois*) qui, rappelons-le, rassemblait des poèmes de Louis Aragon, Paul Éluard et vingt autres « poètes de la Résistance », et qui parut en 1943 aux éditions de Minuit ; le poète surréaliste Benjamin Péret avait répliqué en écrivant un manifeste, *Le Déshonneur des poètes* (février 1945) : « Pas un de ces poèmes, *écrivait-il*, ne dépasse le niveau lyrique de la publicité pharmaceutique et ce n'est pas un hasard si leurs auteurs ont cru devoir, en leur immense majorité, revenir à la rime et à l'alexandrin classiques... La poésie n'a pas à intervenir dans le débat autrement que par son action propre, par sa signification culturelle même, quitte aux poètes à participer en tant que révolutionnaires à la déroute de l'adversaire nazi par des méthodes révolutionnaires. » On remarque un grand absent et non des moindres et pas pour des motifs poétiques dans cet *Hommage des poètes français* : Louis Aragon, la tête d'affiche, hier, de *L'Honneur des poètes* et de *La Poésie nationale*, l'habitué aux amens et à l'encensoir stalinien ; et pour cause, nous le savons, il approuve, tout comme Guillevic, l'intervention soviétique et l'écrasement du peuple hongrois. Ce n'est pas le cas de Jean Rousselot qui

s'est copieusement brouillé avec l'auteur de *La Diane française* et du *Musée Grévin*. Rousselot, comme à son habitude, ne se contente pas, pour sa part, d'écrire poèmes et articles, et toujours sur ce qu'il a vu et vécu. Il agit et fonde le Comité Tibor Déry, avec Jean-Marie Domenach (directeur de la revue *Esprit*) et Jean Cassou, pour réclamer la libération de l'écrivain hongrois, emprisonné à Budapest. Si Déry sert d'emblème, le Comité entend œuvrer pour la libération de tous les intellectuels hongrois emprisonnés. Le Comité Déry compte parmi ses membres des intellectuels, des écrivains, des poètes, des éditeurs (Ladislas Gara, François Mauriac, Claude Roy, Raymond Aron, Jérôme Lindon, Gaston Gallimard, René Julliard...) et son action devient vite internationale. Il s'agit en fait de la première campagne, organisée en Occident en faveur des écrivains persécutés en Europe de l'Est, depuis l'instauration des démocraties populaires. Déry⁴³, qui fut l'un des écrivains les plus actifs lors de la révolution, avait déclaré : « Il est temps d'en finir avec cet État de gendarmes et de bureaucrates ». Dans le célèbre numéro rassemblant les écrivains et poètes contestataires hongrois d'*Irodalmi Újság* (*Gazette Littéraire*), qui parut le 2 novembre 1956 ; Déry, jadis figure phare de l'avant-garde hongroise, militant communiste et écrivain de premier de plan, avait encore écrit : « Nous croyions édifier le socialisme, alors qu'on nous enfermait derrière des murs de prison imprégnés de sang et de mensonge. » Dans un récit initiatique de 1928, *Réveillez-vous !*, Déry avait écrit : « Voici l'heure – dit Anis à ceux qui restent avec lui. – Voici l'heure de la

⁴³ À lire de Tibor Déry (1894-1977), en français : *Niki, histoire d'un chien* (Le Seuil, 1957. Réédition Circé 2011), *Drôle d'enterrement et autres récits* (Le Seuil, 1958), *Monsieur GA à X.* (Le Seuil, 1965), *L'Excommunicateur* (Albin Michel, 1967), *La Princesse du Portugal* (Albin Michel, 1969), *La Phrase inachevée* (Albin Michel, 1969), *Jeu de bascule* (Le Seuil, 1969), *Cher beau-père* (Albin Michel 1975), *Le Bébé géant*, pièce surréaliste inédite, (Centre d'études et de recherches théâtrales et cinématographiques, 1983), *Derrière le mur de briques* (La Dernière goutte éditions, 2011).



Tibor Déry (debout) lors d'une réunion de l'Union des Écrivains, à Budapest, le 28 décembre 1956. © Erich Lessing/Magnum Photos.

révolte. Avec nos mains que le sang et le pain ont quittées, dans cette obscurité plus épaisse que le sang... Révoltons-nous contre la réalité qui pour nous est devenue plus incertaine et plus venimeuse que l'enfer des dieux... C'est à nous de frapper et de piquer et de gueuler pour que l'œil perce et que nous retrouvions nos maisons englouties. Réveillez-vous, cette vérité est un mensonge ! » Il s'est donc trouvé des docteurs de la loi, comme l'écrit Claude Roy (in *Hommage des poètes français aux poètes hongrois*), « pour peser dans leurs balances dogmatiques le sang et les larmes du peuple hongrois, pour déclarer que la classe ouvrière hongroise n'était pas la Classe Ouvrière, que les grèves des usines hongroises n'étaient pas de Vraies Grèves, que ces écrivains communistes ou de gauche étaient des Réactionnaires, et que cette révolution était simplement une contre-révolution. C'est la thèse de János Kádár. Mais il est significatif qu'il soit forcé d'ajouter que le camouflage de la Contre-Révolution était si parfait qu'il a pu tromper un peuple tout entier, faire se jeter à la mort des milliers d'ouvriers, de prolétaires, d'étudiants, d'intellectuels. »

À l'automne 1957, Tibor Déry est jugé avec d'autres figures de proue de l'Union des Écrivains, qui comprend tout de même cinq cents membres dont trois cents sont du Parti et qui joua, avec le Cercle Petőfi, un rôle déterminant dans la Révolution. Avec Déry, sont jugés les écrivains Gyula Háry, Zoltán Zelk, Tibor Tardos. Déry est condamné à neuf ans de prison pour « conspiration contre l'État ». Roger Martin du Gard, François Mauriac et Albert Camus protestent et adressent un télégramme à János Kádár (que les soviétiques ont mis à la tête de la Hongrie). La campagne de protestation devient internationale. En 1959, le Comité Tibor Déry présidé par Jean Cassou enregistre, comme l'écrit l'historien Miklós Molnár⁴⁴ : « Vingt-cinq écrivains et universitaires en prison ; huit autres qui sont emprisonnés et dont le sort est alors inconnu ; six qui ont été libérés et sept autres qui ont été exécutés ou qui se sont suicidés en prison ». Tibor Déry (et ses amis) sera libéré en 1960. Ses livres seront interdits jusqu'en 1962. Jean Rousselot adaptera plus tard, d'après une traduction de Georges Kassai, le livre de nouvelles de Tibor Déry, *Cher beau-père* (Albin Michel 1975).

À l'instar de Jean Rousselot, les surréalistes français ne sont pas en reste, comme en témoigne le tract d'André Breton et du groupe surréaliste, « Hongrie, Soleil levant », à propos de l'insurrection de Budapest - Novembre 1956 : « ...Il nous appartient de proclamer que Thermidor, juin 1848, mai 1871, août 1936, janvier 1937 et mars 1938 à Moscou, avril 1939 en Espagne, et novembre 1956 à Budapest, alimentent le même fleuve de sang qui, sans équivoque possible, divise le monde en maîtres et en esclaves. La ruse suprême de l'époque moderne, c'est que les assassins d'aujourd'hui se sont assimilé le rythme de l'histoire, et que c'est désormais au nom de la démocratie et du socialisme que la mort policière fonctionne, en Algérie

⁴⁴ Miklós Molnár : *Victoire d'une défaite: Budapest 1956*, Fayard, 1968. Réédition L'Âge d'Homme, 1996.

comme en Hongrie. Il y a exactement trente-neuf ans, l'impérialisme franco-britannique tentait d'accréditer sa version intéressée de la révolution bolchévique faisant de Lénine un agent du Kaiser ; le même argument est utilisé aujourd'hui par les prétendus disciples de Lénine contre les insurgés hongrois, confondus, dans leur ensemble, avec les quelques éléments fascistes qui ont dû, inévitablement, s'immiscer parmi eux. Mais en période d'insurrection, le jugement moral est pragmatique : LES FASCISTES SONT CEUX QUI TIRENT SUR LE PEUPLE... Seuls de tous les dirigeants « communistes » mondiaux, Maurice Thorez et sa bande poursuivent cyniquement leur carrière de gitons de ce Guépéou qui a décidément la peau si dure qu'il survit à la charogne de Staline. La défaite du peuple hongrois est celle du prolétariat mondial. Quel que soit le tour nationaliste qu'ont dû prendre la résistance polonaise et la révolution hongroise, il s'agit d'un aspect circonstanciel, déterminé avant tout par la pression colossale et forcenée de l'État ultranationaliste qu'est la Russie... À Budapest, face aux Versaillais de Moscou, la jeunesse - par-delà tout espoir rebelle au dressage stalinien - lui a prodigué un sang qui ne peut manquer de prescrire son cours propre à la transformation du monde. »

Jean-Paul Sartre est plus nuancé que les surréalistes, au sein de sa revue *Les Temps Modernes*, dont un numéro triple (n°129/131) paraît en janvier 1957 : « La Révolte de la Hongrie ». Cet imposant numéro de quatre cent quatre-vingt-sept pages, s'ouvre sur un essai (cent dix-neuf pages), autant dire un livre à part entière de Sartre, très exhaustif sur l'histoire et la nature du stalinisme, de la déstalinisation, comme du néostalinisme : *Le Fantôme de Staline*. Sartre, qui se veut le philosophe de la conscience exigeante et de la liberté, s'est paradoxalement rapproché du PCF en 1952, à l'époque où le stalinisme avait atteint son apogée en matière de terreur et de mensonges, notamment avec l'arrestation des « blouses blanches ». Ce

ralliement l'avait, on le sait, séparé d'Albert Camus, pour qui, l'idéologie marxiste ne devait pas prévaloir sur les crimes staliniens, alors que pour Sartre on ne devait pas utiliser ces faits comme prétexte à l'abandon de l'engagement révolutionnaire, comme il l'écrivit (in *Les Temps Modernes*, 1953) : « Si la classe ouvrière veut se détacher du Parti, elle ne dispose que d'un moyen : tomber en poussière. » En 1956, il n'a guère changé d'avis. Il faut réformer de l'intérieur : « Pour conserver l'espoir, il faut reconnaître, à travers les erreurs, les monstruosité et les crimes, les évidents privilèges du camp socialiste et condamner avec d'autant plus de force la politique qui met ces privilèges en danger. » La charge de Sartre (qui s'est déjà exprimé dans *L'Express* du 9 novembre 1956) contre l'invasion et la répression soviétiques en Hongrie est franche et incisive, mais l'auteur des *Mains sales* demeure toujours sur la même ligne : « L'URSS n'est pas impérialiste, l'URSS est pacifique, l'URSS est socialiste : c'est exact. Mais quand ses dirigeants, pour sauver le socialisme, lancent l'armée du peuple contre un pays allié, quand ils font tirer leurs soldats, ces êtres abstraits, sur des ouvriers qui ne peuvent plus supporter leur misère... Ils font du socialisme une misère et transforment l'URSS, malgré elle, en une nation de proie. Les ouvriers de tous les pays ont servi trop souvent de cible aux soldats pour accepter, où que ce soit et quelle que soit la raison invoquée, que des troupes régulières massacrent le peuple : les blindés soviétiques, à Budapest, ont tiré au nom du socialisme sur tous les prolétariats du monde... Les dirigeants mentent à leur peuple : c'est reconnaître clairement qu'ils ne peuvent pas compter sur l'approbation des travailleurs soviétiques et qu'ils se sont conduits en bureaucrates autoritaires plutôt qu'en mandataires de la nation : en violant la souveraineté de la Hongrie, ils ont escamoté celle des soviets. » Sartre achève néanmoins son essai de manière pour le moins stupéfiante : « Notre programme est clair : à travers cent

contradictions, des luttes intestines, des massacres, la déstalinisation est en cours ; c'est la seule politique effective qui serve, dans le moment présent, le socialisme, la paix, le rapprochement des partis ouvriers : avec nos ressources d'intellectuels, lus par des intellectuels, nous essaierons d'aider à la déstalinisation du Parti français. » À Sartre, succède un autre copieux essai (cinquante-sept pages) de Marcel Péju, *Du Rapport Khrouchtchev à la tragédie hongroise : le communisme à l'heure de la vérité*, au sein duquel on peut lire cette savoureuse évidence : « Ce qui frappe d'abord dans Staline, c'est la bêtise. C'est peu dire que rien n'attire en lui : rien n'arrête. Il est gris, terne, lourd. Son style est plat, sa pensée pauvre. Ses rares livres sont les plus médiocres de toute la littérature bolchevik. Incapable d'entraîner les foules, il travaille dans l'ombre de l'appareil ».

Puis enfin, nous accédons au dossier central du numéro : « La Révolte de la Hongrie ». Sartre offre une belle tribune aux écrivains hongrois, mais ne manque pas au passage de préciser qu'il ne partage pas toutes leurs vues (« On sera frappé comme moi par leur indécision théorique. Cette gauche est en crise, elle a besoin de se repenser, de revenir aux questions fondamentales, aux méthodes socialistes... L'indétermination de la pensée marque seulement l'impossibilité de trouver une idéologie de rechange : il n'eût pas fallu longtemps aux indécis pour revenir au marxisme ») et notamment celle de François Fejtő, à qui il reproche « ses analyses plus proudhoniennes que marxistes » ; c'est-à-dire, libertaires. Les textes qui sont publiés dans *La Révolte de la Hongrie*, montrent sur le vif, comme l'écrit François Fejtő (qui a coordonné le dossier avec Ladislav Gara et Gérard Spitzer), l'épanouissement des esprits qui précéda le mouvement insurrectionnel de la Hongrie : « Ce fut d'abord un mouvement timide, strictement limité à des revendications littéraires, comme la suppression de la censure. Puis peu à peu ces revendications

se développent, au point que les écrivains, poussés par ce que Saint-Just appelait « la force des choses », s'érigent non seulement en porte-parole des revendications culturelles, sociales et économiques, mais aussi en porte-parole des revendications nationales... Le souffle libérateur qui traverse les textes que nous citons et dont la plupart émanent d'écrivains communistes ou socialistes, ne pourrait-il pas redonner courage aux intellectuels français qui cherchent à renouveler et à enrichir la pensée socialiste ? ». On admirera la dernière phrase bien placée et piquante du cher Fejtő.

La particularité des textes qui forment cette anthologie - véritables tableaux de la société hongroise -, c'est qu'ils ont tous été auparavant publiés en Hongrie et qu'ils concernent tous les secteurs de la vie hongroise, tout en suivant l'évolution de l'esprit public, chronologiquement et historiquement, dans leur interaction avec la réalité culturelle, politique et sociale, et dont la résistance opiniâtre de l'appareil stalinien est resté le facteur déterminant. Il s'agit pour faire bref d'une véritable radioscopie du pays et sur le vif. Aux manifestes et aux textes traitant de l'histoire, de la politique, se mêlent des poèmes traduits par Ladislav Gara et adaptés par Jean Rousselot de Attila József, Lőrinc Szabó, Lajos Kassák, Péter Kuczka, Endre Vészi, László Benjamin, Lajos Konja, la scène finale de *Galilée*, drame de László Németh, des contes et nouvelles de Tibor Tardos, Tamás Aczél, Tibor Déry, et deux poèmes célèbres de Gyula Illyés : l'« Ode à Bartók » et surtout, publié pour la première fois en français, le poème-étendard de la révolution : « La Tyrannie ». Illyés est présenté dans ce numéro comme « la Voix de la conscience ». C'est peu dire. Il était à cause de son immense talent et de son autorité, nous dit Gara, « de ceux que le régime de Rákosi essayait de circonvenir avec le plus de constance. Deux prix Kossuth, l'autorisation de monter ses pièces dans les théâtres de Budapest – avec quelques coupures il est vrai –

enfin, suprême faveur, la permission de voyager parfois à l'étranger, n'ont pas suffi à faire écrire par Gyula Illyés une seule ligne, un seul vers, dont il ne puisse rendre compte devant sa conscience. Dans son poème « Ode à Bartók », qui parut en novembre 1955, Illyés se dresse avec une violence pathétique contre les « chansonnettes mensongères » avec lesquelles on essayait, sous le signe du jdanovisme, d'abrutir le peuple hongrois et de lui cacher sa propre misère. Quelques heures après la publication de cette « Ode à Bartók », dans *Színház és Mozi*, tous les exemplaires de cet hebdomadaire disparaissaient de la circulation et le rédacteur responsable était mis à pied. Il n'est pas sans intérêt de noter que, sous le régime Rákosi, une partie de l'œuvre de Bartók lui-même, quoique son auteur fût proclamé « musicien national », était à l'index. Ce n'est que tout récemment que *Le Mandarin merveilleux* de Bartók a été monté à l'Opéra, après de longues années d'interruption. »

Tout est dit dans *La Révolte de la Hongrie*, superbe et poignant dossier, anthologie qui vibre encore et donne toujours le *la*, cinquante-huit ans plus tard ; du cruellement lucide et délicieux texte anti-nomenklatura du dramaturge Gyula Háy, *Pourquoi je n'aime pas Kucsera*, aux débats du Cercle Petőfi, en passant par cet *avant-goût de liberté* du poète Géza Képes et tant d'autres ; et c'est cette Hongrie-là, révolutionnaire ; cette terre de poètes, ceux de 1848 et de 1956, qui fut *la deuxième patrie* de Jean Rousselot ; c'est cette Hongrie-là qui force l'admiration en un temps où, comme l'écrit Sándor Fekete, « la cause du peuple et celle de la poésie se sont liées, dans la lutte de nos poètes, comme aux périodes les plus glorieuses de notre littérature et de notre histoire... Les meilleurs de nos poètes, poursuit Fekete, attaquaient déjà, il y a deux ou trois ans, les mêmes mensonges qui sont aujourd'hui condamnés. Un phénomène assez fréquent dans notre histoire s'est reproduit à nouveau :

des poètes ont vu plus tôt, senti et analysé plus profondément les grands problèmes nationaux que certains idéologues ou politiciens professionnels. Nos poètes ont aidé à recruter la troupe de ceux qui veulent aujourd'hui, au lieu des semi-solutions de replâtrage plus ou moins boiteuses, instaurer une démocratie socialiste, fondée sur une analyse approfondie de la réalité hongroise, et prolongeant les traditions historiques nationales. Dans la lutte des poètes hongrois se sont retrouvés des débutants et des hommes consacrés, d'anciens concurrents et adversaires, des partisans des tendances et des écoles les plus diverses. Cette fameuse unité nationale dont on nous a tant rebattu les oreilles s'est réalisée de la façon la plus parfaite, et, qui plus est, autour des poètes communistes. Il est possible que les orateurs qui faisaient tant de rapports et de discours sur l'importance de l'unité nationale et populaire n'eussent pas précisément désiré une unité de cette sorte. Mais c'est l'intérêt de notre littérature, de notre peuple, de notre pays, qui exigeait cette unité... La lutte contre le dogmatisme est donc en même temps un combat national, qui ne peut être victorieux que par l'union nationale la plus large et la plus sincère... » Et les poètes dont il est question ici ; Jean Rousselot les a tous connus, aimés, lus et pour certains adaptés en français ; et il est demeuré leur ami jusqu'à son dernier souffle, ce dont témoigne les pages qui suivent.

Christophe DAUPHIN

Ladislav GARA

Douze poètes hongrois

**traduits par Ladislav Gara
& adaptés par Jean Rousselot**

Poèmes choisis et présentation, par Christophe Dauphin



PORTRAIT DE LADISLAS GARA EN PORTEUR DE FEU

par
Christophe DAUPHIN

« J'ai toujours tenté de persévérer, autant que possible, dans mes entreprises dignes de Don Quichotte. À présent, il vous appartient à vous, jeunes gens, de poursuivre mes efforts consacrés à la quadrature du cercle, ou, si vous le préférez, à y mettre fin... » Ladislav Gara

Il n'avait que soixante-deux ans, témoigne André Farkas, lorsqu'il décida de nous quitter. A-t-il pris sa décision à l'improviste ?⁴⁵ Avec ses manières acerbes et son humour noir, c'était, certes, un éternel pessimiste. Qui oserait lui donner tort ? Mais à partir de 1966, plusieurs allusions tendaient à démontrer dans sa correspondance, que le combattant infatigable songeait à déposer les armes. N'avait-il pas écrit non sans humour à Gyula Illyés : « Tu vois, mon Gyula, j'avance vers l'immortalité. Voudrais-tu faire réserver dans le Monument Millénaire une niche pour ma statue équestre ? Et commander aussi la tenue traditionnelle de la vieille noblesse, pour me présenter dignement devant le sculpteur. » À László Cs. Szabó, qui avait magistralement préfacé son *Anthologie de la poésie hongroise*, Gara avait envoyé une carte postale en évoquant le mal qui le rongait : une dépression nerveuse. Ses dernières phrases, les plus inquiétantes, sont citées par Zoltán Szabó : « Je crains de vous faire de la peine avec cette lettre. Pour ainsi dire sur tous les plans, ma vie est devenue un échec. J'essayerai de me retirer de la circulation. Il n'y a pas d'autre solution... » Que pourrions-nous ajouter ? André Farkas poursuit⁴⁶ : « Notre conférence

⁴⁵ Non, puisque Ladislav Gara a laissé une lettre à sa femme et à sa fille. Cette lettre a été confisquée pour les besoins de l'enquête par la police française.

⁴⁶ André Farkas : *À la mémoire de László Gara*. Allocution prononcée lors de l'hommage rendu à Ladislav Gara (*Gara László-émlékülés*), à Budapest, au Petöfi Irodalmi Múzeum, le 6 mars 2013.

commémorative est la première réparation publique destinée à reconnaître à László Gara son dévouement pendant quatre longues décennies. Car, quand il était vivant, personne ne l'a jamais fait. Tout au contraire. Sous Horthy, il s'était fait chasser de l'université. Sous Rákosi, il a été gardé en captivité. Sous Kádár, le régime lui soufflait le chaud et le froid, sans pitié. Le 6 mars 2013 enfin, grâce au Musée Petőfi et à la Société de l'Histoire Littéraire, notre nouvelle Hongrie démocratique rachète la faute des trois régimes précédents. La littérature hongroise, et avant tout, les traductions des grands auteurs du vingtième siècle, sont actuellement très populaires en France. Il suffit de parcourir les étagères des librairies pour en avoir la preuve. Ce succès des écrivains hongrois, dont le vrai symbole est le nom de László Gara, nous devons le soutenir et le développer. » Comme en témoigne sa fille Claire⁴⁷, László Gara avait accepté la charge que lui attribuait « la force du Destin », comme aurait dit Verdi dont il connaissait par coeur tous les opéras, comme bien d'autres. Il a accompli sa mission jusqu'à la réalisation du Grand Œuvre que fut et demeure son *Anthologie de la poésie hongroise du XIIe siècle à nos jours*, puis, épuisé, vidé par un surmenage permanent, le brasier éteint, le Porteur de Feu s'est retiré volontairement. Il faut bien comprendre qu'en la personne de László Gara, nous n'avons pas affaire à un traducteur orthodoxe, un rat de laboratoire ou de bibliothèque, mais bel et bien à un écrivain, à un passeur de Feu, donc de poésie ; à un intellectuel brillant, à un homme qui, à l'instar de ses amis Rousselot, Illyés et les autres, ne fut pas qu'un témoin de son temps, mais aussi et surtout un acteur ; et quel acteur ! De cet Orphée qui nous venait du Danube, mon ami le grand poète et écrivain Georges-Emmanuel Clancier (dont

⁴⁷ Après des études durant lesquelles elle put bénéficier de l'enseignement de Jean Piaget, Claire Gara-Meljac, la fille unique de Nathalie et de Ladislav Gara, est devenue docteur en psychologie, tout en travaillant à faire connaître les travaux de ses parents et leurs œuvres ; en particulier, le roman qu'ils écrivirent à deux : *Saint Boniface et ses Juifs* ; une œuvre de grande valeur, tant sur le plan littéraire qu'historique.

nous avons fêté les cent ans le 3 mai 2014) n'a pas écrit en vain⁴⁸ : « Dans le sillage de cet événement majeur (la Révolution d'Octobre), un Hongrois, épris de poésie et d'indépendance, ayant choisi depuis longtemps de vivre en France, rendait visite à Paris à maints poètes. Il leur faisait transposer dans la langue de Villon... les vers hongrois d'Attila József, de Gyula Illyés, d'Endre Ady, après avoir fourni d'abord une traduction littérale de ces vers. Ce Hongrois dévoué à la cause de la liberté et de la poésie se nommait Ladislav Gara. Il mena sa quête avec tant de passion et de sagacité qu'elle lui permit d'établir et de faire publier une belle et vivante anthologie de la poésie hongroise à laquelle les poètes français les plus reconnus collaborèrent en qualité de « traducteurs » avec un élan fraternel ».

László Gara dit Ladislav Gara naît à Budapest le 18 juillet 1904, dans une famille de commerçants relativement aisés. Ses parents possèdent un magasin de fleurs. La famille est juive mais non pratiquante. Son véritable nom, Goldmann, a été « hongarisé » - d'après une loi en usage - en Gara. Les prénoms des enfants sont d'origine hongroise (Ladislav = László en hongrois). László a une sœur, Klári (dont la mort à l'âge de dix-huit mois, est la cause d'un grand drame familial) et un frère, Andor, surnommé Poubi⁴⁹. Le père de László Gara se donnera la mort durant la Seconde Guerre mondiale, devant les menaces d'invasion du pays par l'armée allemande.

⁴⁸ cf. Préface in Nathalie et Ladislav Gara, *Saint Boniface et ses Juifs* (La Fontaine de Siloé, 1999).

⁴⁹ Poubi deviendra le père de deux fils : Robert et Georges Gara. Robert, champion d'escrime, fonde, après avoir quitté la Hongrie au moment de la Révolution de 1956, l'école épiste guadeloupéenne. Une de ses élèves, Laura Flessel, devient, entre 1996 et 2007, double championne olympique, six fois championne du monde et une fois championne d'Europe. Son frère, Georges Gara, organisateur de concerts, qui s'installe également en France, fonde le Festival Juventus de Cambrai, alors que son propre fils, Étienne Gara, violoniste, entame une carrière internationale.

Après une enfance choyée, Gara passe son baccalauréat en 1922 au Lycée Lónyay de Budapest et s'inscrit à l'Université où il est refusé en raison de ses origines juives. Le régime de l'amiral-régent Miklós Horthy a promulgué des mesures antisémites dès 1920. Ainsi la loi XXV a instauré un *numerus clausus* limitant le nombre de Juifs pouvant entrer à l'université, tout en leur interdisant certaines fonctions. Rejeté de la faculté, Gara s'initie à différentes fonctions artistiques, comme l'écriture ou la mise en scène théâtrale au Théâtre de la Cité (Belvárosi Színház). Son intérêt se porte alors vers la presse. En 1924, à l'âge de vingt ans, un quotidien hongrois l'envoie aux Jeux Olympiques de Paris, en qualité de correspondant sportif. Son français, appris au lycée, bien que rudimentaire lui permet de communiquer sur place. Lors de son deuxième voyage en France, Gara s'installe à Paris. Il s'inscrit d'emblée à la Sorbonne pour étudier le français et ne tarde pas à faire la rencontre de Tauba Nechuma Rabinowicz dite Nathalie Rabinowicz, qui va devenir sa femme. Née le 3 mai 1905, à Varsovie, Nathalie est issue d'une famille de commerçants prospères (commerce de tabac), qui a défaut d'être strictement religieuse, est fortement sioniste. Dès la fin de la Première Guerre mondiale, nous dit Claire Gara-Meljac, la famille s'est préparée à faire son « Alyah » (installation en Palestine) où une maison familiale a été construite à Tel-Aviv ; une des premières (n°10) de la rue Bialik, en plein centre de ce qui n'est alors qu'une petite bourgade. La famille Rabinowicz s'installe en Palestine dans les années 20, alors que Nathalie, élève brillante, férue de poésie et attirée par la France, gagne Paris pour continuer ses études, qu'elle ne peut poursuivre en Pologne, pour la même raison que Ladislas Gara en Hongrie : à cause du *numerus clausus*. Pour gagner sa vie, Nathalie se fait embaucher dans la compagnie d'assurances L'Abeille.



Nathalie Gara

Une fois leurs études de français et de philologie achevées, Ladislav et Nathalie Gara se lancent (surtout Ladislav), grâce à des appuis, dans le journalisme et la traduction de livres (de poésie et de prose hongroises), et non des moindres : *Les Garçons de la rue Paul* (*A Pál utcai fiúk*) de Ferenc Molnár ; *Sois bon jusqu'à la mort* et *Derrière le dos de dieu*, de Zsigmond Móricz ; *Voyage à Capillarie*, de Frigyes Karinthy et, cela est loin d'être anodin : *Les Révoltés* (*Zendülők*, 1930), de Sándor Márai. Écrit en 1929, roman du destin hongrois, des grands bouleversements nés de la Première Guerre mondiale, *Les Révoltés* mêle de façon admirablement réussie les troubles

de l'adolescence et la confusion d'une époque. Décédé (il se donne la mort, brisé par la mort de ses proches) en 1989 à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, Sándor Márai est probablement le romancier hongrois le plus populaire et le plus traduit en France, en Europe et sans doute ailleurs. Mais, nous n'en sommes pas là, lorsque Gara le lit et le traduit pour la première fois : Márai n'est alors âgé que de trente ans. Avec son intuition, qui deviendra légendaire, Gara a immédiatement compris, parmi les premiers, la dimension et la portée de cet immense écrivain. Gara, témoigne André Farkas, « avait, avant tout la conviction ferme que notre petit pays comptait parmi les grandes puissances de la littérature mondiale. Pour deux raisons. D'abord, grâce à sa belle langue malléable et phonétique, faite pour l'écriture. Ensuite, grâce à tout une série d'écrivains de très grande valeur. Gara, en toute logique, voulait désenclaver la littérature hongroise. Il a décidé d'ouvrir devant elle les portes des éditeurs français. Son article dans la revue *Nyugat* était à la fois son programme et sa feuille de route. »

L'article dont il est question, s'intitule, « La littérature hongroise en France » (1930). Quelle est sa teneur ? « Nombreux sont chez nous, y écrit Gara, ceux qui s'imaginent que les habitués des cafés littéraires français n'ont rien de mieux à faire qu'à analyser les secrets mi-européens, mi-asiatiques de l'âme hongroise... Nous n'avons strictement rien contre ces suppositions. Elles sont à la fois sympathiques et émouvantes. À ceci près, qu'elles ne correspondent en rien à la réalité. Le public français, l'homme de la rue, ne connaît pas mieux la littérature hongroise, que nous ne connaissons la littérature écrite en grec moderne... Il nous est difficile, aujourd'hui de conquérir avec nos poèmes le lecteur français... Car la prosodie française ne supporte pas les formes étrangères. Elle oblige le traducteur d'utiliser à leur place de la prose rythmée... L'inconvénient dans cette méthode, c'est qu'il

fait perdre au poème son harmonie et sa cadence. » Cet article-manifeste, annonce ce que d'autres appelleront plus tard : le *garaïsme*. Après la poésie, Gara met ensuite en cause le choix des romans hongrois diffusés en France : « Nos romanciers conservateurs, - malgré tout le respect que nous leur devons, - ont peu de chances de s'imposer. À leur place, nous devons proposer plutôt les œuvres de ceux qui appartiennent à la « grande génération » de la revue *Nyugat* et présenter aussi les ouvrages des jeunes romanciers. À condition que leurs sujets soient suffisamment probants et qu'ils se déroulent dans un environnement hongrois facilement assimilable au lecteur français. »

Après des débuts pour le moins difficiles, comme le relate Ladislav dans une lettre de 1930 à Albert Gyergyai (« Non seulement les Français ne nous attendent pas à bras ouverts, mais ils ne s'intéressent même pas à nous ») ; le couple Gara conquiert l'estime et l'amitié de nombreux éditeurs comme Hachette ou Flammarion et travaille au sein du groupe de presse - sur des postes plus ou moins intérimaires -, du grand magnat, Paul Winckler⁵⁰. La vie quotidienne, cependant, surtout après la naissance de Claire (qui sera leur unique enfant), demeure toujours précaire. Ladislav consacre de plus en plus de temps à traduire en français les écrivains et poètes hongrois, mais ses travaux ne sont guère rémunérés. Parallèlement, il collabore aux journaux hebdomadaires *Lu* et *Vu* et participe activement en 1927 à la préparation et à la parution de deux anthologies sur la poésie et la prose contemporaines hongroises : *l'Anthologie de la poésie hongroise contemporaine* (Les Écrivains Réunis, 1927) et *l'Anthologie des conteurs hongrois d'aujourd'hui* (Rieder, 1927). En dehors des travaux littéraires et alimentaires, le couple Gara mène une intense vie sociale. C'est ainsi qu'est née dans les années 20, l'indéfectible amitié de Gara et de Gyula Illyés. Les

⁵⁰ D'origine hongroise, Paul Winkler (1898-1982) dirigea Opera Mundi et Press Alliance. Il fut également le fondateur du *Journal de Mickey*, de *Super Picsou Géant* et de *Confidences*.

amis des Gara sont nombreux : des écrivains, des intellectuels, des artistes de gauche, ainsi que des Hongrois de passage à Paris et majoritairement hostiles au régime Horthy. Parmi eux, il faut citer Artúr Köszter dit Arthur Koestler, qui écrit alors un manuel sur la vie sexuelle, que traduit le couple Gara. Koestler leur montre également le brouillon (écrit en allemand) d'un roman qui va le rendre célèbre, par sa dénonciation du totalitarisme et de sa vision inhumaine de l'individu. Ce dernier sera publié en anglais, en 1940, sous le titre de *Darkness at noon*, avant d'être traduit en français et publié par Calmann-Lévy en 1945, sous le titre : *Le Zéro et l'Infini*. Ce texte - qui devance de vingt-trois ans *L'Aveu* d'Arthur London -, décrit l'emprisonnement, le procès stalinien et l'exécution de Roubachof, un haut responsable soviétique. Ce décodage du stalinisme lui vaudra un grand succès mais aussi de nombreuses et durables inimitiés. Les Gara fréquentent aussi Raymond Aron, qui leur fournira souvent du travail, en particulier de traduction. Le philosophe, qui n'est pas du tout communiste, nous le savons, surprend les Gara par ses prises de position politiques contre le Front populaire. Les prémisses de la guerre, témoigne Claire Gara-Meljac, rendent ses critiques encore plus amères : « selon lui, les dernières lois votées durant cette période ont encore affaibli le pays. »

En mai 1940, Nathalie, Ladislav et leur fille Claire quittent Paris, pour les raisons que l'on imagine aisément. Un jeune écrivain hongrois, Zoltán Szabó, pris dans la tourmente de la débâcle et de l'exil, a consacré un livre⁵¹ à cette sinistre période. Szabó écrit : « Quel exode, C'est fou ! Quelle bousculade démente et sauvage où les participants n'obéissent pas à la raison, mais à un instinct primitif et

⁵¹ *Összeomlás* de Zoltán Szabó a paru à Budapest, chez Nyugat, en 1941, avant d'être traduit en français par Ágnes Jáfás, avec une préface de Gyula Sipos, sous le titre de *L'Effondrement : Journal de Paris à Nice, 10 mai 1940 - 23 août 1940* (Exils, 2002).



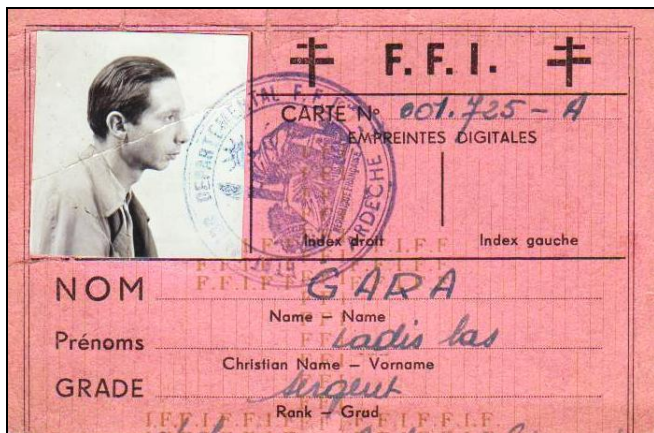
Nathalie Gara et sa fille Claire.

impérieux, et ils avancent, ils avancent, peu importe où, n'importe où ! Sans argent et sans but. Ils ne se demandent même pas s'ils vont pouvoir dormir quelque part ni ce qu'ils vont manger. Ils marchent inexorablement, comme les somnambules ou les forcenés, le regard fixe, le visage fermé, exténués, à la chasse de l'essence ou du pain à chaque arrêt, Dieu sait où. C'est une chose insensée et féroce, cette fuite résolue et obstinée, les derniers efforts du corps, quand le cerveau fonctionne à peine mais les muscles et les nerfs continuent à bouger et à sentir. À quoi ça sert, cette course vertigineuse à travers la France. J'ai l'impression de ne pas être en Europe, ou bien d'être en Europe, mais mille cinq cents ans plus tôt. Ce spectacle rappelle plutôt les rites africains - courir jusqu'à l'exténuation - puisqu'il est régi par de terribles instincts archaïques. C'est Attila que les peuples et les familles devaient fuir de la sorte, ou les Turcs sur les Balkans, ou les séismes sous le Vésuve et l'Etna, ou l'invasion des sauterelles à l'Orient lointain... »

Les Gara, pour leur part, gagnent la région de Limoges, puis celle de Marseille et s'installent à Cassis dans

l'attente d'un visa pour les États-Unis ; pays où chacun compte des membres de sa famille. Mais le visa n'en finit pas d'arriver, aussi la famille décide-t-elle de se réfugier dans la France rurale, en zone dite libre. Une jeune femme, d'origine hollandaise, Betty Winger, dont un certain nombre de traits se retrouveront chez Génia (l'une des héroïnes du futur livre des Gara, *Saint-Boniface et ses Juifs*), est chargée d'organiser, principalement pour les Juifs, les « replis en lieux sûrs ». C'est elle, nous apprend Claire Gara-Meljac, qui propose aux Gara de fuir la Provence et de gagner l'Ardèche en 1942. Les Gara, mèneront jusqu'à la fin de la guerre, une vie semi-clandestine dans le village de Saint-Basile et dans ses environs, au cœur des Monts du Vivarais, à huit kilomètres de la petite ville de Lamastre. On retrouvera dans *Saint-Boniface et ses Juifs*, l'histoire des nombreuses tribulations de la famille Gara (Tibor Verès n'est autre que Ladislas Gara). Comme le héros qu'il a créé, nous dit Claire : « Ladislas Gara tente, tant bien que mal, de s'adapter à la vie paysanne et étudie dans les livres des meilleurs auteurs l'histoire des Guerres puniques. Il observe, surtout, le milieu totalement nouveau pour lui de la ruralité française en ces années de guerre où l'on peut déjà déceler les lignes de force qui s'accroîtront dans un futur proche ». Après la grande rafle d'Août 42 en Ardèche (écho de celle du Vel d'Hiv, en juillet de la même année), la situation se gâte aux yeux de tous les observateurs un peu avertis. Saint-Basile, proche de Lamastre, centre administratif (et stratégique) se révèle un endroit bien trop « sensible ». Il faut aller plus loin, se dissoudre dans un total anonymat. Une nuit, les Gara déménagent à travers champs pour que nul autre que leur guide ne sache où ils vont. Ils se retrouvent dans un petit village, Balaron, où ils seront hébergés dans une maison supposée inhabitée, prêtée par des Ardéchois courageux qui exigent, bien entendu, que le couple Gara demeure totalement invisible : pas de sortie le jour, pas de fumée sortant du toit. Leur fille sera cachée

dans une ferme à quelques kilomètres ; elle sera « une réfugiée de Lyon », n'ira pas à l'école et comme grande activité gardera les chèvres et lira *la Bible*, seul livre présent dans la ferme, habitée, bien entendu, par des Protestants, sur lesquels se bâtira le réseau de plus en plus assuré de la Résistance. Quoi qu'il en soit, ni la Milice (française) ni les Allemands ne s'aventureront pendant l'Occupation en dehors des routes goudronnées sur les chemins boueux, recelant, l'hiver, de dangereuses congères, et dans les terres arides cultivées par les paysans protestants d'Ardèche. À la fin de la guerre, les fermiers à la vie rude auront un sujet de fierté : n'avoir jamais aperçu un seul soldat allemand de toute la guerre.



Carte des Forces Françaises de l'Intérieur du Sergent Ladislas Gara.

Durant cette période, Ladislas Gara conjugue de front résistance et écriture. Au sein du maquis, Gara joue un rôle d'aîné alors que rien, dans son histoire personnelle, ne l'a préparé au maniement des armes. Il fait figure de conseiller et règle les affaires administratives, ou occupe des fonctions de « juge ». Il devra ainsi statuer sur le sort d'une « milicienne qui aurait fait des ravages et collaboré activement avec l'armée allemande ».



MAIRIE d'ALBAIGNE
15
1943

No 3145
e. _____
Nom Laurent
Prénom Juliette
Née Jardig
Nationalité français
Profession costurière
Née le 5 Mars 1905
à Pau (Basses-Pyrénées)
Domicile 11 rue Victor-Hugo

SIGNALEMENT

Taille 1 m 54 Nez / Dos long Base
Cheveux châtain Dimension
Moustaches _____ Forme générale du visage ovale
Yeux brun Teint naturel
Signes particuliers aucun

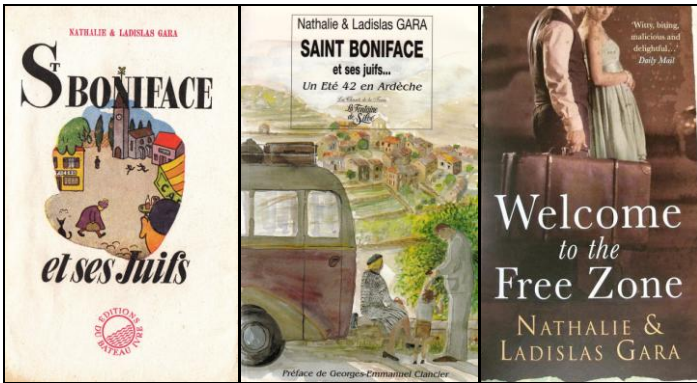
EMPREINTE DIGITALE

SIGNATURE DU TITULAIRE
J. Laurent

MAIRIE d'ALBAIGNE
15
5 AVRIL 1943
BOUCHÉ

Ladislav Gara, Sergent F.F.I. Fausse carte d'identité de Nathalie Gara, en 1943.

Ladislav Gara doit décider s'il convient de la tondre, comme les Résistants le faisaient couramment s'agissant de femmes ayant montré des sympathies actives pour les soldats allemands. Or, celle-ci, est en possession de son journal intime, qu'elle montre à Gara, qui le lit, avant de conclure que la « dangereuse milicienne » est en fait une jeune fille naïve qui a grandi dans une famille à l'esprit fortement collaborateur. Ladislav Gara prend donc sa défense et obtient son acquittement sans gloire. Elle ne sera pas tondue. Il sera toujours fier, nous dit Claire Gara-Meljac, « d'avoir su prendre de la distance et juger à partir d'actes précis plutôt qu'en se basant sur des opinions plus stupides - conséquences d'un manque d'informations -, que vraiment nuisibles. »



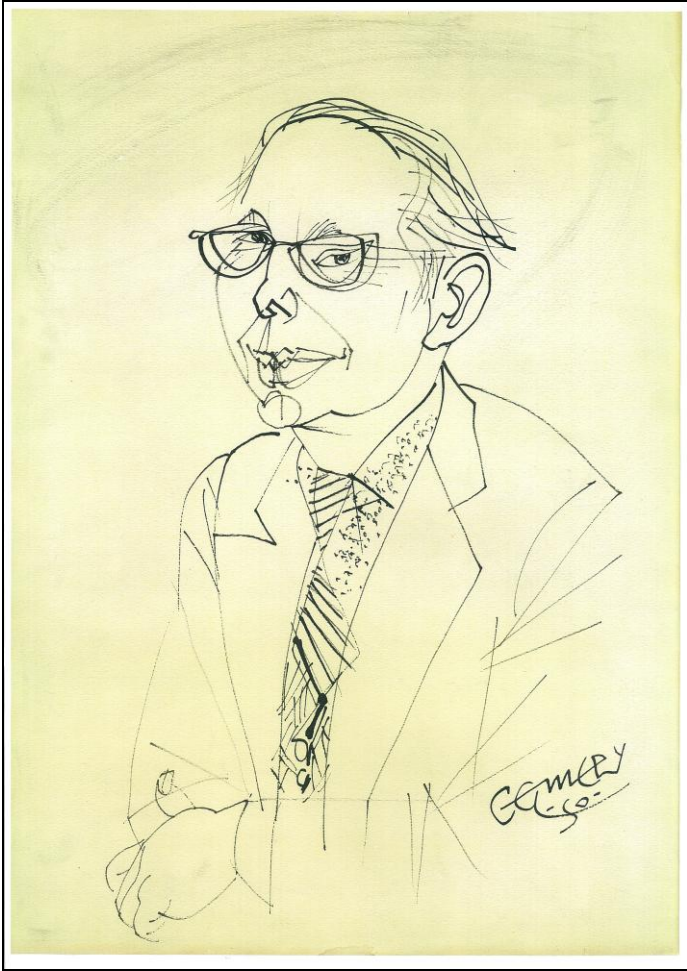
Mais la grande « aventure » de cette période, pour les Gara, c'est bien sûr l'écriture à quatre mains du savoureux et sulfureux roman *Saint Boniface et ses Juifs*, à partir de l'observation du petit monde qui les entoure : réfugiés juifs, hôtes trop peu désintéressés, notables locaux... Le regard satirique et souvent impitoyable de Nathalie et de Ladislav Gara, n'épargne personne. Mai 1942. À Saint-Boniface, petit village au nom improbable, ignoré des cartes d'état-major mais que l'on peut situer quelque part dans les vallées profondes de l'Ardèche, afflue soudain la foule disparate et bigarrée des « réfugiés ». La plupart d'entre eux sont juifs. Ils viennent chercher dans la zone encore non occupée par l'armée allemande un asile qui se révélera des plus précaires. La population du petit peuple des campagnes se retrouve confrontée à des citadins, intellectuels ou artistes aux mœurs inconnues. C'est le choc entre deux mondes que tout sépare d'ordinaire mais que la guerre a réunis. Ce sont les réactions cocasses et les aventures mi-tragiques, mi-comiques, qui sont contées dans ce superbe et fort roman, conçu comme « un antidote à la mauvaise foi, aux mensonges et au fanatisme ». L'héroïsme y côtoie la lâcheté, le courage, l'abjection. Même le résistant, ou le dévot, ajoute Armand Olivennes, a des motifs assez primaires. Que leur importe, au fond, que les lois de la civilisation ne soient que le masque du grand

banditisme car, comme Brecht, il faut bien appeler cette « politique » par son nom. Les lois ne structurent aucun élan, aucune déception, aucun idéal, voire aucune contestation, autour du pôle civilisateur. L'égoïsme légitime s'en donne à cœur joie, avec une sorte d'hédonisme destructif. Pourquoi dès lors rendre mémorables des personnages apparemment sans atypie aucune ? Parce qu'ils font partie du grand mystère, parce qu'une obscurité normative s'est abattue sur eux, les a ensevelis dans leur médiocrité. Chacun semble avoir son combat avec l'ange, d'où il sort mesquin, tâtilon, prudent, rusé, débrouillard et cupide. On se demande si ce n'est pas cette latence d'un formidable potentiel négatif que les Gara ont voulu dénoncer. Mais non, pas toujours, répond Claire Gara-Meljac : « Dans ce livre, le monde va pour ainsi dire à l'envers. Les plus démunis sont les plus lucides et les plus *malins* les plus bêtes. » De microcosme ardéchois les Gara nous donnait un saisissant et terrifiant portrait du macrocosme de la France de l'époque. Chef-d'œuvre littéraire, *Saint Boniface et ses Juifs* est également un témoignage historique et sociologique, rare sur l'époque, et de première importance.

Après la libération du Sud de la France et celle de Lyon (où a été jugée celle qu'on a abusivement appelée « la Milicienne ») ; Ladislas Gara, le premier, rentre à Paris pour reprendre ses contacts professionnels après avoir été démobilisé. Sa femme et sa fille le suivent peu après. Gara découvre qu'il n'a plus d'appartement dans une ville où sévit une grave crise de logement. Le loyer du 21 Boulevard Brune a bien été fidèlement versé par l'ami Achille Dauphin-Meunier, mais seulement jusqu'à ce que l'administration l'en dissuade après le pillage et la « réquisition » du logement des Gara. À la fin de la guerre, les Gara vont donc errer d'hôtels minables en hôtels médiocres pendant des mois ; leur fille étant hébergée par la famille Dauphin-Meunier.

Le roman de Nathalie et de Ladislav Gara, *Saint Boniface et ses Juifs*⁵², paraît en 1946 et rencontre d'emblée le succès auprès de la critique (*Les Lettres françaises*, *Le Figaro littéraire*, *Libération*, *Combat*...) et du public. Ladislav reprend son activité de journaliste et de traducteur, alors que Nathalie entre à la Chambre de Commerce internationale, où elle travaillera jusqu'à sa retraite. Puis, Ladislav intègre l'agence de presse hongroise M.T.I. (équivalent de l'AFP en France) en 1947. C'est Gyula Illyés qui l'a informé que l'agence recherchait un correspondant permanent à Paris. Illyés, comme en témoigne Claire Gara-Meljac - qui a assisté à ces conversations -, est parvenu à vaincre les réticences de son camarade et à le convaincre d'accepter ce poste en appelant à son patriotisme, ainsi qu'à son enthousiasme de jeunesse pour la République de Béla Kun. Illyés, Gara le revoit l'année suivante. De passage à Budapest durant l'été 1948, il participe à la première représentation de *Lélekbúvár* (*L'Analyste*), drame de Gyula Illyés. À Paris, la situation se stabilise. Les Gara ont enfin trouvé un logement fixe : 29, rue Surcouf, Paris 7. Quelle est alors la vie quotidienne de Ladislav Gara ? Sa fille Claire nous en donne un aperçu : « C'est sans doute dans cette vieille maison, datant, paraît-il, de la Révolution (de 1789) et fort mal entretenue, que la production de mon père, sur tous les modes, a été la plus intense : composition de l'*Anthologie de la poésie hongroise* et traductions de romans hongrois divers, signés, à l'occasion, de noms d'emprunts multiples dans lesquels la plupart de ses collègues et de ses lecteurs se perdaient et – je le soupçonne - mon père, tout autant. Il poursuivait alors, jusqu'à l'épuisement total, ce qui avait été le but profond de sa vie, l'image qui guidait ses entreprises : celle d'une Hongrie idéale, fille et sœur de la France, toutes deux terres des arts, éternellement unies dans l'amour de la littérature

⁵² Nathalie et Ladislav Gara, *Saint Boniface et ses Juifs* (éd. du Bateau ivre, 1946. Réédition, avec une préface de Georges-Emmanuel Clancier, La Fontaine de Siloé, 1999).



Emeric Gomery : *Portrait de Ladislav Gara* (1950). Encre de chine sur papier.
Collection privée. D. R.

surtout, bien entendu - prose et poésie mêlées - mais aussi de la musique et de la peinture. Ô combien de disques et combien de tableaux, rue Surcouf, dans le petit trois pièces sombre et difficilement aménagé... Le moins qu'on puisse en dire c'est que le rôle qui m'incombait, en tant que fille,

n'a jamais été simple, d'autant moins, sans doute, que j'étais son unique enfant et que je ne disposais d'aucun modèle à suivre ou à contredire. Il me fallait, toute seule, essayer de survivre au milieu d'une tornade d'idées, de conversations téléphoniques passionnées, d'appels de sonnettes diverses, de la sourde frappe de machines à écrire déchaînées et des claquements précipités produits par les chaussures à talons des secrétaires qui se succédaient du matin au soir dans un tempo hallucinant, au milieu d'un appartement empli de tasses de café et de cigarettes allumées l'une après l'autre. » C'est en intégrant l'Agence de presse hongroise, que Ladislav Gara fait la connaissance, à Budapest, d'André Farkas, qui va devenir son ami, comme ce dernier en témoigne⁵³, tout en donnant un portrait pour le moins saisissant du personnage : « Si mes souvenirs sont justes, en 1950, l'année où j'avais débuté ma carrière au service de politique étrangère de l'Agence centrale de presse, Gara était l'exception, c'est-à-dire : notre unique correspondant permanent d'origine hongroise accrédité au-delà des frontières du bloc communiste, mais, contrairement aux autres, il était domicilié à Paris depuis un quart de siècle. Nous vivions, nous autres, dans la bulle d'un régime totalitaire totalement coupée du monde extérieur et pour nous, jeunes journalistes, qui ne nous étions jamais aventurés au-delà de la frontière du pays natal, Gara, le Parisien, devenait un personnage mythique, invisible mais bien réel. Et puis, miracle ! Un beau jour de l'année 1952, il apparaît en personne dans notre vieux bâtiment. On nous annonce qu'il est venu passer ses vacances à Budapest et aussi pour parler de son travail. Les semaines passent, les mois aussi, et ce voyageur, condamné aux vacances aussi infinies qu'indéfinies, s'installe tout doucement dans nos meubles. Assez rapidement, toute une bande de jeunes journalistes s'était formée autour de lui. Nous le trouvons

⁵³ André Farkas : *Contribution n°2*. Allocution prononcée lors de l'hommage rendu à Ladislav Gara, à l'Institut Hongrois de Paris, le 28 janvier 2014.

aussi sympathique que simple, puisque, malgré la différence d'âge, il n'a jamais essayé d'être paternel. C'était un copain. Il utilisait volontiers nos mots argotiques, en y ajoutant quelques expressions, qui ne figuraient point dans le vocabulaire des internats de jeunes filles d'avant-guerre et, contrairement aux traditions nationales, il ne biaisait jamais dans ses explications. Pendant que nous pratiquions l'art ancestral de répondre à côté des sujets, lui, il allait droit au but. Dès que notre logique, souvent teintée de considérations idéologiques, lui paraissait confuse, il nous rabrouait. Le plus souvent, c'est lui qui avait raison et il a gagné parmi nous le titre de « Maître ». Chaque fois que nous analysions avec lui un article, ou un commentaire, il nous ouvrait aussitôt une petite fenêtre dans le rideau de fer idéologique pour nous parler des personnages, de la situation politique, du mode de vie, du comportement des gens de cet autre monde pour nous tellement inaccessible. Si nous, jeunes, nous avons beaucoup appris grâce à lui, c'est malgré tout notre Maître Gara, qui a fait, à l'âge de quarante-huit ans, la plus grande découverte de sa vie en descendant du train. Comme tout sympathisant de gauche, convaincu et pur, il avait toujours rêvé du jour où le pouvoir appartiendrait aux travailleurs. Il imaginait un régime socialiste modèle, béni du bien-être populaire, là où règneraient liberté, égalité et fraternité. La Hongrie des années cinquante, avec son niveau de vie minable, sa police de la pensée, son étatisme poussé aux extrêmes limites et son manque de produits de consommation ne ressemblait pas du tout à cette image d'Épinal. »

En 1952, alors qu'il est à Paris, Ladislas Gara est convoqué à Budapest où on lui retire son passeport le condamnant ainsi à travailler contre sa volonté en Hongrie, au sein de l'Agence de presse. « Ma mère esprit pragmatique, se méfiait de toute théorie, tandis que mon père s'enflammait beaucoup plus (tout en restant, dans le fond sceptique). Il me semble qu'ils ont été des victimes

(souvent lucides) plus que des militants », témoigne Claire Gara-Meljac⁵⁴. André Farkas poursuit : « Il a constaté avec horreur, que son déplacement volontaire de quelques semaines s'est transformé en résidence forcée inexplicquée et infiniment extensible. Notre « Maître », sous nos yeux, est devenu le héros d'un roman de Kafka. Il a vite compris que, dans la dictature du prolétariat triomphante, la critique est rigoureusement interdite et que chaque individu doit marcher au pas. Alors, contre sa propre nature d'insoumis, il s'est intégré dans notre machinerie ; il s'est habitué aux intrigues entre collègues, aux arguties pinailleuses des rédacteurs formés à l'école du Parti, et aussi aux incantations répétitives des réunions de toutes sortes, où, noyés dans la nicotine, nous restions accroupis sur nos sièges inconfortables jusqu'à minuit. S'il n'a pas râlé ouvertement, il avait déjà pris congé de ses idéaux de jeunesse, comme nous l'avons constaté par la suite. Quand avons-nous découvert sa déception ? Je me souviens bien du moment précis : le matin du 8 mars 1953, lorsque l'agence de presse soviétique nous a appris la mort de Staline. Je me suis retrouvé dans la salle de rédaction de politique étrangère avec Lajos Szilvási, petit journaliste débutant et futur romancier à grand succès, également très proche de Gara. Persuadés que tout l'univers allait s'écrouler et pour imiter nos collègues débordants de conscience politique, nous nous sommes mis à pleurnicher. Soudain, notre vieil ami est apparu dans la grande pièce. Il nous a aperçus, s'est approché de nous et, visiblement énervé, mais *sotto voce*, pour que le chœur des pleureurs de cette fausse tragédie grecque ne l'entende pas, il nous a lancé : Connards ! Dans ce mot expressif, il a condensé tout ce qu'il avait vécu depuis son arrivée à Budapest : sa déception idéologique, ses mauvaises surprises dans un régime décevant, son passeport confisqué, l'absence de sa famille, la faillite de

⁵⁴ Entretien avec Claire Gara-Meljac, par Armand Olivennes in *La Nouvelle Tour de Feu* n°39, 1998.

ses rêves politiques. L'épithète « connard » était valable aussi pour les bureaux politiques de Budapest et de Moscou. Même Karl Marx y avait sa petite part personnelle. Et Gara avait deviné, qu'avec la mort du demiurge moscovite s'ouvrirait une autre époque. La Révolution de 1956, une année après son départ autorisé, l'a confirmé dans cette idée. »

À partir du printemps 1955, Ladislav Gara est enfin de retour à Paris et travaille à l'édition du livre *Hommage des poètes français à Attila József*, qui paraît la même année aux éditions Seghers. Gara, comme en témoigne sa fille Claire, vit dans la terreur perpétuelle, craignant d'être arrêté le lendemain : « Il était convaincu qu'il y avait vraiment des micros partout, qu'on allait l'arrêter, qu'on allait le réacheminer de force en Hongrie. » Gara, comme le note Ioana Popa, poussera la discrétion – qui sera surtout ici une forme d'auto-protection – jusqu'à signer sous pseudonyme (Imre László) les traductions qu'il fera après 1956 à travers les circuits non autorisés. Gara enchaîne l'année suivante avec la traduction des poèmes de Gyula Illyés. Le livre *Poèmes*, paraît chez Seghers, en 1956. En août de la même année, avant son départ en vacances pour Aix-les-Bains, on lui offre le poste de directeur de l'Institut Hongrois de Paris. Gara refuse. Il est alors convoqué à Budapest où il refuse de se rendre. Il ne retournera plus jamais dans son pays natal, étant en rupture de ban avec le régime en place, mais continuera à servir sa culture et ses artistes, comme personne. En septembre 1956, Gara est cependant nommé collaborateur littéraire de l'Institut Hongrois de Paris. En novembre 1956, en pleine Révolution hongroise, il publie à Paris le numéro révolutionnaire de *Irodalmi Ujság* (*Gazette Littéraire*), interdit en Hongrie. Sur la première page est reproduit : *Le Hongrois est devenu Hongrois de nouveau*, de Sándor Petöfi, en compagnie du grand poème de Gyula Illyés, « Une phrase sur la tyrannie » ; œuvre majeure de l'histoire de la poésie hongroise, qui sera naturellement

interdite de parution en Hongrie, pendant plusieurs décennies. Durant cette période Ladislas Gara est, dans la presse française, avec Ferenc Fejtő : la Voix de la Hongrie révolutionnaire. Gara démissionne de l'Institut Hongrois. Un an plus tard, il édite le livre *Hommage des poètes français aux poètes hongrois* (Seghers, 1957). Durant la révolution, Gara se rapproche de François Fejtő. Il est plus actif que jamais. André Farkas en fait le constat dès qu'il arrive à Paris le 8 février 1957 : « Puisque je venais « de l'autre côté », il m'a fait décrire, dès le lendemain, mes expériences vécues à Budapest et à Varsovie, deux capitales attisées par l'esprit révolutionnaire, rapidement traduit mes articles, puis nous allions voir les journaux pour les faire publier. L'intervention soviétique du 4 novembre avait donné à ses activités journalistiques, politiques et littéraires un sens nouveau. Dans l'immédiat, il visait deux objectifs : d'abord, faire condamner publiquement l'agression soviétique et, ensuite, dévoiler le vrai visage du nouveau régime Kádár, imposé par les chars d'assaut russes. Comment David osait-il déclarer la guerre à Goliath ? Premièrement, Gara servait de trait d'union entre les journaux français et les journalistes et écrivains hongrois fraîchement réfugiés à Paris. Infatigable, il traduisait et faisait paraître les aventures bouleversantes vues et vécues par eux. En second lieu, il a été à l'origine d'une campagne de signatures contre l'invasion soviétique, facilitée par un mouvement de masse spirituel spontané déclenché en France, y compris dans les rangs des communistes et, avant tout, parmi les intellectuels. Toute la Rive Gauche, entre les Deux-Magots et la Coupole était en émoi ! Beaucoup d'anciens camarades aguerris ont exprimé leur désaccord en déchirant leur carte du Parti. Gara a eu la bonne idée de réunir les contestations individuelles en une expression nationale, selon un plan bien conçu. Je m'en suis rendu compte rapidement, car je l'ai souvent accompagné sur le terrain. Toutes les portes s'ouvraient devant « Latzi »,

comme ses amis français avaient l'habitude de l'appeler. Nous avons visité éditeurs, rédactions, instituts scientifiques et nous avons rencontré aussi pas mal d'hommes de lettres, autour des tables de bistro. Même Jean-Paul Sartre, connu pour sa grande versatilité idéologique a paraphé notre protestation. »

Sa campagne de signature réussie, son rôle public terminé, Ladislav Gara pouvait désormais consacrer tout son temps à la promotion de la littérature hongroise. Après les événements de 1956, en parallèle avec ses actions politiques, il poursuit ses travaux littéraires et demeure en contact permanent avec les écrivains hongrois vivant sous le régime Kádár, pour faciliter la publication de leurs œuvres en français. Après *l'Hommage des poètes français aux poètes hongrois* (1957), paraît la même année aux éditions du Seuil, l'une des plus fameuses traductions de Ladislav Gara : *Niki, l'histoire d'un chien* ; le chef d'œuvre de Tibor Déry. Ce récit tantôt idyllique, tantôt poignant, comme l'a écrit László F. Földényi⁵⁵, a paru en 1955 à Budapest, pendant les années sombres du stalinisme, à peine un an avant la Révolution de 1956. Et comme on le découvre dès la première phrase, l'histoire du chien, un fox-terrier, débute en 1948. L'histoire s'achève en 1955, à la mort prématurée de Niki. La vie du chien coïncide avec cette période de terreur. Ce court roman dramatique est un chef-d'œuvre d'ingéniosité narrative, plaçant sous la vision du monde d'un fox-terrier la vie d'un couple « modèle » de la Hongrie stalinienne de l'immédiat après-guerre, ajoute Patrice Beray (in *Médiapart*). La chienne Niki « qui a adopté les Ancsa » va assister à leur mise au ban de la société au seul prétexte d'un attachement jugé déplacé par la collectivité à des valeurs morales. Bien plus qu'une condamnation factuelle d'un choix de société, il faut voir dans ce récit une défense et illustration tant de la sensibilité artistique que des valeurs

⁵⁵ László F. Földényi, *La liberté de l'animal: Tibor Déry et Niki*, postface de la réédition française de *Niki*, chez Circé/Poche, en 2010.

éthiques en regard des bâtisseurs et affairistes sans scrupules, tous horizons confondus. Et en regard de qui, de tous temps, l'art et la morale de l'histoire (et même le droit) ne sont tout au plus qu'esprit de l'escalier. Ladislav Gara reçoit le prestigieux Prix Halpérine Kaminsky pour sa traduction de *Niki*. Nous reviendrons sur Déry et notamment sur son comportement peu glorieux envers Gara.

Ladislav Gara, cet homme exceptionnel à bien des égards, véritable ambassadeur de la poésie hongroise en France, est donc journaliste, romancier, mais également essayiste : (*Gyula Illyés*, éd. Seghers, 1966) et surtout traducteur (nous lui devons une cinquantaine de traductions qui font toujours référence : Endre Ady, Attila József, Sándor Márai, Zsigmond Móricz, Ferenc Molnár, Magda Szabó, Géza Ottlik, Tibor Déry...) Il ne se borne pas, comme l'écrit⁵⁶ Ioana Popa, à être un intermédiaire linguistique. Il est non seulement l'initiateur de la plupart de ses traductions, mais aussi un « courtier » quasiment incontournable reliant écrivains exilés, maisons d'édition, presse, comités mobilisés en faveur des intellectuels arrêtés ou instances de soutien à ceux ayant fui la Hongrie. Pour ces derniers, il devient en effet un point de passage obligé, comme le confirme, entre autres, Tibor Méray : « Sans Gara, je ne serais pas resté en France. Quand j'y suis arrivé en 1957, je ne connaissais personne et je ne parlais pas le français... Tous ces liens étaient établis par lui. C'est pour moi, mais pour beaucoup d'autres ! Si vous cherchez des institutions, Gara en était une ! » Gara comme de nombreux hongrois, est très tourmenté. Il fut l'un des meilleurs amis de Jean Rousselot, qui, dès 1956, avait écrit à Gyula Illyés (qui était lié à Gara, qui le tenait pour un génie, depuis leur rencontre à Paris dans les années 20) : « Vous ne remercieriez jamais trop Ladislav Gara. Cet homme modeste,

⁵⁶ Ioana Popa, *Traduire sous contraintes, Littérature et communisme 1947-1989*, éditions du CNRS, 2010.

exquis, brûlant d'amour pour la poésie, est en train de faire découvrir la Hongrie poétique – et de la faire aimer !, à des masses de gens qui n'en avaient pas la moindre idée. » Rousselot, Gara le surprendra un jour en lui déclarant que seule la parution de son *Anthologie de la poésie hongroise du XIIIe siècle à nos jours*, le maintenait en vie. Son anthologie est son chef-d'œuvre, un aboutissement en même temps qu'un testament. « Ce sont les Américains qui ont financé ce livre, qui ont financé Gara, car cela coûtait une fortune ! », rapporte l'écrivain Tibor Méray à Ioana Popa en 2000, avant de poursuivre : « Gara n'a pas payé les Français pour les traductions, mais il les a invités à déjeuner ou à dîner dans de bons restaurants. Vous voyez, ça marchait comme ça. Et pendant le déjeuner ou le dîner, ils ont travaillé sur un poème. Donc il a travaillé pendant environ deux ans, avec énormément de déjeuners et de dîners que, le pauvre, n'avait pas les moyens de payer, or il avait toujours une facture, et c'est le Congrès⁵⁷ qui la payait ! » L'anthologie de Ladislas Gara, divisée en quatre époques chronologiques, comporte cinq cents pages. La première partie, avec ses quatre-vingt-dix poèmes de trente-trois poètes, nous ramène jusqu'aux poètes anonymes du XIIe siècle pour culminer autour de 1800. La deuxième section contient vingt-deux poètes romantiques et postromantiques du XIXe siècle, avec soixante-huit œuvres. La troisième partie est la plus importante. Elle réunit cinquante-deux

⁵⁷ Le Congrès pour la liberté de la culture (Congress for Cultural Freedom - CCF), fondé en 1950 et domicilié à Paris, fut une association culturelle internationale. Le comité de soutien comprenait des personnalités comme le philosophe allemand Karl Jaspers, le socialiste Léon Blum, des écrivains comme André Gide et François Mauriac, des universitaires comme Raymond Aron et des intellectuels états-uniens, comme James Burnham et Sidney Hook. Dès 1966 via le *New York Times*, mais surtout en 1967; il fut révélé ce que nos poètes, et Gara le premier, ignoraient tous ; à savoir que la C. I. A. finançait secrètement le Congrès par le biais de fondations écrans et que l'anticommunisme, et non pas la culture, était en réalité la finalité de ce « généreux » projet. À son apogée, le cercle était actif dans pas moins de 35 pays et recevait également des subsides importants de la Fondation Ford. Le scandale fut retentissant. Antistalinien mais néanmoins toujours socialiste et anticapitaliste, Ladislas Gara en fut ébranlé ; un coup de plus à encaisser et assurément, hélas, décisif, comme nous le verrons plus loin.

poètes de la génération *Nyugat* avec cent-quatre-vingt-dix-sept poèmes, fournissant une image exhaustive du XXe siècle. Enfin, dans le quatrième et dernier chapitre, quarante-sept poèmes de vingt-cinq auteurs, donnent un panorama exhaustif de la nouvelle poésie hongroise. Au total, quatre-cent deux poèmes sont sortis de la plume de cent-trente-deux poètes, chacun d'eux bénéficiant d'une notice de présentation. Gara avait fourni une traduction littérale des poèmes de ses compatriotes, avant de confier à des poètes français (Rousselot, Guillevic, Béalu, Clancier, Frénaud, Emmanuel, Éluard...), le soin d'en assurer l'adaptation poétique. « J'ai compris là, que la poésie hongroise est une puissance mondiale et que, à côté de Petőfi, l'un des plus grands parmi les bardes hongrois, notre Lamartine n'est qu'une pâle figure, dont les rimes, comparés à l'ouragan de Petőfi, sonnent comme le chant d'un petit oiseau », déclare alors Alain Bosquet.

Quel accueil la Hongrie a-t-elle réservé à l'anthologie de Gara ? Rencontre-t-elle le même succès et la même reconnaissance qu'en France ? Dans son article *László Gara, l'Incontournable*⁵⁸, Borbála Kulin, qui a également préparé l'édition hongroise de la correspondance entre Illyés et Gara, nous donne un aperçu : « Le triomphe en France de l'anthologie de Gara, a mis la direction culturelle hongroise dans le pétrin. Passer à côté de l'évènement paraissait impossible. Le commenter positivement, n'était pas permis. Ils l'ont d'abord ignoré, refusé. Disponible pratiquement partout en Europe, l'anthologie était introuvable en Hongrie, à l'exception des plus grandes bibliothèques de référence, qui ont eu quelques exemplaires, grâce aux bons offices de Gara. L'invitation adressée aux écrivains hongrois par la maison d'édition, pour la présentation parisienne du livre s'est vue refusée par les autorités culturelles dans une lettre aux accents abrasifs,

⁵⁸ Borbála Kulin : *László Gara, l'Incontournable* in revue *Uj Forrás* (Source nouvelle), décembre 2007. Article traduit en français (mais inédit en France) par André Farkas.

prétextant une sélection inacceptable et aussi l'idée d'avoir confié l'introduction à László Cs. Szabó, *écrivain émigré*. La présentation officielle fut annulée, mais l'importance de l'anthologie n'en devenait que plus évidente. La stratégie du refus n'a pas fonctionné. De guerre lasse, les officiels de Budapest ont finalement opté pour une solution « mi-chèvre, mi-chou », en reconnaissant les mérites du seul László Gara, compte tenu de ses efforts à faire connaître la littérature hongroise, soit *une exception rare parmi les littérateurs égoïstes et carriéristes en exil, qui ne songent qu'à la promotion de leurs propres fabrications.* »

Toujours est-il que cette immense entreprise *garaïenne* est le chef-d'œuvre, l'œuvre-vie de Ladislás. L'anthologie paraît aux éditions du Seuil en 1962. Elle est d'emblée célébrée comme un monument du genre. Elle fait toujours référence. La même année, Gara fait paraître, ce qui demeure une autre pièce fameuse du *garaïsme* : *Quinze poètes français présentent Le Vieux Tzigane de Mihály Vörösmarty*⁵⁹. « Le Vieux Tzigane », célèbre poème et dernier chef d'œuvre de Mihály Vörösmarty, y est adapté tour à tour par quinze poètes français, dont Paul Chaulot, Jean Follain, André Marissel, Jean Rousselot et Robert Sabatier. Les textes sont recueillis et commentés par Ladislás Gara (avec la collaboration de Gyula Sipos), qui écrit : « Faire passer le souffle du « Vieux Tzigane » du hongrois en français est une tâche poétique extraordinairement difficile... Chacun de ces poètes a interprété cette œuvre à sa manière, et la confrontation de leurs textes offre, nous semble-t-il, un certain intérêt. » Gara déborde d'activité, de travaux de traductions, de projets de livres : *Une Possédée (Iszony)* de László Németh et *Une École à la frontière (Iskola a határon)* de Géza Ottlik, qui

⁵⁹ Mihály Vörösmarty, *Le Vieux Tzigane*, présenté par Anne-Marie de Backer, Marcel Béalu, Alain Bosquet, Paul Chaulot, Jean Dupont, Pierre Emmanuel, Luc Estang, Jean Follain, Jean Grosjean, Louis Guillaume, Charles Le Quintrec, Michel Manoll, André Marissel, Jean Rousselot et Robert Sabatier, textes recueillis et commentés par Ladislás Gara avec la collaboration de Gyula Sipos, Librairie Le Pont Traversé, Paris, 1962.

paraissent, le premier chez Gallimard et le deuxième au Seuil, en 1964. Puis *Monsieur G.A. à X. (G.A. úr X-ben)* de Tibor Déry, au Seuil, en 1965.

Malgré ou plutôt à cause du succès de son anthologie, les relations entre Gara et les tenants officiels de la littérature hongroise demeurent précaires. Ces derniers tentent de l'amadouer, mais c'est en vain. Gara enfonce au contraire le clou en traduisant et en faisant publier en France des poètes qui ne sont guère prisés par le régime. Il en va ainsi, par exemple, avec *Puits de feu* de Sándor Weöres, qui avait été auparavant refusé par les éditions Szépirodalmi Kiadó, à Budapest. Grâce à Gara, le grand Lajos Kassák, réduit au silence depuis de nombreuses années en Hongrie, est republié à Paris et à Bruxelles. Gara contribue à la représentation du *Favori*, le drame de Gyula Illyés, dans lequel il joue le rôle d'un soldat romain. Il prend ensuite une part active à la publication de l'appel de Gyula Illyés, *Une minorité méconnue: les Hongrois de Transylvanie* (1964), en faveur de la minorité hongroise de Transylvanie, dans la presse française. Durant toute cette période, le régime de Kádár ne lâche pas Gara et ne cesse de manifester son ambivalence ; ce qu'illustre très bien le questionnaire que la très officielle revue *Kortárs (Contemporain)*, adresse à Ladislas, en 1963, l'interrogeant sur les actions qu'il convient de mettre en place pour promouvoir au mieux la littérature hongroise à l'étranger. Gara répond en quatre points : « 1. *The right men on the right place*, à savoir : les diplomates chargés de tâches culturelles doivent posséder parfaitement la langue du pays dans lequel ils sont délégués. 2. Les textes concernant la culture hongroise, fournis aux concepteurs des encyclopédies et dictionnaires étrangers, doivent être exempts de toute propagande. 3. Permettre aux écrivains hongrois de proposer aux éditeurs occidentaux leurs œuvres refusées dans leur propre pays. 4. Les organes culturels doivent cesser leur attitude négative à l'égard des éditeurs, traducteurs et agents littéraires d'Europe de

l'Ouest... Je suis persuadé, qu'avec de la bonne volonté, il y a une solution à tout ; tout est question d'hommes, de confiance, d'initiative, d'intelligence et de courage », conclut Gara, qui, dans la foulée écrit, en date du 8 février 1964, une lettre à Gyula Illyés pour l'informer d'une conversation qu'il a eue avec György Aczél (le dirigeant suprême de la vie culturelle hongroise) : « Toute la première partie de notre entretien tournait autour de toi... Aczél, avec humanité et intelligence, mais à mon avis passant à côté de l'essentiel, ne cessait de répéter son idée : si tu revenais pour un petit mois, tu verrais les choses tout à fait différemment. Németh et Déry pensent pareil. Et à partir de ce moment-là, il serait possible d'envisager une coopération intelligente. » Gara ne tombe pas dans le panneau et continue à refuser toute coopération de ce genre avec le régime de Kádár. Mais, hélas, les autorités hongroises, ne sont pas les seules à tourmenter Gara. Ses propres amis et non des moindres : des écrivains qui lui doivent beaucoup, se montrent et à plusieurs reprises, ingrats et odieux.

Il en va ainsi de Géza Ottlik qui s'inquiète de ne pas être la priorité et de Gara et des éditions du Seuil : « J'aimerais que tu prennes en considération mon inquiétude : Est-il possible que le Seuil publie un autre livre hongrois entre le roman de Magda (Szabó) et le mien ? C'est pour ça que tu as arrêté la traduction ? Réponds-moi, avant que j'exige par écrit auprès du Seuil, qu'il ne publie aucun autre roman hongrois avant le mien... Je suis persuadé qu'un tel livre paraissant entre-temps, rencontrant du succès, diminuerait l'intérêt de mon œuvre, et lui serait moralement et matériellement néfaste. Je préfère renoncer à la publication et annuler mon contrat – au pire je ne paraîtrai jamais en français. Mais, que veux-tu, nous avons souffert pire que cela à Mohács... » Après avoir achevé la traduction française de *L'École à la frontière* de Géza

Ottlik⁶⁰, Gara reçoit la lettre suivante de son ami écrivain : « Lorsque je lis le texte çà et là, il me semble que le sens du récit est bien conservé, mais la seule chose dont je suis totalement sûr, c'est qu'il ne manque rien du texte. Je ne suis en revanche pas convaincu que le ton et la sonorité correspondent aux miens propres et se transmettent bien au lecteur. Je ne suis même pas sûr que tu l'aurais mieux réussi, en travaillant tout seul là-dessus ». Le plus décourageant est à venir.

Les relations entre Ladislas Gara et Tibor Déry commencent à se détériorer dès l'adaptation d'une nouvelle⁶¹ de ce dernier ; Déry écrit à son ami traducteur : « Nadeau m'a fait savoir que la traduction est tellement mauvaise, qu'on doit la refaire. Qui est-ce qui l'a faite ? Je te demande de ne pas confier mon travail à des traducteurs de moindre valeur. Si tu ne peux pas t'en occuper personnellement, je préfère ne pas être publié ». La lettre suivante de Déry est adressée directement à Maurice Nadeau, alors rédacteur en chef des *Lettres Nouvelles* : « Je dois avouer en toute sincérité, que ce texte appelé traduction est en réalité une caricature... Une transposition destinée aux adolescentes, un plat résumé de l'ouvrage. Je dois me défendre contre de telles atrocités et empêcher qu'elles se reproduisent. » Dans cette lettre, Déry ne frappe pas seulement dans le dos de Gara en mettant en cause son travail ; il le met aussi en porte-à-faux avec un éditeur français. Ces échanges et la situation qu'ils font naître, ont bien sûr des répercussions sur le moral et la santé de Gara.

⁶⁰ *L'École à la frontière (Iskola a határon)*, le chef d'oeuvre de Géza Ottlik (1912-1990) est l'un des romans majeurs de la littérature hongroise de l'après-guerre, qui parut aux éditions du Seuil en 1964 et marqua toute une génération d'écrivains hongrois. « Novateur par ses techniques narratives reposant sur la multiplicité des plans temporels et des points de vue des différents narrateurs, *L'École à la frontière* est également un microcosme où se révèlent les mécanismes du pouvoir ainsi que les attitudes de révolte ou d'adaptation, et où s'élaborent les interprétations du monde. »

⁶¹ Tibor Déry: *Les Deux femmes (Két asszony)*, revue *Les Lettres Nouvelles* n°41 décembre 1963.

Peu importe, Déry remet le couvert et écrit⁶² : « Ma maîtrise du français n'est pas comparable à la tienne... Mais je m'y crois suffisamment chez moi pour en apprécier le style. J'ai peur, - ou, disons, j'ai l'impression, - que ta traduction n'a pas réussi à reconstruire dans l'autre langue cette « manière » à dire, que j'avais inventée pour mon roman et sans laquelle celui-ci perd sa valeur. .. Je le sais bien, le français, langue conservatrice, ne supporte pas d'agression contre sa logique. Après avoir traduit soixante volumes, je sais aussi, qu'il n'est pas possible de rendre son sens à chaque tournure de phrase, à moins que le traducteur ne se rattrape par une trouvaille (en français) dans la ligne ou la phrase suivante. Mais, dans notre cas, il me semble que le texte est rédigé dans le langage quotidien de la société actuelle et qu'il perde ainsi tout son goût et toute son odeur. » Déry agit-il, comme Ottlik, par vanité, ou bien est-il instrumentalisé par les autorités hongroises, qui ne voient pas d'un très bon œil sa collaboration avec le franc-tireur Gara ? Ce dernier n'attendait jamais de louanges. Il cultivait l'amitié et la fraternité et servait une cause : celle de la poésie et de la liberté. Mais comment pouvait-il s'attendre, quelle que soit la raison, à être traité ainsi et sur ce ton par un homme, qui plus est un ami, dont il avait traduit et fait publier les livres en français et ce à une période où en Hongrie, de 1957 à 1960, après l'écrasement de la révolution, Déry était en détention, interdit de publication ; période durant laquelle Gara fut l'ardent défenseur de son œuvre, mais aussi, au sein du Comité Tibor Déry, l'artisan de son retour à la liberté. La réponse de Déry arriva donc en 1963, six ans plus tard. Fut-elle instrumentalisée ou pas ? Nous n'en savons rien.

⁶² Extrait de lettre cité par André Farkas in *À la mémoire de László Gara*. Allocution prononcée lors de l'hommage rendu à Ladislav Gara (*Gara László-emlékülés*), à Budapest, au Petöfi Irodalmi Múzeum, le 6 mars 2013.

Bien qu'éprouvé, déçu et blessé, Gara n'en poursuit pas moins, non sans difficultés, ses travaux de traduction ; ironie du sort, sur un nouveau livre de Déry, comme il l'écrit, le 3 février 1964, à son vieil ami Gyula Illyés : « Hélas, le « Monsieur G.A »⁶³ de Déry me tue. Je n'ai que des problèmes avec ». Puis à nouveau, en date du 26 février 1964 : « Je te promets, je t'écris de nouveau bientôt, je voudrais seulement que le roman de Déry soit fini. J'en crève. »

Gara s'enlise dans l'effondrement moral et nerveux, et c'est encore à Illyés qu'il s'en ouvre, en date du 31 mai 1964 : « Mon cher Gyula, aujourd'hui encore, je suis incapable de travailler. Une déprime classique, dit le médecin, rien à voir avec mon occupation actuelle, mais beaucoup plus avec la précédente, le roman de 800 pages de Déry. Naturellement, d'autres raisons s'y ajoutent aussi, comme par exemple l'obligation de laisser tomber le tabac et aussi quelques tourments de nature personnelle ». Et pourtant, même s'il peine désormais - en raison du surmenage intense qu'il s'est imposé depuis de trop nombreuses années et de sa dépression nerveuse -, Ladislav Gara n'en diminue pas pour autant ses activités et s'investit dans les activités du Pen-Club, en France, en Angleterre, en Belgique. Durant l'été 1965, il évoque avec ferveur et inquiétude la situation difficile des intellectuels hongrois de Transylvanie, lors d'une réunion internationale du Pen-Club, à Bled, en Slovénie. Le 2 novembre 1965, il assiste, au Théâtre du Vieux Colombier, à Paris, à la première représentation de la pièce, qu'il a traduite, de son ami Gyula Illyés : *Le Favori*. Gyula Illyés et Ladislav Gara se revoient, grâce à la tenue d'une conférence à Oslo. Mon cher Gyula, lui écrit ensuite Ladislav : « Je ne sais pas comment te remercier ta présence, tes soins, ton inquiétude. Les hommes sont pudiques, alors je te dis simplement, que grâce aux « jours d'Oslo », tu m'as rendu mon envie de

⁶³ Tibor Déry : *Monsieur GA à X*. (Le Seuil, 1965).

vivre et aussi de travailler. Comme je l'expliquerai bientôt dans mon essai consacré à toi⁶⁴ et destiné à la postériorité, tu traites tes amis mieux qu'un enfant de la Puszta, tu les traites à la manière des Corses, avec tout ce que cela implique ».



Le 10 mai 1966 : Ladislav Gara se suicide (par ingestion de médicaments) dans son appartement parisien. Il est enterré au cimetière de Bagneux, près de Paris. Sa femme Nathalie lui survit jusqu'en 1984. Ils meurent tous les deux apatrides. Nathalie avait été contrainte en épousant Ladislav de prendre la nationalité hongroise, dont ils furent déchus par la Hongrie de János Kádár.

« Mon cher Ladislav Gara, écrit Jean Rousselot en 1998 à Armand Olivennes⁶⁵, sa photo est fichée devant moi, côte à côte avec celle d'Attila József. Dans un de mes

⁶⁴ L'essai *Gyula Illyés* (Collection Poètes d'aujourd'hui, éditions Seghers, 1966) est écrit en 1963, année où Gara fait également paraître, *l'Hommage à Gyula Illyés* (La Maison du poète - Occidental Press, 1963).

⁶⁵ Lettre de Jean Rousselot à Armand Olivennes, du 3 juillet 1998, faisant suite à la parution de *l'Entretien avec Claire Gara-Meljac*, par le même Armand Olivennes in *La Nouvelle Tour de Feu* n°39, 1998.

recueils, *Du Même au même* (1973), j'évoque d'autant plus fidèlement sa mort que, dès qu'il se fût suicidé, sa femme et sa fille m'appelèrent, rue Surcouf, et que je le trouvai, un bras tendu, gisant dans son lit, près du tourne-disque sur lequel la *Symphonie Jupiter*⁶⁶ avait dû prendre fin en même temps que sa vie... J'ai beaucoup travaillé avec cet homme patient, timide et malheureux. Sans lui, je n'aurais adapté ni József, ni Petőfi, ni Illyés, ni Madách et tant d'autres poètes hongrois. Sa grosse anthologie des éditions du Seuil dont parle Claire lui tenait tellement à cœur qu'il avait juré de se donner la mort après l'avoir vue paraître ; elle était devenue sa seule raison de vivre.... Vous m'avez fait revivre une grande affection partagée. Je crois revoir László et son éternelle cigarette et l'entendre réclamer un café très serré au bistrot de l'avenue de la Bourdonnais. Merci ! » Dans son « Élégie pour Ladislav Gara » (in *Du même au même*, Rougerie, 1973), Rousselot écrit : *Il ne se reposait jamais - Ne savait pas le temps qu'il fait - Arbres ni ciels ne caressait - Ailleurs qu'aux rives du langage - C'était là sa cause perdue - L'éternité qu'il faut traduire - La vie n'y pourrait pas suffire*. Gyula Illyés (in *Notes de journal 1961-1972*) ressent tout aussi douloureusement que Rousselot la disparition de Gara : « L'année 1966 a été pour moi, mais pour nos amis aussi, une année terrible, désastreuse. Jamais autant de maladies, de malheurs et de morts n'ont frappé notre milieu... Cette année a vu mourir à Paris, Ladislav Gara : depuis disons Kelemen Mikes, personne n'a fait peut-être autant que lui pour le rayonnement de la littérature hongroise et du génie hongrois à l'étranger ; une mort qui m'a d'autant plus bouleversé qu'elle est survenue dans des circonstances tragiques... » Tout comme Rousselot, Illyés écrira un « Chant de deuil », à la mémoire de László Gara : *Jamais plus nous ne traverserons – d'un pas pressé le*

⁶⁶ *La Symphonie n° 41 en ut majeur dite Jupiter* (1788), de Wolfgang Amadeus Mozart, le compositeur préféré de Ladislav Gara. « En fait, m'écrit Claire Gara-Meljac, ce n'est pas la *Symphonie Jupiter*, qui a endormi mon père, mais la *Symphonie n°40 en sol mineur* (1788), qu'il préférerait de loin. Moi aussi. »

Champ de Mars – pour aller tout droit vers ce cœur – solitaire et obstiné comme une source, - vers cet oasis qui nous donnait espoir (« Nous aurons raison, n'aie pas peur ! ») – et qui maintenant est englouti.

Avait-il reçu, suffisamment de remerciements pour ses efforts ?, interroge André Farkas, avant de répondre : « Individuellement, au coup par coup, oui. Mais jamais la moindre reconnaissance officielle de sa patrie. Et, pire encore, durant les dernières années de sa vie, le complot ourdi contre lui par le système Kádár devenait de plus en plus perceptible. György Aczél, l'éminence grise des affaires culturelles à Budapest, aurait voulu que Gara travaille soit pour lui, soit pour personne. Il lui a fait passer le message par émissaires à plusieurs reprises. Sans succès. Alors, en juillet 1963, un an après l'*Anthologie de la poésie hongroise*, pour s'affirmer sur le terrain, le régime Kádár finance à Paris un numéro de la revue *Europe*, intégralement consacré à la littérature hongroise. La sélection est limitée à la période d'après 1956 et aux auteurs politiquement engagés en faveur du régime. J'ai parcouru avec attention ses trois cents pages bien remplies, mais je n'ai vu ni dans la préface de son rédacteur en chef, le « camarade » Pierre Abraham, membre éminent du PCF et maître de conférence au « Centre d'études et de recherches marxistes », ni dans les autres articles, une seule fois le nom de Gara. Notre ami et Maître n'avait que soixante-deux ans, lorsqu'il a décidé de nous quitter. Le harcèlement continu des autorités de Budapest, à mon avis, n'était pas non plus sans conséquences sur son état moral. Désormais, en se qualifiant dans sa correspondance lui-même de *Don Quichotte*, plusieurs allusions tendent à démontrer que le combattant infatigable songe à déposer les armes. *Le Journal des Poètes* paraissant à Bruxelles, lui consacre plusieurs pages en septembre 1966, peu de temps après sa disparition, pour rappeler ses mérites. Pierre-Louis Flouquet, peintre et poète franco-belge, qui le connaissait

bien, conclut son article avec ces mots très justes : « De nombreux cœurs amicaux souffriront longtemps de sa disparition imprévue et brutale. » L'écrivain Zoltán Szabó, établi à Londres et qui entretenait une correspondance amicale et nourrie avec lui, l'évoque aussi régulièrement avec regret dans ses lettres adressées à sa future femme. Et puis, après toutes ces belles paroles... le silence. Si son intime souvenir avait survécu dans nos conversations entre ses vieux amis et parfois aussi dans des revues spécialisées, le monde officiel n'a fait aucun effort pour qu'il entre dans notre Panthéon spirituel. »

Il fallut en effet près de cinquante ans pour dignement commémorer l'œuvre extraordinaire, l'abnégation sans limite et le personnage attachant décrit avec fidélité et émotion par André Farkas. Le Musée littéraire Petőfi de Budapest a rendu hommage à Ladislas Gara le 6 mars 2013, ainsi que l'Institut Hongrois de Paris, le 28 janvier 2014⁶⁷. La correspondance entre Gyula Illyés et László Gara (*Hadúr megfizet érte, reméljük ! Illyés Gyula és Gara László levelezése 1939-1966*, édition de Borbála Kulin, chez Balassi Kiadó) a été publiée en 2007. *Saint Boniface et ses Juifs*, le roman de Nathalie et Ladislas Gara, a été traduit et publié en anglais sous le titre, *St. Boniface and Its Jews* (Melrose Books) en 2006, avant de l'être à nouveau et de manière nettement plus satisfaisante et convaincante, sous le titre : *Welcome to the Free Zone* (Hesperus Press), en 2013.

Christophe DAUPHIN

⁶⁷ Sans oublier le fait que l'Institut Hongrois de Paris a rendu un premier hommage à Ladislas Gara, le 26 mai 2000.

LADISLAS GARA

LA TRADUCTION DE LA POÉSIE HONGROISE ET SES PROBLÈMES

(Extrait)

... Fidèles à une tradition déjà longue, les traducteurs hongrois mettent leur point d'honneur à rendre vers pour vers, reproduits comme au calque, avec le même nombre de syllabes, la même disposition des rimes, voire, quand il s'agit d'une œuvre essentiellement musicale, à peu près les mêmes sonorités. Leur tâche, convenons-en, est facilitée par la merveilleuse malléabilité du hongrois et par le fait que ses règles prosodiques (césure, hiatus), si rigoureuses en français, sont beaucoup plus souples en hongrois. Notons encore que le hongrois est une langue concise, capable d'exprimer la même pensée avec moins de mots – ou plus exactement moins de syllabes – que le français. L'économie ainsi réalisée est parfois de l'ordre de 20%. (Par exemple, le mot hongrois *állók* se traduit en français par *je suis debout*.) Quand un poète hongrois traduit par douze syllabes un alexandrin français, il a le champ beaucoup plus libre que le poète français confronté à un alexandrin hongrois. Il peut parfois expliciter, broder – de manière plus ou moins heureuse – en bref, il a ses aises. Moins bien partagé, le poète français s'attachant à la traduction d'un décasyllabe hongrois dont il veut rendre toutes les nuances est souvent obligé d'opter pour l'alexandrin. Il est placé devant un choix difficile : doit-il être infidèle à la chanson, ou opérer des coupes dans la pensée qu'elle véhicule ? Il faudra, *par tâtonnements*, se décider enfin pour l'une ou l'autre solution, suivant le domaine où, dans l'original, semble « souffler l'esprit » du poème.

Telles sont quelques-unes des données théoriques du problème qui s'est posé aux poètes français pour cette anthologie. L'adaptation de certains poèmes, facile à première vue, a soulevé des problèmes tellement complexes que nous avons fréquemment établi plusieurs versions d'une même œuvre. Il ne s'agissait certes pas de quelque compétition sportivement poétique, mais de la concrétion d'une série de tâtonnements destinés à servir l'œuvre, à cerner sa vérité, à transmettre son message. L'expérience fut parfois si passionnante qu'elle revêtit, me semble-t-il, un intérêt d'ordre général.

Voici un exemple concret – pris d'abord dans l'adaptation d'un délicat poème de János Arany, dédié à sa fille Juliska.

Traduction brute :

*L'agonie de l'automne est chose triste,
Feuilles qui choient, paysage muet :
Mais l'automne a ses sortilèges,
Mélancolique grâce des choses qui passent...*

Voici la version de Jean Rousselot :

*Triste est l'automne – ah ! saison du déclin...
L'air est sans voix, les feuilles envolées ;
Pourtant l'automne a son charme certain :
C'est la langueur des choses en-allées.*

Ladislav GARA

Les poèmes qui suivent, sauf mention contraire, sont extraits de l'Anthologie de la poésie hongroise du XIIe siècle à nos jours (Le Seuil, 1962), de Ladislav Gara.

MIHÁLY VÖRÖSMARTY

Poète et dramaturge, Mihály Vörösmarty (né en 1800, dans une famille modeste de hobereaux, en Transdanubie), incarne pleinement les tensions et les contradictions du romantisme magyar, qui coïncide, sur le plan historique, avec une époque de réformisme social et d'effervescence nationale. L'esprit du temps impose à Vörösmarty le rôle de barde national, à qui incombent l'évocation d'un passé exemplaire glorieux et l'exaltation des devoirs civiques et patriotiques. Mais le poète, inspiré, visionnaire, hanté par ses démons secrets, transfigure plus d'une fois les genres appris et les sujets assumés ; le mythe éclot au sein de la narration épique, le sublime s'installe dans les odes patriotiques et moralisantes. C'est en 1854, cinq ans environ après l'écrasement de la Hongrie, au terme de sa guerre d'indépendance, que Vörösmarty écrit « Le Vieux Tzigane », considéré comme l'un de ses chefs-d'œuvre. Vörösmarty décède un an plus tard, en 1855.

LE VIEUX TZIGANE (A Vén Cigány)

Joue tzigane ! Tu as déjà bu ton salaire !
Fais quelque chose, au lieu de balancer tes pieds !
Les soucis font escorte au pain sec, à l'eau claire ;
Mets du vin dans ta coupe et vois-les s'envoler !
La vie en ce bas monde a toujours eu deux faces :
La première est de feu, la seconde est de glace.
Joue ! Qui sait si longtemps tu le pourras encor...
Un jour ton vieil archet ne sera que bois mort.
Chagrin et vin de même emplissent cœur et verre.
Joue donc, tzigane ! Et n'aie souci de la misère !

Que bouillonne ton sang comme l'eau d'un torrent,
Que ta cervelle grouille et saute dans ta tête,
Que tes yeux brillent comme un météore ardent,
Que ta corde ait le fauve aboi de la tempête
Et la brutalité sauvage des grêlons !
Elles sont ravagées les humaines moissons !
Joue ! Qui sait si longtemps tu le pourras encor...
Un jour ton vieil archet ne sera que bois mort.

Chagrin et vin de même emplissent cœur et verre.
Joue donc, tzigane ! Et n'aie souci de la misère !

Ah ! que ton chant se forme aux voix de l'ouragan
Qui grogne, hurle, crie, implore et se lamente,
Fracasse les forêts, les mâts sur l'océan,
Les êtres, les humains, toute chose vivante !
Au loin la guerre a mis le vaste monde en feu.
Le tombeau du Seigneur en frémit aux Saints Lieux.
Joue ! Qui sait si longtemps tu le pourras encor...
Un jour ton vieil archet ne sera que bois mort.
Chagrin et vin de même emplissent cœur et verre.
Joue donc, tzigane ! Et n'aie souci de la misère !

Quels soupirs étouffés s'échappent, de quels cœurs ?
Quels sont ces cris, ces pleurs, ces folles chevauchées ?
Quel infernal moulin moud ces sanglots d'horreur ?
Quel impossible espoir, quelle troupe brisée,
Quel archange déchu, quel cerveau démentiel
À grand coups de marteau veut défoncer le ciel ?
Joue ! Qui sait si longtemps tu le pourras encor...
Un jour ton vieil archet ne sera que bois mort.
Chagrin et vin de même emplissent cœur et verre.
Joue donc, tzigane ! Et n'aie souci de la misère !

Écoute à tous échos de cette terre vide,
Les farouches abois de l'homme révolté,
Les sifflements affreux du gourdin fratricide,
Les premiers orphelins, déjà, se lamenter,
Et l'aile du vautour sinistre s'agiter,
Pour aviver sans fin les maux de Prométhée !
Joue ! Qui sait si longtemps tu le pourras encor...
Un jour ton vieil archet ne sera que bois mort.
Chagrin et vin de même emplissent cœur et verre.
Joue donc, tzigane ! Et n'aie souci de la misère !

Aveugle et misérable au sein des eaux de fiel,
Que tourne sans répit notre planète infime !
Que la fustige et lave un feu venu du ciel,
De tant d'illusions impures et de crimes,
Et qu'apparaisse enfin l'arche du vieux Noé
Pour que de ses flancs sorte un monde nouveau-né !
Joue ! Qui sait si longtemps tu le pourras encor...
Un jour ton vieil archet ne sera que bois mort.
Chagrin et vin de même emplissent cœur et verre.
Joue donc, tzigane ! Et n'aie souci de la misère !

Allons, joue donc ! Mais non laisse en repos les cordes !
Un jour enfin la joie reviendra sur la terre
Quand les combats auront épuisé la discorde,
Lorsque seront calmés l'orage et ses colères.
Dans la paix retrouvée, tu reprendras ton jeu
Pour faire de ton chant l'enchantement des dieux.
Ton archer reprendra son vol ; on ne verra
Plus l'ombre d'un souci sur ton front, ce jour-là !
Qu'un vin de joie coule en ton cœur et le féconde !
Et joue tzigane, oubliant tous les maux du monde !

(1854)

Mihály VÖRÖSMARTY

(Poème extrait de *Quinze poètes français, présentent « Le Vieux tzigane » du poète hongrois Mihály Vörösmarty, Le Pont traversé, 1962*).

JÁNOS ARANY

Avec Sándor Petőfi et Mihály Vörösmarty, János Arany (1817-1882) est le poète le plus important du XIXe siècle.

LE MONDE

Le monde est un chariot vétuste.
Avancer ? Voyons : c'est tout juste
S'il tient debout ! Il va pourrir...
Nous emmener ? Vous voulez rire !

Le monde est une vieille veste
Mitée, moisie et qui empeste.
Pas moyen de le ravauder
Sans le faire un peu plus craquer.

Le monde est un moulin fantasque :
Pas une goutte dans sa vasque,
Ou bien ce sont des torrents d'eau.
Il ne sait tourner comme il faut.

Le monde ? Un vieux joueur de flûte
Qui sur les notes hautes bute,
Et chaque jour en saute un peu.
Changer d'emploi ? Il est trop vieux.

Le monde est une auberge en ruine :
Draps déchirés, sale cuisine...
On y gèle, il pleut sur les lits...
Pourtant, tu y passes tes nuits.

Le monde ? Un soûlard qui s'excite !
Il s'élançe dix fois de suite.
D'un bond il franchit mers et cols
Et s'étale à plat sur le sol.

À JULISKA

Triste est l'automne – ah ! saison du déclin...
L'air est sans voix, les feuilles envolées ;
Pourtant l'automne a son charme certain :
C'est la langueur des choses en-allées.

Tombe le fruit, qu'importe : il a mûri !
L'arbre a chanté. Qu'importe son silence !
Un linceul blanc recouvre la prairie ?
Qu'importe : son vert fut jadis intense.

Mais quelle pitié de voir se faner
Avant d'être éclos une fleur légère
Et d'ensevelir, à peine est-il né,
L'espoir d'un nouveau printemps sur la terre.

Ah ! Reviens joyeux autant qu'hier
Et console-toi, jeune cœur si tendre !
Porter la couronne du rude hiver,
Tes forces encor n'y sauraient prétendre.

János ARANY

SÁNDOR PETÖFI

Sept ans à peine se sont écoulés entre la publication de la première œuvre de ce météore des lettres hongroises et sa mort tragique, mais ils ont suffi à Sándor Petöfi (1823-1849) pour produire une œuvre de première grandeur et qui, tout de suite, a franchi les frontières de la Hongrie. Poète et révolutionnaire Petöfi disparaît le 31 juillet 1849 dans la bataille de Segesvár (aujourd'hui Sighișoara, en Roumanie) contre les Autrichiens. On n'a jamais retrouvé son corps. Mort à vingt-six ans, il a laissé une œuvre de 1.500 pages : poèmes lyriques, épiques, récits, notes de voyage, pièces de théâtre, articles... Cette somme marquera la poésie hongroise pour un demi-siècle.

LA GRAND'PLAINE

Az alföld (1844)

Mornes Carpates, que me font vos diadèmes
De pins, vos romantiques fastes étalés ?
J'ai beau vous admirer, ce n'est pas vous que j'aime,
Mon cœur ne hante pas vos monts et vos vallées.

En bas, où la Grand'Plaine est une vaste eau plate,
Je me sens mieux chez moi, c'est là mon univers ;
Mon âme d'aigle enfin de sa prison s'évade
Quand je vois l'infini de cet espace vert.

Alors je prends mon vol en songe et me déploie.
Loin, très loin de la terre, aux cieus je me hasarde,
Et l'image de la Grand'Plaine qui ondoie
De la Tisza jusqu'au Danube me regarde.

Sous un ciel de mirage agitant leurs sonnailles
Les cent troupeaux pansus de Kiskunság s'épandent ;
À midi, quand le seau tinte sur les rocailles,
Les doubles bras du large abreuvoir les attendent.

Des hordes de chevaux bondit la vague épaisse.
Leurs sabots dans le vent font jaillir des éclairs.
On entend les appels des hommes qui les paissent
Et le claquement sec des longs fouets dans l'air.

Près des hameaux, la brise doucement encense
Le blé en herbe, qui au front de l'horizon,
Est comme une couronne d'émeraude, et danse
Avec l'alacrité de la jeune saison.

C'est ici que les oies sauvages se rassemblent
Le soir, au crépuscule, au bord des marécages,
Et quand le vent se plaint dans les roseaux qui tremblent,
L'effroi les précipite en de lointains voyages.

À l'écart, au milieu de la puszta déserte,
Est une auberge solitaire. Son toit penche ;
Allant à Kecskemét, les brigands s'y arrêtent :
Ils ont soif quand ils vont aux foires du dimanche.

Près de l'auberge, un bois de trembles nains jaunit
Sur le sable jonché de chardons acérés.
C'est là que le vautour criard a fait son nid,
Sachant que les enfants ne l'y viendront troubler.

On voit pleurer la plante aux cheveux d'orpheline,
Et près d'elle trembler l'échinope, si bleue.
À leur ombre somnole au frais et dodeline
Le lézard bariolé quand le ciel est en feu.

Plus loin, où se confond le ciel avec la terre,
Les arbres des vergers sont bleus comme l'écume.
Plus loin encor, parmi cette pâle atmosphère,
Les clochers profilèrent leurs colonnes de brume.

Tu es belle pour moi, peut-être pour moi seul,
O ma Grand'Plaine où mon berceau s'est balancé.
Que m'enveloppe un jour mon aveuglant linceul,
Où l'on verra mon sombre tombeau se dresser !

MON IMAGINATION

Képzetem (1845)

Ah, que ne dit-on pas !
Mon imagination
Se traîne, paraît-il,
Et je ne saurais pas
La hisser jusqu'aux cimes.
Au vrai, à ras de terre
Elle va son chemin

Si telle est son envie
Et même il lui advient
De descendre plus bas,
Comme un scaphandrier
Va dans les profondeurs,
Et la voilà fouiller
Jusqu'aux tréfonds du cœur.
Mais quand je lui dis : « Vole
Et va sur les hauteurs »,
Elle prend son essor,
Chantant comme alouette,
Et si je l'encourage :
« Allons, plus haut encore ! »
Grâce à elle, je peux
Là-haut suivre les aigles.
Tous les aigles se lassent,
Mais elle est inlassable
Et sans peine elle atteint
Les ultimes nuées,
Mais les quitte bientôt
Pour s'en aller plus haut,
Aux voûtes du Ciel même.
Si le soleil s'éclipse,
Elle va le rejoindre
Et lui jette un regard
Qui lui rend à l'instant
Ses pompes obscurcies.
Mais ce n'est pas assez
Pour elle, et la voici,
Sans prendre de repos,
Qui saute encor plus haut,
Hop ! sur l'astre suprême !
Et là, où le divin
Empire atteint son terme,
De sa toute puissance
Invente un nouveau monde.

UNE PENSEE ME TOURMENTE

Egy gondolat bánt engemet (1846)

Une pensée me tourmente sans cesse :
Mourir au lit, sur un mol oreiller ?
Me faner lentement, comme l'œillet
Qu'un ver secret ronge tout à son aise ?
Me consumer comme un flambeau livide
Abandonné dans une chambre vide ?
Je ne veux pas de cette mort, mon Dieu !
Je n'en veux pas ! Je veux mourir d'un coup,
Arbre rompu par la foudre, debout,
Ou mis à bas par le vent furieux,
Ou bien rocher qui roule dans l'abîme
Dans le fracas de la nue et des cimes.
Les peuples las de se voir asservir,
Se lèveront un jour, sans prévenir,
La face en feu sous de rouges bannières
Où brillera cette devise fière :
« La liberté pour tous, sur cette terre ! »
Lorsqu'ils répandront ces mots claironnants
Partout, de l'Orient à l'Occident,
Pour le plus grand assaut contre les tyrans,
Alors je veux mourir au premier rang,
Et que mon cœur, au champ d'honneur déverse
À rouges flots le sang de ma jeunesse...
L'adieu joyeux qui emplira ma bouche,
Qu'il soit couvert par un fracas d'acier,
Par la trompette et le canon farouche !
Que les coursiers hennissant de triomphe
Foulent aux pieds mon cadavre et le rompent
Et qu'ils le laissent là, déchiqueté !
Enfin, mes os épars, qu'on les recueille
Lorsque viendra le jour des funérailles,
Quand aux accents des fanfares de deuil,
Sous les drapeaux de crêpe cravatés
On conduira vers leur commune tombe

Les héros morts pour toi, ô liberté du monde !

FEU

Tűz (1847)

Je ne veux pas comme le saule
Pourrir en quelque marécage.
Je veux flamber comme le chêne
Brûlé par le feu des nuages.

C'est le feu qu'il me faut ! Que l'eau,
Grenouilles et poissons y grouillent !
Et aussi les mauvais poètes
Qui coassent comme grenouilles.

O feu, c'est toi, mon élément !
Le froid, je l'ai connu souvent,
Mon pauvre corps en grelottait,
Mais toujours mon cœur fut brûlant.

Viens, belle fille, viens je t'aime !
De passion je brûle, viens !
Mais sois ardente, ou bien tu peux
T'en aller comme tu t'en vins.

Aubergiste, à boire ! J'ai soif !
Mais que ton vin soit pur ! Sinon,
Heureux seras-tu si je lance
Ta cruche au mur, non à ton front.

La vie n'est digne de son nom
Que si fille ardente l'on a.
Et vin ardent. Et puis encore
Des chansons – j'oubliais cela...

Chantez ! Mais des chansons brûlantes,
Car la langue il faut arracher
À qui chante de telle sorte
Que le cœur n'en est embrasé.

Je ne veux pas comme le saule
Pourrir en quelque marécage.
Je veux flamber comme le chêne
Brûlé par le feu des nuages.

HORRIBLES TEMPS

Szörnyű idő (1849). Dernier poème.

Horribles temps, horribles temps,
Et l'horreur toujours va croissant !
Tu as juré,
Ciel, on dirait,
D'exterminer tous les Hongrois !
Si nous saignons de mille endroits,
C'est que sur nous et sur nos armes,
La moitié du monde s'acharne.

Devant nous les coups et les cris !
Derrière – et c'est encore pis –
Voici la peste
Et tout le reste !
Des maux divins, peuple hongrois,
Tu as reçu ta part deux fois !
La mort à deux mains, à plein bras,
Sur tes frontières fauche ras.

Nous tuera-t-on jusqu'au dernier,
Sans qu'il en soit même épargné
Un seul qui conte
Ces temps de honte ?
S'il en est un, ce solitaire

Saura-t-il redire à la terre,
La nuit, le crime, et retracer
Comment tout cela s'est passé ?

Et s'il dit les événements,
Comme ils furent, fidèlement,
Qui pourra croire
Que cette histoire
D'horreur est bien la nôtre, hélas !
On prétendra que ce sont là
Les divagations sanglantes
Nées d'une cervelle démente.

Sándor PETÖFI

Poèmes extraits de *Sándor Petöfi*, présentation et choix de poèmes par Jean Rousselot, (éditions Corvina, 1971).

IMRE MADÁCH

Né le 20 janvier 1823 à Dolná Strehová (aujourd'hui, Aquatermal Strehová en Slovaquie), dans le nord de la Hongrie, et mort dans la même ville le 5 octobre 1864, Imre Madách est un gentilhomme campagnard qui a fait des études de droit et de philosophie à Pest, avant de devenir un petit fonctionnaire provincial. Il n'y a rien d'exceptionnel (contrairement à l'œuvre) dans cette existence. S'il a adhéré à la guerre d'indépendance hongroise de 1848 contre l'Autriche, il ne put s'engager dans l'armée nationale à cause de sa santé fragile (maladie de cœur). Il prouve malgré tout son courage en cachant le secrétaire de Lajos Kossuth (Président du Comité National de Défense) ; ce qui lui vaut d'être emprisonné en 1852. Madách, dont la vie privée fut dominée par des femmes (une mère possessive et une épouse volage, dont il finit par divorcer), devint pour la fin de ses jours Député au Parlement. De bonne heure, il s'était intéressé à la littérature et particulièrement au genre dramatique. Il doit sa renommée à son chef-d'œuvre, *La Tragédie de l'Homme*, poème dramatique de cinq mille vers en quinze tableaux, qui met en scène Adam, Ève et Lucifer, à travers diverses périodes historiques. « Les visions qui sont venues favoriser Imre Madách et dont il a nourri *La Tragédie de l'Homme*, qu'elles représentent l'avenir de l'homme, de la terre et du Cosmos ou qu'elles recommencent la genèse du monde et le

processus de l'histoire, ont la coloration et le relief étranges, la force d'inscription, voire de percussion mentale de celles d'un Dante, d'un Shakespeare, d'un Goethe, d'un Milton, d'un Blake, d'un Hugo et autres grands voyants – ou grands témoins ou grands acteurs – de l'histoire de l'esprit », a écrit Jean Rousselot.

LA TRAGÉDIE DE L'HOMME

(Extrait. Onzième tableau, À Londres)

Londres. Une foire entre la Tour et la Tamise. Une multitude bruyante et bigarrée. Adam, vieilli, se trouve avec Lucifer sur un des remparts de la Tour. Le soir tombe.

LE CHŒUR

(Mêlé à la rumeur de la foule et accompagné par une musique sourde).

La vie est un flot en rumeur.
Chaque vague est un nouveau monde:
Pourquoi plaindre celle qui meurt
Et trembler pour celle qui monte?
Tu es plein d'angoisse, aussi bien
Quand la foule engloutit un être
Que lorsque des millions d'humains
Sont anéantis par un maître,
Tu plains le poète aujourd'hui;
Demain, le savant t'apitoie
Et, dans des systèmes réduits,
Toutes les vagues tu les ploies;
Mais tu as beau t'exténuer,
C'est de l'eau, toujours, que tu puises
Et la mer, avec majesté,
Toujours gronde, rit et s'irise...
Laisse la faire et, crois-le bien,
La vie, de ses propres rivages,
Sera toujours maîtresse. Et rien,
Dans ce combat neuf et sans âge,
Toujours le même, ne se perd.
Entends cet envoûtant concert !

ADAM

J'atteins l'objet de mes vœux éternels !
Je marchais dans un labyrinthe. Enfin,
La vie s'offre tout entière à mes yeux.
Que son chant est beau ! Qu'il est stimulant !

LUCIFER

Il est beau quand on l'entend d'en haut. Tel
Un chant d'église qui monte. Accents rauques,
Gémissements et soupirs, tout cela
Se confond en harmonie. C'est ainsi
Que Dieu lui-même l'entend. C'est pourquoi
Il croit que son œuvre est bonne. Ici-bas,
La musique en est tout autre... C'est que
L'on y perçoit le battement des cœurs.

ADAM

Ah, sceptique éternel ! N'est-il pas vrai
Que ce monde est plus beau que tous les mondes
Où nous avons ensemble séjourné ?
Les barrières pourries, les noirs fantômes
Et les pièges maudits que le passé
Tend au futur sous un masque de gloire,
De tout cela, il ne reste plus rien.
Désormais, l'homme à son gré peut agir,
Immense et libre est le champ devant lui.
C'en est fini du temps des Pyramides
Et des esclaves !

LUCIFER

À telle hauteur,
Nul n'eût perçu davantage, en Égypte,
Les plaintes des esclaves, sans lesquelles
Ces ouvrages te sembleraient divins !

Conviens aussi que, vu d'en haut, le crime
Des citoyens d'Athènes, sacrifiant
Le plus noble d'entre eux, se justifie
Puisqu'il sauva leur ville ! Oui, vues d'en haut,
Les choses sont ainsi, quand on méprise
Les pleurs de femme et les autres sottises.

Imre MADÁCH

(Extrait de *La Tragédie de l'Homme*, Budapest, Corvina, 1966).

ENDRE ADY

Endre Ady (1877-1919) ne s'est jamais complètement habitué à Budapest et ne s'est senti à l'aise qu'à Paris. Figure de proue, il fut le porte-drapeau des écrivains groupés autour de la revue *Nyugat (Occident)*, et la tête de turc des traditionnalistes et des conservateurs. Dans sa poésie comme dans ses articles, Ady ne cesse de stigmatiser le régime semi-féodal qui a subsisté en Hongrie, avec sa corruption et son attitude méprisante à l'égard des peuples non magyars vivant sur le sol hongrois. La guerre mondiale, qu'il a tant redoutée, trouve en lui un adversaire résolu. Sa santé ruinée par les excès de sa vie dérégulée, il meurt en 1919, après avoir assisté à la débâcle du régime tant honni et à la révolution – celle d'octobre 1918 – qu'il avait appelée de tous ses vœux. Sa poésie eut un énorme retentissement en Hongrie et, après sa mort, elle fut souvent traduite à l'étranger avec plus ou moins de bonheur.

JE VOUDRAIS TE GARDER

L'amour me rend fou, ces baisers trop vrais,
Ce total accomplissement,
Cette bonté, cet abandon parfait.

Chu sur ton sein, de désirs tout empli,
Je t'en prie, ma dame, en pleurant :
Repousse-moi, chasse-moi dans la nuit !

Quand mes lèvres sont un brasier ardent,
Que les tiennes s'aillent glaçant !
Broie-moi et piétine-moi en riant !

Les désirs vifs ne sont que des bourreaux,
Maudit soit le si beau présent !
Je te quitte... Je te désire trop.

C'est sur le lit parfumé du passé
Que, trop loin pour que je l'atteigne
Je veux ton corps brûlant de volupté.

Je voudrais pour moi seul te conserver :
Et je te donne une gardienne :
La distance, mère de la beauté.

Afin qu'en mon cœur demeure un grand rêve :
Celui d'une femme qui m'aime,
Et que je désire à jamais, sans trêve...

PARIS, MON MAQUIS

Je m'arrête, haletant... ô, Paris, ô, Paris.
Fourré gigantesque, broussaille humaine.
Du Danube braillard, la horde des pandores
Peut me suivre à son gré ;
Le maquis me cache et m'attend la Seine.

Énorme est mon péché ! Immense ! C'est mon âme.
Voir de loin, oser, voilà mon péché.
Je suis un renégat de la race d'Álmos.
L'armée scythe qui empeste
L'Iran voudrait m'envoyer au bûcher.

Qu'ils viennent. Sur le cœur de Paris, je me couche
Tout ébahi, libre, bien à l'abri.
Le dernier hors-la-loi hongrois qui s'est enfui,
Dans le maquis riant
Se terre, englouti par des fleurs de pluie.

C'est là que je mourrai, et non sur le Danube.
D'affreuses mains ne cloront pas mes yeux :
M'appellera la Seine. Alors je sombrerai
Par une nuit muette,
Au néant triste, immense et ténébreux.

Que geigne la tempête et crisse la broussaille.
Que la Tisza sur la plaine déferle.
La forêt des forêts me couvrira toujours
Même mort, je serai
Caché par Paris, mon maquis fidèle.

POUR PRENDRE CONGÉS

Cent fois brisé déjà, que ce charme le soit
Pour la cent-et-unième et la dernière fois !
Je te renvoie ! – Cela au cas où tu croirais
Que j'aie encor besoin de te donner congé !
Cent fois frappé du sort, je veux sur tes genoux
Jeter le seigneurial manteau de mon oubli.
Prends-le, car il va faire encore bien plus froid !
Prends-le, endosse-le, car j'ai pitié de nous,
De ce combat honteux, vraiment trop inégal,
Et de te voir si veule et de je ne sais quoi...
Bref, je ne plains que toi, qui es la seule à plaindre.

Depuis quand, en secret, courait ce train fatal ?
Que de fois pour dorer un peu ta destinée
T'ai-je fait le faux don de psaumes à Lédà,

Conçus en vérité pour les belles des belles !
Je n'ai rien pris de toi, qui ne m'as rien donné.
Moi je t'ai fait cadeau, gentiment, d'ardeurs feintes,
Allumées aux baisers d'autres femmes que toi ;
C'étaient ces amours-là que tu buvais sur moi !
Et je te remercie pour toutes ces étreintes
Pour toutes ces Lédas que j'ai pu posséder !
Je dis merci... C'est tout ce que peut faire un homme,
Lorsque, las, il franchit l'ennui d'un vieux baiser.

Je ne te cherche plus depuis bien des années
Dans le mouvant passé, dans le présent confus,
Il y a si longtemps que je t'ai dit adieu,
Sur ton étroit chemin futur de femme-esclave !

FIDÉLITÉ À CENT FIDÉLITÉS

Des secrets tus cents fois et des jeux hypocrites,
J'ai été le héros, le vagabond sensé.
J'affronte de nouveau tes périls, vérité !
Larves, ruses, replis, méandres, venez vite
Me secourir – et vous, cavernes et halliers !

Celui qui fut cent fois libres sous cent formes,
Portant masques nouveaux sur de nouveaux regards,
Perdu dans le secret, qu'il vive en trichant, car
Il est plus riche encor que n'importe quel homme
Et seul tu es unique, ô mendiant sans fard !

Brillez, regards trompeurs, brillez ! Et vous mensonges
Doux miel, alertes mots joliment déguisés
Coulez avec éclat, courageux et rusés
Que pour chacun je sois quelqu'un d'autre qui songe,
Et change quand il veut, libre et sans fiancée.

Que moi-même je sois trompé par mes paroles,
Que chercher qui je suis, dans la joie, me harcèle !
Et que, dans cent débats et cent formes nouvelles
S'éparpille mon être – opulent mais difforme –
À cent fidélités ici-bas seul fidèle.

DANS LE CRIBLE DU TEMPS

Avec un crible gigantesque,
Le Temps vanne, vanne sans cesse.
Il ramasse à poignées des mondes
Et les crible avec allégresse,
Seuls s'en affligent ceux qui tombent.

Ceux qui tombent l'ont mérité.
Le temps ne prend pas en pitié
Les nations qui se dessèchent
Les vies brisées de sales fièvres.
Nul dommage, si cela crève !

Passe en moi, verbe des prophètes !
Ceux qui s'en vont avec l'épeautre,
Du passé mort sont les apôtres
Non les moissons des jours à naître.
Peuples essoufflés ! Idées blettes !

Que tout ce qui se flétrit meure !
(C'est le chant des nouveaux prophètes)
Seul le temps à jamais demeure.
La tombe aux peuples paresseux
Voire aux Loths purs qui sont en eux !

Peuple qui manques ton destin,
Et moi-même qui suis des tiens,
Il est donc juste et nécessaire

Que le grand crible nous enterre :
Au Temps nous n'avons pas su plaire.

J'ÉTAIS PRÉDESTINÉ

Je porte en moi tout un quintal de rêves
Et, comme un lourd fantôme étincelant,
Les spectres d'aujourd'hui, je les observe.
Et je regarde, et je jauge en priant.

Si je trébuche sous le poids d'un rêve
(Et ces temps-ci les rêves sont bien lourds)
Toujours je crois lorsque je me relève,
Avoir le goût de la vie dans la bouche.

Avoir le goût de la vie dans la bouche...
Et, loin du sang qui coule de mon cœur,
Je vois aussi d'autres ruisseaux qui bougent.
C'est à mon sang qu'ils ont pris leur couleur.

Haut campé suis-je, il me semble ! Et solide
Le socle où je me tiens, vertigineux :
Grands fûts de bronze, idoles granitiques...
C'est que je suis sur la tête d'un dieu.

Debout, j'attends et je guette, effrayé
Car au futur nulle foi je n'accorde.
Comme au printemps les rivières gonflées,
Très largement mes douleurs me débordent.

Mais, me tenant sur la tête d'un dieu,
J'arrive à supporter l'insupportable.
Te supporter toi-même, je le peux,
Mon cœur, chaudron méchant et redoutable.

Subtil outil, grand' poste diabolique
Je fus chargé par avance de dire
L'horreur des temps que nous sommes à vivre
Et celle aussi des temps qui vont venir.

Endre ADY

(Poèmes extraits de *Endre Ady*, par György Rónay, Seghers/Corvina, 1967).

MIHÁLY BABITS

Mihály Babits (1883-1941) fut, avec Endre Ady, l'un des membres les plus éminents de la première génération de *Nyugat*, à laquelle il collabore dès 1908. Pendant la Première Guerre mondiale, pacifiste comme Ady, il publie un poème qui provoque la saisie de la revue et lui vaut d'être mis d'office à la retraite comme enseignant. La Commune hongroise de 1919, le nomme ensuite professeur à l'Université de Budapest. Profondément attaché au catholicisme, Babits n'avait pourtant rien d'un militant. Devenu membre du comité de rédaction de *Nyugat*, il codirige la revue dès 1917 et ce, jusqu'à sa mort en 1941. Marié à la poétesse Sophie Török, il joue dans la vie littéraire hongroise un rôle de premier plan, incontournable. Mais du fait de cette situation, il est en butte à des attaques venimeuses. Poète étincelant et virtuose, mais aussi romancier, essayiste, Babits fut également un grand traducteur (Dante, Shakespeare, Baudelaire, Poe...)

ÉPILOGUE

Je suis mon seul héros, de poème en poème
Sur moi se clôt mon chant ainsi qu'il s'est ouvert.
Je voudrais enfermer le monde dans mes vers,
Mais je ne parviens pas à sortir de mon thème.

J'en arrive à penser qu'il n'est rien hors moi-même
Ou Dieu seul sait le reste ! – en ce vaste univers,
Noix aveugle en sa coque recluse – et que faire ?
J'attends que l'on me casse, et ce m'est honte extrême.

De mon cercle magique, impossible de fuir !
Seul le trait de mes vœux vole vers l'avenir
Mais ce que l'on pressent nous trompe et désespère...

Je suis seul avec moi. Mon être est ma prison,
Car, je demeure, hélas ! ma cause et ma raison,
L'alpha et l'oméga de mon vocabulaire !

(1908)

MORTS À JAMAIS, LES BEAUX JOURS DE SAPHO

La poésie se meurt. Nos mains hardies
Ont dévasté le cœur de violon
De cette frêle enfant, et l'ont brisé
Pour en tirer des sons trop violents ;
Elle ne peut aujourd'hui que gémir
Comme un mourant. Ses plaintes sont sans rythme,
On n'y saisit nul mot, nulle syllabe ;
Le cœur chantant et l'esprit clair se taisent,
On n'entend plus que les poumons qui geignent,
Des bruits de gorge ou des flancs qui palpitent.
Elle se meurt et l'époque est muette.

À qui parles-tu ? On dit que ton cri
Doit être celui de millions d'humains ;
Chacun est ton frère ! Et l'on n'a que faire
De tes cris à toi ! Mais est-il un frère,
Dieu, celui pour qui la plainte d'un frère
N'est qu'un faible écho de son propre cri ?
Ah ! monde égoïste, où seuls sont communs
Chaos bégayant – délire et misère,
Le reste n'étant qu'exil et silence !
La poésie meurt, et l'amour demeure
Aussi muet qu'un baiser de colombe.

O ma chérie, ce chant est pour nous seuls !
Morts à jamais, les beaux jours de Sapho !
Embrasse-moi. La poésie se meurt.
Se taire à deux, c'est couvrir la tristesse.
L'homme, jadis, était humain ; son cœur
Un cœur de frère – à l'homme s'abreuvait.
Vois-le qui broute en troupeau son ennui !

Sois un îlot. Résiste. Le soleil
D'un noir marais peut surgir. Du cocon
Le plus étrange, un papillon peut naître !
Qui sait ! Les dieux meurent, mais l'homme vit...

(1922)

Mihály BABITS

DEZSŐ KOSZTOLÁNYI

Venu à Budapest pour y poursuivre ses études à l'Université, Dezső Kosztolányi (1885-1936) se lia d'amitié avec Babits et Juhász, les futures étoiles de *Nyugat*. Lui aussi entre tout jeune à la revue dont il devient un des collaborateurs les plus dynamiques. Atteint, dès 1933, d'un cancer des gencives, sa vie ne sera plus qu'une lutte désespérée contre la mort. Peu de poètes hongrois sont allés aussi loin dans la peinture de la douleur et ont ressenti plus cruellement l'angoisse de la mort. Maître de la langue et traducteur inspiré de la poésie, il fut en même temps un prosateur et un romancier remarquable, l'un des meilleurs stylistes de la littérature hongroise.

LE PEUPLE TRISTE DE PEST

Ah ! comme j'aime ce triste peuple de Pest,
Qui va se promenant dans son faubourg, en veste
Trouée, le dimanche après le repas,

Et muse, l'émerveillement peint sur sa face,
Devant les grands cafés bruyants et tout en glaces,
Ou bien les affiches des cinémas.

Et souvent, je me dis : c'est un péché commettre
Que vivre sans le voir, sans lui parler, et d'être
Suspendu à des rêves gracieux.

Alors, quand revient le dimanche solitaire,
Je m'en vais, repentant, par ces mornes artères,
Dont l'hiver fait un dédale boueux

Ici, on vit dehors, bravement, sans attache,
La chaussure éculée, à moins qu'on ne se cache,
Taciturne, dans quelque pauvre bar.

Les filles affamées, qui sont ici l'image
De l'amour : orphelines, saintes hors d'usage,
Attendent, sous les becs de gaz blafards.

Qui demande à voir leurs ténébreuses mansardes
Et si elles ont des oreillers ? Qui regarde
Et connaît le triste peuple de Pest ?

De la terre, j'ai vu le cœur sanglant : c'était
L'ouvrier fiévreux et maigre qui tirait
Sur un mauvais cigare qui empeste...

Où que j'aille, toujours je reviendrais ici
Et si loin que je vole, humble peuple maudit,
De ta souffrance, je serai le cri,

Puisque ton chemin n'est pavé que de douleurs
Puisque de tes yeux sort sans fin le flot des pleurs
Puisque ton triste sol, c'est mon pays.

(1924)

Dezső KOSZTOLÁNYI

LAJOS KASSÁK

Simple ouvrier dans sa jeunesse, Lajos Kassák (1887-1967) entreprend, avant la Première Guerre mondiale, un tour d'Europe qui le mènera successivement, et presque toujours à pied, en Autriche, en Allemagne, en Belgique et en France. Découvert par l'équipe de *Nyugat* à son retour en Hongrie, il s'orientera très vite vers des voies nouvelles. En 1915, il fonde la revue *A Tett (Action)*, qui n'a qu'une vie éphémère, la revue étant interdite en 1916, en raison de ses positions antimilitaristes; Kassák tente une nouvelle expérience avec *Ma (Aujourd'hui)* qui, de 1916 à 1925, deviendra l'organe de l'Activisme, l'avant-garde littéraire hongroise, puis *Dokumentum* de 1926 à 1927. Après la chute de la Commune hongroise de 1919, il se réfugie à Vienne où, pendant sept ans, il réussit à vivre de sa plume et de sa peinture. Dans les publications qu'il dirige il suit avec attention les nouveaux courants artistiques et notamment l'expressionnisme, le futurisme, le cubisme, le dadaïsme, le surréalisme, et il popularise de bonne heure l'œuvre de Picasso, de Léger, de Delaunay. Mais au sein de toutes les expériences, il sait garder sa personnalité. En 1927, il rentre en Hongrie, où sa qualité de social-démocrate lui crée des ennuis avec les autorités. Il est plusieurs fois traduit devant les tribunaux pour délit d'opinion. Vingt ans plus tard, en 1949, en butte aux attaques des sectaires, il devient un proscrit. On ne recommencera à le publier et à l'exposer qu'après 1956. Par son influence – il a notamment été l'un des maîtres d'Attila József –, par le rayonnement de sa personnalité et par son tempérament de lutteur, Kassák apparaît comme l'une des figures les plus importantes de la littérature hongroise du XXe siècle.

CONFIANCE EN LA LIBERTÉ

De notre cour je monte droit vers la colline
Quand brille le soleil, quand parmi les buissons et les
arbustes en bourgeons
La douce brise de mai flotte comme une musique.
Comme le cœur de l'homme s'apaise et s'emplit de
confiance
Lorsqu'au milieu de chagrins et de soucis constants, ne
serait-ce que quelques heures,
Il vit selon ses propres lois et se moque de l'ironie et des
calomnies dont on l'abreuve,
Parce qu'il aime la pureté et accomplit sa tâche mieux que

d'autres.

C'est ainsi que, dans la lumière du matin, mes prétendus crimes

Se transforment en vertus, du moins pour moi...

Et déjà je nourris l'espoir de ne pas crever dans le fossé.

Je ne dis rien à haute voix, mais l'herbe la plus menue
Comprend mes soucis, mes joies, mes amertumes,
Comme, moi aussi, je comprends tout et m'identifie à toute chose.

Mes lèvres sont gercées, mais ce n'est pas de gloire dont j'ai soif, ni de pouvoir,

C'est de quelques paroles amicales, d'une poignée de main encourageante

Pour ne pas trébucher sur la route que j'ai choisie,

Pour avoir des poumons solides et des muscles faits pour les distances,

Pour que l'oisiveté ne m'enfoncé pas dans le marécage

Où les squelettes jaunis de tant d'espoirs et de volontés

Gisent sous l'eau morne et déserte.

Autant que le pieux abandon, la résistance crâne peut aussi être une vertu.

Je suis de ceux qui ne tirent pas la charrette en arrière,

Mais foncent en avant en brandissant le drapeau de la révolte

Et proclament sans équivoque

Ce qui leur est dicté par leur cœur.

De l'autre côté de la colline, je redescends

Pour voir, par ce beau soleil, d'autres régions inconnues

Où mon imagination, qui voudrait créer,

Trouvera des formes à prendre

Dans les milliers de miracles de la réalité.

Lajos KASSÁK

(Poème extrait du dossier *La Révolte de la Hongrie* in *Les Temps Modernes* n°129/131, 1957).

LÓRINC SZABÓ

Fils de hobereaux ruinés – son père était chauffeur de locomotive – Lórinç Szabó (1900-1957) fait des études de Lettres et ne tarde pas à être découvert par *Nyugat*. Babits, notamment, le considère comme son fils spirituel et l'admet à traduire avec lui et Árpád Tóth, *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire. Leurs routes se sépareront par la suite. Szabó est alors l'un des poètes les plus remarquables de sa génération et il jouit d'un grand ascendant. Pendant plus de vingt ans il gagne sa vie comme journaliste, sans négliger ses activités de poète et de traducteur. D'abord attiré par la gauche, il se laisse glisser un temps vers une certaine droite nationaliste, ce qui lui vaudra de connaître le purgatoire au lendemain de la guerre. Maître de toutes les techniques sa poésie nerveuse et toujours savamment construite témoigne, plus encore que de virtuosité, de la plus authentique inspiration.

LA BIENHEUREUSE

Elle était laide, et bien sale, et bien pauvre.
Pour prendre un billet, d'où venaient ses sous ?
Mystère ! Mais elle était dans le tram,
Cette bienheureuse, à côté de nous,
Au bras de son amant silencieux.
Celui-ci, comme elle, et tant d'autres pauvres,
Mourrait au travail – à moins qu'il ne meure
De n'en pas trouver ! – un jour ou un autre...
Par cette nuit glacée, je la fixais,
Tout autant qu'un chien, étrangère à moi :
Comment peut-on être aussi misérable,
Et, tout de même, avoir l'air plein de joie ?

Tous deux étaient laids, bien sales, bien pauvres.
De plus, affamés sans doute ! Et, d'horreur
Et de pitié, l'on aurait dû pleurer !
Quoi, l'on veut encor voir un tel malheur ?
Oui, l'on aurait dû pleurer de pitié !
Mais c'est nous qui étions pitoyables...
Nous, en vérité, lampes sans contact,

Fer rouillé, moteurs inutilisables...
Alors que ces deux prolos étaient, comme
Un même appareil, branchés l'un et l'autre
Sur l'électricité transcendante.
D'un monde qui est au-delà du Nôtre.

Nous étions, ici, gens de toute espèce,
Mais nul n'était plus misérable qu'eux !
C'était vraiment une ironie divine
Qu'à ce point-là ils pussent être heureux !
Leurs corps flambaient, leurs visages brillaient.

De l'amour ils proclamaient le pouvoir !
Grâce, force, esprit, argent ? Inutile !
Plus bel élan ne se peut concevoir...
Oui, c'est cela que, d'un regard, chacun
Disait à l'autre et seulement à lui.
Ils descendirent du tram, tels deux anges ;
Leurs bouches, déjà, jointes dans la nuit.

Le wattman démarra. Nous emporta
Le tramway qui étincelle et qui gronde.
Mon bonheur passé, puis-je en être honteux ?
Je ne suis plus heureux : voilà ma honte.
Je regarde au loin la terre et le ciel.
Le monde entier n'est qu'un chaos bestial.
Où, vers comme nous – famille éternelle –
Grouillent avec nous les troupeaux d'étoiles.
Pourquoi ce dégoût ? Fuis, orgueil ? J'ai froid...
J'emporte chez moi ma mort qui commence
Et l'universel message me frappe
Comme la chaleur d'une étable immense.

Lórinç SZABÓ

(Poème extrait du dossier *La Révolte de la Hongrie in Les Temps Modernes*
n°129/131, 1957).

ATTILA JÓZSEF

Fils d'un ouvrier savonnier et d'une blanchisseuse, Attila József (1905-1937) fut ce qu'on appelle aujourd'hui un poète engagé : il milita dans les rangs du Parti communiste clandestin, d'où il fut exclu entre autres pour avoir préconisé un front commun contre le fascisme avant que le Parti eût pris lui-même le virage. Il fonda alors, avec Ignotus et François Fejtő, une revue intitulée *Szép Szó (Argument)* où il continua la lutte idéologique par des poèmes et des articles. Réduit à une existence misérable, rejeté dans un isolement que rendait de plus en plus tragique la montée du fascisme, le système nerveux ébranlé, le poète en arriva à ne pas voir d'autre issue que la mort et mit fin à ses jours en décembre 1937 en se jetant, à trente-deux ans, sous un train. Attila József avait fait son apparition dans les lettres hongroises comme Rimbaud avait fait la sienne dans les lettres françaises : en adolescent bruyant, gouailleur et irrespectueux. Au fond, c'est un rebelle type qui se rebellera toujours contre la convention sociale, morale, mentale, quelle que soit l'étiquette – fût-elle révolutionnaire – sous laquelle cette convention s'offrirait à ses yeux perçants et à ses crocs aigus ; c'est un insurgé, c'est un « anarchiste ». Attila József est à la fois dans sa ligne – adhésion à la substance même de sa vie – et dans la tradition de la poésie hongroise du passé, où entrent à parts égales la satire et la douceur, la mélodie et le sarcasme, la truculence et la révolte, l'étrangeté et le bon sens matois. Quand, retrouvant la voix de Petőfi, il devient le chantre d'un peuple en lutte contre le fascisme, il n'est pas moins conséquent avec lui-même, fils d'ouvrier, prolétaire en faux-col, et c'est encore en homme conséquent qu'il donne à tout ce qu'il écrit, « chanson de porcher » ou lamento d'orphelin, ode révolutionnaire ou sanglot d'amant déçu, la même forme pure, sans concession, où les conquêtes dialectiques et poétiques proprement dites de son temps, sont intelligemment assimilées.

CŒUR PUR

Sans père sans mère, seul,
Sans berceau et sans linceul,
Je suis sans Dieu, sans patrie
Sans baisers, sans bonne amie.

Trois jours que je n'ai mangé,
Peu ou prou, gras ou léger !
Mes vingt ans, ma force grande
Mes vingt ans, je veux les vendre !

Si personne n'est client,
Le diable, lui, me les prend !
D'un cœur pur, je cambriole !
Je tuerais aussi, parole !

On m'attrape et l'on me pend.
En sol béni l'on m'étend.
Désormais mon cœur superbe
De la mort engraisse l'herbe.

CONSOLATION

Ne te laisse pas aller, mon vieux frère !
Ta peau, ne la confie pas au marchand
Qui, pour acheter les biens de la terre,
Vend jusqu'aux nuages du firmament.
On verrait plutôt un poil de caniche
Sauver un malade en danger de mort,
Que se mettre en quatre pour nous un riche
À jamais étranger à notre sort.

Celui qui mord, s'il mord c'est pour son compte
Et c'est pour mordre que sont nées les dents.
Peux-tu vouloir lorsque la faim te ronge,
Emprunter ses crocs au fauve puissant ?
Toi qui a froid, pourras-tu t'en remettre
Aux murs décorés de cimes alpestres,
De pommiers en fleurs, de femmes en peau ?

Pourrais-tu le croire ? Son doux cigare
Est un bâtonnet d'encens endormeur.
Assis bien à l'aise dans sa baignoire,
Il se rembrunit devant nos malheurs.
Il prend un paquet de « Balkan » l'entame
Pour nous qui avons charrié son charbon.
Nos peines, vraiment, ont touché son âme...
Mais s'en charger ? Il n'est pas fou, voyons !

Ne sois pas dupe, et allons, mon vieux frère,
Côte à côte dans l'hiver et le gel.
Le gel en fondant devient boue sur terre...
Mais les « meurt de faim » nous suivent, fidèles !
Si sur nos cors quelqu'un méchamment bute,
Si nos pieds sont enflés dans nos souliers,
Tu l'as voulu ! La vie est une lutte.
Ta confiance, il faut la mesurer.

ÉVEIL

L'aurore délie le ciel de la terre.
À son appel tendre et doux s'élevant,
On voit tourbillonner dans la lumière
Tout un essaim d'insectes et d'enfants.
Pas la moindre brume dans l'air, où luit
Le flot léger d'un miroitant frisson.
Sur les arbres, comme des papillons,
Les feuilles se sont posées dans la nuit.

Dans mon rêve, j'ai vu se mélanger
Des images bleues, et jaunes, et rouges...
L'ordre le veut ainsi, ai-je pensé ;
Pas un seul grain de poussière ne bouge
Pour le troubler... Mais déjà fond ce rêve
Dans cet univers où l'ordre est de fer.
La lune en moi brilla alors qu'il fait clair,
La nuit, dans mon âme, un soleil se lève.

Nourri de pain – quelquefois ! – je suis maigre.
Parmi ces êtres bavards et légers,
Je cherche en vain ce qui est moins précaire
Et ce qui est plus sûr que le jeu de dés.
Pour flatter ma bouche, pas de rôti !
Pour flatter mon cœur, pas d'enfant non plus !
Le chat a beau faire : on n'a jamais pu
Dehors et dedans prendre la souris !

Comme un tas de bûches qu'on a fendues,
Le monde gît, sur lui-même entassé,
Et cet amas des choses confondues
Est si étroitement serré, pressé,
Qu'est marquée d'avance la moindre place.
Ce qui n'est pas, sera demain buisson ;
Ce qui sera, produira floraison ;
Et ce qui est, tombe en loques éparses.

Auprès de la gare des marchandises,
Je m'étais blotti au pied d'une souche,
Comme un bout de silence. L'herbe grise,
Douce-amère, me caressait la bouche.
À moitié mort, je guettais les pensées
De l'homme de garde. Obstinée, son ombre
Sautait du wagon taciturne et sombre
Sur le charbon tout luisant de rosée.

C'est en moi que réside la souffrance
Mais les raisons de mon mal sont dehors.
Ta plaie, c'est ce monde en incandescence.
Mais c'est ton âme que la fièvre mord.
Si ton cœur se révolte, tu restes
Esclave, et si tu veux te libérer,
Ne va pas, par caprice, édifier
Un toit où s'installe un propriétaire.

Du fond du soir j'ai levé mon regard
Vers la crémaillère du ciel. Là-bas,
Avec les fils lumineux du hasard,
Le métier du passé tissa ses lois.
Plus tard, au fond des vapeurs de mes rêves,
J'ai regardé le ciel une autre fois ;
Alors j'ai vu que le tissu des lois
En quelque endroit toujours s'éraïlle et crève.

Silence à l'affût... une heure qui tinte...
Ma jeunesse, allais-je la retrouver ?

Entre quatre murs de ciment qui suintent
M'imaginer un peu de liberté ?
Mais au contraire, au-dessus de ma tête,
Quand je me levai, je vis le Chariot
Et la Voie Lactée qui brillaient là-haut,
Comme les grilles des prisons muettes.

J'ai entendu parfois le fer pleurer,
J'ai entendu parfois rire la pluie,
J'ai vu aussi se fendre le passé ;
Les faux-semblants seuls ici-bas s'oublent...
Tout ce que je peux, c'est aimer – et j'aime –
Par des fardeaux trop pesants accablé.
Conscience en or, à quoi bon forger
Une arme, avec ton pur métal lui-même ?

Seul peut devenir un homme, celui
Qui est orphelin de cœur et de corps,
Qui sait que la vie déposée en lui
Est un simple supplément à la mort,
Et qu'il doit, n'importe quand, la remettre,
Comme l'objet trouvé que l'on conserve ;
Celui qui n'est enfin, ni pour lui-même
Ni pour personne d'autre : Dieu ou prêtre.

Le bonheur, un jour, je le vis. C'était
Un quintal – et plus – de chair blonde et douce.
Dans l'herbe de la cour, il titubait
Avec un sourire crépu. Sa couche,
Il l'a choisie dans une flaque chaude
Puis, grommelant, cligna des yeux vers moi.
Je le vois encore aujourd'hui, ses soies
Frôlées par un rai de soleil qui rôde.

J'habite près de la gare. Les trains
Vont et viennent sans cesse. Je regarde
Les carreaux vifs voler avec entrain

Dans les filandres de la nuit qu'ils cardent.
Ainsi les jours clairs poursuivant leur route
Foncent à travers l'éternelle nuit.
Or, à chaque éclair du convoi, je suis
Celui qui, là-bas, se penche et écoute...

(1934)

CELA FAIT MAL

Contre la mort
Qui te guette dedans dehors
(Pauvre souris qui craint partout le piège),

Ton seul abri,
C'est la femme que tu chéris.
Ses bras, ses genoux, ses seins te protègent.

Mais le désir
N'est pas seul à t'envahir
C'est ta faim d'aimer, aussi, qui te pousse !

Pour cela même,
Tous embrassent celle qu'ils aiment,
Tant que la mort n'a pas éteint leur bouche.

Devoir, aimer,
Double fardeau ! Trésor doublé !
Mais celui qui aime et qui aime en vain,

Est sans patrie,
Exposé à tous les périls
Comme un animal qui fait ses besoins.

Pas d'autre issue
Quand bien même tu aurais pu
Tuer ta mère avant de quitter son sein :

Or, elle existe,
Celle qui comprend ces mots tristes !
Loin d'elle, elle m'a rejeté pourtant !

Je n'ai de place
Chez les vivants. Ma tête lasse
Bourdonne, agitant soucis et tourments.

Comme un hochet
Tinte dans la main d'un bébé
Qui le fait sonner dans sa solitude.

Que faire, enfin,
Pour elle et contre elle au besoin ?
Je le devinerais sans honte aucune...

Hélas ! Le monde
Rejette ceux à qui le songe
Fait peur, et qu'aveugle un soleil qui brille.

Comme le fait
Un couple heureux, de ses effets,
De la culture je me déshabille.

Où donc est-elle
Pour me laisser ainsi qui bêle,
À l'abandon, charrié par la mort ?

En même temps
Souffrent l'accouchée et l'enfant !
D'être partagé le tourment s'endort !

Mais, quant à moi,
Le chant douloureux que voilà
Me sera payé et ça c'est infâme.

Secourez-moi !
Vous, les gamins, où qu'elle soit,
Que votre œil crève, s'il voit cette femme !

Vous, innocents,
Dont la botte écrase les flancs,
Hurlez donc vers elle : cela fait mal !

Vous, chiens fidèles,
Que la roue broie et écartèle,
Aboyez vers elle : cela fait mal !

Femmes enceintes,
Avortez et jetez vos plaintes
Et vos pleurs vers elle : cela fait mal !

Gens qui passez,
Tombez en arrière, cassés,
Et geignez vers elle : cela fait mal !

Et vous, les gars,
Dressés en un mortel combat,
Pour la femme criez : cela fait mal !

Chevaux et bœufs,
Qu'on châtre pour asservir mieux,
Plaiguez-vous à elle : cela fait mal !

Vous, les vivants,
Vous qui tremblez sous les tourments,
Flambent vos toits, vos blés, votre bétail !

Tous calcinés,
Quand elle dort, venez crier
Autour d'elle avec moi : cela fait mal !

Que cela l'obsède
Sa vie durant ! Le meilleur d'elle,
C'est pour son confort qu'elle le refuse,

Dedans dehors,
Privant ma vie blessée à mort
De ce qui fut son tout dernier refuge.

On dit...

Je naquis un couteau dans la main. On s'étonne,
On dit que cela ne se peut...
Puis, je pris une plume : un couteau, c'est trop peu.
Je naquis pour devenir homme.

Si la fidélité errante pleure en toi,
On dit que tu es amoureux.
Tendresse aux yeux mouillés, sans crainte enlace-moi !
Simplement nous jouons, tous deux ---

Je me souviens de tout, mais en moi tout s'efface.
On dit : "Comment se peut-il faire ?"
Ce qui choit de ma main, au sol qui le ramasse ?
Si ce n'est moi, c'est toi, mon frère,

La Terre m'emprisonne et la mer me déchire.
On me dit : "Un jour, tu mourras".
Mais que de choses, ici-bas, l'on entend dire !
J'écoute, mais ne réponds pas.

(Manuscrit de l'adaptation du poème « On dit » (1936), d'Attila József, par Jean Rousselot in *Hommage des poètes français aux poètes hongrois*, Seghers, 1957)

Attila JÓZSEF

(Poèmes extraits de Jean Rousselot, *Attila József, sa vie, son œuvre*, Les Nouveaux Cahiers de Jeunesse, 1958).

MIKLÓS RADNÓTI

Miklós Radnóti (1909-1944) fut un modèle de modestie et d'honnêteté, plus sévère avec lui que pour les autres. Pendant la guerre, et bien que connu pour ses opinions antifascistes, il réussit grâce à ses amis à échapper plusieurs fois aux bataillons disciplinaires. En 1944, cependant, il est déporté dans une mine de cuivre en Serbie, et à quelque temps de là on perd sa trace. Miklós Radnóti marcha plus de neuf cents kilomètres, plus de trois mois, vers sa mort, à marche forcée. Parce que chrétien, mais juif d'origine, parce que poète. Ce n'est qu'en 1947 qu'on a découvert son cadavre parmi vingt-deux corps décomposés dans un charnier. Le poète avait été abattu d'une balle dans la nuque par les nazis hongrois ; dans une poche de son imperméable, des poèmes manuscrits prouvaient qu'il avait écrit jusqu'à son assassinat. Ce fut un poète savant et tourmenté qui, dans les dernières années de sa vie, se haussa sans grandiloquence jusqu'au sublime. Son épouse, Fanni Gyarmati, est décédée le 15 février 2014 à Budapest, à l'âge de cent deux ans.

NOSTALGIE DE PARIS

Très légèrement le trottoir s'abaisse
au coin de Saint-Michel et de la rue Cujas.
Je ne t'ai pas abandonnée, jeunesse,
et ta voix violente et pure est toujours là,
dans mon cœur, pareille aux échos des galeries.
Rue Monsieur-le-Prince : une boulangerie.

L'un des grands arbres du parc, sur la gauche,
vers le ciel allongeait son casque jaunissant,
comme s'il sentait l'automne déjà proche.
Lorsque le crépuscule habille d'or ton flanc,
Liberté, chère nymphe aux longues cuisses blanches,
te caches-tu toujours dans le voile des branches ?

L'été suait comme une armée en marche,
soulevait la poussière et battait du tambour ;
mais, déjà, de fraîches vapeurs éparses
répandaient du parfum derrière ses pas lourds.

Jusqu'à midi, c'était l'été mais, par la suite,
l'automne au front mouillé nous faisait des visites.

En ce temps-là, je vivais sans m'en faire,
comme un enfant, mais aussi comme un vieux savant,
bien certain que la terre est une sphère.
J'étais encore vert, mais j'avais le poil blanc.
J'errais sans but parmi la foule indifférente
Et puis je m'engouffrais dans la terre brûlante.

Où êtes-vous, gares aux noms sonores :
Odéon, Saint-Michel, la Cité, Châtelet ?
Et toi, Denfert, l'inferno du folklore
qui fleurissait au mur sur un panneau souillé ?
Où êtes-vous, Hé ho ! Mon oreille bourdonne
d'odeurs : celle des gens et celle de l'ozone.

Et mes longs retours des banlieues lointaines,
toujours à pied, la nuit, jusqu'au Quartier Latin ?
Une fois encor, s'éclaircira-t-elle,
l'aube qui noircissait étrangement, soudain,
quand saoulé par les vers que sans fin j'alignais,
déjà plein de sommeil au lit je me coulais.

Trouverai-je la force nécessaire
pour m'arracher au cours déclinant de mes jours
et revenir ? Le chat, sur la verrière
du petit restaurant d'en bas, faisait l'amour.
Quels cris ! Ah, qu'une fois encor, il m'importune !
En ce temps-là, j'ai su quel fracas, de coutume,
accompagnait Noé, son arche sous la lune.

(13 août 1943)

Miklós RADNÓTI

SÁNDOR WEÖRES

Découvert de bonne heure par Babits, Sándor Weöres (1913-1989) eut la chance de pouvoir faire, dans sa jeunesse, de grands voyages qui le menèrent jusqu'en Inde. Il en gardera le goût de la poésie exotique et primitive et traduira lui-même de nombreuses œuvres de ces littératures peu connues. Car Weöres, poète de première grandeur, est aussi un traducteur virtuose. Ses traductions forment un recueil de près de mille pages et elles ont révélé au public hongrois Henri Michaux, Francis Ponge, René Char, André Breton, Lorca... La diversité de son talent et de sa technique n'est pas moins remarquable et la critique le compara à un Protée. Certains même ont dit que son œuvre inaugurerait une nouvelle poésie hongroise objective après l'égoïsme des Romantiques et surtout des Post-Romantiques. Son influence sur la poésie hongroise est assez sensible.

NE PAS VIVRE EST LE PLUS FACILE

Ne pas vivre est le plus facile. Du serpent,
Seuls ont peur ceux qui ont du sang vif aux artères.
Aucun de nos instants qui ne soit éphémère !
La mort est une corde au cou de tout vivant.

Parfois me vient tenter – furtif enchantement –
L'espoir d'un monde qui ne bouge et ne s'altère.
Comment savoir s'il est réel ou légendaire ?
En gerbe, le soleil se met-il aisément ?

Ne pas vivre est le plus facile. Ceux qui tuent,
Qui brassent l'air comme moulins et s'évertuent
À peiner, à bâfrer, seuls craignent le départ.

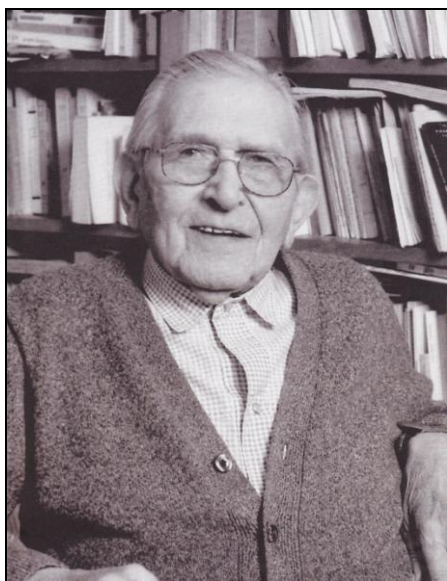
Dans la piscine, que de corps joyeux, agiles !
Cent ans, et dans la mer seront reflets épars...
Mourir est dur. Ne pas vivre est le plus facile.

(1950)

Jean ROUSSELOT

Poèmes « hongrois »

Poèmes choisis par Anna Tuskés.
Présentation de Christophe Dauphin.



Portrait de Jean Rousselot en 2001, (Détail). © Louis Monier.

Nue sous son âme, elle
tremble l'enfance. Mais
dit que c'est la lèpre et veut
mourir.

Elle a pourtant des ongles de
sultane pour fouiller la neige
et tous les rois sont ses cou-
sins.

Je voudrais être la ceinture
qui meurtrit sa hanche ; un
peu de sueur sur sa probité ;
le drap qu'elle mordille, à
l'aube, tandis que les autres
femmes battent leurs tapis.

Mais l'eau de sa bouche
m'a glacé le cœur. Mais
je hais le chat dont elle
est l'esclave.

Jean Roussetot

JEAN ROUSSELOT, LE POÈTE DES MOYENS D'EXISTENCE

par
Christophe DAUPHIN

Jean Rousselot est né le 27 octobre 1913 à Poitiers, dans une famille pauvre. Son père, forgeron, est tué en 1916, à la bataille de Verdun. Deux ans plus tard, sa sœur Jeanne décède d'une méningite à l'âge de dix ans. Rousselot sera élevé en grande partie par ses grands-parents : « Nous vivions à trois dans une pièce unique, si exigüe que se touchaient presque nos grands lits à bateau, tournés vers la fenêtre sans volets ». Le sort s'acharne sur lui. En 1929, sa mère meurt à l'âge de quarante-quatre ans, d'une tuberculose. Son beau-père lui fait interrompre ses études. Jean Rousselot entre en qualité d'auxiliaire à la Préfecture de la Vienne et fait la rencontre décisive du poète Louis Parrot, alors libraire à Poitiers, de sept ans son aîné et qui devient son ami, son mentor. En 1931, il devient rédacteur à la mairie de Poitiers, puis, après avoir passé et réussi un concours, secrétaire du commissaire de police. L'expérience qu'il a de la vie, de la condition ouvrière et paysanne, comme de la misère et de l'injustice, ont largement contribué à faire son éducation politique et sociale, ainsi qu'à forger son engagement socialiste et humaniste. Le poète rejoint la Ligue communiste, qui rassemble les membres de l'Opposition de gauche (trotskyste). S'il abandonnera peu à peu le militantisme, Rousselot demeurera socialement un homme de gauche et le partisan d'une poésie exigeante. Il participe à la revue *Jeunesse*, créée à Bordeaux en 1932 par Jean Germain et Pierre Malacamp. Avec Fernand Marc, il fonde ensuite la revue *Le Dernier Carré*, qui accueillera notamment Joë Bousquet, qui deviendra un ami, et aussi Michel Manoll, par qui il entrera en contact plus tard avec Jean Bouhier, René

Guy Cadou ou Lucien Becker. Une nouvelle épreuve le frappe à vingt ans, avec la disparition de ses grands-parents Audin. La même année, le poète est hospitalisé au sanatorium de Saint-Hilaire, à la suite de crachements de sang répétés. Un an plus tard, la vie reprend le dessus : il épouse Yvonne en août 1934. Le couple aura deux filles : Claude, née à Poitiers en 1937, et Anne-Marie, née à Orléans en 1943. Rousselot publie ses deux premiers recueils de poèmes : *Poèmes* (Les Cahiers de Jeunesse, 1934) et *Pour ne pas mourir* (Les Feuilletés de Sagesse, 1934). Suivront : *Emploi du temps* (La Hune, 1935), *Journal* (Debresse, 1937) et *Le Goût du pain* (La Hune, 1937). Jean Rousselot passe avec succès, en 1936, un concours pour être commissaire de police. Il est nommé à Rosendaël près de Dunkerque, puis muté à Vendôme en 1938. Nommé commissaire de police dans une ville bientôt occupée par les Allemands, il conjugue avec courage, durant toute cette sinistre période, poésie de combat et résistance. Le poète entre en contact avec la Résistance et se sert de sa fonction pour cacher des prisonniers évadés, tout en préservant de son mieux les Juifs. En 1942, Jean Rousselot est nommé à Orléans. Il y poursuit son action de poète-résistant : poèmes, tracts, faux papiers... En février 1943, il s'engage dans les rangs de la France Libre et devient le Capitaine Jean, au sein du réseau Asturies. Entretemps, il s'est lié d'amitié avec Éluard et a rencontré Max Jacob en 1942, à Saint-Benoît-sur-Loire. Arrêté par la Gestapo, le poète du *Laboratoire central*, meurt le 5 mars 1944 au camp de Drancy. Il fut et demeurera, avec Pierre Reverdy, une influence primordiale. Mais, la grande aventure pour Rousselot, se joue alors du côté de Rochefort-sur-Loire, dès juin 1940, où cette « école buissonnière », comme la surnomme René Guy Cadou, son poète-archange, qui est fondée en 1941, contribue parmi d'autres revues ou groupes, à la survie d'une poésie libre et sans complaisance envers Vichy et l'occupant. Rousselot est du groupe dès le

début, aux côtés de René Guy Cadou et de Jean Bouhier, auxquels viendront se joindre Michel Manoll, Marcel Béalu, Luc Bérinont, Roger Toulouse et bien d'autres. Proposant une plate-forme d'envol pour les poètes et la poésie, Rochefort n'a pas de doctrine. La diversité de ses membres est sa richesse. Tous ont en commun, l'horreur de la tour d'ivoire, le mépris du parisianisme, la fraternité avec les éléments et, bien sûr, le refus du fascisme. Durant cette période, le poète publie : *L'Homme est au milieu du monde* (Fontaine, 1940), *Instances* (Cahier de l'École de Rochefort, 1941), *Le Poète restitué* (Le Pain Blanc, 1941), *Refaire la nuit* (Les Cahiers de l'École de Rochefort, 1943), *Arguments* (Laffont, 1944), *Le Sang du ciel* (Seghers, 1944). En août 1944, Rousselot participe aux combats pour la libération d'Orléans et est nommé commissaire central par la Résistance.

À la Libération, il est nommé à Paris en qualité de chef de cabinet du Directeur-adjoint de la Sûreté nationale. Il adhère au Comité national des écrivains. En 1946, le poète prend une décision importante. Tout auréolé de son action de poète et de résistant (on lui décerne la médaille des Forces Françaises Libres, le titre de Chevalier de la Légion d'Honneur ; il sera, plus tard, nommé Officier de l'Ordre National du Mérite et Commandeur de l'ordre des Arts et des Lettres), une voie royale lui est offerte et promise... qu'il refuse. Il démissionne de la Sûreté nationale et décide de vivre de sa plume.

De 1946 à 1973, Jean Rousselot publie trente plaquettes ou volumes de poèmes, de *La Mansarde* (Jeanne Saintier, 1946), à *Du même au même* (Rougerie, 1973), en passant par, *Il n'y a pas d'exil* (Seghers, 1954), *Agrégation du temps* (Seghers, 1957), *Maille à partir* (Seghers, 1961) ou *Hors d'Eau* (Chambelland, 1968), alors qu'en 1974, paraît le chef-d'œuvre (qui reprend le titre d'un recueil qui a paru en 1950, chez Rougerie) : *Les Moyens d'existence*, Œuvre poétique 1934-1974 (Seghers). Sur la quatrième de

couverture, Georges Mounin écrit notamment : « Cet homme ne s'est jamais endormi sur l'oreiller de la littérature. Plus le succès se confirmait, plus l'inquiétude grandissait. C'était une inquiétude exacte, sans absolument rien de pathologique. »

Rousselot donne également une vingtaine de pièces pour la radio, comme il traduit ou adapte de nombreux poètes en français (Gyula Illyés, Attila József, Imre Madách, Sándor Petőfi... Shakespeare, Blake, Edgar Poe...), pour les besoins d'un livre ou d'une anthologie ; une vingtaine d'essais de haute-voltage, sur Max Jacob, Milosz, Tristan Corbière, Pierre Reverdy, Edgar Allan Poe, Blaise Cendrars, Attila József, William Blake, Agrippa d'Aubigné, Victor Hugo... Six recueils de contes et nouvelles, de *Les Ballons* (Feuillets de l'Ilot, 1938) à *Désespérantes Hespérides* (Amiot-Lenganey, 1993) ; huit ouvrages d'histoire, ou vies romancées, sur Diane de Poitiers, Chopin, La Fayette, Liszt, Gengis Khan, Wagner, Berlioz et Victor Hugo ; onze romans, de *La Proie et l'ombre* (Laffont, 1945), à *Pension de famille* (Belfond, 1983), en passant par *Si tu veux voir les étoiles* (Julliard, 1948), *Une fleur de sang* (Albin Michel, 1955), ou *Un train en cache un autre* (Albin Michel, 1964).

En 1954, il a fait la connaissance à Paris de l'écrivain et traducteur hongrois Ladislas Gara, puis, l'année suivante du poète Gyula Illyés. Commence alors une longue amitié et une fructueuse collaboration autour de la poésie hongroise. Rousselot mène de front son travail de poète, d'écrivain, de critique et d'homme engagé dans la vie des hommes, ses semblables. Ce qui ne l'empêche pas, élu Président du Syndicat des écrivains en 1958, d'épouser la révolte de Mai 68 et de se rapprocher du Parti socialiste unifié de Michel Rocard. Mais Jean Rousselot est avant tout poète. Il ne sera jamais un homme de parti. Il devient Président de la Société des Gens de Lettres, en 1971. La création d'un régime de sécurité sociale pour les auteurs lui doit beaucoup. En 1975,

Jean Rousselot participe à la refondation de l'Académie Mallarmé (dissoute en 1951). Quatorze recueils vont venir à la suite de l'anthologie de poèmes, *Les Moyens d'existence* (œuvre charnière), dont, *Les Mystères d'Éleusis* (Belfond, 1979), *Où puisse encore tomber la pluie* (Belfond, 1982), *Pour ne pas oublier d'être* (Belfond, 1990), *Le Spectacle continue* (La Bartavelle, 1992) ou *Sur Parole* (La Bartavelle, 1995). Un important choix de poèmes de Jean Rousselot paraît chez Rougerie en 1997, sous le titre *Poèmes choisis 1975-1996*, nous donnant un choix représentatif d'une œuvre poétique qui, traversant son temps, en demeure également l'œil authentique. Rousselot poursuit son œuvre sans jamais déroger aux idées et aux valeurs de sa jeunesse. N'a-t-il pas écrit (in *Des Pierres*, 1979) : *Écrire est une fonction – Ni plus ni moins noble – Que poncer, découper, empiler – Porter à boire aux moissonneurs. Ainsi se trouve mise en évidence la nécessité de rester homme parmi les hommes, d'être un travailleur parmi les travailleurs.*

Ainsi, le premier versant de cette œuvre « balisé » par l'anthologie *Les Moyens d'existence*, chante l'homme dans sa vérité la plus nue et la plus honnête qui soit, son espoir, son désarroi. Le second versant que symbolisent *Poèmes choisis*, sans renoncer aux valeurs profondes et au lyrisme du poète, s'oriente encore davantage vers une perpétuelle et incessante recherche sur le langage, la nature de l'opération métaphorique, qui est à la base de toute écriture. L'amour du langage est très sensible au sein de cette œuvre, qui aura utilisé sans aucun préjugé, pratiquement toutes les formes du vers, de la strophe et du poème : poème en prose, vers libre, hexasyllabes, heptasyllabes, octosyllabes, décasyllabes, alexandrins, marquant une fidélité indélébile aux origines ouvrières, à la terre, aux amis, à l'homme du quotidien, l'homme tout court, sur lequel le poète aura tant misé avec enthousiasme, malgré de nombreuses déceptions. Définissant son art

poétique, Rousselot écrit : « Le poème est une prise de conscience des pouvoirs du poète sur le temps, qu'il arrête, les sentiments qu'il rend à leur nature sublime, sur le réel, qu'il perce, transmue, déplace, pour en montrer l'essence et la pérennité. »

Jean Rousselot décède dans sa quatre-vingt-onzième année, le dimanche 23 mai 2004, dans la soirée. Malade et fatigué, Jean nous quitta usé par une vie dont il n'ignora pas le grincement des gonds au fond de la cour froide, ni l'acier, le cuivre et les marteaux, qui sont au-dedans de l'homme. Avec plus de cent trente volumes (son œuvre s'étend sur près de soixante-dix ans), soit, pour être précis : soixante-dix-huit livres et plaquettes de poèmes, onze romans, cinq livres de contes et nouvelles, quinze biographies, vingt-sept essais, treize livres traduits et/ou adaptés de l'étranger et vingt pièces radiophoniques; l'œuvre de Jean Rousselot est monumentale ; l'une des plus importantes de notre temps, tant par sa qualité que par sa diversité ; elle est « imagée, rude, virile, parsemée de mots du jour et de formules familières comme pour ne pas trahir un vécu difficile et combatif », comme l'a écrit Jean Breton.

Christophe DAUPHIN



Dessin original de Jean Rousselot. Encre sur papier. Collection privée. D.R.

POUR FLÓRA ET GYULA ILLYÉS

Qui suis-je ici, coupé de ma légende ?
Je marche, je regarde et j'essaie de comprendre
Mais je n'ai pas de preuve à donner de ma vie.
Je pourrais être un de ces hommes las
Qu'un tramway jaune emporte avec fracas
Vers les banlieues de cendre
Où le tournesol brade sa vaisselle d'or ;
Je pourrais être le paveur des rues
Qui dans son sommeil examine encore
Les dents cariées de la ville,
Ou bien la vieille qui, de son balai plaintif,
Empêche les feuilles mortes inépuisables
D'aller au bal sur le Danube.
Or, je ne suis qu'un voyageur sans photos de famille,
Une ambassade des octobres éternels de la solitude.
Je marche, je regarde et j'essaie de comprendre
Mais je me fais l'effet d'un amour sans amants,
De l'ombre d'une feuille
Ou bien d'un peu de poudre colorée :
Tout ce qui reste d'un pastel
Qui fut la mer, le vent, le ciel
Et je suis seul à voir pendre derrière moi,
Comme des reines arrachées,
Les rues de mon enfance pauvre.
Peut-être même que, là-bas,
Je n'ai jamais tenu personne dans mes bras ?
J'en douterais si vous n'aviez les mains si chaudes
Et cette odeur d'hiver humain sur vos manteaux.
Les yeux fermés je me retrouve. Il n'est que d'être
Pour avoir en tout lieu rendez-vous avec l'homme.
Puisque nous existons ensemble et pour toujours,
Qu'importe ma légende ? Elle s'en va dans l'eau
Où le pêcheur, cent fois, replonge son filet
Avec des gestes tendres d'accoucheuse
Jusqu'à ce que l'espoir ensanglante ses doigts.

(Poème publié pour la première fois in Tüskés Anna, *Jean Rousselot et la Hongrie*, Université Loránd Eötvös, Budapest, 2004, travail de diplôme, puis in Christophe Dauphin, *Jean Rousselot, le poète qui n'a pas oublié d'être*, éditions Rafael de Surtis, 2013. Ce poème est dédié aux Illyés, à l'occasion du séjour de Rousselot à Budapest en octobre 1956. Manuscrit (2 p), collection privée).

ÇA VA RECOMMENCER

Ça va recommencer, le silence et la peur
Et l'incrédule attente et les jambes coupées
Et l'inutilité des ponts et des moteurs,
Des nombres et des mots plus prompts que la pensée ;

Ça va recommencer, les viscères en fleurs,
Les vipères d'acier, la discorde des murs,
La souveraineté du ventre, la douleur
Nuit et jour agitant ses plaintives ramures ;

Ça va recommencer, le pain gluant, l'objet
Que ne reconnaît pas la paume son épouse,
L'honneur que l'on maraude aux ravins ravagés
De l'âme, où la gothon Lâcheté se retrousse ;

Ça va recommencer, les bottes et les cris,
L'effondrement des cours à la Bourse du sang,
Jésus qui se défile ou fait hara-kiri,
Sa passion ruinée par trop de concurrents ;

Ça va recommencer, le petit jour glaireux
Où captif et bourreau du même froid grelottent
Le premier fasciné par la trousse aux aveux,
Le second par un chien qui flaire les menottes ;

Ça va recommencer, le spectacle incongru
Du vieillard mal tué qui, sans lâcher sa miche,
Rampe sur les genoux au milieu de la rue
Le temps qu'à l'homme il faut pour changer de fétiche ;

Ça va recommencer, l'impassibilité
De la source aux seins bleus qui se peigne et roucoule,
Du caillou qui abuse de sa surdité
Et du temps qui sans fin se love et se déroule,

Du soleil et du vent, du givre et du charbon,
Du cuir qui n'est pour rien dans les coups de matraque,
Du cuivre qui ne sait s'il s'éveille clairon,
Du bleu qui reste bleu dans l'œil ou le cloaque –

Et l'on ne comprend pas que le soleil ne bouge,
Que le caillou ne crie et que l'eau ne soit rouge,
Et l'on se sent si seul que l'on va caresser
La hanche d'un bouleau. Ça va recommencer...

Ça va ? C'est déjà fait ! Restrictions sur tout :
L'amour, l'épicerie, le nombre et l'us des membres !
Dans les bas-fonds visqueux de la cuve à mazout,
La guerre n'aura pas fait longtemps antichambre...

*

Ce printemps je disais : « Oradour ou l'Aurès ? »
Et qu'elle est inutile, et qu'elle est criminelle
La poésie qui peut se faire des caresses
Tandis que l'on s'étripe aux quatre coins du ciel,

Et me disais lié, définitivement,
Aux mages de plein jour pétris à mon image
Qui naguère ont su ravir au firmament
L'étoile ambulatoire et le but du voyage

Et, de même, à tous ceux qui, haut et clair, dénoncent
Le profit, la terreur, le racisme qui fonce
Les « tu l'auras aux cieux », la circonspection
Que, dans sa charité, met la religion ;

Qui disent que tout homme est fruit de nos entrailles
Et, dussent-ils subir l'exil et la prison
Ou le san benito des hautes trahisons,
Quand vient le train de mort se couchent sur les rails.

Oui, c'était là mon sort et ma seule raison
De vivre et d'espérer, de souffrir et de croire
Que de mettre ma voix fragile à l'unisson
De celles qui n'ont pour registre que l'histoire.

Car ce n'est point des dieux, car ce n'est point des pleurs,
Car ce n'est point du songe, encor moins du hasard,
Qu'un enfant outragé peut attendre l'honneur
– Et je fus cet enfant qui pleure au long des gares –
Le sans-toit qu'on héberge, et l'affamé du lard.

Mais maintenant je ne sais plus : tout est pareil
L'avocat, le bourreau, le juge et la victime,
Au premier rang, nouant des chapelets d'oreilles,
Ceux qui disent que vivre est le plus grand des crimes
Tant qu'il est dans le monde un peuple qu'on opprime

*

Le peuple dont je suis, sans lumière et sans draps,
Ce peuple qui m'a fait ce que je suis : capable
Encor de m'étonner qu'on me serve un repas,
Le jour où pour rêver j'ai déserté ma table,

Et de m'émerveiller, à plus de quarante ans,
D'avoir le droit d'écrire et de porter des gants ;
Capable aussi d'ouvrir mon cœur à tout venant
Et de bondir sur l'heure à la gorge des gens
Qui humilient et qui affament d'autres gens.

Ce peuple qui m'a mis au pied du mur, sans phrases,
Mais avec un sourire grave qui disait :

Nous sommes là : mon fils ; regarde, rien n'écrase
Ceux qui luttent pour l'homme et ne l'oublient jamais ;

Ce peuple était-il donc une abstraction pure,
L' $ax^2 + bx$ qui compte pour zéro
Pourvu que sa racine engendre une verdure
Dont laurer des tyrans trônant sur des bureaux ?

On le croirait à vous entendre
Avec des voix de généraux
Louer le Versaillais Gero
D'avoir fait fusiller ou pendre
L'ouvrier et le paysan,
Le vieillard et l'étudiant
Qui, dans les sombres avenues
De Budapest, osaient parler
De pain, de paix, de liberté
Et de promesses non tenues.

Frères d'hier et d'aujourd'hui,
C'est à vous que cela s'adresse,
Pour tant d'espoir et de tendresse
Qu'entre vos mains l'on avait mis.
Est-il deux peuples ? La famine,
En Kabylie, en Indochine,
Sur le Danube et sur le Nil,
Ne serait-elle pas la même ?
Et la Commune ou la Rebeime,
Pourquoi cela se ferait-il

– À Paris, à Moscou naguère
À Lyon, à Bordeaux jadis –
Si l'homme, la femme et le fils,
Entre la mort et la misère,
La révolte et la tyrannie,
La couardise et l'ordalie,

N'étaient obligés de choisir ?
Rappelez-vous : « Les prolétaires
N'ont rien à perdre ! » – Ils ajoutèrent :
« Sachons vaincre ou sachons périr ! »

Le peuple il n'en est qu'un ; c'est ce sur quoi l'on tire :
Un grand corps sombre avec des millions d'yeux clairs ;
Tout est prétexte : Dieu, la Justice, l'Empire,
L'Ordre, la Vérité, pour labourer sa chair.

Mais lorsque c'est au nom du peuple, qu'est-ce à dire ?
Avez-vous embaumé Lénine ou Monsieur Thiers ?
Le mur des Fédérés, si le voulez fleurir
À Pest, la fleur de sang foisonne cet hiver...

*

Ça va recommencer, la grande chirurgie –
À chaud, à froid, en masse, à la journée, à l'heure,
Et pour caler le lit boiteux des gabegies,
Déjà l'on vide au vent la valise aux valeurs.

Ça va recommencer les caresses qui traînent :
Ici quelque Carthage et là quelque candeur
Ou quelque invention – deux cents ans de migraines ! –
Qui des humains, peut-être, aurait fait le bonheur.

Quel camp choisirez-vous ? Celui de ceux qu'on tue
Ou celui des tueurs ? Spartacus ou Kadar ?
Dans Budapest vos tanks l'ont gravé dans la rue :
On soupçonne à bon droit la femme de César.

Serez-vous du côté de la pierre et du feu,
Du métal et du bois dont on fait les potences,
De l'élément qui veut remettre l'homme en jeu
Pour reconstituer son absurde séquence,

Ou du côté de l'Être, avec ses grouillements
De rêves et de faims, de houilles et de veines,
Qui remplacent les dieux épris de châtements
Par le chantier d'un monde aux mesures humaines ?

(Ce poème, écrit en octobre-novembre 1956, a paru dans *l'Hommage des poètes français aux poètes hongrois* (éd. Seghers, 1957), puis dans *Agrégation du temps*, éd. Seghers, 1961, avant d'être repris dans l'anthologie de poèmes, *Les Moyens d'Existence*, éd. Seghers, 1976).

LE JEU ET LA CHANDELLE

Vous dites que je prends trop de risques ? Peut-être...
Mon sang, c'est vrai, toujours sursaute et s'évertue ;
Je change de carrure et de taille ; le Maître
Serait bien empêché de fondre ma statue.

C'est vrai, je parle ailleurs de ce qu'ici je cache ;
C'est vrai, j'ai mille et un visages suivant l'heure ;
J'égrène sans compter quand je veux que l'on sache
Et m'enferme à trois tours si le doute m'effleure.

Écoutez-vous parfois l'eau traverser les choses ?
Selon que son parcours est de pierre ou de mousse,
Que s'y mire l'azur ou l'usine morose,
Qu'elle brûle ou frissonne, et se traîne ou trémousse,

L'insinuation, la colère ou la crainte,
Le cri, l'éclat de rire ou la pose, ou le deuil,
Tour à tour en sa voix se mêlent à la plainte
Dont, nuit et jour, elle ente un monde plein d'orgueil.

Et le risque d'aller se perdre sous la terre ?
D'être déchiqtée par les crocs du soleil
Sans pouvoir ressouder ses anneaux délétères ?
Ou de s'éveiller roc si l'on cède au sommeil ?

Je vous parle de l'eau. Ce pourrait être un arbre
Que je prends à témoin de mon honnêteté :
S'il est mer dans le vent, sa poitrine est de marbre,
Les nuits de gel où l'on entend le temps tinter ;

Démagogie, sa foule ! Impudeur, sa tempête !
L'oiseau noir entrevu quand ses dessous voltigent !
Egoïsme, la mort en blanc dont il répète
Chaque hiver l'attitude et les secrets vertiges !

Mais l'insurrection de la sève en ses veines ?
Mais la cavalerie haineuse qui le broie ?
Mais cette contre-attaque, à l'époque des faînes,
Et de la pesanteur, et du vide, et du froid,

Qu'y pourrait-il ? Va-t-il en plein avril se fendre
Et de son cœur pourri fumer les herbes neuves ?
Discourir aux oiseaux quand ses dernières cendres
Ensemencent l'éther ou colorent les fleuves ?

Et le risque, pour peu que l'on se désaltère
Aux terrasses du ciel, de frustrer un sillon ?
Ou, dans le laocoon de ses propres artères,
De périr étouffé loin des yeux d'Apollon ?

Je vous dirais encor la foudre, le bacille,
Le chien, le feu, l'acier, les bouillonnements noirs
Qui accouchent d'un mot, d'une fleur ou d'une île
Selon la profondeur en nous de leurs terroirs

Et n'en finirais pas de cette métaphore :
Tout est risque, et le choix du Sonnet de Plantin,
C'est encore un pari contre ce qui dévore
À la fois le Bourgeois, sa housse et ses étains.

Tout est risque, fors Dieu, la mort et le silence !
Risque, le moindre pas que l'on fait dans le songe !
Risque, le plus petit rameau qui se balance !
Risque, la liberté, l'amour et le mensonge !

Car nul n'est assuré de ses droits à l'espace,
De rejaillir demain des draps chauds de la nuit
Et de se profiler sur le faux-bois cocasse
Que le temps, pour décoré, a peint derrière lui.

Tout est risque : l'étoile, et la vague, et la flamme,
Dire que l'on a faim, que l'on voudrait un lit,
Et tout ce qui remue, et tout ce qui réclame,
Par la rime, le mot pris en flagrant délit.

Tout est risque à celui qui refuse le risque
D'être enterré vivant dans sa gloire d'un jour,
D'être un de ces lieux-dits marqués d'un astérisque
Qui jalonnent l'oubli quand on est de retour.

Tout est risque à celui qui jamais ne refuse
Le défi du langage, enfant de son désir,
La provocation d'une image confuse
Qui peut-être de Dieu maquille le gésir.

Tout est risque à celui qui cède à la poussée
Du terreau bourgeonnant de l'homme et, le premier,
D'un battement de cœur déchire la tressée
De lois et de fusils qui barre nos sentiers.

On se partage ou se pastiche ; on s'éparpille
Dans la gorge de l'eau, dans la forge du sang,
Ou bien l'on se dessèche et l'on devient coquille
Qu'un jour écrasera pour rire un innocent.

Je mourrai sans avoir écrit l'Art Poétique
Où s'enferme un poète en croyant qu'il se nomme ;
Jour après jour le mien s'aggrave et se complique
D'adhérence à la plèvre, à la lèvre de l'homme ;

C'est un cas sans espoir, un cancer sans vergogne
Qui dévore aussi bien les rides de mon front
Que les chemins secrets où rament les cigognes
Et les faubourgs de Pest hachés par les canons.

De la fécondité du capillaire infirme
Aux montagnes de sang que le temps pétrifie,
De la joute au joyau, de la harangue au mime,
Du fifre au concasseur, quelle géographie

Rongeuse ! Mais ce risque allègrement couru
De mourir de silence ou de dévergondage,
De coups d'épingle ou de martèlement bourru,
Ah, laissez-moi l'aimer, et toujours davantage,

Puisqu'il a fait de moi ce sursitaire
Toujours prêt à rêver ce qui ne se peut vivre,
Mais prêt aussi, d'un cri d'amour ou de colère,
À raturer mille ans de fêrûle et de cuivres ;

À répondre présent aux couteaux du désir,
À la sommation du vent et de l'averse,
Aux trains que l'on égorge au fond de l'avenir,
Aux amis pourrissants que le givre transperce,

Mais aussi, sans peser ce qu'il y perd ou gagne,
À se fondre en la prose ardente de l'émeute :
Les jours de grande faim, poésie est Cocagne,
Pérou, la vérité d'Héraclite ou de Goethe...

Survivrai-je ? J'entends, sans vouloir les comprendre,
Les avertissements des purs et des assis ;
Il n'est pas jusqu'aux yeux que mon amour engendre
Qui ne me disent : nul ne peut durer ainsi.

Que m'importe ? Il me faut brûler ! Cette chandelle
Prise à son propre jeu mise sur sa lueur :
Tout hasard est truqué ; toute passe est mortelle
Si l'on n'est à la fois la carte et le joueur.

(Ce poème, écrit en janvier 1957, a paru dans *Agrégation du temps*, éd. Seghers, 1961).

POUR GYULA ILLYÉS

S'il n'y avait ici – je dis ici –
Que la fumée qui étouffait Marc Aurèle !
Mais il y a aussi, moins respirable encore,
Ma cendre –
Je dis ma cendre –
Et je ne peux sortir d'ici.

Ah, montrez-moi comment l'on sort d'ici
Pour aller faire brûler la haine hautaine
Et l'amour chevrotant que l'on a de soi-même
Avec les linges d'hôpital et les archives,
Le soir, au bout des villages,
Dans des ravins de pureté noire
Qui boivent la fumée et la cendre.

Mais montrez-moi aussi
Comment je pourrais vivre
Ailleurs qu'ici
Loin de ma cendre.

(Poème publié pour la première fois in Tüskés Anna, *Jean Rousselot et la Hongrie*, Université Loránd Eötvös, Budapest, 2004, travail de diplôme. Manuscrit (1 p.), collection privée).

LES INTERLOCUTEURS

À l'inconnu qui vous cramponne au téléphone au sujet de Liszt, vous répondez par une description de Weimar qui vous apprend sur vous-même des choses.

Mais il vous faut, en même temps, répondre à un autre inconnu, qui a sonné, d'aller se faire voir avec ses pommes de terre ou son Royaume de Dieu,

Arranger votre braguette, refouler le souvenir de votre enfant mort et rallumer votre cigarillo en ricanant in petto de la réputation d'humaniste qu'on vous fait.

Enfin Liszt, les patates et le Seigneur sont ravalés, et vous restez seul devant l'évier débouché, aux prises avec le morse indécodable de la vie.

(Poème extrait de *Les Monstres familiers*, Rougerie, 1986).

ÉLÉGIE POUR LADISLAS GARA

Paris, mon maquis.

Endre Ady

Il ne se reposait jamais
Ne savait pas le temps qu'il fait
Arbres ni ciels ne caressait
Ailleurs qu'aux rives du langage
C'était là sa cause perdue
L'éternité qu'il faut traduire
La vie n'y pourrait pas suffire

Ne savait pas le temps qu'il fait
Mais s'endormait avec sa montre
Toutes lumières allumées
Au fond de sa grotte à poèmes
La main dans la main de Mozart
Prêt à bondir au premier cri
De sauvagine sur Paris

La musique marchait toujours
Lorsque la mort vint le border
Levé trop tôt couché trop tard
C'est la mort qui souffla les lampes
Et la symphonie Jupiter
Mais aussi remonta la montre
Et mit un signet dans le livre

L'heure qu'il est, je n'ai vu qu'elle
Au poignet de ce petit homme
Devenu grand dans la mort comme
Un Atlante et ne dites pas
Que mon image est solennelle
Dans la mort il levait le bras
Pour soutenir on sait bien quelle
Fatalité perpétuelle

Mais toutes salves que l'on tire
O Babel en ton ombre empire
Pour sauver la Parole à dire
Des soins ignobles du Hasard
Il ne se peut qu'elles soient vaines
Amis les mots nous appartiennent,
Et cet amour et ce peu d'art
Nous en ferons lever la graine
Dans nos fusils de maquisards
L'un tombe aux autres de poursuivre
C'est là notre raison de vivre
Déjà nous sommes en retard.

(Poème extrait de *Du même au même*, Rougerie, 1973).

KECSES VIPERÁK (Les vipères précieuses)

Kecses viperák
Inni akartak,
Csúszva homokkő -
Sezmmhékuk alatt.

Fürj a zsurlók közt
Éjjig dalolt.

Nyárfák, csobogói
örömhírek,
A nap könnyű lába
Alatt remegtek.

Ember vagyok,
Kemény-sarkú,
Kéreg-markú;
A rét piros törei
Átszúrják hajam,
És leheletem vegyül a tiédde,
Kalandos teste
A földnek.

(Poème traduit du français par Sándor Weöres et extrait de *Kecses viperák*,
Európa, 1978).

LES VIPÈRES PRÉCIEUSES

Les vipères précieuses
Qui vont boire
Glissent sous les paupières
Du grès.

La perdrix dans les prêles
Chantera jusqu'à la nuit.

Les peupliers, ruisselants
De bonnes nouvelles,
Tremblent sous les pieds légers
Du soleil.

Je suis l'homme
Aux durs talons,
Aux mains d'écorce.
Les couteaux rouges du pré
Traversent mes cheveux
Et mon souffle au tien
Se mêle,
Bonne chair aventureuse
De la terre.

(Poème extrait de *Le Goût du pain*, La Hune, 1937).

A SZÓ HASZNÁLATA (L'usage de la parole)

Ami visszamarad : megivott szégyenek
Üledékes sziácsa ;
Mevörösödött szalmakazlak közt
Szegénygyerekek körtánca ;
Hajnali érintés
Elzibbadt mellhártyákra ;
Ami visszamarad, ami kiemelkedik,
A napot ragoló fekete füst,
A lábából kinyúló elszenesült kéz,
A hang, mely mit se mondhat
S virágzik makacsul a kövek között,
Mit se mondhat, mert a szók árnyéka halálos,
Folyton lejjebb száll
Az ágyúk keréknyomába;
Ami visszamarad:
Két kar,
Két láb,

Kit nem ismerik egymást,
Egy csodásan üres fej,
Aki a maga útján halad...

(Poème traduit du français par Sándor Weöres et extrait de *Kecses viperák*,
Európa, 1978).

L'USAGE DE LA PAROLE

Ce qui reste c'est l'aubier sédimentaire
Des hontes bues
C'est entre les paillers roussis
La ronde des enfants pauvres
C'est le tâtonnement du petit jour
Sur les plèvres endormies
Ce qui reste ce qui monte
C'est la fumée noire qui partage le jour
C'est la main calcinée qui surgit encore des laves
C'est la voix qui n'a rien à dire
Et fleurit obstinément parmi les pierres
Rien à dire car l'ombre des mots est mortelle
Et descend toujours plus bas
Sous les ornières des canons
Ce qui reste c'est
Deux bas
Deux jambes
Qui s'ignorent
Une tête admirablement vide
Qui va son chemin.

(Poème extrait de *Le Poète restitué*, Le Pain blanc, 1941).

VERS PAUL CHAULOT-HOZ (Poème pour Paul Chaulot)

Soha más életet nem éltem, mint sajátom,
Testem volt kenyerem, más étke se volt;
Nincs vér véremen kívül, s az én halálom
Halta nemrégiben sok nékem drága holt.

Az embernek sosem voltam szemközti partsáv,
Nekem ő sose volt önképem, szivtelen :
Öklöm, míg harcolok, hivan az ő uralmát,
Mindig az ő keze; csarkis ő győz velem.

Gyúrt bőrnök is közös. Hol reményes jövendő,
Hol a szégyenkezés reszketteti meg azt.
Mocskolt fejünkön ő a Veronika-kendő,
Mint pirkadatkor is közös az éji maszk.

Egyidősek vagyunk, és egyforma az arcunk,
Lábával lépkedem – az utat tudja ő;
Szólnék kék égről én – benne a zivatar zúg,
A két lator között az eget átdöfő;

Ha magam siratom, átszegzett keze már a
Szememről valahány könnycseppet fölítat.
Ha meg őt siratom, ujjam egy illatárba
Őrült kertet mutat a gyári füst alatt.

Mondja, mondogatom: élni kell azt mi élő,
Lenni minden dolog, mi csak névleg sunyi,
Így tiltakozva, ha oly korcs világ fölé nő
A Nemlét, hol pribék a rabot kérleli.

Lenni Felebarát, Hivő, csupa alázat,
Bódorgó, vágy-nyögő: ez az út nem enyém.
Sem egyre gyűjteni a kagylót, csigaházat
Egy megszűnni-makacs, alélt múlt fövenyén,

Alvást szinlelni, hogy az álmot kijavítsam,
S az égő ég ölén, mely leomolva már,
Lelni Hazát, hová sötét madár, ha cikkan,
Csak csillagtemető szakadékot talál.

Attól élek, halok, hogy ez lehettem: ember,
Kinek börtönt repeszt sokat tudó szava,
S kiből egy almaíz, egy női, langymeleg mell
Oly zokogást fakaszt, mi voltaképp ima.

(Poème traduit du français par György Timár et extrait de *Kecses viperák*, Európa, 1978).

POÈME POUR PAUL CHAULOT

Je n'ai jamais vécu vie autre que la mienne,
Je n'ai jamais mangé autre pain que mon corps ;
Autre sang que le mien ne coule, et les morts même
Que j'ai lavés naguère étaient morts de ma mort.

Je n'ai jamais été pour l'homme une autre rive,
Il n'a jamais été mon reflet d'outre-cœur ;
Si je me bats pour lui, pour que son règne arrive,
C'est son poing que je crispe et c'est lui mon vainqueur.

Nous habitons tous deux la même peau brouillée
Que la honte et l'espoir font frémir tour à tour
Et la nuit, scrutant sa véronique souillée,
N'y trouve qu'une empreinte à présenter au jour.

Nous avons mêmes traits, nous avons le même âge,
Je marche de sa marche, il sait où nous irons ;
Si je parle d'azur, il me redit l'orage
Qui déchira le ciel entre les deux larrons ;

Si je pleure sur moi, ce sont ses mains trouées
Qui montent vers mes yeux pour y sécher mes pleurs ;
Si je pleure sur lui, son doigt, sous les nuées
D'usine, me désigne un jardin fou de fleurs.

Il me dit, je me dis qu'il faut vivre les êtres,
Être les choses qui ne sont qu'un nom furtif,
Nier, en existant, que le Néant soit maître
D'un monde où les bourreaux implorent les captifs,

Et que je suis fidèle, et que je suis semblable,
À tâtonner obscur, à geindre mon désir,
À ramasser sans fin des coques sous le sable
D'un autrefois fourbu qui ne veut pas finir,

À feindre le sommeil pour corriger le songe
Et, dans le ciel en flamme écroulé sur nos bords,
Découvrir un Royaume, où l'oiseau noir qui plonge
Ne trouve qu'un abîme encombré d'astres morts.

Je vivrai, je mourrai d'avoir été cet homme
Dont la voix de sentence éclate les prisons,
À qui le chaud d'un sein, le parfum d'une pomme
Arrachent un sanglot qui n'est qu'une oraison.

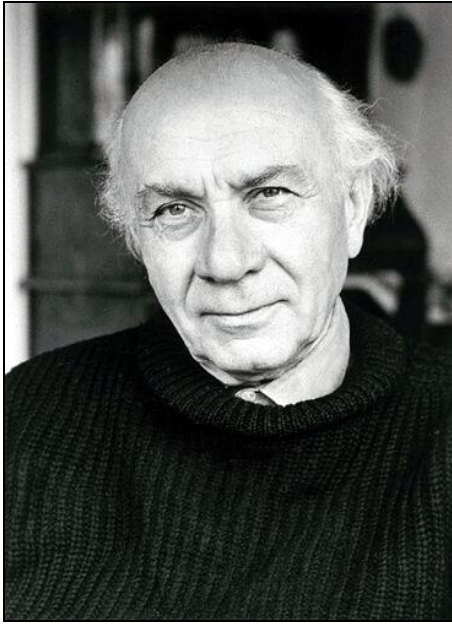
(Poème extrait de *Le Cœur bronzé*, éd. Seghers, 1950).

Jean ROUSSELOT

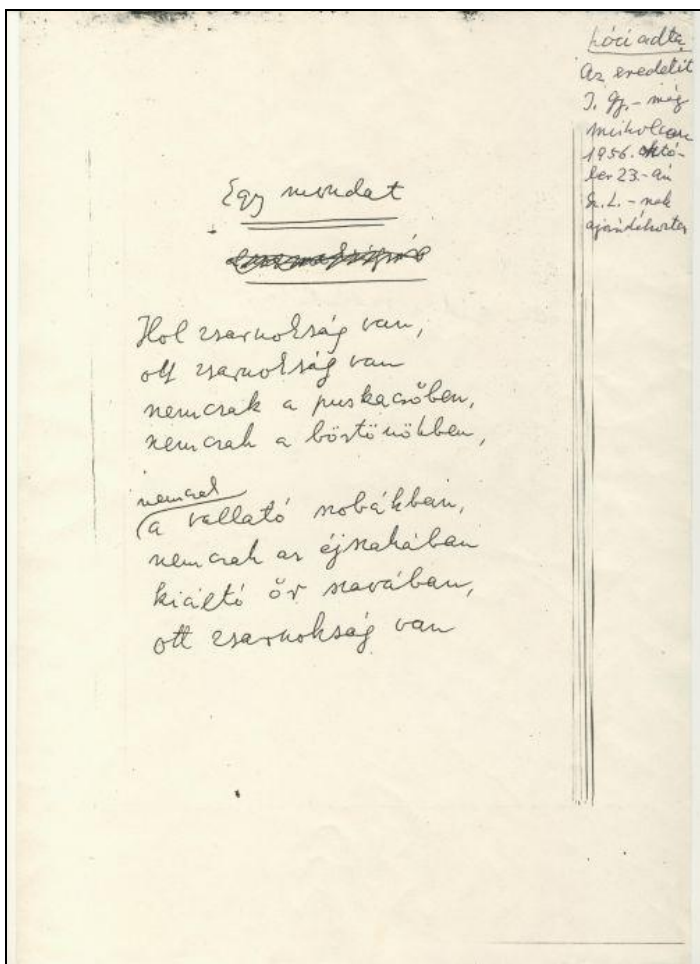
Gyula ILLYÉS

Sept poèmes

Poèmes choisis et présentation, par Christophe Dauphin.



Ottó Vahl : *Portrait de Gyula Illyés* (1972).
© Département des Manuscrits, Bibliothèque de l'Académie
des Sciences de Hongrie, Fonds Gyula Illyés.



Premier feuillet manuscrit du poème « Egy mondat a zsarnokságról » (« Une Phrase sur la Tyrannie »). © Département des Manuscrits, Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie, Fond Gyula Illyés.

PRÉSENCE DE GYULA ILLYÉS

par
Christophe DAUPHIN

Poète, romancier, dramaturge et essayiste, Gyula Illyés, auteur d'une quarantaine de livres, vers et proses, et de huit pièces de théâtre, fut une figure centrale de la littérature hongroise de son époque, dont l'œuvre identifiée aux drames de conscience vécus par son pays, constitue également, comme l'a écrit André Karátson : « le document d'une destinée littéraire aux prises avec l'histoire. » Ironique, parfois même sarcastique, doté d'une verve inépuisable, à la virilité sourcilleuse, maniant la malice en contre-point, Illyés, ajoute Max Pons (in numéro spécial « Pour Saluer Gyula Illyés », *La Barbacane*, 1985) était d'une grande simplicité terrienne. Son écriture en est la traduction. Homme engagé, à la forte conscience nationale et de stature telle qu'il put traverser bien des tempêtes sans dériver. Il jouira d'une grande autorité morale. Attentif aux minorités, c'est-à-dire épris d'une liberté au service de l'individu, voici un homme qui s'intéressera aux problèmes des ethnies, des groupes menacés ou victimes d'absorption ; bref à tout ce que dénigre hier comme aujourd'hui, l'extrême droite hongroise. Illyés, qu'Éluard surnomma « le Paysan du Danube », fut un grand maître de la langue hongroise.

Gyula Illyés est né le 2 novembre 1902 à Rácegres au sud-ouest de la Hongrie. Il vient d'un milieu social qui n'avait jamais produit avant lui d'œuvre littéraire. Illyés vécut son enfance dans un monde de domestiques agricoles menant une vie de misère dans des latifundia qui n'avaient guère changé depuis l'époque féodale, enfants et adultes appartenant aux diverses catégories d'un ordre social plusieurs fois séculaire, fortement hiérarchisé. Son père était

mécanicien dans une grande propriété et sa mère, couturière. Après des études primaires, Illyés put aller au collège, en province puis à Budapest, où il entra en contact avec le mouvement syndical et socialiste. Les origines et l'enfance de Gyula Illyés, sont décrites dans *Ceux des Pusztas* (*Puszták népe*, 1936), une autobiographie élargie en une vaste analyse sociographique de la vie qu'avait connue, sous le régime semi-féodal, la couche la plus déshéritée de la population : celle des domestiques agricoles. Rédigé dans un style puissamment évocateur, ce livre devait consacrer l'auteur comme le chef de file des écrivains « populistes », engagés à dénoncer la misère rurale.

En 1919, Illyés, comme de nombreux artistes et intellectuels communistes, soutient et rejoint la République des Conseils de Béla Kun, qui est renversée le 6 août, par une armée franco-roumaine, qui va répandre sa « terreur blanche » : « Adolescent armé d'un fusil d'infanterie désuet et incroyablement lourd, j'attendais assis sur la berge d'un cours d'eau crépusculaire, tremblant également d'être tué et d'avoir à le faire... Moi, tuer les malheureuses dupes de l'impérialisme bourgeois qu'étaient les lanciers du roi de Roumanie Ferdinand de Hohenzollern ! La manière de combattre faisait régner l'épouvante. Rouges et Hongrois, nous ne comptons pas, aux yeux de l'ennemi, pour des êtres humains. Sur le front du Nord, du côté tchèque – car toutes les frontières de la République Hongroise des Conseils étaient aussi des fronts de guerre – les légionnaires qui avaient fait leur apprentissage chez Koltchak brûlaient vifs leurs prisonniers, après les avoir arrosés d'essence. Chez nous, sur le front de l'Est, au cours des avances éphémères que nous valait notre contre-attaque, nous étions accueillis à chaque pas par le spectacle des cadavres pendus tout nus, éventrés et bourrés de paille ; le bonnet de police orné de l'étoile rouge dont ils étaient coiffés nous annonçait le motif de leur supplice... », écrit Illyés qui, comme de nombreux militant et sympathisants, est contraint à l'exil.

À Paris, en 1922, tout en étant inscrit en Sorbonne, il exerce divers travaux manuels pour assurer sa subsistance (débardeur dans des gares, paveur, ouvrier relieur...) « On mangeait de la vache enragée et jeunes étudiants parmi les prolétaires, nous nous donnions tant de mal pour vivre », témoignera-t-il. Illyés rejoint l'organisation des ouvriers hongrois et rencontre tour à tour Jean Cocteau, André Malraux, François Mauriac, Pierre Reverdy, Jules Supervielle et les poètes surréalistes, Tristan Tzara, Louis Aragon, René Crevel et surtout Paul Éluard. Il évoque dans *Les Huns à Paris* (1946), le souvenir de ces « années d'expérimentation poétique et de prise de conscience révolutionnaire » : « C'est donc là qu'habite ma jeunesse et si l'âge de raison – pour ne pas dire la vieillesse – est un exil par rapport à la jeunesse, je resterai pour toujours un exilé de Paris. En ce temps-là, la vie valait la peine d'être vécue, d'être vécue pour tout ce qui donnait alors du sens à ma vie... Cette position de hauteur, ce regard toujours élevé m'avait fait croire que j'étais un parfait cosmopolite, alors que, tout simplement, il avait fait de moi un homme, et un homme meilleur, je crois. C'est depuis Paris que j'ai pu enfin voir la Hongrie à sa place, dans la réalité de sa situation. Ça a été un moment vertigineux, dur à passer. C'est Paris qui a fait de moi un Hongrois. »

En 1926, profitant de la prescription du mandat d'arrêt délivré contre lui, Illyés rentre, via Vienne, en Hongrie. Il s'installe avec sa mère à Budapest. Illyés, qui a participé à la revue d'avant-garde *Ma*, imprimée en exil à Vienne collabore en toute logique à la troisième revue fondée par Lajos Kassák, *Dokumentum*, qui comptera cinq livraisons jusqu'en 1927. Avec elle, disparaît en quelque sorte, l'avant-garde hongroise. Illyés, par l'intermédiaire du poète Milán Füst, se rapproche alors de Mihály Babits et de la revue *Nyugat*, revue phare des lettres hongroises, qui paraît depuis quinze ans deux fois par mois. Les poèmes d'Illyés paraissent dans *Nyugat*. Les dirigeants de la revue,

impressionnés par son talent, décident de lui venir en aide et de lui trouver un emploi administratif qui puisse lui permettre de vivre. Peu de temps après, Illyés reçoit la visite d'un jeune poète de *Nyugat* : Attila József, qui est chargé d'emmener la nouvelle recrue chez Babits. C'est le début d'une forte et mouvementée amitié entre les deux jeunes poètes. Le premier sera proclamé chantre citadin et prolétarien. Le deuxième, chantre populiste.

Le premier recueil d'Illyés, *Terre Lourde*, paraît en 1928. Il est d'emblée salué comme un événement de première importance par *Nyugat*. « Un lyrisme où se mêle, à l'irréalité du rêve, des images réelles juxtaposées, n'excluant pas, ici et là, le libre jeu de l'imagination qui répandait sur l'ensemble un halo un peu halluciné. Il y a bien autre chose encore mais, jusque dans l'évocation des paysages bucoliques de Transdanubie, comment ne pas reconnaître un ton surréel, voire certain anthropomorphisme cher aux surréalistes ? », écrira Ladislas Gara (in *Gyula Illyés*, éd. Seghers, 1966). Le post-symbolisme, celui des correspondances, des suggestions verbales, des demi-teintes, des nuances et de la perfection de la forme, qui prévaut chez les grands aînés de *Nyugat* depuis Endre Ady, ne paraît que trop littéraire, presque factice, aux jeunes poètes hongrois tels que József, Illyés ou József Erdélyi, qui entend faire la synthèse entre les dernières tendances de la poésie européenne et la poésie populaire hongroise. C'est vers cette poésie dite populiste, que va s'orienter Illyés, qui écrit : « L'aveugle voit avec les doigts, le muet parle avec des grimaces. La paysannerie pauvre – celle des puszta – aveugle et muette dans la vie publique parle avec ses écrivains et avec ses poètes. »

En 1934, trois ans après avoir épousé Irma Juvancz, Illyés, malgré la propagande anti-communiste d'Horthy en Hongrie, figure parmi les rares invités hongrois d'un congrès d'écrivains à Moscou. Ce voyage, qui lui donnera la matière d'un livre sur l'Union Soviétique, provoquera

également la première brèche, qui allait encore s'agrandir, dans ses relations avec Attila József, déçu et amer de ne pas avoir été du voyage.

En 1936 - année qui marque le début de la Guerre d'Espagne -, Illyés, après avoir donné six livres de poèmes, dont *De l'Ordre dans les ruines*, publie *Vie de Petőfi* et *Ceux des Pusztas*. Babits, le poète le plus prestigieux, le critique le plus écouté, écrit : « Qu'est-ce que cela signifie, qu'un tiers de la population hongroise est réduite à la condition de valet ? Illyés l'explique... Un tiers de la population hongroise vit au fond de la mer, engloutie vivante... » L'écho comme le succès est retentissant. Illyés devient la figure de proue et de sa génération et du mouvement populiste, tourné vers le sort des ouvriers agricoles, des campagnes et des « sans terre ». Le poète n'est pas dupe de la situation en Hongrie, où le fascisme est une réalité comme dans une bonne part de l'Europe : « La situation chez nous est lamentable. Le péril des idées que représentent aujourd'hui l'Allemagne et l'Autriche est immense à tous points de vue. Il menace la classe ouvrière aussi bien que le peuple, l'esprit hongrois que je commence à chérir, c'est vrai... » Illyés n'en demeure pas moins plein d'espoir : « Il est probable que la Hongrie deviendra une forteresse des idées démocratiques et libératrices en Europe Centrale. » Il se trompe lourdement, car, comme l'écrit Ladislas Gara, ni l'époque ni le terrain ne sont favorables à un soulèvement paysan (la classe ouvrière ayant été précédemment écrasée) préluant à la renaissance nationale. Mais, malgré sa notoriété et toutes ses activités, Illyés, pour gagner sa vie, est contraint de devenir employé de banque : *J'obéis et je méprise – celui à qui j'obéis ... - Je me courbe comme se jette – sur sa tâche le bûcheron – pour me retrancher de ce monde – mon outil c'est toi, servitude.*

Durant l'hiver 1936, Illyés rencontre Flóra Kozmutza, une jeune psychologue de trente ans, qui a accompli ses études à Paris (en 1928) et à Budapest et qui

fut aussi le dernier grand amour (*Comme le paysan a besoin de sa terre, - De pluie et de soleil, moi j'ai besoin de toi, - Besoin comme la plante a besoin de lumière... Sois glorifiée dans tous les temps, sois célébrée, - Aime donc à jamais comme tu es aimée*) d'Attila József, qui s'est suicidé en se jetant sous un train, à l'âge de trente-deux ans, le 3 décembre 1937. Gyula Illyés épouse Flóra en 1939, deux ans avant la naissance de Mária, enfant unique du couple.

La Deuxième Guerre mondiale est déclarée en 1939. La Hongrie d'Horty est aux côtés de l'Allemagne nazie. Elle sera même le premier pays à adhérer au pacte tripartite en septembre 1940 à la suite de ses membres fondateurs, l'Allemagne, l'Italie et le Japon. Ce positionnement pro-allemand permet aux Hongrois de revenir sur le Traité de Trianon et de recevoir des territoires tchécoslovaques et roumains lors des Arbitrages de Vienne en 1939-1940. Sur le plan littéraire, la Hongrie a perdu ses grands chefs de file : Dezső Kosztolányi est mort en 1936, Zsigmond Móricz en 1942. Mihály Babits est mort en 1941 et avec lui, la revue *Nyugat*, qui cesse de paraître sous ce titre. Illyés recueille l'héritage de ces aînés et assure en toute logique le rôle de nouveau chef de file. Parallèlement, il mène une campagne de presse pour faire libérer des communistes hongrois, anciens des Brigadistes internationaux, retenus en captivité dans le camp de Gurs, qui est, au cœur de la France de Vichy, l'un des symboles des années noires ; cité de souffrances et de survie bien plus que de vie, mais aussi lieu de départ pour les camps de la mort. L'article d'Illyés sera publié dans le quotidien hongrois *Magyar Nemzet* et dans plusieurs autres journaux.

Ladislav Gara nous rappelle également (in *Gyula Illyés*, éd. Seghers, 1966), que dans cette Hongrie alliée à l'Allemagne, il existe encore, pour quelque temps, des possibilités d'action. Un millier de prisonniers de guerre français évadés des camps allemands et d'autres persécutés venus des pays voisins trouvent provisoirement refuge sur le

sol hongrois. La Hongrie, en effet, ne sera jamais officiellement en guerre avec la France. On les aide ces réfugiés, on les cache. Une minorité d'intellectuels, dont Gyula Illyés (qui leur consacre également un article, *Captivus gallicus*), malgré les pires menaces et l'acharnement d'une armée de mercenaires réussit encore à faire entendre sa voix. Avec la revue *Magyar Csillag* (*Étoile hongroise*), qui succède à *Nyugat* et qu'il dirigera de 1941 à 1944. Sous sa direction, *Magyar Csillag*, nous dit Gara, est la seule revue d'Europe Centrale à refuser la discrimination raciale et à ignorer les lois anti-juives du gouvernement fasciste de l'amiral Horthy. On n'en attendait pas moins d'Illyés. Sentant le vent tourner, Horthy entre secrètement en contact avec les Alliés occidentaux, pour négocier une paix séparée. Hitler ordonne l'invasion de la Hongrie, qui est effective en mars 1944, et ouvre l'une des pages les plus terribles de toute l'histoire de la Hongrie. Horthy abdique et Ferenc Szálasi, le chef des nazis hongrois, devient premier ministre du « Gouvernement d'unité nationale ». *Magyar Csillag* disparaît. Illyés, désigné comme « communiste et défenseur des Juifs » ne tarde pas à être la cible des revues fascistes hongroises. Deux ans plus tôt, il avait fait paraître son *Trésor de la littérature française*, du Haut Moyen-Âge à Guillaume Apollinaire. « Nous voulons présenter ce recueil au peuple français, à ce moment difficile de son destin, en témoignage de notre reconnaissance », écrit Illyés. À la mi-mars 1944, nous renseigne Gara, le jour de l'entrée des divisions SS en Hongrie, Illyés, qui est sur la liste noire des personnes à arrêter, doit fuir de son domicile de Budapest et entrer en clandestinité. *Tout se brisait, tombait, coulait, pays et peuple – Seul flottait en sûreté – Un petit îlot de calme – Cinq érables aux voiles gonflées*, écrit le poète. Le siège de Budapest (l'un des plus sanglants de la guerre, comparable, en termes de morts, aux sièges de Berlin et de Stalingrad), par les Soviétiques, se termine avec la reddition de la ville, le 13 février 1945. Les dernières

troupes allemandes évacuent le pays le 4 avril 1945. Bien entendu, écrit Ladislas Gara, le poète est choyé par le nouveau régime qui se met en place après la guerre. Il a tout ce qu'il faut pour plaire ; des origines paysannes, une jeunesse militante dans le mouvement ouvrier, un antifascisme déclaré, une grande autorité littéraire, enfin et par-dessus tout, des services rendus jadis, quand ils étaient persécutés, à des dirigeants clandestins aujourd'hui revenus en triomphe. Tour à tour attaqué puis louangé et vice versa, Illyés est convoité par le pouvoir. Mátyás Rákosi, le « meilleur disciple hongrois de Staline », Secrétaire général du Parti des travailleurs hongrois (le principal dirigeant de la République populaire de Hongrie, officiellement proclamée le 20 août 1949), le présente au maréchal soviétique Kliment Vorochilov (chargé par Staline de superviser l'instauration du nouveau régime en Hongrie), comme le « plus grand écrivain hongrois », dès la première réception officielle. On propulse même Illyés à la députation. Une de ses premières démarches a pour but la suppression de la peine de mort. Cela fait sourire Rákosi et sa clique, qui écartent la proposition du poète. Illyés ne sera député qu'une année. Il démissionne, ne pouvant supporter l'avènement du culte de la personnalité, les emprisonnements arbitraires et les procès fabriqués. Ce socialisme ne correspond en rien au sien. Illyés a aussi fondé la revue *Válasz (La Réponse)*, qu'il dirige et qui est la cible de *Szabad nép* (le journal du Parti), qui la trouve trop ouverte à des écrivains non engagés, tels que le poète mystique Sándor Weöres. Illyés est ensuite attaqué par József Révai, le « Jdanov hongrois », qui tente de le faire revenir dans la ligne du parti.

À compter de 1949, le poète se retire le plus souvent dans sa maison de Tihany, sur le lac Balaton (la mer intérieure hongroise, le plus grand lac d'Europe) pour se consacrer à son œuvre littéraire, tout en demeurant un personnage incontournable de la vie culturelle. *Poète, le*

peut-il rester, celui qui reste – Touché de toutes parts des coups pleuvant sur lui – Les dents serrées, celant en lui-même sa peine – Silencieux, tel un chien rapportant son gibier ? – Le peut-il, celui qui – pareil à ce héros – Mettant sans dire un mot sa main dans le brasier – Ne pousse pas un cri, même quand son destin – Par ce refus hautain devient criant mensonge ?, écrit Illyés. Entre se taire et parler, ajoute Gara, le dilemme qui s'est posé à tant d'écrivains, Illyés a choisi alors de parler sans rien dire dont il puisse avoir à rougir. Le 14 juillet 1950, Illyés, qui a quitté sa retraite, est invité à l'Ambassade de France. Il se retrouve nez-à-nez avec Rákosi qui, escorté par ses ministres, invite le poète à « rejoindre notre cohorte combattante ». Illyés décline l'invitation en public et déclare qu'il rentre chez lui. « J'ai des moyens de contrainte. Les ministres et toute la police politique », rétorque Rákosi. « Moi, c'est tout le peuple hongrois que j'ai derrière moi », répond Illyés, qui pensait évidemment, nous dit Gara, à ses pêcheurs et à ses vigneronns de Tihany et non au peuple hongrois dans son entité. L'imprudencé est totale et très dangereuse. Plus tard, durant cette année de 1956 de tous les espoirs et d'une nouvelle défaite dramatique, Illyés apprendra que Rákosi avait fait figurer son nom en haut d'une liste d'intellectuels à arrêter d'urgence. Le limogeage (par Moscou) du tyran, mais non de son régime hélas, devait sauver Illyés in extremis.

En 1956, Illyés fait paraître *Poignées de mains*, son douzième livre de poèmes et l'un de ses tout meilleurs, qui rassemble sa production poétique des dix dernières années. Quelques mois après la parution du livre, éclate la Révolution hongroise d'Octobre. Pendant les treize journées historiques de la fin d'octobre et du début novembre, Illyés, nous dit Gara, ne prit la plume qu'une seule fois, pour écrire un manifeste qui ne fut finalement pas diffusé. C'est dans ces circonstances qu'est publié son poème, « Une Phrase sur la tyrannie », dans le journal *Irodalmi Újság* (*Gazette*

Littéraire), qui paraît le 2 novembre 1956, pendant l'insurrection, la veille de la seconde intervention soviétique, et dont le tirage est épuisé en quelques heures. Ce numéro est sans équivoque sur la prise de position unanime des écrivains et des poètes en faveur de la Révolution. Une traduction française du numéro entier d'*Irodalmi Újság* est publiée en France, avec une présentation de Ladislav Gara, par les éditions Pierre Horay. *Irodalmi Újság*, le journal de l'association des écrivains hongrois, sera interdit après l'insurrection et reparaitra à Londres en 1957, puis à Paris en 1962 ; ce qui est symptomatique de la rupture de la vie politique et intellectuelle hongroise, après l'écrasement de la Révolution. « Une Phrase sur la tyrannie », le poème d'Illyés, sera, quant à lui, remarquablement adapté en français, au premier chef, par Jean Rousselot (in revue *Les Temps Modernes* n°129/131, numéro spécial *La Révolte de la Hongrie*, janvier 1957), puis, par Jean Follain (in *Anthologie de la poésie hongroise* de Ladislav Gara, Le Seuil, 1962). Il devient aussitôt, dès sa publication en 1956, le poème emblématique de la Révolution et Gyula Illyés, son poète. Ce poème avait été écrit dans un contexte bien précis, soit deux ans après l'arrestation arbitraire, le simulacre de procès moscovite et l'exécution sommaire, autant dire l'assassinat, de László Rajk, le Ministre hongrois des affaires étrangères, accusé, avec d'autres, d'être « un espion titiste, travaillant à la restauration du capitalisme ». Suite à ce procès inique, la Hongrie devait vivre l'une des pires périodes de son histoire, soit une épuration qui concerna des milliers de personnes de tous bords et de toutes conditions, qui furent arrêtées, torturées, emprisonnées et souvent exécutées. C'est au cœur de cette période terrible, en 1951, qu'Illyés écrit son terrible poème chef-d'œuvre. « Il est l'un des cris les plus purs d'une génération acculée à crier très haut et très violemment sa vérité première », écrit Alain Bosquet en France. Il ne s'agit

pas de la tyrannie de 1951, ajoute Gara, mais de la tyrannie éternelle, de l'aliénation éternelle, et ce poème restera, même quand son sujet n'aura plus d'actualité. En Hongrie, la tyrannie, c'est aussi ce million de personnes (sur une population de neuf millions cinq cent mille Hongrois) de l'administration d'État (armée, police politique et ordinaire, fonctionnaires de l'appareil du Parti), qui enregistrent, contrôlent, comptabilisent, endoctrinent, mouchardent, arrêtent et déciment. Comme leurs homologues en Union Soviétique et dans les autres démocraties populaires, ajoute François Fejtő, les quelques milliers de « têtes » de ce grand appareil bureaucratique mènent un train de vie privilégié. Dans son poème, Illyés témoigne de son humanisme universel et contre le totalitarisme : *quand tu parles en toi-même, - c'est elle, la tyrannie qui interroge, - tu n'es plus libre - même en imagination*. Les messages de solidarité et de soutien, affluent de France, de la part des amis. Jean Rousselot et Tristan Tzara, présents à Budapest en octobre, sont aux premiers rangs. Paul Éluard est décédé quatre ans auparavant. Qu'aurait-il avancé, lui, qui, préfaçant *La Hongrie d'Aujourd'hui* (éd. Szikra, Budapest, 1949), avait écrit : « Je viens vous parler d'un pays et d'un peuple qui sont comme le rire même et la flamme de la vie. Un pays et un peuple qui connaissent désormais cette vérité si douce, si simple et si sérieuse aussi, que l'avenir est en germe dans le présent. Un pays où l'on sait que demain existe et qu'on peut y penser sans crainte. Un pays qui est l'incarnation de l'optimisme, de la gaîté. Un peuple qui lève la tête et qui sait enfin ce que veut dire clarté, espoir, bonheur... Les mines, les usines sont nationalisées, les ouvriers en sont justement les possesseurs et ils s'attachent à leur faire rendre tout ce qu'elles peuvent donner... Tout est rationalisé, tout est amélioré. Et ce sont les travailleurs eux-mêmes qui s'imposent cette rationalisation, cette amélioration... Il suffit, voyez-vous, que le peuple soit le maître dans son pays pour qu'en quelques années, le

bonheur y devienne la loi suprême et la joie, l'horizon de chaque jour... Les Hongrois, aujourd'hui, peuvent regarder la beauté en face, non comme un miracle, une chance furtive, mais comme le droit même de tous les hommes. » La prose d'Éluard, rédigée durant l'année 1949, ne mentionne pas que le socialisme, la liberté et le progrès social, ne sont déjà plus que des souvenirs. Mátyás Rákosi, Secrétaire général du Parti communiste hongrois, élimine progressivement tous les adversaires politiques du Parti, « tranche après tranche, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien », selon la stratégie qu'il désigne sous le nom de « tactique du salami ». Nous ne saurons donc pas ce qu'Éluard aurait pu dire de la Révolution de 56 et de l'insurrection du peuple hongrois contre ses dirigeants. Mais Éluard ne se trompait pas sur un point : le peuple hongrois « leva la tête et put enfin savoir », l'espace de quelques semaines, « ce que voulait dire clarté, espoir, bonheur... » Ce n'est donc pas Éluard qui adressa un poème à Illyés, mais Jules Supervielle : ... *Votre sort détestable – Fait de nous des coupables*. Après l'écrasement de la Révolution de 1956, Illyés observe un long silence. Sa pièce *Le Flambeau*, qui traite de la Révolution de 1848 est montée et jouée à Budapest, avant d'être brutalement retirée de l'affiche, en raison du fait qu'Illyés a pris fait et cause pour des écrivains persécutés par le pouvoir. Sa pièce *Le Favori*, qui traite du rapport de la morale et du pouvoir (jusqu'où peut-on aller au service de l'ordre établi ?), interdite en Hongrie, sera publiée et jouée à Paris, grâce, notamment à Ladislas Gara et Jean Rousselot. Le problème de la morale sera à nouveau abordé dans la pièce *Les Parfaits* (1971), traitant de l'histoire et des luttes des Cathares. « Cela dit, au-delà des événements historiques et des idées, c'est l'amour et la haine, l'innocence et la chute que j'ai voulu représenter – tout ce qui, depuis toujours et jusqu'à nos jours, à travers les passions d'être réels, exerce sur nous sa domination réelle, je veux dire le destin. Cette pièce parle d'un peuple disparu

à l'intention de peuples et de communautés encore vivants, aux prises avec les adversités », écrit Illyés dans sa préface. C'est en homme malade qu'Illyés aborde la soixantaine. Il rompt un long silence avec la publication en 1961 de *Nouveaux poèmes : ... Des yeux nous en avons – Derrière notre crâne, - Au nez comme aux talons, - Au fer de notre canne – Tout au bout des antennes – Qui précèdent l'esprit – Fouillant la nuit, jumelle – De l'aveugle patrie*, écrit le poète dans « Ténèbres ». Ces ténèbres ne vont pas sans faire écho à l'abîme où se débat le peuple hongrois et tous les peuples opprimés. László Cs. Szabó, écrit : « Une conception métaphysique ne fait que transparaître à travers l'ambre de l'image, de la rime ou de la métaphore ; la pensée vibre dans les nerfs du poème, au lieu de tourner autour de son noyau tel un satellite artificiel. Le poète révolutionnaire de jadis, qui lançait un message, devient un être cosmique qui interroge ; il ne se révolte plus contre la condition de ses frères des *pusztas*, mais contre celle de l'espèce, contre l'absurde grandeur de l'humanité... Illyés, le chanter par excellence de la Hongrie, replace le peuple si cher à son cœur dans la perspective de l'univers, aux côtés des trois milliards de contemporains qui sont tous nos compatriotes condamnés à mourir. » Ce à quoi le poète normand Jean Follain ajoute : « Le ton d'Illyés reste de ferveur et de constance. Il va droit devant lui, trop fort, trop épris, trop vrai pour ne point forcer tous les barrages que veulent parfois imposer modes et tabous littéraires. »

Gyula Illyés s'éteint à Budapest le 15 avril 1983. Plusieurs milliers de personnes assistent à ses funérailles en chantant l'hymne national hongrois. Après avoir été de son vivant, une force rassurante pour l'homme, Illyés le demeure après sa mort. L'enregistrement du poème « Une Phrase sur la Tyrannie », déclamée par le poète lui-même, est diffusée sur les ondes en 1989, pour annoncer la fin de la République populaire de Hongrie.

Christophe DAUPHIN

Œuvres de Gyula Illyés en français, par Anne Tüskés :

Ceux des Puszta, traduit par Paul-Eugène Régnier, avant-propos par Aurélien Sauvageot, Gallimard, 1943.

Poèmes, traduits par Pierre Seghers et Ladislav Gara, préface par Pierre Seghers, Seghers, 1956.

Vie de Petőfi, adapté et préfacé par Jean Rousselot, Gallimard, 1962.

Le lac Balaton. Texte de Gyula Illyés. Traduction d'Imre Kelemen, photographies de János Reismann, Corvina, 1962.

Hommage à Jules Illyés. Avant-propos de Pierre Emmanuel. Poèmes traduits par Pierre della Faille, Roger Richard, Jean Rousselot. Les Cahiers du Refus, Numéro trois, Février 1963.

Hommage à Illyés Gyula, La Maison du poète – Washington Occidental Press, 1963. Avant-propos de Jean Rousselot. Choix de textes établi par Ladislav Gara. Adaptations : N. Abraham, M. Alyn, A. Appercelle, A.-M. de Backer, J. Ballman, M. Béalu, A. Bosquet, G. Charaire, G. Charles, P. Chaulot, G.-E. Clancier, C. Dobzynski, P. Emmanuel, P. della Faille, L. Feuillade, P.-L. Flouquet, J. Follain, A. Frénaud, F. Gachot, J. Gacon, R. Goffin, Guillevic, L. Guillaume, A. Guimbretière, A. Haulot, E. Humeau, J. Laurent, J. Lescure, P. Loubière, M. Manoll, C. de Radzitzky, R. Richard, J. Rousselot, R. Sabatier, A. Sodenkamp, P. Seghers, R. Tavernier, F. Verhesen.

Le Favori, traduit par Ladislav Gara avec la collaboration d'Anne-Marie de Backer, adaptation de Jean Rousselot, Gallimard, 1965.

Ladislav Gara, *Gyula Illyés*, avant-propos d'André Frénaud, Collection Poètes d'aujourd'hui, éditions Seghers, 1966.

Ceux des puszta suivi de *Le déjeuner au château (Puszták népe, Ebéd a kastélyban)*. Traduit par Véronique Charaire. Préface de Louis Guilloux. Avant-propos de Georges Charaire, Gallimard, 1969.

Sur la barque de Caron (Kháron ladikján). Traduction de Cécile Mennequier. Les Éditeurs Français Réunis, 1973.

Matt le gardeur d'oies, une histoire de Hongrie racontée par Gyula Illyés. Traduction française de David Léger, Seghers, 1976.

Poèmes, Publication Orientalistes de France, 1978. Présentation de Jean-Luc Moreau. Adaptations de: Véronique Charaire, Georges-Emmanuel Clancier, Agnès Dupriez, André Frénaud, Guillevic, Georges Kassai, Jean-Luc Moreau, Roger Richard, Jean Rousselot et Judith Tóth.

Contes hongrois (par Elek Benedek et Gyula Illyés). Traduction de László Pődör, Anne-Marie de Backer, Corvina-Gründ, 1978.

Sentinelle dans la nuit (Őrszemként az éjben). Poèmes adapté du hongrois par Suzanne et David Scheinert. Préface de Charles Dobzynski, Messidor-Temps Actuels, 1984.

Pour saluer Gyula Illyés, Hommages et témoignages, proses et poèmes inédits en français, La Barbacane, 1985. Textes choisis par Ladislav Gara. Témoignages de : Georges Charaire, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Gara, Eugène Guillevic, Jean-Michel Kalmbach, Jean-Luc Moreau, Georges Kassai, Louis Nyéki, Max Pons, Maurice Régnaut, Jean Rousselot, Robert Sabatier, János Szávai.

Un Hongrois à Paris (Egy magyar Párizsban) anthologie bilingue français-hongrois, vers et prose, présentations d'Attila Tamás et de Tivadar Gorilovics. Debreceni Egyetem Kossuth Egyetemi Kiadója, 2002.

ANNA

Voyage souterrain du matin vers l'avenir
et du soir vers la mort.
Entre les haies printemps-automne, le vent du réveil
pousse la roue de la machine à coudre,
la roue de mes chansons
est poussée par le vent de la machine à coudre,
le cœur d'Anna
tourne sur la chanson de la machine à coudre
les courroies tournent entre ciel et terre
et, tandis que sous ses doigts flétris, une toile bruissante
coule, souvenir bruissant,
rapide l'aiguille tiquetante faufile
sur l'après-midi le soir, sur le soir le rêve,
sur ces rêves les dentelles fanées d'un soupir.

Au fond des catacombes, Anna est assise, ses pieds
ensanglantés s'élançant,
parcourent les falaises dures et escarpées
les herbes au suc laiteux, les gerçures de mes lèvres,
où elle passe les voiles de la misère flottent après elle, draps
souillés,
fumée d'usines, chemises qui sèchent,
et dans les W.C. séchant, un pendu.

Volant ainsi passe Anna je la suis, résolu
sous les fenêtres en pleurs, à travers des impasses
où guette le piège du silence, tulipe de minuit,
et un ami louche, aux aguets, salue.

Ainsi je veille sur la mère de mon enfant nommé Anna
Orosz,
les feuilles de mes mains tristes tombent sur elle, la
protègent, redoutent l'hiver, l'enterrent
ainsi mon baiser ferme dans ses yeux bruns

les paysages merveilleux de ma jeunesse révoltée.

(Poème traduit par Ladislav Gara et adapté par Pierre Seghers, in Gyula Illyés, *Poèmes*, éd. Seghers, 1956).

SIGNE

Un buisson de grive griffe mon carreau,
Voici le pays sans voix – il désigne la vallée –
voici le pays de tes pères.
Des peupliers las, là-haut, gardent la montagne,
Dans l'air de janvier, d'un âtre perdu monte une fumée,
Encens de la misère muette – et elle se dissipe.

Ma vie à moi aussi, ici brûlait dans un âtre oublié,
au rythme de la flamme,
Crépitante, ma vie, par les deux bouts grillant avec
ses sursauts, ses retours, son avenir de cendres ;
Mais à présent que mon cœur d'incendie se tord dans
cet embrasement,
Monte, mon âme, élève-toi au-dessus de la vallée qui sue la
sue !

Gagne les contrées où l'air tinte ! au-dessus des lances du
gel ! et tels les haillons des naufragés
Par le vent mis en pièces, flotte, claque : des hommes
respirent ici !
Marins privés de proue, survivants oubliés de l'âge des
Atlantes,
Sans mémoire des courants d'antan, de leur patrie,
ils ne savent plus rien d'eux-mêmes.
Mon buisson se gorge de terre usurpée ; j'ai fleuri moi aussi
sur une terre de rapine,
Derrière le parc seigneurial, dans la cour de la ferme, un
dimanche à l'aube ;
D'avoir tant plié et craqué, je garde les reins rompus,

exercés, aguerris.
Éclos sur une terre usurpée, au soleil, des serfs
 courbés comme ronces m'ont appris à marcher,
Ils m'ont transmis mot à mot le langage, lent en moi
 à se formuler et qui guette son écho,
C'est d'eux que je tiens ce regard rivé aux horizons
Qui au-dessus de la forêt, dans les yeux des bêtes,
 contemple avec indifférence fumer et tanguer la
 mort.

J'ai couru le monde, mais je ne me sens bien qu'en leur
 compagnie,
Ils sont silencieux, je le suis aussi, je hais en silence nos
 maîtres.
Ah ! il n'est pas sorcier de voir que ce n'est pas pour leur
 bon plaisir que la lumière parfois s'enflamme !
C'est aux humbles cœurs que je la dédie en guise de signe.

(Poème traduit par Ladislav Gara et adapté par Marc Alyn in *Hommage à Gyula Illyés*, La Maison du poète – Washington Occidental Press, 1963).



Flóra et Gyula Illyés en 1939. © Département des Manuscrits, Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie, Fond Gyula Illyés.

PLUTÔT QUE DE DEVOIR MOURIR

Homme, plutôt que de devoir mourir,
Que n'accepterais-tu de devenir ?
Bien volontiers tu descendrais l'échelle
Et de bon cœur tu manieras la pelle,
Toi comte, si fier de ton rang hautain,
Tu accepterais d'être ton larbin,
Et dépouillant bagues, bracelet-montre,
Tu décrotterais les chevaux sans honte.
Toi l'évêque, pour qu'on ne cloue tes planches,
De ton linceul, tu trousserais les manches.
Pour mieux serrer l'outil, grand magistrat,
Tu graisserais tes paumes d'un crachat.
Où s'en vont les morts ? Effrayant mystère...
Tu serais vacher, pour rester sur terre,
Voire équarisseur – et non pour un an,
Mais pour tout un siècle. Des nuits durant,
Bringuebalant par la boue et le noir,
Tu irais encor plus bas sans façon :
Tu passerais les briques au maçon ;
Tu laverais les tripes nauséuses
Dans des cours glacées, pauvre misérable...
Car tu accepterais de devenir
N'importe quoi plutôt que de mourir :
Bohémienne, s'il le fallait, ou nègre,
Esquimau, nain, bouffon,... D'un cœur allègre,
Tu abandonnerais même à jamais
Ton humaine forme, et tu te ferais
Oiseau migrateur, corbeau, ou encore
Renard affamé, cheval aux yeux morts ;
Ou rien qu'un arbre, un rosier, par exemple,
Voire un saule creux... Ou l'herbe qui tremble,
Ou l'insecte qui habite dessous ;
Moins encore : un ver ou même la boue,
Ignoble berceau mais qui a sa part

Du chaud soleil et lui rend son regard.

(Poème traduit par Ladislav Gara et adapté par Jean Rousselot in Ladislav Gara, *Gyula Illyés*, éd. Seghers, 1966).

DOLEO ERGO SUM

Tous mes membres me font mal. Je les sens tous car je suis.
Je hais pareil état et m'en ris.

Je ris en voyant la douleur maîtresse de maison
me présenter comme des invités l'un après l'autre, mes
organes.

Des éclairs traversent os et nerfs en moi
Yeux clos je situe les brûlures, fais connaissance.

Autant de souffrances, autant de serrements de mains
un cri, une grimace puis je puis à moi-même me serrer la
main.

Jadis je ne savais pas où se trouvaient larynx, sommet du
poumon, foie
et ce bulbe qui derrière ma tête fait si grand tapage.

Maintenant je connais tout ce qui pique, mord, frappe en
mon corps
la douleur allume en moi le chapelet de ses lampes. J'ai
mal donc je suis.

Celui-là qui ne connaît que joie vit dans l'univers des rêves.
Je me sens mal mais au moins c'est bien moi qui sens mon
mal.

C'est là indication, enseignement essentiel :
Qui connaît le monde et la vie ? Les malades et eux
seulement.

Qui connut le réel sur cette terre et au-dessus planant

la vérité ? Les pauvres et souffreteux.
Qui sut prévoir l'avenir ? Les gens de cet ordre
ainsi que les malades purent devenir guérisseurs.

C'est là un conseil sacré que je vous donne pour aujourd'hui
et toujours :
Dirigeants des peuples, soyez des ganglions de nerfs
ardents.

(Poème traduit par Ladislav Gara et adapté par Jean Follain in Ladislav Gara,
Gyula Illyés, éd. Seghers, 1966).

L'ÉTOILE QUI FLAMBE

Pierres lancées des hauteurs
nous nous écrasons. À quoi bon ?
Pour ne devenir, à coup sûr,
que de la boue au cimetière.

Et s'il doit en être ainsi
telle l'étoile qui flamboie
dans la flamme et le feu
de la chute éperdue

traversons donc brûlants,
flamboyants, projetés,
la fournaise du vide
que fut notre existence

et sans savoir la fin
qui attend notre vie
que celui qui a pu
la voir passer se dise :
qu'elle fut éblouissante !

(Poème traduit par Ladislav Gara et adapté par Pierre Seghers in Ladislav Gara,
Gyula Illyés, éd. Seghers, 1966).

UNE PHRASE SUR LA TYRANNIE

La tyrannie, chez les tyrans,
ne se trouve pas seulement
dans le fusil des policiers,
dans le cachot des prisonniers;
pas seulement dans l'in-pace
où les aveux sont arrachés,
ou dans la voix des porte-clefs
qui, la nuit, vient vous appeler;
pas seulement dans le feu noir
du nuageux réquisitoire
et dans les « oui » du prévenu
ou le morse des détenus;
pas seulement dans le glacial
verdict de mort du tribunal :
« vous êtes reconnu coupable ! »
pas seulement dans l'implacable
« peloton, garde à vous ! » suivi
d'un roulement de tambour, puis
de la salve, et puis de la chute
d'un corps qu'aux voiries l'on culbute;
la tyrannie, chez les tyrans,
ne réside pas seulement
dans l'entrebâillement des portes
et les horreurs qu'on y colporte,
dans le « chutt », un doigt sur la bouche
du confident qui s'effarouche
mais aussi dans le masque dur
comme des barreaux dans un mur,
qu'en public il faut afficher;
mais aussi dans le cri muet
qui agite et se tord derrière
ces odieux barreaux de fer;
la tyrannie, chez les tyrans,
elle est aussi dans les torrents

de pleurs qu'en soi l'on doit garder
sous ses pupilles dilatées;
pas seulement dans les vivats
pas seulement dans les hurras,
dans les slogans, dans les chansons,
qu'on beugle en se levant d'un bond;
pas seulement dans les bravos,
les bonds à fracasser l'écho
qui saluent la péroraison;
elle est aussi dans les flonflons
des fanfares de l'Opéra
dans les statues, ici et là,
et leur mensonge, à l'unisson;
elle est sur les murs du Salon,
dans les couleurs et dans les formes
et dans le pinceau qui les torche;
chez les tyrans, la tyrannie,
ce n'est pas seulement, la nuit,
une auto qui sans bruit s'approche
et s'arrête devant un porche;
la tyrannie, chez les tyrans,
elle est partout, en même temps,
elle est omniprésente, mieux
que le Bon Dieu de tes aïeux,
la tyrannie, chez les tyrans,
on la trouve au jardin d'enfants,
dans les conseils que donne un père,
dans les sourires d'une mère
et dans les réponses du mioche
à l'étranger qui l'interroge;
oui, partout, et non seulement
dans les barbelés, ou bien dans
les « bon livres » et les slogans
encore plus abrutissants;
elle est encor, la tyrannie,
dans l'au-revoir, lèvres unies,

dans la question au mari :
« Quand rentreras-tu, mon chéri ? »
dans les « ça va » indifférents
qu'on échange rituellement,
dans les poignées de main qu'on sent
devenir molles, maintenant ;
dans la façon dont le visage
de ton amie soudain se glace,
car la tyrannie est partout
et jusque dans les rendez-vous,
dans les aveux que l'on murmure
comme en ceux faits sous la torture...
elle est là, entre vos deux bouches :
dans du lait, une sale mouche...
elle t'accompagne sans trêve,
elle te suit jusqu'en tes rêves,
elle est dans le lit nuptial,
ton désir même est son vassal ;
n'est beau pour toi, en vérité
que ce qu'elle a déjà marqué ;
quand tu croyais que tu aimais,
c'est elle que tu étreignais ;
elle est dans les plats, les assiettes,
dans ton nez, ta bouche, ta tête ;
elle est dans l'ombre et dans le froid,
elle est dehors, elle est chez toi ;
c'est comme quand, par la fenêtre,
la puanteur des morts pénètre,
(ou bien, va voir ce qui se passe,
peut-être une fuite de gaz ?) ;
Tu crois te parler, mais c'est elle
La tyrannie, qui t'interpelle !
Tu crois imaginer ? Lors même
elle est encor ta souveraine ;
ainsi de tout : la voie lactée
n'est plus qu'une plaine minée,

une frontière balayée
par le projecteur des douaniers ;
L'étoile ? Un judas de cachot !
et les bivouacs d'astres, là-haut,
un immense camp de travail ;
la tyrannie, où que tu ailles !
c'est elle sous les traits du prêtre,
qui parle de cloche et de fièvre
dans son sermon ; tout est du « faux » :
autel, Parlement, échafaud,
que tes yeux soient clos ou qu'ils s'ouvrent,
partout, te scrutant, tu la trouves,
comme un mal qui jamais ne cède;
comme un souvenir qui t'obsède;
elle te suit partout ; c'est elle
la cadence sempiternelle
des boggies : « Tu es prisonnier ! »
et tu n'as qu'elle à respirer
à la montagne ou à la mer
elle est la lueur de l'éclair,
tout bruit, toute clarté, c'est elle,
tout sursaut de ton cœur, c'est elle,
elle est avec toi dans l'attente
et dans les menottes pesantes,
dans l'averse dont les barreaux
font du ciel un autre cachot,
dans la neige qui vient bloquer
la géôle où tu es enfermé ;
par les yeux de ton chien fidèle,
qui te regarde ? Toujours elle !
elle, en tout but que tu atteins !
elle, dans tous tes lendemains !
elle encor qui te dévisage
dans ta pensée et dans ta glace;
à quoi bon fuir ? Elle te tient !
et tu es ton propre gardien,

puisqu'elle imprègne ton costume
et jusqu'au tabac que tu fumes;
et jusqu'aux moelles te corrode;
tu t'insurges, tu te dérobes ?
tu veux reprendre tes esprits ?
ce sont les siens que tu a pris;
tu voudrais voir ? Rien n'est à voir
que ce qu'a créé son vouloir
maléficieux. Voilà qu'un bois
soudain s'enflamme autour de toi;
avant de la jeter, c'est bête,
il fallait souffler l'allumette...
la tyrannie, chez les tyrans,
elle est à l'usine et aux champs;
elle est chez toi, elle est partout,
c'est elle qui t'ôte le goût
du pain, de la vie, et déjà
tu ne sais plus ouvrir les bras ;
l'esclave ainsi forge les chaînes
dont il s'embarrasse lui-même ;
mange ; et la tyrannie engraisse !
fais un enfant : il est pour elle !
chez les tyrans, tout être humain
est un maillon du grand lien
dont on garrotte la patrie,
et chacun devient tyrannie ;
comme la taupe, on erre, on court,
dans l'atroce nuit du grand jour ;
cabinet noir ou Sahara,
impossible de vivre là,
car, où règne la tyrannie
tout acte est vain et toute envie
de créer, d'élever la voix
par quelque moyen que ce soit,
elle seule en ferait son lot !
c'est elle qui dira ton los

sur la tombe où tu vas descendre
et se servira de tes cendres.

(Poème traduit par Ladislav Gara et adapté par Jean Rousselot in numéro spécial de la revue *Les Temps Modernes* n°129/131, *La Révolte de la Hongrie*, janvier 1957).

ODE À BARTÓK

Cacophonie ? Va pour cacophonie
Si ce qui nous console, ils l'appellent ainsi !
Cacophonie ? Eh bien ! soit !
Que le doux violon et le gosier de soie
Imitent donc le bruit des verres que l'on broie,
Le hurlement de l'affûteur
Dont la scie arrache les doigts,
Et qu'il n'y ait de paix ni de sérénité
Dans les salles de concert ouatées et dorées,
Tant que dans les cœurs noirs de douleur
Ne règnent pas la paix et la sérénité !

Cacophonie ? Va pour cacophonie
Si ce qui nous console, ils l'appellent ainsi !
L'âme du peuple est encore vivante !
Le peuple vit ! Le peuple crie !
Eh bien ! que l'on entende,
Sur le piano et dans la bouche des cantatrices,
Le contrepoint des anathèmes farouches qui jaillissent
Du grincement de l'acier sur l'acier,
De la pierre sur la pierre,
Si c'est là la voix dernière
Dont dispose encore la vie
Pour faire vibrer en nous sa cruelle vérité.

Car c'est précisément cette cacophonie,
Cette clameur guerrière
Ce brouhaha d'enfer
Qui exalte l'harmonie !

Car c'est justement ce cri de douleur
Qui, par-dessus les chansonnettes mensongères,
Exige du destin qu'il crée la symphonie
Et l'ordre vrai – celui qui sauvera l'univers
Quand le peuple, à nouveau, se mette à parler
 Dans toute sa majesté.

Il parle ! Il parle ! Il n'en pouvait être autrement
Puisque, en fidèle Hongrois, ô Musicien maigre et sévère,
C'est dans les profondeurs de l'âme populaire,
Où tu as plongé fraternellement,

 Que tu lanças ton cri

Par le cornet d'un puits de mine encore étroit
Dans cette salle de concert infinie,

 Austère et froide,

Qui a pour lustres les étoiles.

Qui chatouille mon oreille de consolations frivoles

 Insulte à ma douleur.

Celle qui est morte fut notre mère :

Pas de flonflons au cimetière !

Les parties qui ont sombré, est-ce avec un accordéon qu'on
les pleure ?

Reste-t-il quelque espoir en notre race humaine ?

Lorsque la muette raison retourne en vain ce thème,

 C'est toi qui dois parler !

O grand musicien sévère, impétueux, « agressif »,

Dis-nous que, malgré tout, nous avons raison

 D'espérer et de vivre.

Et que l'on a le droit, puisque l'on en est capable

Aussi bien de donner la vie que de la perdre,

D'affronter ce qui est toujours inévitable.

Ceux qui cachent le mal, ils ne font que l'accroître !

 Trop longtemps, ils ont pu

Ils ne le peuvent plus -

Nous boucher les oreilles

 Et clore nos prunelles

Quand soufflait la tempête,
Et puis nous reprocher
D'être restés couchés
Au lieu de leur venir en aide.

Toi, tu nous prouves ton estime
En nous montrant ce qui te fut découvert :

Le bien et le mal,
La vertu et le crime.

Tu nous fais plus grands en nous parlant d'égal à égal
La voilà notre consolation ! -

Et sur un tout autre ton,

Humain et véridique, celui-là,
Qui, s'il met la joie dans nos cœurs,

Nous donne aussi la force d'affronter sans peur

Le plus austère des devoirs :

Le désespoir.

Merci pour cette force

Qui nous permet de triompher de l'enfer lui-même !

Voilà l'issue !

Voilà l'exemple !

Pour dissoudre l'horreur, il faut la mettre à nu !

Oui, la voilà, la réponse suprême

Que fait à l'existence une grande âme fière – et qui nous
montre

Qu'il valait la peine d'endurer l'enfer et la honte.

Car nous avons vécu ce qui, même aujourd'hui,

Ne pourrait être dit

Avec des mots.

Seuls auraient pu l'exprimer par leurs gémissements

Les Vierges à deux nez de Picasso

Ou, par leurs galopades

Et leurs hennissements

Ses chevaux à six pattes...

Ce que nous avons enduré, ô mes frères humains,

Qui ne l'a pas vécu ne peut pas le comprendre et l'admettre.

Les mots ne sauraient le dire aujourd'hui ; non plus demain,
Et ils ne le pourront jamais peut-être...

Mais, ce que ne peuvent pas les mots,
La musique le peut. La musique, la musique
Que vous faites, ô grands jumeaux
Votre musique, ô grands exemples magnifiques,
Pleine de la chaleur ancestrale des mines
Et qui rêve les chants des peuples de demain.
La musique qui triomphe et qui bâtit sur son triomphe,
La musique qui délivre, car elle détruit
Jusqu'au fondement des prisons,
La musique qui veut nous donner ici-bas le salut promis au
ciel,

Qui a des blasphèmes pour oraisons,
Qui renverse les temples, les autels,
Qui creuse en nous des plaies pour notre guérison.
La musique par qui ceux qui savent l'entendre
Gagnent un univers harmonieux et tendre.

Travaille donc, bon médecin
Qui ne nous endors point ;
Qui, en auscultant notre âme
Avec les mille doigts de la musique,
Sais trouver le point névralgique.
Quel étrange et salutaire dictame
Tu nous donnes là,
Quand tu fais retentir
Ces plaintes de douleur
Qui de nous ne devraient jaillir
Mais que nous ne pouvons faire entendre,
Condamnés que nous sommes au mutisme du cœur,
Quand, ces plaintes, tu les libères
En faisant résonner les cordes de nos nerfs.

Gyula ILLYÉS

(Poème traduit par Ladislav Gara et adapté par Jean Rousselot in Ladislav Gara,
Gyula Illyés, éd. Seghers, 1966).

Anna TÛSKÉS

Jean Rousselot & la poésie hongroise



Gyula Illyés et Jean Rousselot à Tihany, en 1964.
Collection privée. D.R

JEAN ROUSSELOT & LA POÉSIE HONGROISE

par
Anna TÜSKÉS

Jean Rousselot n'a cessé d'exprimer et de tous temps dans sa poésie un humanisme profond et de combat. Comme Robert Sabatier l'a écrit : « La Poésie n'est pas pour lui un genre littéraire mais une fonction et un engagement, une manière d'être et de résister aux forces de destruction. » Le poète attend son poème et l'envisage comme l'espoir ultime :

*Il n'y avait que le silence
Derrière chaque mot volé
La route expirait dans les pierres
Entre les murs écroulés*

*Et pourtant le dernier poète
Tendait l'oreille vers la mer
Et cherchait encore à saisir
L'insaisissable oiseau de la parole.*

Rousselot adresse toujours ses poèmes à un destinataire, un poète, un inconnu, cet autre en soi ou hors de soi, pour que le poème chemine. Il aime « écrire pour », sans que, né de la circonstance, le poème ne devienne « poème de circonstance ». Il arrive que le poème s'accompagne d'une réflexion sur lui-même. Le poète parle alors de « rameuter les mots », de « traquer la phrase », de « graisser les mots » ; il se méfie de la « jactance », s'interroge : *Et nul n'a jamais su / Pas même le poète / Ce qu'est la poésie.* Rousselot n'est pas l'homme du discours poétique engagé, mais il se veut responsable, comme on le remarque encore dans son poème « Ça va recommencer » :

*Ce printemps je disais : « Oradour ou l'Aurès »
Et qu'elle est inutile, et qu'elle est criminelle
La poésie qui peut se faire des caresses
Tandis que l'on s'étripe aux quatre coins du ciel...*

Analysant les leitmotive de la poétique de Rousselot, on voit que le réel, l'humanisme et la simplicité caractérisent ses poèmes. On peut s'entendre avec Maurice Bruézière, qui définit l'œuvre de Rousselot⁶⁸ comme « une poésie terrienne ». Ses poèmes expriment en même temps des manières d'être. Et c'est justement ainsi que Jean Rousselot aborde la culture hongroise. Si chaque registre de son œuvre pourrait faire l'objet d'une étude, nous nous limiterons ici aux rapports que le poète français a entretenus avec la poésie hongroise. De ce point de vue, sa relation et sa correspondance avec Gyula Illyés méritent une attention particulière. Étant donné que Rousselot n'a pas rassemblé les lettres d'Illyés, pas plus que celles d'Éluard, par exemple, cette correspondance est unilatérale. La centaine de lettres, cartes postales et télégrammes que Rousselot a adressés à Illyés, nous permettent, à travers les arcanes de cette amitié exceptionnelle, d'approfondir aussi les liens étroits qui unissent les poètes français et hongrois.

Je saisis cette occasion pour exprimer ma reconnaissance et ma profonde gratitude envers Madame Judit Karafiáth, mon maître d'étude, Madame Mária Illyés, qui a mis les lettres que Jean Rousselot a adressées à Gyula Illyés à ma disposition et qui m'a toujours encouragée dans mes recherches et pourvue de ses conseils. Je remercie aussi Madame Mária Stauder, directrice des Archives de Gyula Illyés (Institut d'Études littéraires hongroises de l'Académie des Sciences de Hongrie, 2003-2012), qui m'a accueillie durant toute la période d'écriture de mon travail de diplôme

⁶⁸ *Le lyrisme terrien : M. Fombeure, R. G. Cadou, l'École de Rochefort, in Histoire descriptive de la littérature contemporaine, Berger-Levrault, 1976, Tome II, p. 67.*

en 2004, et qui m'a admise comme collaboratrice à partir de 2007. Ma reconnaissance va enfin également à Christophe Dauphin, qui a remarqué mon travail en 2013, à l'occasion du centenaire de la naissance de Jean Rousselot et qui, non seulement a pris en charge toutes les tâches éditoriales liées à ce livre, mais a réfléchi avec moi et a toujours été de bon conseil.



György Somlyó, Jean Rousselot et Gyula Illyés. Budapest, 30 novembre 1970.
Photographie Magyar Távirati Iroda (Agence Télégraphique Hongroise). D.R.

Dans une interview⁶⁹ accordée à Ilona Fodor en 1972, Jean Rousselot a évoqué sa rencontre puis sa relation avec Ladislav Gara et avec Gyula Illyés : « C'est d'abord à Ladislav Gara, un Hongrois qui vivait à Paris et qui était un grand ami à la fois de la poésie hongroise et de la poésie française, que je dois d'avoir fait connaissance avec certaines œuvres d'Illyés. Ladislav Gara s'était mis en tête d'accomplir une chose audacieuse et difficile, qui était de

⁶⁹ Interview conservée sur une cassette au Petőfi Irodalmi Múzeum, à Budapest.

faire connaître les poètes hongrois contemporains, ou au moins leurs œuvres, aux poètes français, en essayant de trouver des poèmes hongrois et des poètes français qui étaient, comment dire, en correspondance. Et c'est lui, Gara, qui m'a apporté des poèmes d'Illyés, dont il avait donné une traduction mot à mot, littérale, en pensant sans doute qu'il y avait des affinités entre Illyés et quelques aspects de mon œuvre personnelle. À partir de ces traductions littérales de Gara, j'ai commencé à me passionner pour cette œuvre dont, hélas, la langue m'interdisait l'accès. Mais enfin en travaillant avec ce médiateur si attaché à la poésie hongroise et française, Gara, j'ai fait de mon mieux pour, non pas traduire, mais essayer de donner une équivalence en poésie française du souffle lyrique et également très humain du merveilleux des poèmes d'Illyés.

J'ai fait la connaissance d'Illyés par Ladislav Gara. Je pense que c'était en 1955 ou en 56. Je ne me souviens plus très bien. Je sais qu'Illyés est venu à Paris, juste après notre travail, à Gara et moi, sur les traductions des poèmes de Attila József. Nous avons tout de suite sympathisé. Nous sommes devenus des amis. Je peux vous dire quelque chose qui m'a toujours fait plaisir, c'est que lorsque Illyés est venu me voir, j'avais à ce moment-là une maison de campagne dans la Beauce ; il est venu là-bas et mon voisin de campagne, qui était un vieux paysan beauceron - qui vit toujours et est âgé de quatre-vingt quatorze ans -, m'a dit d'Illyés qu'il s'agissait d'un homme très solide, très sain, qui allait vivre cent ans ; un homme très fort, c'est ça. C'est bien l'impression qu'il donne, n'est-ce pas, d'un homme très solide. Mais il est aussi un homme tourmenté. Mais l'impression qu'il donne est celle d'un homme bon, plein de bonté, d'intérêt pour les autres. C'est un homme ouvert et très généreux. Il n'a jamais voulu se refermer sur lui-même et sur sa gloire littéraire. Il est demeuré ouvert à tout ce qui se passe dans le monde et surtout dans son pays auquel il est évidemment très attaché. C'est un Magyar, un Hongrois tout à

fait. Mais il est aussi très intéressé par la poésie des autres, et il m'a souvent demandé, quand il était là, de lui parler des poètes français qu'il ne connaissait pas ; de lui lire des poèmes. [...] C'est un ami très agréable, plein de prévenance. Je suis allé chez lui à Budapest et à Tihany. Nous avons passé de très bons moments, notamment dans l'eau, au Balaton, en nous baignant ensemble. [...] Sur le plan de la vie courante Illyés est un homme extrêmement agréable, intelligent, généreux et ouvert. Maintenant pour ce qui est évidemment de son œuvre ; je ne connais que ce qui en a été traduit. En prose, il y a un livre que j'aime beaucoup et qui est *Ceux des Puszta* ; une évocation très vivante et puissante de son pays natal, de ce pays de culture. Je connais aussi naturellement ses poèmes. J'en ai traduit moi-même, vingt, peut-être trente, mais je n'ai pas travaillé sur ses contes. Les traductions d'Illyés en français ne sont pas bonnes. Moi, je ne peux pas garantir les miennes. Je ne suis pas sûr d'être un bon traducteur d'Illyés. Parce qu'il me semble - mais ça c'est une opinion, une intuition plutôt -, que sa poésie est liée à sa langue, que je ne connais pas. De toute façon, je vois bien, dans la seule langue que je connaisse, autre que le français, c'est-à-dire l'allemand, qu'il y a des choses qu'on ne peut pas passer dans la traduction, et c'est ce qui est lié à la langue originale. [...] Attila József passe mieux dans la langue française parce que, bien sûr que sa poésie est liée au hongrois, je n'en doute pas, mais il y a dans sa poésie beaucoup de choses autres, c'est à dire, un mouvement, il y a des images, il y a des pensées qui sont plus traduisibles... »

Dès les années soixante et soixante-dix, Jean Rousselot a été l'un des écrivains et poètes français les plus connus en Hongrie. Sa renommée est due à son activité d'adaptateur. Avec Guillevic qui, dans son livre, *Mes poètes hongrois* (Budapest, Corvina, 1967), dresse un panorama littéraire à partir de János Arany jusqu'à nos jours, Rousselot est celui qui a adapté le plus de poèmes hongrois

en français. Il a consacré un essai à Attila József et s'est chargé d'une grande partie des adaptations des poèmes de la célèbre *Anthologie de la Poésie hongroise du XIII^e siècle à nos jours* (Le Seuil, 1962) de László Gara. On lui doit la quatrième traduction française – mais la seule en vers – de *La Tragédie de l'Homme* d'Imre Madách et bien d'autres travaux. La presse hongroise lui a souvent consacré des articles. Ses poèmes ont été publiés, en hongrois, en deux volumes. Le premier, présenté par György Timár (avec des traductions de ce dernier, mais aussi de Gyula Illyés, Géza Képes, László Lothár et de Sándor Weöres), s'intitule, *Kecses viperák* (Európa, 1978) et le second, *A tűz és a rózsza* (Budapest, Európa, 1986), choix de poèmes, traduction et postface par István Tóth.

En complément des livres, les lettres que Jean Rousselot a adressées à Gyula Illyés, sont une précieuse source d'informations dans le cadre des relations hongroises du poète. Conservées dans une collection privée à Budapest, elles évoquent avant tout la relation fraternelle entre deux poètes et écrivains majeurs de leur temps : le Français Jean Rousselot et le Hongrois Gyula Illyés. Ils ont fait connaissance à Paris, en 1956, grâce à Ladislas Gara et se sont retrouvés dès l'automne à Budapest, la veille de l'éclatement de l'insurrection hongroise, qui se transforma, chacun le sait, en révolution. La première lettre de Rousselot en témoigne ; c'est Illyés qui commence à correspondre : « Pardonnez-moi de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Votre lettre m'avait profondément touché. Je voulais y répondre, mais les jours ont passé, rongés inexorablement par les besognes plus ou moins serviles qu'un écrivain français doit faire pour nourrir les siens... » De cette amitié, qui est instantanée, découlent de nombreux projets qui contribuent largement à faire connaître la poésie hongroise en France. C'est par l'entremise d'Illyés que Rousselot fait la connaissance des principaux acteurs de la vie littéraire et artistique hongroises, dont : Ferenc

Jankovich, László Dobossy, István Tóth, László Gara ou Gábor Lipták. D'autre part, plusieurs poèmes de Rousselot lui-même, reflètent son profond engagement envers la culture hongroise et son intérêt, son soutien à la Révolution hongroise de 1956.

Le premier livre de Rousselot ayant une thématique hongroise, est sa monographie sur Attila József, qui comprend des poèmes adaptés. Dans ce livre, Rousselot fait preuve d'une profonde connaissance de la culture hongroise. Rousselot a également beaucoup œuvré pour faire connaître la poésie et la vie de Sándor Petőfi en France, en adaptant notamment la biographie d'Illyés sur Petőfi en 1962. Pour cela, il avait tenu à se rendre lui-même avec Illyés, sur les lieux mêmes de la vie de Petőfi, à commencer par sa maison natale à Kiskőrös. Rousselot a en outre traduit plusieurs œuvres d'Illyés en français. Il a collaboré aux travaux du volume « Hommage à Gyula Illyés » et du livre de Ladislav Gara, *Gyula Illyés* (éd. Seghers, 1966). Après les poèmes d'Illyés et la *Vie de Sándor Petőfi* (Gallimard, 1962), Rousselot a adapté *Le Favori* (Gallimard, 1965), une tragédie d'Illyés en deux actes, toujours d'après la traduction de Ladislav Gara. Après la mort de ses deux amis, Gara en 1966, puis, Illyés en 1983, Rousselot ne s'est plus chargé d'adaptations d'œuvres hongroises ; sans doute par manque de conseillers et de connaissance de la langue hongroise ; certes, mais aussi, parce que le cœur n'y était plus. Faute de lettres d'Illyés, l'examen de cette amitié est incomplet ; mais les lettres de Rousselot font la démonstration du rapport étroit entre ces deux grands poètes, non seulement sur le plan du travail, mais aussi sur le plan familial et privé. Rousselot a écrit environ cent lettres, carte postales et télégrammes à Illyés. Ces lettres sont le fruit d'une longue amitié de vingt-sept ans, de 1956 à 1983, année de la mort d'Illyés. Les lettres d'Illyés écrites à Rousselot existent, mais où sont-elles ? Rousselot ne s'est, semble-t-il, pas occupé de l'archivage de

sa correspondance. Quelques années après la mort d'Illyés, il n'a pu retrouver, à la demande de Mária Illyés, que deux lettres d'Illyés : « En ce qui concerne les lettres de ton père, je n'en retrouve que deux, que je t'envoie bien volontiers. Je vais poursuivre mes recherches et je les poursuivrai aussi à Nice quand nous y retournerons. Je suis très mauvais archiviste, j'ai des dossiers là-bas et d'autres ici, le tout en désordre. Sans parler de mon imprévoyance, qui m'a fait, au cours de ma vie, perdre bien des lettres, documents ou témoignages que je regrette aujourd'hui. C'est ainsi que je n'arrive pas à remettre la main sur des lettres d'Éluard, de Char, de Tzara, de Cadou, de Paulhan, etc. »



Jean Rousselot: *Portrait de Gyula Illyés*. Encre de chine sur papier (1985).
Département des Manuscrits, Bibliothèque de l'Académie des Sciences
de Hongrie, Fonds Gyula Illyés.

À travers la correspondance de Rousselot, nous sommes les témoins de son amitié exemplaire et fidèle. Dans les premières lettres, les questions professionnelles dominent la correspondance, mais ce rapport est rapidement contrebalancé par l'amitié qui s'instaure entre les deux

familles. La fille d'Illyés, Mária – qui figure dans les lettres sous le nom de « Ika » – et la fille cadette de Rousselot, Anne-Marie, ainsi que les femmes des deux poètes, nouent des liens d'amitié. Ce rapport étroit est démontré par les visites fréquentes que se rendent les deux familles : la famille Rousselot héberge à plusieurs reprises Mária Illyés, tout comme les Rousselot sont invités par les Illyés dans leur maison de Tihany, proche du lac Balaton : « En ce qui concerne notre arrivée à Tihany, je crois pouvoir avancer la date du 4 août. Quant à la durée du séjour, elle dépend évidemment de bien des choses. Le visa est en principe de deux semaines ? Nous aimerions évidemment rester davantage, mais il ne saurait être question de vous faire supporter des frais », écrit Rousselot. Il faut également préciser que les deux filles, Mária et Anne-Marie, étudient chacune la langue de l'autre, comme en témoignent les lettres : « Te budos merges kis pók !... Je vous embrasse tous », écrit Anne-Marie aux Illyés, alors que son père précise : « Anne-Marie a une grande envie de demander une bourse pour aller perfectionner son hongrois à Debrecen en août-septembre ».

Dans les années cinquante et soixante, l'échange de lettres suit un rythme mensuel ; mais à partir de 1970, la correspondance perd en régularité. Rousselot, très pris par ses écrits comme par les conférences qu'il donne à travers le monde, envoie principalement des cartes postales de ses voyages et écrit quelquefois des lettres, à propos d'une traduction ou d'un voyage en Hongrie. Il faut bien dire que le portrait de Rousselot, qui est esquissé dans ces lettres, est assez transparent. Une fois qu'il eut connu quelques poètes hongrois, il eut aussitôt à cœur de les faire connaître aux Français : « Inutile aussi, je pense, de vous dire que mon cœur est branché sur le vôtre et sur celui des poètes et des écrivains que nous aimons. Une version de votre grand poème de 1950 a été donnée ici. J'en publie une autre, ainsi que de plusieurs poèmes de vous. « L'Ode à un ministre »,

par exemple. Ceci, et quelques efforts de solidarité pour des amis, c'est bien peu de choses. Et l'*Hommage des poètes français aux poètes hongrois*, qui va paraître ces jours-ci chez Seghers. »

La correspondance montre bien le travail intensif de Rousselot, de Gara et d'Illyés, mais elle apporte également un précieux témoignage sur la manière dont a été diffusée, à cette époque, la poésie hongroise à l'étranger. Rousselot a régulièrement rendu compte de ses rencontres (« Et dire que, la semaine dernière, j'entendais Balaj et sa femme, Ilona Bartocz et Ötlik s'exprimer dans la langue de Racine avec assez d'aisance pour que nous discussions pendant une heure de la nécessité de réformer la prosodie française ! J'ai fait avec joie la connaissance de Sándor Weöres. J'ai beaucoup parlé avec Istvan Sötter et fait avec lui (et Szabolcsi) quelques utiles mises au point »); des événements de la vie littéraire et culturelle liés à la Hongrie et du progrès de son travail, ainsi qu'il le relate à Illyés : « J'arrive de Bruxelles. Les oreilles ont dû vous tinter, comme on dit, car il a été beaucoup question de vous. Non seulement autour de la table ronde de la traduction, mais aussi pendant certaine conférence que j'ai faite, hier soir, au Palais des Beaux-Arts, sur la poésie hongroise. Ce fut une très belle soirée. J'ai parlé de vous. Pierre Emmanuel a lu « Ténèbres », et plusieurs autres poèmes de vous ont été lus par des acteurs. Vous avez été acclamé. Ce petit mot, rapide, pour être un écho de ces fastes. »

László Gara, journaliste, traducteur et rédacteur installé à Paris au début des années vingt, a beaucoup aidé Rousselot, dont les lettres rendent compte du fructueux travail d'atelier : « Je voudrais travailler maintenant de plus près et plus amplement votre œuvre. Gara y pourvoira, j'en suis sûr. Je n'ai jamais été si proche de vous que depuis le 28 septembre, date à laquelle je me suis plongé à corps (et cœur) perdu dans l'adaptation de votre *Petőfi* d'après la traduction brute du cher Gara. Ça avance ! Je suis content

de faire ce travail, de collaborer avec vous ! Et que de choses j'apprends en votre compagnie ! » Étant donné que Rousselot ne connaissait pas la langue hongroise, il avait besoin de traductions brutes et de lectures en langue originale pour pouvoir adapter poétiquement les poèmes hongrois en français : « Ah, la langue ! Quand je pense à toutes les mimiques qu'il nous va falloir faire pour nous faire comprendre, j'ai envie de me retirer dix ans dans une grotte pour apprendre le Magyar. Tu sais que *Le Favori* est accepté par Gallimard dans la forme définitive que je lui ai donnée sur la traduction de notre ami Ladislas. » Après la mort de László Gara en 1966, Rousselot n'a plus eu d'aide pour la traduction. Ses adaptations d'œuvres hongroises en français se sont raréfiées : « J'aurais voulu te faire plaisir en traduisant ce poème (et les deux autres parus avec celui-ci dans *Kortars*) mais je n'ai plus le cher Gara (sa photo est en face de moi) pour guider mon ignorance. [...] Mais Hubay m'avait donné le sens général de cette épitaphe ; à peine rentré, j'ai bondi sur le dictionnaire Eckhardt. [...] Je flaire quelque chose de très grand, de très beau, et je suis là comme un idiot. J'enrage. Et pas moyen de compter sur Anne-Marie, abstraite dans et par ses histoires professionnelles et qu'on ne voit que pour l'embrasser. »

Rousselot adresse régulièrement à Illyés les articles qu'il écrit et fait paraître sur la vie littéraire et culturelle hongroises : « Et nous nous remettons probablement à *La Tragédie de l'Homme*. C'est évidemment un long travail – et combien passionnant ! Nous sommes ici depuis quelques jours. Beau temps. La mer est bleue, en contre-bas. Cigales, odeurs de broussailles brûlées dans *La Tragédie de l'Homme*, essayant de varier les coupes ; de ne pas trop trahir ce grand machin où il y a tout de même pas mal de poussière. Quel boulot ! Mais que ne ferait-on pas pour les zongrois ! Après *La Tragédie de l'Homme*, j'aurai à m'occuper d'un roman de Moricz. Je corrige les épreuves du début de *Ember Tragédia et quelque chose en a*. » Ces

lettres à l'ami et au collaborateur, deviennent le laboratoire où s'élaborent les projets et les œuvres. Mais Rousselot a également recours à des moyens complémentaires pour présenter la culture magyare : il publie de longs articles sur la vie littéraire et culturelle hongroise et il a fait diffuser des programmes sur ce thème à la radio. Dans des lettres de 1958 et de 1961, il évoque ainsi un programme à la radio sur Attila József, et en 1973 sur Sándor Petőfi : « J'ai été, ces jours-ci, longuement interviewé par la Radio nationale belge sur Attila József et la poésie hongroise. Inutile de vous dire que j'ai parlé de vous, sans oublier ce cher Lőrinc Szabó à qui je ne peux songer sans tristesse. À propos de radio, une de mes prochaines émissions sera un « Attila József ». Nous allons figurer ensemble, par ailleurs, au sommaire d'Europe et, d'autre part, je te cite (naturellement) dans une émission Petőfi, d'une heure, que notre radio passera sur *France-Culture* le 17 mars. » L'importance des lettres de Rousselot à Illyés, est non seulement de démontrer leur travail intensif personnel, mais aussi d'apporter le témoignage de leurs travaux collectifs, qui ont contribué, comme cela n'avait jamais été entrepris avant, à faire connaître la littérature hongroise à l'étranger, quand bien même les difficultés ne manquèrent pas. N'oublions pas que la Hongrie d'alors, celle de János Kádár (Ministre-président et Premier secrétaire du Parti socialiste ouvrier hongrois), est située derrière le rideau de fer et demeure traumatisée par la répression (trois mille morts et deux cent mille personnes exilées) de l'armée soviétique contre le peuple hongrois et sa Révolution du 23 octobre 1956 ; et ce, bien qu'en 1968, Kádár introduisît le « nouveau mécanisme économique », ouvrant l'économie administrée à un petit secteur privé. Il s'agit du « socialisme du goulasch », tenu pour responsable de la relative prospérité de l'économie hongroise en comparaison des autres États satellites de l'URSS en Europe. Ce climat rend difficile la communication et l'aboutissement de projets,

bien que l'État Hongrois encourage et subventionne les travaux de traduction des poètes hongrois (triés sur le volet par le pouvoir) à l'étranger. Mais les problèmes ne sont pas non plus absents à Paris, comme le révèle le difficile et lent processus de publication de la *Vie de Petőfi*, écrit par Illyés et adapté par Rousselot. Il est à noter que durant les premières années de leur amitié, les poètes ne se rencontrent que peu de fois, bien qu'Illyés ait eu la possibilité de voyager librement dans le cadre professionnel. Il faut également préciser que, pour les Rousselot, un voyage en Hongrie demande un long processus pour obtenir les autorisations impératives. Rousselot a communiqué à de nombreuses reprises sur ses problèmes de visas ; par exemple, dans sa vingtième lettre à Illyés. L'échange avec László Gereblyés, secrétaire général du P.E.N. Club Hongrois et directeur de l'Institut Hongrois à Paris de 1959 à 1962, est en cela instructif. En 1961 la demande de visa de Rousselot n'avait pas été concluante. Deux ans plus tard, durant l'été 1963, la chose devint plus facile.

Les lettres qu'échangent Rousselot et Illyés, eurent pour première et évidente fonction de les rapprocher l'un de l'autre, ainsi que leurs amis. En septembre 1961, après avoir passé trois semaines en Hongrie, Rousselot adressa une lettre pleine de questions et d'intérêt par rapport aux expériences qu'il venait de vivre : « Quand vous aurez un moment, voulez-vous me dire le nom du médecin qui nous a si gentiment reçus ; de même le nom (et adresse) du poète de Pécs qui nous a pilotés. Et si je pouvais avoir un exemplaire de la revue de Pécs, cela me ferait plaisir. Même chose pour le journal « Es », que je ne retrouve pas dans les bagages (bon cœur, mais mauvaise tête...) » Nous savons en outre, que lors de ce séjour, Rousselot put gagner la ville de Pécs (cinquième ville de Hongrie, située à deux cents kilomètres au sud de Budapest) et faire la connaissance du poète Győző Csorba et de la revue *Jelenkor*. Ces détails

sont importants pour comprendre à quel point Rousselot a connu la vie littéraire en Hongrie.

Les lettres laissent présumer des conversations et des communications téléphoniques. L'article découpé et envoyé à Illyés (dans la lettre numéro 58), donne une bonne idée de la conception que peut avoir Rousselot de la vie littéraire hongroise. L'article⁷⁰, intitulé *Hongrie – Sésame ouvre-toi !* (in *Regards sur le monde*, 19 mars 1964), se divise en deux parties. Dans la première, Rousselot indique selon lui les personnages et les tendances majeures de la littérature hongroise de la première partie du XXe siècle, comme Endre Ady, la revue *Nyugat* et Attila József. Il met en relief le fait que cette littérature de dimension européenne affirme sa valeur et souligne son rapport étroit avec la littérature française. Il accentue le fait que ce rapport n'est pas sans retour et que les Français en profitent également. Il mentionne les établissements et les éditeurs, qui aident à la rencontre de ces deux cultures : l'Institut Français de Budapest, les éditions Corvina, les rédacteurs de l'hebdomadaire *Élet és Irodalom* (*Vie et Littérature*), de la revue *Nagyvilág* (*Le Vaste Monde*), les journalistes de la radio et les membres de l'Association des Écrivains. Il pose la problématique de la traduction en soulignant que les traducteurs hongrois sont toujours en même temps et des poètes et des écrivains ; ainsi, nous dit-il, l'adaptation des œuvres françaises en hongrois est en de bonnes mains. Il cite les travaux actuels de traduction et d'adaptation des œuvres hongroises en français. Il fait une comparaison étonnante entre le très fort tirage d'un volume de poésie d'un poète hongrois et le tirage d'un livre de poésie en France : « La littérature, en Hongrie, est apparemment moins fermée qu'en France. Les revues importantes abondent, non seulement à Budapest mais à Pécs, à Szeged

⁷⁰ *Les Orphées du Danube à Paris*, dont on peut lire un large extrait dans *Les Orphées du Danube à Paris*, qui ouvre ce présent livre.

et autres grandes villes ; elles connaissent des tirages que les nôtres ignorent. Les journaux quotidiens publient des contes, des poèmes, des chroniques ; les marchands de journaux crient dans la rue *Vie et Littérature* comme ici l'on crie *France-Soir*. [...] Les livres de vers, en ce pays de dix millions d'habitants, ne sont jamais imprimés à moins de 1.200 exemplaires pour un débutant et à moins de 10.000 pour un poète connu ; ils se vendent aussi vite que chez nous un roman savamment lancé. » Par ailleurs, Rousselot ne précise pas que ce tirage concerne seulement les poètes soutenus par la politique culturelle. Rousselot le sait-il ? Assurément ; soit par Gara et/ou Illyés. La culture a beau être soutenue y compris à l'étranger, elle n'en est pas moins soumise au principe des « trois T », la fameuse typologie de György Aczél, le Ministre de la Culture : « *türni, tiltani, támogatni* », c'est-à-dire : « supporter, interdire et soutenir ». Autrement dit, les artistes sont classés en trois groupes, selon la conduite de la politique culturelle à adopter envers eux. Il y a le groupe des artistes à supporter, celui des artistes dont l'activité est interdite et enfin celui des artistes soutenus qui servent le régime politique. Le principe des trois T fonctionne de manière assez contradictoire et vise à asservir les artistes au régime politique, aux critiques officiels et aux petits fonctionnaires. Rousselot évoque une fois György Aczél, par rapport aux écrivains hongrois, qui sont en même temps les interprètes de la littérature française : « Ce qui est certain, c'est qu'un écrivain hongrois a beaucoup moins de peine à vivre de sa plume qu'un écrivain français ; il n'a pas besoin d'un second métier, ou bien c'est celui de traducteur. Ici, une pointe d'envie me perce... Mais, me dira M. György Aczél, vice-ministre de la Culture, peut-être vaudrait-il mieux que les écrivains hongrois eussent un second métier véritable... Ils seraient plus près de la réalité, plus près de leurs lecteurs. »

Il n'est pas inutile à ce stade de notre lecture de l'article de Rousselot, de marquer un temps, de manière à développer un peu les relations entre l'écrivain et l'État-Parti. Avant György Aczél, le rôle de Jdanov hongrois, de grand inquisiteur des lettres hongroises, fut tenu, dès 1948, par son prédécesseur, József Révai. Ce dernier fut chargé de faire respecter en Hongrie les principes du réalisme socialiste soviétique et de tout ce qui en découlait ; ce dont il s'acquitta avec zèle et inflexibilité et ce, contre « l'infiltration des états d'âme bourgeois dans la poésie hongroise ». L'une de ses joutes les plus tristement célèbres, l'opposa au romancier Tibor Déry, qui venait de faire paraître en 1952, un roman : *Réponse*. Il s'agit presque d'un cas d'école. József Révai donc, écrit ⁷¹ : « Par son attitude, comme dans ses écrits, Déry souligne qu'il n'est pas dans le coup, couvant avec obstination ses problèmes bourgeois d'ordre moral, ce qui l'empêche de mettre son activité littéraire sans esprit de recul au service des objectifs du Parti et de l'édification du socialisme. Il ne m'est malheureusement pas possible de modifier le jugement que j'ai porté sur lui... Pendant la discussion qui a suivi la publication de *Réponse*, Déry a déclaré que « l'écrivain s'efforce de défendre le droit qu'il a d'écrire ce qu'il veut ». Mais chez nous, l'écrivain n'a pas ce « droit ». Il a des droits bien supérieurs à celui-ci, car il peut écrire librement la vérité, et seulement celle-ci. Nous ne donnons pas à l'écrivain un sauf-conduit, nous ne lui donnons pas la « liberté » de défigurer la vérité de la vie. Nous n'admettons pas cette thèse d'esthétique selon laquelle « le goût et le jugement » de l'écrivain sont des critères suprêmes de ce qu'il doit écrire et de la façon dont il doit le faire. Le goût et le jugement de l'écrivain peuvent être contraires au jugement et aux intérêts du peuple, de l'État ou du Parti. Ce ne sont pas l'État et le peuple qui doivent se conformer à

⁷¹ Le texte de József Révai est réédité dans la rubrique « La Terreur intellectuelle » du dossier sur *La Révolte de la Hongrie*, in revue *Les Temps Modernes* n°129/131, 1957.

son goût et à son jugement ; c'est l'écrivain qui doit, par le travail et par l'étude, devenir solidaire des intérêts de l'édification du socialisme. Le Parti et l'État demandent aux gens de lettres et à la littérature d'écrire la vérité et d'aider à éduquer le peuple. Les deux tâches sont étroitement apparentées. Mais peut-il aider le Parti et l'État dans l'éducation du peuple, l'écrivain qui, en défendant son « droit » d'écrire à sa guise, tend à rendre la littérature indépendante des intérêts du peuple, de l'État et du Parti – en d'autres termes de la politique – pour construire ainsi – qu'il le veuille ou non – un abri nouveau pour la littérature apolitique ? Peut-il aider à éduquer son peuple, l'écrivain qui se refuse à satisfaire dans ses œuvres le « désir de héros » ? Est-ce une chose si mauvaise que ce désir des héros ? N'enseignons-nous pas jour par jour aux gens qu'il faut combattre l'égoïsme petit-bourgeois, qu'il leur faut se débarrasser de leurs propres défauts de caractère de méchanceté et d'avarice, qu'il leur faut servir la patrie, le peuple travailleur et l'édification du socialisme d'une manière désintéressée, courageuse, qui ne recule pas devant le sacrifice ?... Nous ne demandons pas à Tibor Déry d'interrompre son œuvre, mais de la corriger et de la continuer. Il ne faut pas que Déry et les écrivains en général se croient infaillibles. Qu'il accepte donc les conseils du Parti... » Tibor Déry sera exclu du Parti communiste hongrois en 1953 pour « déviationnisme ».

Dans la seconde partie de son article, Rousselot évoque la vie culturelle hongroise, en citant notamment les deux grandes expositions de peinture du moment : celles des fauves hongrois, Tivadar Kosztká Csontváry et István Szőnyi. Rousselot évoque aussi, avec joie et satisfaction, le souvenir de ses séjours en Hongrie. Ses observations témoignent de son affection sincère envers la culture hongroise ; de sa curiosité et de son envie de connaître davantage et de faire découvrir la vie artistique de ce pays, isolé linguistiquement par sa langue et politiquement par le

Pacte de Varsovie. Rousselot évoque quelques sculpteurs et peintres hongrois dont il connaît apparemment bien l'œuvre : « Chez Borsos, comme chez les peintres Laszlo Barta et Tibor Csernus, la volonté de stylisation est en concurrence avec le souci de rester en contact avec la vie. Mais, dans le même temps, Aurel Bernath, leur aîné à tous, grand paysagiste lyrique marqué par Cézanne et le cubisme, se raidit de plus en plus dans son credo figuratif et rompt actuellement des lances, dans *Nyugat* ».



Miklós Borsos : *Jean Rousselot*. Médaille, 1963. Tihany, Hongrie. D. R.

Rousselot relate aussi sa rencontre avec le sculpteur Miklós Borsos, qui a fait son portrait en médaille ⁷² : « Mon ami Miklos Borsos, le grand sculpteur, qui, cet été, intéressé par mes cheveux à la Titus, m'avait « médaillé » en empereur romain ! » Il rappelle ses différentes expériences concernant la vie musicale de la Hongrie : « La musique hongroise, quant à elle, est toujours dominée par la haute figure patricienne de Kodaly, le plus jeune des octogénaires, furieux parce que le médecin vient de lui interdire le ski et la natation. Ayant accompagné Kodaly et Illyés à la présentation d'un film nouveau (et excellent) de Ranody,

⁷² Miklós Borsos, Jean Rousselot, médaille, bronze, diamètre 67 mm. Un exemplaire est visible à la Galerie Nationale Hongroise : MNG 1976. 190. L. Kovásznai Viktória, *Borsos Miklós*, Budapest, Képzőművészeti Kiadó, 1989, p. 281, n. 597.

Pacsirta (Alouette), tiré d'un roman de Kosztolányi, j'ai pu me rendre compte du prestige que les grands artistes de leur pays exercent sur les Hongrois... Cependant, sur les traces de Kodaly vient maintenant Farkas et derrière Farkas, s'avancent de jeunes compositeurs qui auront sans doute moins de mal que les nôtres à faire accepter leurs innovations, le terrain ayant, chez eux, été préparé par Bartók. » Rousselot fait preuve d'une profonde connaissance des événements actuels : « Je ne les ai vus vraiment s'échauffer que lorsque leur grande pianiste Anny Fischer, qui « n'est presque jamais à la maison », disent-ils, est venue, entre deux tournées mondiales, donner un récital Beethoven à Budapest. Mais là, ce fut du délire ! Je pensais à Liszt et à son sabre d'honneur... La rupture d'une corde sous la poigne virile de l'artiste me ramena à la réalité. Renseignement pris, Anny Fischer casserait son piano une fois sur deux. »

À la fin de l'article, Rousselot décrit ses impressions du Budapest hivernal, dont quelques-uns des motifs sont déjà connus grâce au poème, « À Flóra et Gyula Illyés », écrit en octobre 1956 : « Le Danube, complètement pris par les glaces quand je suis arrivé, a repris son cours quelques jours plus tard. Était-ce déjà le printemps ? Dans les tramways jaunes, les trolleybus bleus, le métro à voie unique (le plus vieux d'Europe, le sait-on ?), les gens ne déboutonnaient pas encore leur manteau et, dans les hôtels, les appartements, les bureaux, on continuait d'entretenir la même chaleur infernale qui est de rigueur en Hongrie pendant l'hiver. » La triple mention de Gyula Illyés dans l'article, montre que Rousselot le respecte non seulement comme ami, mais aussi comme l'un des plus importants acteurs de la transmission de la culture hongroise en France et son guide principal, avec Gara, dans la littérature hongroise. Il n'est pas inutile non plus de préciser que les journaux français et hongrois, comme les revues (par exemple : *Le Monde*, *Europe*, *Les Lettres Françaises*, *les*

Nouvelles Littéraires, Le Mercure de France, le Magyar Nemzet, le Népszabadság, le Irodalomtörténet, le Nagyvilág et le *Élet és Irodalom*), rendent souvent compte des événements, des séjours des auteurs, des débats de traductions, de l'Institut Hongrois à Paris, des expositions de livres hongrois. La presse publie fréquemment des interviews avec les adaptateurs et des articles sur la situation de la littérature hongroise en France.



Gyula Illyés, Madame Chaulot, Jean Rousselot, Ágnes Nemes Nagy, Miklós Hubay. Hommage à Paul Chaulot. Budapest, 30 novembre 1970.
Photographie Magyar Távirati Iroda. D.R.

Outre les lettres de Rousselot, plusieurs types de documents attestent de la forte amitié des deux poètes : livres dédiés ou prêtés par Rousselot à Illyés (conservés dans la bibliothèque d'Illyés) ; revues littéraires auxquelles Rousselot a collaboré comme auteur ; les photographies prises à l'occasion de la commémoration de Paul Chaulot en 1970 et la troisième Réunion des poètes européens en 1973, à Budapest ; enfin les émissions de radio. Rousselot a participé à l'hommage rendu à Gyula Illyés, « Un Hongrois à Paris », à l'Institut

Hongrois de Paris, le 29 novembre 2003. Il faudrait encore analyser de plus près ses rapports avec d'autres personnages de la vie littéraire hongroise et il serait certainement bien instructif de retrouver les lettres qu'Illyés a écrites à Rousselot.

Revenons à présent sur le travail de Jean Rousselot sur les poètes hongrois. Il convient de préciser que ni Gara, ni Illyés ne furent ses premiers amis hongrois, puisque Rousselot mentionne à plusieurs reprises János Bach, comme étant son premier instructeur à la littérature hongroise. En travaillant à l'adaptation en français, de *La Tragédie de l'Homme* (Corvina, Budapest, 1966. Réédition en 1978) d'Imre Madách, le poète français a décrit dans sa préface son premier contact avec la poésie hongroise : « J'avais connu, au lendemain de la guerre, grâce à un Hongrois du nom de János Bach, revenu des camps de la mort, qui m'avait traduit, à la volée, des poèmes d'Endre Ady, l'éblouissante révélation, aussi éblouissante je pense que celle dont Hugo bénéficia de la part de Charles Nodier quand celui-ci, la veille du sacre de Charles X, lui fit découvrir le véritable Shakespeare, jusqu'alors dissimulé dans les traductions sans vérité de Ducis et de Le Tourneur. » Rousselot a dédié le poème « Le Voleur de gloire » à Jan Bach, son premier ami hongrois, dans le recueil *La Mansarde* en 1946. Mais ce sont assurément les rencontres et l'amitié forte qui en découle avec Ladislas Gara en 1954, puis avec Gyula Illyés durant le printemps 1956, qui jouent un rôle décisif dans le rapport de plus en plus étroit que Rousselot va entretenir avec la culture hongroise. En dehors de Gyula Illyés, Rousselot est en relation avec d'autres personnages de premier plan de la vie littéraire hongroise, comme en témoignent ses lettres, conservées au Département des Manuscrits du Musée Littéraire Petöfi, à Budapest.

Jean Rousselot a commencé son activité d'adaptateur, avec les poèmes d'Attila József, puis ensuite par quelques centaines de poèmes hongrois, des origines à nos jours. Il convient de préciser que le poète français ne se serait assurément pas lancé dans cette aventure (et quelque cinquante poètes français avec lui), sans la collaboration de Ladislav Gara, qui fut le grand promoteur de l'*Anthologie de la poésie hongroise du XIIe siècle à nos jours* (Le Seuil, 1962). L'adaptation de *La Tragédie de l'Homme* fut, quant à elle, le fruit d'une longue entreprise hongroise. Outre ces traductions, Rousselot a participé à l'adaptation du *Vieux Tzigane* (Le Pont Traversé, 1962), du grand poète romantique Mihály Vörösmarty et de *Sois bon jusqu'à la mort* (1^{ère} édition, Corvina, Budapest, 1969 ; 2^e édition, Les Éditions In Fine, Ozoir-la-Ferrière, 1993) du romancier hongrois Zsigmond Móricz, ainsi qu'aux *Poèmes choisis* (Budapest, Corvina, 1973) de Janus Pannonius, poète majeur de la Hongrie de la Renaissance et l'une des figures les plus connues de la poésie humaniste en Europe. Jean Rousselot a manifesté son profond intérêt pour la culture hongroise, comme pour la situation politique du pays, dès la première année de son amitié avec Illyés. Il put ainsi écrire, entre octobre 1956 et janvier 1957, trois poèmes directement inspirés par les événements de Budapest.

Le premier, « À Flora et Gyula Illyés », fut écrit pendant son séjour à Budapest dans les premiers jours d'octobre 1956. Le manuscrit est conservé dans une collection privée, en Hongrie.

Le deuxième s'intitule « Ça va recommencer ». Rousselot a commencé à l'écrire à Budapest, sous l'effet de la Révolution hongroise, avant de le publier pour la première fois dans la plaquette collective, *Hommage des poètes français aux poètes hongrois* (éd. Seghers, 1957), avant de le reprendre dans *Agrégation du temps* (éd.

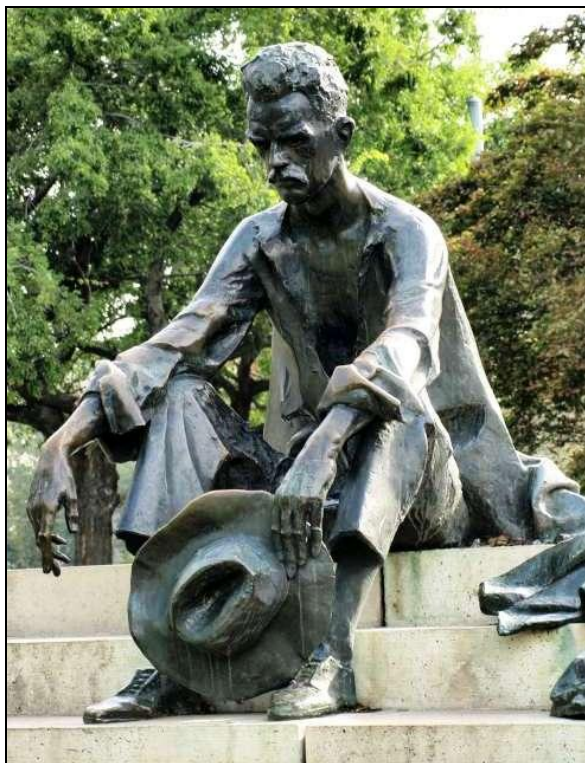
Seghers, 1961), puis dans son importante anthologie poétique, *Les Moyens d'Existence* (éd. Seghers, 1976).

Le troisième poème, s'intitule « Le jeu et la chandelle ». Il est inspiré par l'écho de la défaite de la Révolution, en janvier 1957. Ce dernier a paru pour la première fois dans *Agrégation du temps* (1961), avant d'être repris dans *Les Moyens d'Existence* (1976). C'est à partir de ces trois poèmes, que nous pouvons avoir une image de l'effet que le voyage à Budapest et que les événements de la Révolution hongroise ont exercé sur Rousselot.

En comparaison « aux poèmes hongrois » de Rousselot, il n'existe, dans la poésie hongroise, qu'un seul grand poème contre le totalitarisme stalinien : « Une phrase sur la tyrannie » (« Egy mondat a zsarnokságról », in revue *Irodalmi Újság*, 2 novembre 1956), de Gyula Illyés. La passion, la révolte et la dénonciation du mépris, de la délation et de la haine dominant cette œuvre. Dans le même laps de temps, le poète analyse ces sentiments. Selon le poème d'Illyés, la tyrannie est la quintessence elle-même de l'inhumanité : « Où il y a la tyrannie, / il y a la tyrannie / non seulement dans le canon, / non seulement dans les prisons ». À travers ce poème, Illyés met à nu la psychologie, la brutalité, les conséquences du système idéologique et politique du stalinisme, alors responsable de l'asservissement d'une partie de l'humanité. Fidèle à son titre, le poème exprime en une seule phrase, toute la violence de la dictature dans les relations humaines, dans la vie privée et publique, comme dans les esprits. La spécificité du poème est qu'il énumère les caractéristiques de la tyrannie, pour nous dire que la dictature remplit tout. Il est à ce titre instructif de lire la presse française qui a paru pendant les mois d'automne de la Révolution hongroise. La presse française a fait beaucoup pour attirer l'attention sur les événements hongrois. Les revues littéraires ont publié l'allocation d'Imre Nagy et ont consacré plusieurs pages

aux poètes hongrois et à leurs poèmes révolutionnaires. Rousselot évoque encore la Hongrie dans son poème « Les Interlocuteurs », qui a paru dans le recueil *Les Monstres familiers* (Rougerie, 1986). Dans ce poème en prose, Rousselot fait allusion plusieurs fois à la musique de Ferenc Liszt. La personnalité de ce compositeur et pianiste hongrois a inspiré d'autres œuvres à Rousselot, et notamment, *Liszt* (Intercontinentale du Livre, 1958) et *La Vie passionnée de Franz Liszt* (Seghers, 1961). Nous retrouvons la Hongrie dans plusieurs de ses livres. On découvre ainsi vers la fin du roman *Un train en cache un autre* (Albin Michel, 1964), plusieurs allusions au fait que Rousselot a écrit la dernière partie chez Illyés, à Tihany, en août 1963. Il décrit entre autres leur participation à la fête de Petőfi à Kiskőrös. À cette époque a déjà paru la *Vie de Petőfi* (Gallimard, 1962) d'Illyés, adapté et préfacé par Jean Rousselot, qui, lui-même, prépare un livre sur Petőfi (Sándor Petőfi, *Poèmes*, Éditions Corvina, Budapest, 1971). Les poèmes inspirés par la Révolution hongroise d'octobre 1956 ; la tentative d'attirer l'attention sur ces événements en publiant des poèmes hongrois dans les revues et les autres allusions à ses expériences en Hongrie dans l'œuvre de Rousselot, témoignent de sa curiosité envers la culture hongroise et de la mission qu'il se donne de faire connaître aux Français la littérature de cette nation isolée par sa langue.

Le premier livre de Jean Rousselot ayant une thématique hongroise, nous l'avons dit, est une monographie qui fait toujours référence en France : *Attila József, sa vie, son œuvre* (Les Nouveaux Cahiers de Jeunesse, 1958), comprenant également un choix de poèmes. Cet essai a été réédité en guise d'introduction à *Attila József, Aimez-moi, L'œuvre poétique* (Phébus, 2005). Les poèmes adaptés par Rousselot découlent des traductions brutes de Ladislav Gara et d'Albert Gyergyai. L'essai se divise en deux parties : la première, écrite en août 1956,



A Dunánál (József Attila), 1980. Détail de la sculpture en bronze de László Marton (1925-2008), installée face au Danube, près du Parlement, à Budapest.
Photographie de Christophe Dauphin (2010). D. R.

donne une biographie détaillée ; la deuxième, écrite en février 1957, donne une analyse de l'œuvre. Au début de la première partie, Rousselot évoque la difficulté que représente la traduction de la poésie : « Rien de plus difficile que la translation de la poésie d'une langue dans une autre ». D'emblée, Rousselot évoque ce qui peut le rapprocher comme homme et comme artiste d'Attila József : « Une des raisons les plus profondes de ma sympathie pour Attila József est qu'il fut comme moi un « enfant sans père » (le sien s'en va, le mien tombe à

Verdun), que j'ai grandi comme lui dans la vapeur des lessives mercenaires, qu'avec lui j'ai ramassé mon pain, puis ma culture, dans la poubelle des riches... Seuls, les « Attilas » peuvent avoir du monde réel une vision dont la formulation imagée, symbolique, n'a rien à voir avec la fabrication rhétoricienne, mais tout avec la mutation spontanée de la réalité en langage et, seuls les « Attilas » peuvent avec naturel faire de leur langage une arme. » Rousselot précise qu'il n'entend surtout pas étudier Attila József sous le même angle que celui des critiques communistes officiels de son pays. Replaçant Attila József dans la perspective historique de sa vie et de sa création, Rousselot observe que le poète est sorti vainqueur de sa lutte contre le langage et contre lui-même, de manière à pouvoir être un soldat de la révolution et de la poésie : un poète-pour-tous et un poète-pour-soi. Citant un extrait du poème « On m'aimerait », Rousselot nous explique que ce qui caractérise la poésie d'Attila József, c'est sa langue directe et l'emploi des mots du quotidien ; une poésie qui va droit à l'essentiel, sans verbiage ni arrière-pensée :

*Je ne médite ni sur le bien, ni sur le mal
Tout simplement je souffre et je travaille.*

*Je fais des bateaux à hélices, des faïences,
Mal dans le mal, bien dans l'indifférence.*

*Innombrables sont mes travaux ! Seul mon amour
Qui les connaît en tient le compte à jour.*

Cherchant à expliquer le suicide de József, Rousselot avance les conditions de vie misérables du poète. Il voit le vent précurseur de son suicide à chaque page de son œuvre. Dans la préface de *l'Hommage des poètes français à Attila József* (éd. Seghers, 1955), Tristan Tzara, qui a connu le poète magyar à Paris en 1926, ne dit pas autre chose : « Si Attila József s'est suicidé, c'est que sa

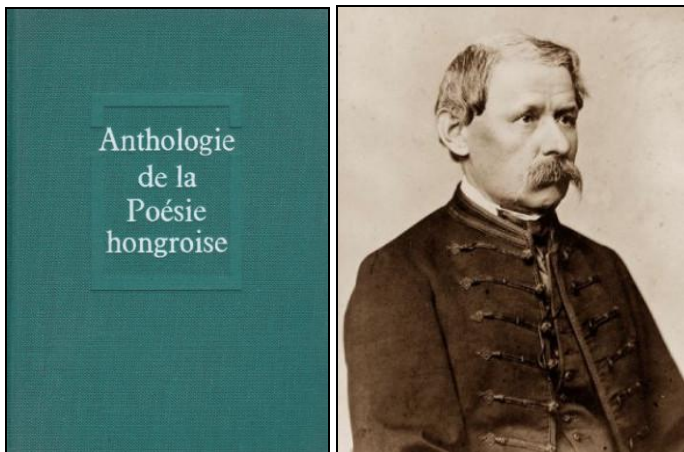
fierté heurtée, blessée à mort, n'a pas pu supporter l'injustice, la faim, le froid et la terreur en les considérant comme des dogmes immuables et, dès lors, il n'y a plus de doute sur ceux qui portent la responsabilité de son atroce fin. Dans la longue suite des poètes assassinés, Attila prend place parmi les plus grands, ceux qui ont succombé dans la lutte inégale entre la poésie et la condition féroce d'un monde axé sur l'intérêt de quelques exploités. »

Citant des poèmes, mais aussi des lettres écrites à la sœur du poète, Rousselot fait ressortir les thèmes et l'originalité de cette poésie : « Que la poésie d'Attila József soit née au lendemain d'une révolution avortée – la Commune de 1919 – et se soit développée dans le climat des luttes clandestines contre le fascisme, n'est évidemment pas indifférent. Ne l'est pas davantage le fait que cette poésie ait eu à choisir son terrain esthétique dans une période où la vocation typiquement magyare du lyrisme hongrois était contrariée par la tentation du cosmopolitisme, de l'expressionnisme, du surréalisme et de la poésie militante. Ce qui fait sa grandeur c'est que, sans jamais cesser de témoigner sur son temps et de participer aux combats des hommes – à telle enseigne que certains des grands poèmes révolutionnaires d'Attila ont été écrits après son éviction du Parti communiste hongrois -, sans refuser aucun des nouveaux moyens d'expression mis à jour par des pionniers, voire des hérésiarques du langage, elle ait su garder dans toutes ses phases (paysanne, citadine, satirique, psychique, amoureuse, politique, métaphysique, anecdotique, etc.) l'unité profonde, l'authenticité sans faille et la résonance universelle des voix sans âge qui guident l'humanité – âme et corps – vers la lumière et la liberté. » Rousselot fait également des comparaisons afin de démontrer l'importance pour József, de la découverte de poètes tels que Baudelaire ou Walt Whitman. Il présente les tendances de la littérature hongroise actuelle pour faire comprendre certains traits de cette poésie ; par exemple,

l'influence de l'expressionnisme allemand, le triomphe du vers libre, l'amitié de József avec le poète populiste hongrois Erdélyi, la revue hongroise d'avant-garde, *Ma*. L'opinion sur la théorie de la traduction de Rousselot, transparait également dans cet essai et cela vaut la peine d'y consacrer quelques lignes. Selon Rousselot, le simple traducteur français ne peut donner que des transcriptions du poème hongrois. Comme il le laisse entendre, il faut être poète pour pouvoir faire un effort d'identification au poète sur lequel il se penche. Il insiste sur le fait que parmi les poètes hongrois se trouvent les plus qualifiés interprètes. « La traduction de la poésie est une œuvre qui exige beaucoup d'amour... », écrit Rousselot. Concernant le séjour d'Attila József à Vienne et à Paris, Rousselot analyse en détail les découvertes du poète et les effets sur son œuvre : le surréalisme, Villon et le marxisme scientifique. Il s'attarde sur les procès, les amours et les livres d'Attila József et raconte, peut-être grâce au témoignage de l'intéressée, l'histoire de l'amour contrarié entre Attila et Flóra Kozmutza, qui deviendra l'épouse d'Illyés. Qui lui a suggéré de s'occuper justement de József ? Nous savons que c'est Ladislav Gara qui a initié Rousselot à la lecture de József. Nous savons aussi que Rousselot éprouva immédiatement un véritable coup de foudre pour ce poète, qu'il désigna d'emblée comme un frère ; ce que l'on remarque aisément tout au long du livre, à travers les nombreuses analogies entre József et Rousselot : l'enfance précaire et pauvre, le lien au peuple et la lecture du réel avec les mots quotidiens.

Il est bien sûr impossible, après cela, de ne pas évoquer l'*Anthologie de la Poésie hongroise du XIIIe siècle à nos jours*, établie par Ladislav Gara (Le Seuil, 1962) ; car il s'agit d'une entreprise unique dans l'histoire de la poésie, et pas seulement hongroise, traduite en français. Plus de

soixante ans après la première anthologie⁷³, il s'agit de la première tentative de présentation de l'histoire de la poésie hongroise, de ses origines jusqu'aux poètes contemporains.



Couverture de l'*Anthologie de la poésie hongroise* de L. Gara et portrait photo du poète János Arany (1817-1882). D. R.

Plusieurs années d'un travail astreignant précèdent la parution de ce volume. Seulement deux adaptateurs français connaissaient le hongrois ; les autres travaillèrent d'après des traductions brutes de traducteurs hongrois. Quarante-huit poètes français, parmi lesquels Jean Rousselot, ont participé à cette œuvre. Le premier projet est esquissé vers 1960. Le 20 février 1960, Rousselot écrit à Gyula Illyés : « Je pense que l'*Anthologie de la poésie hongroise* a des chances de se réaliser. » La préface de László Cs. Szabó dresse un panorama de l'histoire de la poésie hongroise en corrélation avec les événements de l'histoire, de manière à bien faire comprendre les conditions d'écriture et la thématique des poèmes, des origines jusqu'au XXe siècle et aux années 60 : « Le poète hongrois

⁷³ *Les Grands poètes hongrois : Arany – Petőfi*, traduction en vers par F.-E. Gauthier, éditions Paul Ollendorff, 1898.

a des exigences envers lui-même, comme s'il était le citoyen d'une grande puissance ; et ses lecteurs ont envers lui des exigences semblables. Car c'est en poésie que le peuple hongrois s'est construit, depuis le XVIII^e siècle, sa plus belle patrie. Le poète, dans ses œuvres, cultive tout un pays intérieur. Lors des Journées du Livre organisées chaque année en Hongrie, on s'arrache les recueils de poésie, sous les tentes des stands, comme s'il s'agissait d'une distribution de terres. Cependant le monde reste un et indivisible et le peuple hongrois partage son destin. Héritier de Janus Pannonius, de Balassi, de Zrinyi, de Csokonai, de Vörösmarty, de Petőfi, d'Arany, d'Ady et de Babits, le jeune poète hongrois, après tant de coups du sort, d'amertumes, de déceptions et de duperies, tremble autant pour son peuple si éprouvé que pour ceux qui, après avoir semé la tempête, l'ont si souvent oublié. Il n'est de véritable liberté que dans la générosité... » Jean Rousselot a joué, au sein de cette monumentale entreprise, un rôle important, tant dans l'élaboration que dans la concrétisation, adaptant de nombreux poèmes, d'après les traductions de Ladislas Gara. À la fin de l'anthologie, ce dernier dresse une étude exhaustive sur les problèmes de la traduction de la poésie hongroise, tout en revenant sur l'élaboration de l'anthologie : « Une telle entreprise pourrait passer pour une gageure, et sans doute l'est-elle un peu. Mais une expérience déjà longue m'avait convaincu que seuls des poètes peuvent traduire des poètes, et que la connaissance de la langue d'origine, pour souhaitable qu'elle soit, n'est pas indispensable. Cette connaissance ne garantit pas forcément la fidélité du traducteur, surtout en poésie ; d'autre part, certains poètes sont parvenus à des réussites plus incontestables avec des œuvres qu'ils ne pouvaient pas lire dans le texte qu'avec d'autres dont ils maîtrisaient parfaitement la langue. À mon sens, Guillevic, qui ne connaît pas le hongrois, a mieux réussi ses adaptations d'Attila József que celles de Heine, et pourtant aucune des

nuances du texte allemand ne lui échappe. C'est sans doute qu'il a plus d'affinités avec l'œuvre du premier. Ainsi donc, nous avons autant que possible recherché les parentés existant entre certains poètes français et certains poètes hongrois, afin que ceux-là se retrouvent au moins dans un climat familier. Pour ceux de nos adaptateurs qui ne lisent pas le hongrois, nous avons établi des « textes de base », qui étaient moins des traductions mot à mot que « sens à sens », selon la formule chère à l'un de nos poètes. Au stade de la mise en œuvre, l'adaptateur français et le traducteur hongrois ont généralement travaillé en étroite collaboration, tant pour le sens que pour la forme... Nombreuses furent les difficultés – et certaines furent même insurmontables. La forme et le fond sont souvent si intimement liés, jusqu'à s'engendrer mutuellement, que le transfert d'une langue dans une autre ne saurait s'accomplir sans sacrifices : il faut louvoyer alors entre l'exactitude du sens et l'exigence prosodique. L'essentiel me semble-t-il, pour une adaptation poétique, c'est de faire passer d'une langue dans l'autre le souffle de l'œuvre originale... »

Prenons, pour poursuivre sur les problèmes de la traduction de la poésie hongroise, un exemple aussi unique que spectaculaire : « Le Vieux Tzigane », de Vörösmarty. Poète et dramaturge, Mihály Vörösmarty (né en 1800, dans une famille modeste de hobereaux, en Transdanubie), incarne pleinement les tensions et les contradictions du romantisme magyar, qui coïncide, sur le plan historique, avec une époque de réformisme social et d'effervescence nationale. L'esprit du temps impose à Vörösmarty le rôle de barde national, à qui incombent l'évocation d'un passé exemplaire glorieux et l'exaltation des devoirs civiques et patriotiques. Mais le poète, inspiré, visionnaire, hanté par ses démons secrets, transfigure plus d'une fois les genres appris et les sujets assumés ; le mythe éclot au sein de la narration épique, le sublime s'installe dans les odes patriotiques et moralisantes. Vörösmarty décède en 1855.

« Le Vieux Tzigane », célèbre poème et dernier chef-d'œuvre de Mihály Vörösmarty, fut donc adapté tour à tour par quinze poètes français : Anne-Marie de Backer, Marcel Béalu, Alain Bosquet, Paul Chaulot, Jean Dupont, Pierre Emmanuel, Luc Estang, Jean Follain, Jean Grosjean, Louis Guillaume, Charles Le Quintrec, Michel Manoll, André Marissel, Jean Rousselot et Robert Sabatier. Les textes sont recueillis et commentés par Ladislav Gara avec la collaboration de Gyula Sipos. L'adaptation d'un seul poème par plusieurs traducteurs offre la possibilité de se rendre compte des différentes méthodes et possibilités d'adaptation. Ladislav Gara écrit : « Faire passer le souffle du « Vieux Tzigane » du hongrois en français est une tâche poétique extraordinairement difficile. [...] En hommage à Vörösmarty, et aussi pour connaître les possibilités actuelles de la traduction en poésie, quatorze poètes français ont accepté d'adapter « Le Vieux Tzigane » (Le Pont Traversé, Paris, 1962). Chacun de ces poètes a interprété cette œuvre à sa manière, et la confrontation de leurs textes offre, nous semble-t-il, un certain intérêt. » La strophe de Vörösmarty se compose de dix vers, dont les quatre derniers constituent un refrain. Les vers sont des décasyllabes, à l'exception des deux premiers vers du refrain, qui ne comptent que neuf pieds. Le rythme, en hongrois, n'en est pas pour autant brisé, car la rime de ces deux vers est brève, d'une seule syllabe, alors que dans les autres vers, elle se compose de deux syllabes. L'effet de musicalité s'en trouve finalement renforcé. Un certain nombre d'adaptateurs préférant le vers régulier ont choisi l'alexandrin ; choix qui peut se justifier puisque le hongrois est une langue plus concise que le français et qu'un texte hongrois de dix syllabes correspond, quant aux sons, à peu près à douze syllabes en français. C'est également l'alexandrin qu'a choisi Jean Rousselot dans sa première version, en organisant les rimes de la manière suivante : pour les quatre premiers vers de la

strophe, il emploie les rimes croisées. Pour le reste, il a adopté des rimes plates, comme le poète hongrois :

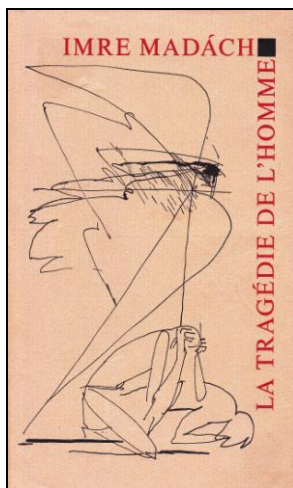
*Joue, tzigane ! Tu as déjà bu ton salaire !
Fais quelque chose, au lieu de balancer tes pieds !
Les soucis font escorte au pain sec, à l'eau claire,
Mets du vin dans ta coupe et vois-les s'envoler !
La vie en ce bas monde a toujours eu deux faces :
La première est de feu, la seconde est de glace.
Joue ! Qui sait si longtemps tu le pourras encore...
Un jour ton vieil archet ne sera que bois mort.
Chagrin et vin de même emplissent cœur et verre.
Joue donc, tzigane ! Et n'aie souci de la misère !*

Après son adaptation en alexandrin, Jean Rousselot en a écrit une deuxième en décasyllabe. Il a respecté l'ordonnance des rimes de Vörösmarty, en s'interdisant cependant, lui aussi, les deux vers blancs de la strophe. Les rimes des quatre premiers vers sont croisées ; la césure, comme en hongrois, tombe après la quatrième syllabe :

*Allons, joue donc, tzigane, on t'a payé !
Ne reste pas à bayer aux corneilles !
Pain sec, eau claire – et l'homme est ennuyé !
Remplis ta coupe et bois le jus des treilles !
Vois-tu la vie alla toujours ainsi :
Ou bien l'on brûle, ou bien l'on est transi.
Combien de temps chantera ton archet...
Il ne sera bientôt que bois séché.
Chagrin et vin ? Cœur et verre débordent.
N'aie nul souci des soucis ! A tes cordes !*

Le travail de Jean Rousselot, s'agissant des adaptations d'œuvres poétiques hongroises en français, est plein d'abnégation. Il en va de même pour l'*Anthologie* et « Le Vieux Tzigane » de Mihály Vörösmarty. Rousselot a également participé à plusieurs travaux d'adaptation de poèmes et d'œuvres en prose hongroises ; ainsi a-t-il pris

part au *Panorama de la littérature hongroise du XXe siècle* (Budapest, édition Corvina, 1965), comme aux *Poèmes* de Janus Pannonius, publiés en 1973 et d'autres ouvrages collectifs, tels que : *Hommage des poètes français à Attila József* (éd. Seghers, 1955), *Hommage des poètes français aux poètes hongrois* (éd. Seghers, 1957), *Poèmes* d'Attila József (Corvina, Les Éditeurs Français Réunis, 1961), *Hommage à Jules Illyés* (Les Cahiers du Refus, 1963), *Hommage à Illyés Gyula* (La Maison du poète/ Washington Occidental Press, 1963), *Gyula Illyés*, par Ladislas Gara (éd. Seghers, 1966) ou *Endre Ady*, par György Rónay (Corvina/Seghers, 1967). Mais, au sein de tous ses travaux, c'est encore peut-être, de par son envergure et son ambition, l'adaptation française de *La Tragédie de l'Homme* (Corvina, Budapest, 1966), d'Imre Madách, qui demeure l'entreprise hongroise majeure de Jean Rousselot.



Poète et dramaturge hongrois, Imre Madách est né en 1823 dans une famille noble, aisée et distinguée, ce qui lui permit de faire des études et d'étudier à l'Université de Budapest, avant de s'installer dans le nord de la Hongrie,

loin de la vie culturelle de la capitale. Il occupa divers postes dans l'administration et fit un an de prison en 1852, après l'écrasement de la Guerre d'indépendance (1848-1849), à laquelle il ne put prendre part en raison de sa santé fragile (maladie de cœur). Madách devint ensuite et pour la fin de ses jours, Député au Parlement, avant de décéder en 1864. Imre Madách doit sa renommée à son chef-d'œuvre, *La Tragédie de l'Homme* ; un poème dramatique de grande envergure de deux cent quatre-vingt-six pages, cinq mille vers et quinze tableaux, représentatif d'un genre typique du XIXe siècle. Deux pôles déterminent la pensée de Madách : d'une part, un sentiment profond d'aliénation, qui l'apparente aux romanciers russes de son temps ; de l'autre, un intérêt tourmenté pour les questions que l'homme doit affronter comme individu et comme être social. L'adaptation en français et en vers de *La Tragédie de l'Homme*, par Jean Rousselot, intervient après trois tentatives de traduction en prose de cette œuvre. Dans la préface, l'adaptateur analyse la personnalité de Madách comme un « petit hobereau maladif et malheureux en ménage » et donne une courte biographie. Il situe l'œuvre dans la poésie hongroise du XIXe siècle en rapport avec les trois plus grands poètes de ce siècle : János Arany, Mihály Vörösmarty et Sándor Petőfi : « Imre Madách n'est peut-être pas le plus grand poète hongrois du XIXe siècle. Il n'a pas l'extrême raffinement et la prodigieuse science syntaxique de János Arany ; il n'a pas la majesté et les diaprures épiques de Mihály Vörösmarty ; il n'a pas la fougue cavalcadante, grondante et héroïque de Sándor Petőfi, né comme lui en janvier 1823. Il est pourtant, je crois, le plus attachant de tous. Cela parce qu'il est le plus complexe ; parce que c'est très certainement dans son œuvre majeure [...] que se trouvent les grandes nouveautés philosophiques, sociologiques et scientifiques de son temps. » Selon Rousselot, Madách est « un poète qui mérite tout autant que le Victor Hugo de *La Fin de Satan*, d'être

tenu par nous pour un poète d'avenir ». Rousselot remarque que Madách ne fait qu'une seule allusion à la Hongrie. C'est au quatorzième tableau :

*Si Hunyadi, ce fougueux chef hongrois,
Au lieu de naître au sein d'un peuple noble,
Avait été bercé dans les ténèbres
De quelque pauvre tente sarrazine,
Eût-il été le champion de la Croix ?*

L'adaptateur essaie de définir le genre de *La Tragédie* ainsi : « C'est à la fois une épopée et un mystère, un drame cyclique et la méditation d'un haut penseur ». Rousselot donne une courte analyse du scénario de *La Tragédie*, en insistant sur l'« extrême foisonnement d'idées fortes et neuves » : non seulement à travers l'évocation dialoguée et mimée de la lutte éternelle entre le bien et le mal, mais en posant des questions philosophiques. Il voit en Madách un précurseur de la pensée moderne : « Les visions qui sont venues favoriser Imre Madách et dont il a nourri *La Tragédie de l'Homme*, qu'elles représentent l'avenir de l'homme, de la terre et du Cosmos ou qu'elles recommencent la genèse du monde et le processus de l'histoire, ont la coloration et le relief étranges, la force d'inscription, voire de percussion mentale de celles d'un Dante, d'un Shakespeare, d'un Goethe, d'un Milton, d'un Blake, d'un Hugo et autres grands voyants – ou grands témoins ou grands acteurs – de l'histoire de l'esprit. Que, particulièrement, avec l'image désespérante que Madách se faisait d'une future société mécanisée, où l'homme ne serait plus qu'un numéro, où les Michel-Ange eux-mêmes seraient condamnés à tourner le même pied de chaise ou à fileter le même boulon jusqu'à la mort, ou avec l'hypothèse qu'il avançait de l'existence d'un autre univers où *Notre air peut-être y est de la pensée – Notre lumière une sonorité*, l'auteur de *La Tragédie de l'Homme* puisse apparaître comme un prophète, à tout le moins comme un inspiré capable, à la

fois, au nom de ce qu'il imagine, de nous donner des avertissements et d'élargir pour nous les domaines du possible, voilà ce qui ne semblera douteux à personne. »

Esquissant l'histoire de son adaptation, Jean Rousselot écrit avoir fait des recherches dans les archives de l'Institut du Théâtre Hongrois pour se rendre compte de la diversité des mises en scène de l'œuvre. Il a également vu la mise en scène de Tibor Komlós, en octobre 1964, à Budapest, pour le centième anniversaire de la mort de Madách, en compagnie de Gyula Illyés. Il a consulté les traductions françaises déjà publiées et la traduction anglaise de J. C. W. Horne, mais ce n'était pas suffisant pour lui. Ne sachant pas lire le hongrois, il lui fallait une traduction brute, établie sous ses yeux par son ami parfaitement bilingue, qui pût à chaque mot la justifier, lui faire entendre chaque vers en sa langue originale et contrôler minutieusement le texte poétique français, que Rousselot tirait de sa prose pour essayer de recréer, non seulement le sens, mais aussi l'imagerie et la Stimmung, sinon le rythme et la mélodie du poème de Madách. Cet ami ne pouvait être que Ladislas Gara avec qui, depuis déjà dix ans, il naviguait à travers la poésie hongroise. Il avoue, dans sa préface, que sa collaboration avec l'homme modeste, mais tenace et scrupuleux à l'extrême qu'est Ladislas Gara ne fut pas de tout repos : « Gara brandissant l'original, moi luttant pied à pied pour défendre mes vers, tous deux animés d'une égale passion madáchienne qui confinait à la fureur, nous eûmes ainsi d'innombrables, de bruyantes, d'épuisantes séances au cours desquelles il m'arriva, je le confesse, de m'encolérer au point de balayer nos manuscrits d'un revers de main et de dire des choses fort désagréables à mon bourreau, quitte à reconnaître le lendemain qu'il avait raison... comme toujours. » Ce travail se poursuivit à Bruxelles, puis à Budapest, où Rousselot eut d'innombrables conversations avec Gyula Illyés et de longs entretiens avec István Sótér, éminent spécialiste de Madách. Tandis que le troisième

traducteur de *La Tragédie*, Roger Richard, avait maintenu le besoin de la traduction en prose, en disant qu'« une traduction intégrale en vers français eût par trop écarté de la fidélité souhaitée » ; Rousselot s'est risqué à proposer au public français une adaptation de *La Tragédie de l'Homme*, en argumentant que l'œuvre traduite en français, en prose, n'est pas poème pour les Français. Dans sa préface, Rousselot évoque ce qui lui a posé le plus de difficultés dans l'adaptation, à savoir les différences entre les deux langues : « Tout en admettant que la langue française – analytique – requiert un nombre de mots, et surtout de syllabes, beaucoup plus grand que la langue hongroise – agglutinante – et que les pointilleuses exigences de notre prosodie bien différente au surplus de la prosodie hongroise, diminuent les chances de faire coïncider un vers hongrois et le vers français qui prétend le traduire, tout en admettant d'autre part qu'un poète traducteur, à plus forte raison adaptateur, ne saurait, sans prendre quelques libertés, accomplir l'effort de recreation que l'on attend et doit même exiger de lui, mon ami ne cesse de me faire la vie dure, levant les bras au ciel chaque fois que, ne pouvant faire autrement, j'avais dû composer un ou plusieurs vers supplémentaires, intervertir des membres de phrase, utiliser un synonyme ou une tournure de remplacement, etc. Cette exigence était naturellement encore plus grande, me laissant emporter par le lyrisme de Madách lui-même, j'en outrais les mouvements au mépris de la concision et, parfois, de l'archaïsme du style de celui-ci ou, lorsque, cédant au mécanisme harmonique de la lyrique française, je m'éloignais du texte au point de commettre des contresens. »

Rousselot a eu le souci de respecter la forme du poème. *La Tragédie* est écrite en décasyllabes iambiques, dont les décasyllabes français ne peuvent être qu'une approximation. Rousselot s'est servi « de vers blancs, coupés çà et là, de vers qui riment, ou tout au moins

« assonnent », et en rimant tous les hymnes et couplets que « Madách avait lui-même rimés ». Rousselot poursuit deux objectifs avec cette adaptation : suivre d'aussi près que possible la démarche prosodique de Madách et éviter à son adaptation de sombrer dans la monotonie. Ici se pose un problème : comment traduire les vers non rimés de Madách en vers français, puisque ce qui ne rime pas, n'est pas réellement un vers ? Alors Rousselot formule son *ars traductionis* : « Toute traduction poétique est une trahison inévitable, mais nécessaire, que l'on peut limiter toutefois à force de soins amoureux et minutieux ». La préface de Rousselot permet de définir la méthode de traduction du poète. En premier lieu, il a toujours accentué la nécessité de l'adaptation et non de la traduction, pour ne pas être attaché strictement à l'œuvre originale et pour pouvoir chercher des solutions parallèles dans la langue d'arrivée. Il a argumenté pour le respect de la forme, et ce souci devient particulièrement fondé lorsqu'on a offert à un poème où la forme a autant d'importance que le fond. Et, finalement, il faut suivre d'aussi près que possible le texte original et éviter à son adaptation la monotonie.

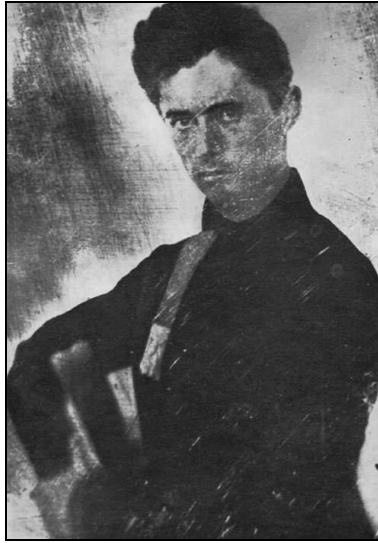
Il convient de préciser que Jean Rousselot n'a pas seulement adapté des œuvres poétiques, mais aussi de la prose, notamment celle de *Sois bon jusqu'à la mort*, (Collection Domaine Hongrois, version française de Ladislav Gara et Jean Rousselot, 1^{ère} édition, Corvina, Budapest, 1969 ; 2^e édition, Éditions In Fine, Ozoir-la-Ferrière, 1993), un roman de Zsigmond Móricz. La version française a paru en 1969 et fut à nouveau le fruit d'une collaboration de Jean Rousselot avec Ladislav Gara. Par l'absence de préface, on ignore les circonstances de cette adaptation. On ne trouve par ailleurs qu'une seule allusion à ce travail dans la correspondance Rousselot-Illyés : « Après *La Tragédie de l'Homme*, j'aurai à m'occuper d'un roman de Móricz. » Ainsi, on ne sait pas pourquoi, de toute la littérature romanesque hongroise, c'est ce roman qui a été

choisi pour être adapté. Il s'agit probablement d'une commande. En tous cas, ce roman rend plus colorée l'image dessinée par le peu d'écrits hongrois en prose, alors adaptés en français. Outre l'adaptation de ce roman de Móricz, Rousselot a collaboré avec Georges Kassai à la traduction du roman de Tibor Déry : *Cher beau-père* (Albin Michel, 1975). Tandis que les adaptations des œuvres poétiques sont suivies d'explications sur le travail ; dans le cas présent, Rousselot ne donne aucune précision. Le roman est complété par quelques brèves notes, qui expliquent les noms, les mots, les personnages et les éléments de base de la culture hongroise, difficilement compréhensibles pour un lecteur français. Rousselot précise ainsi que Debrecen est une grande ville du nord-est de la Hongrie ; que, né à Debrecen, Mihály Csokonai (1773-1805) est le plus important poète hongrois du XVIII^e siècle ; que le kretzer, l'ancienne monnaie hongroise, valait à peu près trois centimes d'avant 1914 ; que le florin (forint en hongrois) valait, en 1892, environ deux francs de l'époque. Rousselot ne cherche pas à donner l'équivalent en français des proverbes hongrois qu'il traduit mot à mot, par exemple : « Il n'y a pas de moule ! » ; ajoutant que c'est une expression proverbiale en Hongrie, pour dire que quelque chose ou quelqu'un est inimitable. Dans la postface de Georges Kassai, le lecteur français reçoit une information concernant la place que tient ce roman dans la littérature hongroise et sur l'œuvre de cet écrivain de premier plan. Rappelons donc que fils d'un paysan petit-propiétaire protestant, Zsigmond Móricz est né en 1879 dans un village de la Grande Plaine au bord de la Tisza. Étroitement lié par ses origines à la paysannerie, son instruction le voua à une carrière intellectuelle. Il devint le chroniqueur de la province hongroise et se lança dans le journalisme à Budapest, pour devenir l'un des écrivains les plus marquants de la plus grande revue littéraire hongroise du XX^e siècle, *Nyugat (Occident)*. Pendant la Première Guerre

mondiale, Móricz fut correspondant de guerre et salua la République des Conseils. Inquiété et emprisonné au début de la contre-révolution, il devient corédacteur en chef de *Nyugat*. Déçu par la politique, il parcourt plusieurs fois son pays et s'occupe des problèmes de la paysannerie. Ses principales œuvres, qui offrent une vue d'ensemble de la société magyare contemporaine, sont : *Sárarany (Fange et or)* en 1910, *A fáklya (Le Flambeau)* en 1917, *Kivilágos kivirradtig (Jusqu'aux lueurs du petit jour)* en 1924, *Rokonok (La Famille)* en 1930, et sa trilogie sur la Transylvanie écrite entre 1922 et 1939. Il écrivit son autobiographie en 1938 : *Életem regénye (Histoire de ma vie)*. Grande figure du réalisme et du naturalisme hongrois, Móricz décède à Budapest, le 5 septembre 1942.

Nous avons évoqué plus haut le livre que Jean Rousselot a consacré à Attila József ; nous allons, pour terminer, évoquer celui qu'il a consacré à Sándor Petőfi : *Poèmes* (Éditions Corvina, Budapest, 1971). Ce livre contient une présentation de la vie et de l'œuvre du poète hongrois - dont il se sent le plus proche avec Attila József et Gyula Illyés -, ainsi qu'une adaptation d'un choix de poèmes. Ce qu'il faut rappeler, c'est que Jean Rousselot avait auparavant adapté la biographie de référence de Gyula Illyés : *Vie de Sándor Petőfi* (Gallimard, 1962). Rousselot a à son tour ressenti la nécessité de consacrer un livre à Petőfi, pour faire connaître les poèmes du poète national hongrois aux lecteurs français, neuf ans après la parution en français de la biographie d'Illyés. D'emblée, Rousselot précise : « Chantre du peuple, héraut de la Révolution et apôtre de l'émancipation universelle, Petőfi, le poète-soldat, a disparu le 31 juillet 1849, au cours de la bataille de Segesvár, qui précéda de peu l'écrasement définitif de la jeune république hongroise par les forces conjuguées des Habsbourg et du Tsar. Il avait vingt-six ans seulement, dont cinq pourtant déjà d'une célébrité toujours croissante. Le nombre considérable de traductions de Petőfi que l'on a

données et continue de donner dans la plupart des pays du monde est tout à fait significatif. » Le livre, ne contient, dans sa deuxième partie, que les poèmes lyriques de Petőfi. On n'y trouve donc pas les œuvres épiques, ni celles en prose. L'intention de Rousselot est de présenter au lecteur français le « poète magyar de l'amour et de la liberté ».



L'unique daguerréotype représentant Sándor Petőfi (1847).
Collection Petőfi Irodalmi Múzeum, Budapest. D. R.

Dans son essai, qui ouvre le livre, Rousselot présente Petőfi comme un poète « dont le cœur ne cesse de palpiter d'une jeunesse allègre et violente [...] chantre du peuple, héraut de la Révolution et apôtre de l'émancipation universelle, le poète-soldat ». Pour lui, « Petőfi a toujours vingt-six ans [...] il est la jeunesse même ». Il le décrit comme un homme dont la vie et l'œuvre sont indissolublement liées. Il constate qu'il n'y a guère, dans cette œuvre tragiquement interrompue, que deux thèmes, l'Amour et la Liberté, au demeurant constamment ou presque confondus. Pour situer l'œuvre dans l'histoire de la

littérature, Rousselot donne une biographie du poète en se référant souvent à Gyula Illyés. Il explique quelques notions de base de la Hongrie, par exemple la *puszta* (le paysage culturel de la puszta de l'Hortobágy est une vaste étendue de plaines et de marécages dans l'Est de la Hongrie. L'utilisation traditionnelle des terres à des fins telles que le pâturage des animaux domestiques y a été perpétuée par une société pastorale pendant plus de deux mille ans), les *betyárs* (des bergers semi-nomades), les *kouroutz* (le nom vient du mot croisés ; les kouroutz sont des soldats issus des masses paysannes, qui, de 1703 à 1711, menèrent la Guerre d'indépendance contre l'Autriche, avec à leur tête, le prince de Transylvanie et de Hongrie, François II), pour rapprocher le lecteur français de la culture hongroise. Il présente les grandes lignes des institutions littéraires, les journaux et le climat littéraire hongrois de l'époque. Il situe l'œuvre dans la poésie hongroise et européenne de l'époque, en mentionnant Vörösmarty, Arany, Burns, Nerval, George Sand, Hugo et Gogol. Il propose des comparaisons thématiques : « Petőfi est un des rares poètes mondiaux chez qui l'espace littéraire coïncide exactement avec l'espace populaire. Burns, Essenine et Lorca, voilà ses pairs. » Rousselot rapproche les tableautins rimés de Nerval où l'on voit le poète revenant de promenade avec une cousine, humer du bas de l'escalier le dindon qui rôtit, au poème « J'ai tourné vers la cuisine » de Petőfi :

*Vers la cuisine, j'ai tourné,
 Ma pipe en bois j'ai allumé...
 J'entrai : elle me regarda,
 Je crois qu'elle m'ensorcela !
 Alors ma pipe s'éteignit
 Et flamba mon cœur endormi.*

Selon Rousselot la même grâce pétillante dans l'escalier de Nerval et dans la cuisine où Petőfi va voir de près une jolie fille. Les poèmes de Petőfi, comme l'écrit

Rousselot, traduisent tous les mouvements de son cœur passionné qui ne saurait oublier dans les joies de l'amour les angoisses et les espoirs qu'il partage avec ses compatriotes les plus conscients. L'Europe entière bourdonne de la même impatience. La plus belle et la plus pure des révolutions, s'apprête un peu partout au pied des temples de l'aristocratie et de l'argent. Petőfi comprend l'un des tout premiers ce caractère international de la lutte populaire et qu'elle implique la solidarité de tous les peuples. Cela n'aura rien à voir avec des jacqueries locales ou des questions de bornage entre souverains. Ce sera l'assaut de tous les hommes que l'on affame et que l'on opprime dans le monde contre leurs affameurs et oppresseurs de tout poil. Cet assaut, il faudra évidemment des armes pour le mener à bien. Mais il faudra aussi des chants pour le précipiter et le rythmer. Et quel poète, poursuit Rousselot, pourrait mieux les composer, ces chants, qu'un poète dont toutes les fibres mentales et langagières s'enracinent dans le cœur du peuple ? Petőfi est ce poète-là. L'année 1848 va voir commencer ce combat de la libération. Nous connaissons la suite. Mais ce ne sera pas la fin de l'espoir. Un espoir qui, dans le cœur du peuple hongrois, prendra de plus en plus consciemment pour symbole le visage de Petőfi, poète, révolutionnaire et soldat. Après plus de cent soixante ans d'avatars qui n'ont pas concerné la seule Hongrie, ce symbole ne s'est point défraîchi. On peut même avancer qu'il n'a cessé de prendre force et qu'il a fini par devenir universel.

Que Jean Rousselot, comme il l'a affirmé à Christophe Dauphin, ait considéré « la Hongrie comme sa deuxième patrie », ne fait aucun doute ; tout comme ne fait aucun doute non plus, que Petőfi, József, Gara et Illyés soient ses frères de sang.

Anna TŰSKÉS

Jean ROUSSELOT

Lettres à Gyula Illyés

Suivi de

Lettres à László Dobossy, László Gara,
Ferenc Jankovich, Gábor Lipták & István Tóth

Édition établie et annotée par Anna Tüskés



Jean Rousset et Gyula Illyés. Budapest, 30 novembre 1970.
Photographie Magyar Távirati Iroda (Agence Télégraphique Hongroise). D.R.

Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : Saint-Germain-en-Laye, 1^{er} mars 1956

Monsieur Illyés Gyula
Jozsefhegyi u. 9
Budapest II (Hongrie)

Cher Gyula Illyés,

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Votre lettre m'avait profondément touché. Je voulais y répondre, mais les jours ont passé, rongés inexorablement par les besognes plus ou moins serviles qu'un écrivain français doit faire pour nourrir les siens... Depuis, *Europe* a publié quelques traductions de vos poèmes et ceux d'Attila József⁷⁴, adaptées par Guillevic⁷⁵ et par moi. J'en ai été infiniment heureux. Et ces jours-ci m'arrivent vos *Poèmes*⁷⁶ de chez Seghers⁷⁷, qui me permettent de faire plus amplement connaissance avec votre personnalité et avec votre poésie. Vous êtes un homme et un grand poète !

Vous ne remerciez jamais trop Ladislav Gara⁷⁸. Cet homme modeste, exquis, brûlant d'amour pour la poésie, est en train de faire découvrir la Hongrie poétique – et de la faire aimer ! À des masses de gens qui n'en avait pas la moindre idée. En ce qui me concerne, j'en étais à Ady⁷⁹, assez difficile à pénétrer pour des Français, tant son langage

⁷⁴ Attila József (1905-1937), poète hongrois.

⁷⁵ Eugène Guillevic (1907-1997), poète français.

⁷⁶ Gyula Illyés, *Poèmes*, Traduction de Ladislav Gara, préface et adaptations de Pierre Seghers, éd. Seghers, 1956.

⁷⁷ Pierre Seghers (1906-1987), poète et éditeur français.

⁷⁸ Ladislav Gara (Budapest 1904-Paris 1966). Il s'est installé à Paris au début des années vingt et y a travaillé comme journaliste, traducteur et rédacteur.

⁷⁹ Endre Ady, *Poèmes*, adaptés par Armand Robin, Le Seuil, 1946.

est particulier. Un ami hongrois⁸⁰, en 45, revenant d'un camp de concentration, m'en avait traduit, à livre ouvert, de nombreux fragments et j'avais été emballé. Plus tard, les traductions de Robin, par contre, m'avaient déçu. Je m'aperçois aujourd'hui, grâce à Gara, que le pathos qui me gênait, c'était Robin qui en était responsable. J'ai adapté une dizaine de pièces. Et, dans l'intervalle, je traduisais des sonnets de Shakespeare. Et depuis lors, je me mets dans la peau – ou j'essaie ! – d'Heinrich Heine⁸¹. C'est Gara qui a tout déclenché...

Je voudrais travailler maintenant de plus près et plus amplement votre œuvre. Gara y pourvoira, j'en suis sûr. Ah, le bourreau !

Aujourd'hui, je mets à la poste pour vous, mon dernier livre. Un récit autobiographique : *Le Luxe des pauvres*⁸².

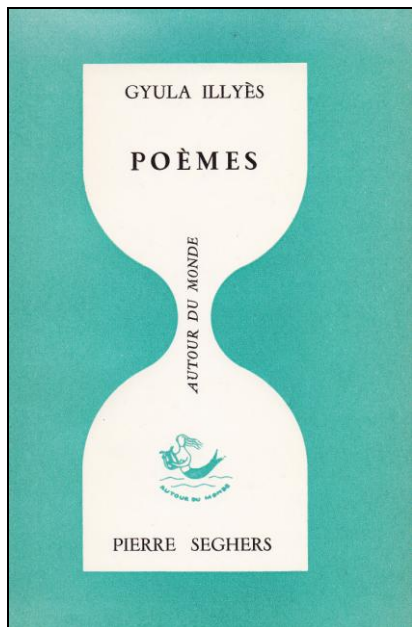
Encore mille pensées d'admiration, de respect et d'amitié.

Jean Rousset

⁸⁰ János Bach. Rousset relate également cette histoire dans la préface de *La Tragédie de l'Homme*. Voir : Madách, Imre, *La Tragédie de l'Homme*, adaptation française de Jean Rousset, Corvina, Budapest, 1966, p. 24.

⁸¹ Heinrich Heine (1797-1856), poète allemand.

⁸² Jean Rousset, *Le Luxe des pauvres*, Albin Michel, 1956.



Nous étions si pauvres à Cece que c'était presque à en rire !
Grand'mère dans la rue ramassait la moindre brindille
et chaque fêtu de paille. Parfois sous la marmite le feu tout à
coup s'éteignait
et, en quête d'une torche, les cadets de la famille battaient
tout le village.

Pauvres, nous l'étions au point que nos regards scrutaient
sans cesse le sol.
Comme des possédés, nous récoltions dès midi de quoi
manger le soir,
éternellement à l'affût de bois mort, de sel et de patates
et faute de mieux, nous faisons la soupe avec des croûtes de
pain sans âge...

Gyula ILLYÉS

(Extrait du poème « Pauvreté, faim inassouvie ». Traduction de Ladislav Gara).

Contenu : Jean Rousselot, *Domaine poétique hongrois*, in *L'Âge Nouveau*, juillet 1956, pp.111-113.

Timbre de la poste : 17 juillet 1956

Monsieur Illyés Gyula
Józsefhegyi-út 9
Budapest II (Hongrie)

*

Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : 19-10-1956

Monsieur Gyula Illyés
Jozsefhegyi 9
Budapest II (Hongrie)

Cher grand ami,

C'est le retour, avec le tohu-bohu des images dans la tête, et déjà l'affrontement des falaises du « boulot ». Ce mot hâtif pour vous dire quelle joie ce fut pour moi de vous revoir, de vous entendre vivre, d'être assis dans votre foyer heureux. Vous avez été fraternel et je vous dois des heures inoubliables. Soyez-en, du fond du cœur, remercié. Je viens de téléphoner à mon ami. Il me dit que le visa va être accordé. Le retard s'explique par un freinage général, depuis quelque temps, dont il ne connaît pas les raisons. Donc nous allons avoir prochainement la joie d'accueillir Madame Illyés⁸³, redoutable femme aux tests... Qu'elle n'oublie pas de téléphoner au 99 à l'Étang-la-Ville. Elle est attendue avec impatience et chaleur ! Et bien sûr, votre fille également !

⁸³ Flóra Kozmutza (1910-1995), médico-pédagogue et psychologue, épouse de Gyula Illyés.

Je n'ai pas encore revu Gara. Mais lui ai téléphoné.
Nous dînerons ensemble lundi et nous aurons pas mal de
choses à nous dire !

Excusez la brièveté et la mauvaise écriture ; comme
on chante dans *Manon*⁸⁴ :

« ...je suis encor tout étourdi
j'en suis à mon premier voyage... »

Ce ne fut pas le « premier », mais l'un des plus beaux que
de ma vie je fis, à très bientôt !

Votre affectueux,

Jean Rousselot



Tristan Tzara, Gyula Illyés et Eugène Guillevic, en 1953.

© Muller, 37, Rue Froidevaux Paris 14^e.

⁸⁴ *Manon* est un opéra en cinq actes de Jules Massenet, livret de Henri Meilhac et Philippe Gille, d'après le roman de l'abbé Prévost, *l'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*. Il fut créé à l'Opéra-comique de Paris le 19 janvier 1884.

4. Carte postale.

Timbre de la poste : (?) - 1-1957

Monsieur Illyés Gyula
Józsefhegyi-út 9
Budapest II (Hongrie)

Cher ami,

Encore une tentative directe pour avoir de vos nouvelles. Inutile de vous dire que ma pensée ne vous a guère quitté. Inutile aussi, je pense, de vous dire que mon cœur est branché sur le vôtre et sur celui des poètes et des écrivains que nous aimons. Une version de votre grand poème de 1950 a été donnée ici. J'en publie une autre, ainsi que de plusieurs poèmes de vous. « L'Ode à un ministre »⁸⁵ par exemple. Ceci, et quelques efforts de solidarité pour des amis, c'est bien peu de choses. Et l'*Hommage des poètes français aux poètes hongrois*, qui va paraître ces jours-ci chez Seghers, avec Supervielle⁸⁶, Jouve⁸⁷, Cocteau, Roy⁸⁸, Frénaud⁸⁹, Emmanuel⁹⁰, Cayrol⁹¹, Masson⁹², moi-même, etc. ... sera encore peu de chose. Nous faisons ce que nous pouvons. Mais à plein cœur.

À vous, aux vôtres, affectueusement

Jean Rousselot

⁸⁵ Probablement le poème *Óda egy hivatalba lépő afgán miniszterhez* (*Ode à un ministre entrant en fonction*), parut la première fois dans le recueil *Szálló egek alatt* (*Sous les ciels volants*) en 1935. Illyés Gyula, *Összegyűjtött versek*, I, Budapest, 1977, pp. 190-191.

⁸⁶ Jules Supervielle (1884-1960), poète, romancier, nouvelliste et dramaturge français.

⁸⁷ Pierre Jean Jouve (1887-1976), poète et romancier français fortement influencé par la pensée des mystiques chrétiens et la psychanalyse.

⁸⁸ Claude Roy (1915-1997), poète, essayiste et romancier français.

⁸⁹ André Frénaud (1907-1993), poète français.

⁹⁰ Pierre Emmanuel (1916-1984), poète, écrivain et journaliste français.

⁹¹ Jean Cayrol (1911-2005), poète et romancier français.

⁹² Loys Masson (1915-1969), poète, romancier, essayiste et auteur dramatique français.

5. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : 9 février 1957

Madame F. Illyés
Jozsefhegyi 9
Budapest II Hongrie

Chère amie,

Bien désolé de ne pas vous avoir revue avant votre départ. J'espère que votre voyage de retour n'a pas été trop fatigant et que vous avez retrouvé Gyula en bonne santé. Je ne vous écris que quelques mots aujourd'hui, car je suis débordé de travail. Il s'agissait de vous prier d'écrire d'urgence au lycée de Nantes pour dire d'ajouter aux correspondants de Marianne = M. et Mme Laurent ex-directeurs d'école, demeurant à La Bernerie (Loire inférieure). Ce sont les beaux-parents de René Guy Cadou⁹³, ce jeune et déjà grand poète mort il y a quelques années et dont je fus l'ami fraternel. M. et Mme Laurent habitent au bord de la mer, ont une voiture et recevraient volontiers votre fille chez eux. Avec les Chiffolleau, elle disposerait ainsi d'amis gentils, cultivés et tout dévoués.

J'ai vu Seghers ces jours-ci. Il est décidé à publier le livre sur Attila József et c'est moi qui vais remplir le vide creusé par la disparition du texte, décidément indésirable, de J. Revaï. J'ai vu Gara, qui traduit le *Petőfi*⁹⁴ de Gyula.

Chers amis, envoyez-nous bien vite de vos nouvelles. Nous pensons très fort à vous, avec ferveur, avec confiance et infiniment d'affection.

Jean Rousselot

⁹³ René Guy Cadou (1920-1951), poète de l'École de Rochefort.

⁹⁴ Gyula Illyés, *Vie de Petőfi*, adapté et préfacé par Jean Rousselot, Paris, Gallimard, 1962.

6. Carte postale illustrée : représente l'Arc de triomphe et la place de l'Étoile.

Timbre de la poste : 27 avril 1957

Illyés Gyula
II. Józsefhegyi u 9
Budapest Hongrie

Amical souvenir,

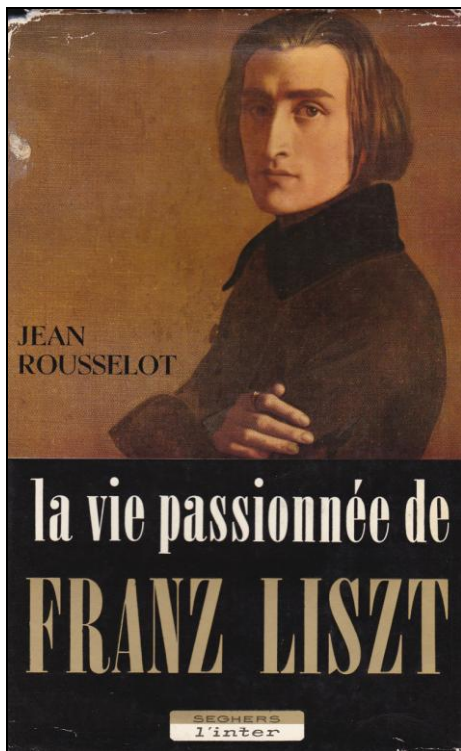
J. Rousselot

Sokszor csókollak titeket. Ika⁹⁵

Anne-Marie Rousselot⁹⁶

⁹⁵ Mária Illyés, fille unique de Gyula Illyés, historienne d'art et critique.

⁹⁶ Anne-Marie Rousselot, fille cadette de Jean Rousselot.



Il ne disait pas trois mots par jour, ne voulant pas se laisser distraire de l'étrange aurore qui se levait en lui. Comme tout était simple à la lumière de ce grand visage-soleil surgi de l'horizon ! On avait cru que, tout au fond des steppes et des *pusztas*, se dissimulait un monde d'une fantastique et violente beauté ; on s'était imaginé que l'on était né trop tard, trop loin, et l'on avait passé sa vie à planter des décors peints à l'image de ce paradis terrestre dont on croyait avoir vu le reflet dans ses rêves ! Et maintenant l'on savait que la crête des forêts et des plaines ne dissimule à l'homme que la pure face de dieu, mais qu'il faut mourir pour la voir apparaître...

Jean ROUSSELOT

7. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : 15-7-1958

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Cher ami,

Votre lettre est venue juste à point me rassurer. Je suis heureux de vous savoir à Tihany⁹⁷, ou il doit faire bon actuellement. Quels sont vos travaux ? J'espérais, nous espérions ici, que nous aurions des nouvelles de votre fille. Mais elle ne nous a adressé aucun signe pendant toute cette année scolaire. Anne-Marie en a été bien déçue. Elle se réjouissait tant d'avoir une nouvelle amie! Enfin, je vous répète que ma maison est la vôtre et celle de votre famille. Il y a toujours une chambre, ici, pour votre fille.

Je passe et repasse sur le tourne-disque un enregistrement de Bartók et Kodály⁹⁸, par Szebök⁹⁹. C'est une façon d'être avec la Hongrie et les Hongrois.

À vous, de tout cœur, avec mon admiration et ma fidélité.

Jean Rousselot

⁹⁷ Surnommée la perle du lac Balaton, Tihany est une presque île sur laquelle la famille Illyés possède une maison, qui est son « second foyer ». Les parents de Flóra Kozmutza, y ont édifié le cottage de Alsókopaszhegy. Dès 1946-47, Illyés passe l'été ici en se retirant de la vie politique et culturelle de Budapest. Ses amis hongrois et étrangers, par exemple : Louis Aragon, Elsa Triolet, Tristan Tzara, la famille Rousselot, Georges-Emmanuel Clancier, le couple Charaire et Paul Éluard, l'ont visité en ce lieu.

⁹⁸ Béla Bartók (1881-1945) et Zoltán Kodály (1882-1967), compositeurs hongrois, chercheurs en musique folklorique, pédagogues de la musique.

⁹⁹ György Sebök (1922-1999), pianiste hongrois.

8. Lettre manuscrite.

Le 15 oct. 1958, L'Étang-la-Ville

Monsieur Gyula Illyés
Budapest Jozsefhegyi utca 9
Hongrie

Cher Gyula Illyés,

Je n'ai jamais été si proche de vous que depuis le 28 septembre, date à laquelle je me suis plongé à corps (et cœur) perdu dans l'adaptation de votre *Petőfi*, d'après la traduction brute du cher Gara. Ça avance! Je suis content de faire ce travail, de collaborer avec vous ! Et que de choses j'apprends en votre compagnie! Ce petit mot pour vous dire, vous remercier, vous assurer encore de mon amitié fidèle.

Bien profondément votre,

Jean Rousselot

*

9. Lettre manuscrite.

Le 21 décembre 1958

Monsieur Illyés Gyula
Budapest II Jozsefhegyi u. 9
Hongrie

Mon cher ami,

Je suis bien en retard pour vous écrire. Toujours pour les mêmes raisons: le travail et encore le travail... Nous avons la grande joie de voir Ika, qui devient une jeune fille charmante et qui semble s'accommoder de son nouveau « casernement ». Il a été convenu que j'irais la chercher mardi, afin qu'elle passe quelques jours, y compris Noël,

avec nous; je la conduirai ensuite chez ses cousins, car Anne-Marie et moi nous en allons à Londres passer une semaine chez ma fille aînée.

Le travail d'adaptation de votre *Petőfi* est presque terminé. Ayez confiance : ce livre fera son chemin ici comme il doit le faire. L'erreur initiale du cher Gara fut de croire que cet ouvrage pouvait convenir à la collection des « Vies Passionnées »¹⁰⁰. Il vous a suffi, à vous, de lire quelques volumes de la-dite collection pour vous rendre compte que la formule n'est pas la même. Mais notre ami n'avait pas pris ce soin. Il est si bouillant, si ardent, si pressé de servir son pays, ses amis et la poésie ! Il ne faut surtout pas lui en vouloir ! Ne même pas lui en parler ! Ce qu'il fallait faire, eh bien, nous le faisons, je le fais : mettre en forme une traduction, l'alléger de certains paragraphes qui risqueraient de ne pas intéresser le public français autant qu'ils ont pu intéresser le public hongrois. Bref : mettre au point cette biographie, pour un éditeur sérieux digne de la publier. Encore une fois, confiance et patience !

J'ai été, ces jours-ci, longuement interviewé par la Radio nationale belge sur Attila József et la poésie hongroise. Inutile de vous dire que j'ai parlé de vous, sans oublier ce cher Lőrinc Szabó¹⁰¹ à qui je ne peux songer sans tristesse.

Toutes mes pensées affectueuses en cette fin d'année. Puisse-t-il y avoir un peu de joie sur le mont Gellert, et beaucoup d'espérance. Je me sens très proche de vous et de tous nos amis.

Fraternellement à vous.

Jean Rousselot

¹⁰⁰ La collection Vies passionnées paraît chez Seghers. Jean Rousselot a publié plusieurs volumes dans cette collection, dont *La Vie passionnée de Franz Liszt*, Paris, Seghers, 1961 ; *La Vie passionnée de Berlioz*, Paris, Seghers, 1962.

¹⁰¹ Lőrinc Szabó (1900-1957), poète hongrois.

10. Lettre manuscrite.

Le 5 janvier 59

Cher ami,

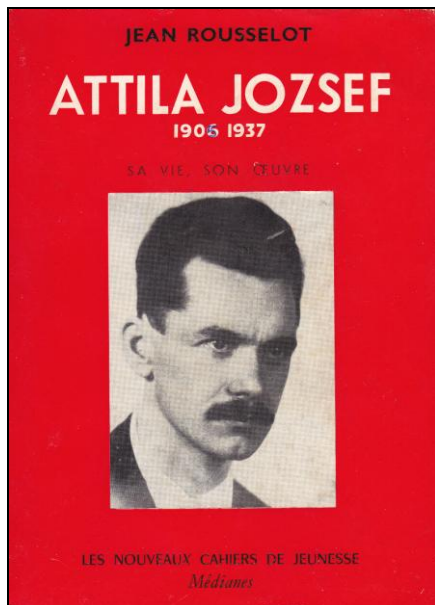
Merci de toutes les bonnes choses que vous me dites et merci, également, du fond du cœur, pour cette invitation faite à notre Anne-Marie. Comme je l'avais dit à Madame Illyés, je crains bien que le visa soit refusé, étant donné ma position personnelle. Mais je vais m'informer.

Ika a passé en grande partie ses vacances de Noël chez nous. Comme Anne-Marie et moi devions partir pour Londres le 26, ma femme l'a conduite chez ses cousins, puis est allée la reprendre quelques jours plus tard. Elles nous attendaient, le 3, à notre retour, et nous avons fini ensemble ces jours de repos et de fête, sous nos modestes guirlandes aux couleurs hongroises. Ika était bien triste, hier soir, quand nous sommes allés la conduire au lycée. Dites-lui bien de s'enhardir un peu, de ne pas hésiter à nous demander ce dont elle a besoin. Elle est ici comme notre propre fille.

J'ai à peu près fini, à Londres, l'adaptation du *Petőfi*. Il faut la reprendre encore une fois, polir, poncer, etc. Je m'y emploie de tout cœur.

À vous deux, encore tous nos vœux et nos affectueuses pensées.

Jean Rousselot



Une des raisons les plus profondes de ma sympathie pour Attila József est qu'il fut comme moi un « enfant sans père » (le sien s'en va, le mien tombe à Verdun), que j'ai grandi comme lui dans la vapeur des lessives mercenaires, qu'avec lui j'ai ramassé mon pain, puis ma culture, dans la poubelle des riches... Les pauvres auront peut-être un jour tous les trésors des cieus. En attendant, ils triment, piétinent, s'usent, et nul ne leur fait quartier. Mais ils ont un énorme privilège : celui d'affronter vraiment les vraies réalités de ce monde, nudité contre nudité, regard contre regard. Eux seuls savent ce que veut dire « avoir froid », « avoir faim », souffrir et espérer, combattre et triompher. J'irai même plus loin : eux seuls savent le sens véritable des mots, pour avoir appris, avec leur chair et leurs sens plutôt qu'avec leur cerveau, dans quelle mesure les mots coïncident avec les choses... Seuls les « Attilas » peuvent avoir du *monde réel* une vision dont la formulation imagée, symbolique, n'a rien à voir avec la fabrication rhétorique, mais tout avec la mutation spontanée de la réalité en langage... et seuls les « Attilas » peuvent avec *naturel* faire de leur langage une arme.

Jean ROUSSELOT

11. Contenu :

1. Carte d'invitation : « Le Soleil dans la tête », 10, rue de Vaugirard, Paris (6) Métro Odéon. ROUSSELOT/GOUACHES. Vernissage le 17 Février de 17 à 20 heures »

2. Lettre manuscrite.

Le 1^{er} avril 1959

Monsieur Gyula Illyés
Budapest II Jozsefhegyi u. 9
(Hongrie)

Mon cher ami,

J'ai été heureux d'avoir de vos nouvelles et je vous aurais répondu plus tôt si je n'étais débordé de travail. Ika a passé ses vacances avec nous. Elle s'entend très bien avec Anne-Marie et je crois qu'elle se plaît ici. Longues séances de lecture et de musique, promenades dans les bois et, de temps en temps, incursions parisiennes (lèche-vitrine, musées et cinéma), voilà pour le programme. Ika est très bien élevée, douce et gentille. Elle finira par s'approprier tout à fait. Si l'on fait la moyenne arithmétique avec Anne-Marie, qui ne cesse de raconter des histoires, on arrive déjà à un beau résultat d'éloquence !

Malheureusement, ces vacances ont été quelque peu assombries : le père de ma femme, qui vivait avec nous, est tombé gravement malade et nous avons dû le faire transporter d'urgence à l'hôpital. À l'heure qu'il est, Yvonne¹⁰² est auprès de lui. Nous ne savons pas si les médecins réussiront à le tirer d'affaire.

Demain (jeudi) je dois accompagner Ika chez ses cousins. Elle passera avec eux ses derniers jours de liberté.

¹⁰² Yvonne Rousselot, la femme de Jean Rousselot.

Mais nous voudrions bien qu'elle revienne le plus tôt possible avec nous car elle fait maintenant partie de la famille et nous l'aimons comme notre enfant. Dites-lui bien, dans vos lettres, qu'elle ne doit avoir aucun scrupule à nous « déranger » comme elle dit...

J'en arrive maintenant à votre si gentille invitation, renouvelée dans votre dernière lettre. Nous avons bien réfléchi et, finalement, nous avons préféré remettre à plus tard, à l'an prochain par exemple. Voyez-vous, notre séparation d'avec notre fille aînée est encore trop récente. Nous nous sentons perdus, frustrés, quand Anne-Marie n'est pas là. Vous devez éprouver la même chose, puisque vous ne voyez votre Ika que deux mois par an... Alors, voulez-vous ne pas nous tenir rigueur ?

Le *Petőfi* est très au point. Le plus long a été la dactylographie. J'ai besoin seulement de quelques jours de tranquillité pour le relire de bout en bout, corriger les fautes de frappe. Ensuite, je remettrai un exemplaire à Seghers. Nous avons d'autre part des ouvertures fort sérieuses de la part de Gallimard. Vous serez tenu au courant, bien sûr...

Je voudrais maintenant vous demander quelque chose:

1) de dire à Geza Képés¹⁰³, s'il le peut, de faire envoyer un exemplaire de son anthologie à Michel Manoll¹⁰⁴, 6 avenue de la Porte de Vincennes, Paris (nouvelle adresse)

2) d'insister auprès de Weöres¹⁰⁵ pour qu'il m'envoie l'autre anthologie, le gros volume où je figure également. Un jeune poète hongrois, Csernus Akos¹⁰⁶, m'en a montré un exemplaire. J'ai écrit à Weöres qui m'a répondu à côté de la question. Mais peut-être est-il difficile d'envoyer ce gros ouvrage ?

Que cela, surtout, ne vous cause pas de dérangement !

¹⁰³ Géza Képés (1909-1989), poète et traducteur hongrois.

¹⁰⁴ Michel Manoll (1911-1984), poète français, membre de l'École de Rochefort.

¹⁰⁵ Sándor Weöres (1913-1989), poète, traducteur et auteur dramatique hongrois.

¹⁰⁶ Ákos Csernus (1936-), écrivain, journaliste, éditeur et traducteur hongrois. En 1956, il a étudié à Paris, à la Sorbonne.

Voilà, je dois vous quitter. J'entends du Ravel dans la chambre des filles. Ika dit qu'elle va vous écrire ce soir. Et moi je me remets à mon *Gengis-Khan*¹⁰⁷, ouvrage de pure compilation, bien sûr, et qu'il ne me serait pas venu à l'idée d'entreprendre si on ne me l'avait commandé. Je vous enverrai dans quelques jours un long poème de moi que Seghers vient d'éditer. Cela me tenait évidemment plus à cœur. Ci-joint un petit carton « pour information... rétroactive » et mes vives amitiés pour vous deux.

Jean Rousselot

*

12. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : 14 juillet 1959

Monsieur Gyula Illyés et Mlle Ika Illyés
Tihany Hongrie

Mon cher ami,

Il y a longtemps que je veux vous écrire, mais les derniers mois ont été terriblement laborieux et encombrés pour moi. Je ne sais pas comment les choses se passaient pour les écrivains, autrefois. Je sais qu'aujourd'hui, il faut travailler tous les jours pour gagner le salaire d'un ouvrier qualifié. Il est vrai que l'écrivain est un ouvrier sans qualification bien précise...

Ika a dû vous donner de nos nouvelles. Nous sommes bien heureux de l'avoir eue chez nous de temps en temps. Notre seul regret, c'est de ne l'avoir pas eue plus souvent.

¹⁰⁷ Jean Rousselot, *Gengis Khan*, éd. La Table Ronde, 1959.

Peut-être aussi de ne pas la sentir plus libre, plus ouverte à la vie et à la joie.

Je vous renouvelle la proposition que je lui ai faite directement : de nous occuper d'elle, de la loger, etc. Si elle revient ici pour faire ses études en Sorbonne ou ailleurs.

Ika a dû par ailleurs vous mettre au courant, si vous ne l'étiez déjà, de l'action menée ici en faveur de certains de nos confrères. Tout cela ne va pas sans heurts, sans exploitations plus ou moins loyales. Mais certains espoirs semblent aujourd'hui permis.

Nous passons quelques jours en Bretagne où il fait beau, et beaucoup moins chaud qu'à Paris. Ma fille aînée et son mari sont venus nous rejoindre de Londres. Joie d'être de nouveau réunis !

Je ne peux vous donner encore des nouvelles décisives au sujet de votre *Petőfi*. Le travail de mise au point a été très long, car nous avons malheureusement beaucoup de choses à faire par ailleurs et il s'est posé des questions matérielles qui ne pouvaient être résolues que lentement. Finalement, deux exemplaires du manuscrit définitif ont commencé de courir leur chance. L'un chez Seghers, l'autre chez Gallimard. Nous attendons des réponses qui ne sauraient maintenant tarder. Les choses sont toujours longues, en matière d'édition, en France ; je ne vous apprend rien à ce sujet.

Tous nos remerciements pour le magnifique tissu ! Et encore mille amitiés pour vous deux, pour vous trois puisque vous êtes maintenant réunis.

Jean Rousselot

13. Lettre manuscrite.

Erquy, le 24 juillet 59

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Mon cher ami,

Comme vous le savez peut-être déjà, ma version de votre *Petőfi* paraîtra chez Gallimard. Il y a eu unanimité du comité de lecture. Vous ne pouvez imaginer à quel point j'en suis heureux. Votre lettre du 9 juillet s'est croisée avec celle que je vous envoyais pour vous dire que l'on attendrait une décision.

Notre séjour ici tire à sa fin. Ma fille aînée et son mari repartent après demain pour Londres.

Toutes nos affectueuses pensées ont vous trois,

Jean Rousselot

*

14. Carte postale illustrée : représente l'entrée de l'ancien hôpital de Mortemart.

Timbre de la poste : Mortemart, Haute-Vienne 7-8-1959.

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Affectueuses pensées,

J. Rousselot

Meilleures amitiés,

Anne-Marie Rousselot

15. Lettre manuscrite.

Le 9 septembre 1959

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Cher ami,

Les vacances ont pris fin. Les feuilles rougissent. Je taille le saule pleureur, qui pleure tout de même un peu trop fort. Je pense affectueusement à vous, à votre femme, à Ika qui n'a toujours pas envoyé un mot... Comment allez-vous ? Etes-vous toujours à Tihany ?

Le contrat est fait, me dit-on, pour le *Petőfi*. J'espère que Gallimard en fera un beau bouquin.

Il m'est venu l'idée – que je vous sou mets – de publier une centaine de pages de cette version française dans le recueil collectif « Les Œuvres Libres »¹⁰⁸ - que vous connaissez bien sûr. Cela permettrait de récupérer une centaine de milliers de francs lourds (légers).

Mon collaborateur pense que Gallimard ne soulèvera aucune objection. Le cher homme ! Si vous l'aviez vu, au début de ce mois, la fourchette d'une main, le verre de l'autre, dans les auberges limousines ! Un lion...

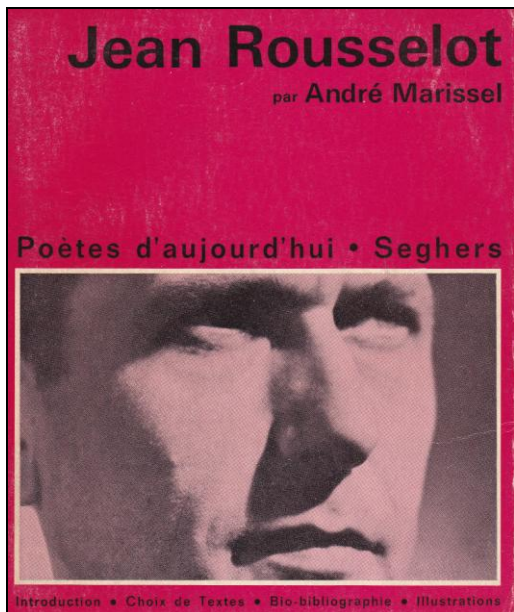
Le-dit lion est reparti en oubliant ses livres... et ses chaussettes !

Et moi, mon cher ami, je n'oublie rien de ce qui nous est cher, de ce qui nous unit.

Et c'est avec la plus profonde affection que je vous serre les mains,

Jean Rousselot

¹⁰⁸ Les œuvres libres est un recueil littéraire mensuel ne publiant que de l'inédit.



Qu'on me retire ma vie... : Jean Rousselot n'est point sans nous faire penser, souvent au prisonnier d'une oubliette qui essaierait de soulever d'énormes dalles ; au mineur, séparé de ses compagnons, qui chercherait dans l'obscurité l'issue d'une étroite galerie. Mais au moment même où il va suffoquer, s'écrouler, les pierres cèdent, le boyau s'élargit et le poète, d'un coup, se réhabitue à la lumière avec une exaltation d'enfant. Mais il arrive que les voûtes s'effondrent, que la galerie se révèle condamnée... Qu'à cela ne tienne : le prisonnier s'enfuit par une autre issue, que l'on peut bien appeler imagination ou lévitation intérieure, mais qui s'identifie aussi bien à la résignation, à la vie végétative, à la patience... Qui nous empêche, dès lors, de substituer à cette représentation, si elle nous devient insupportable, une autre représentation, habitable et tolérable celle-là ? ... La poésie est cet état second. Mais bien peu de poètes savent le vivre, qui excellent à le décrire. Il y a chez Rousselot un surréalisme en action, une poésie du comportement qui le sauveront du désespoir comme ils le sauvèrent de la mort.

André MARISSEL

16. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : L'Étang-la-Ville, Seine-et-Oise,

Le 6-10-1959.

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Mon cher ami,

Je pense que vous avez reçu maintenant le contrat. On m'assure qu'il vous a été envoyé par Gallimard, directement, en recommandé, à votre adresse de Budapest.

Excusez-moi pour la mauvaise écriture. C'est promis je ferai mes T comme ça!

Je pars pour Venise après-demain. Je serai rentré le 18. Yvonne m'accompagne. Nous fêterons ainsi nos 25 ans de mariage...

Je vous serre affectueusement les mains.

Jean Rousselot

17. Lettre manuscrite.

Le 24 décembre 1959

Monsieur et Madame Gyula Illyés
Jozsefhegyi u. 9
Budapest II Hongrie

Chers amis,

Nous pensons très fort à vous en cette fin d'année et vous envoyons nos vœux les plus vifs pour 1960.

J'espère que votre santé est bonne et que tout va pour vous aussi bien qu'il est possible.

Ika a-t-elle eu un bon trimestre ? Marie avait le tableau d'honneur et les félicitations du conseil des professeurs, et crac ! Une punition collective a frappé la classe... Alors, on est en larmes ! Vous voyez le tableau...

Quand Gallimard publiera-t-il le *Petőfi* ? Probablement au printemps. J'essaie d'avoir des précisions quant au format, mais vous savez que la maison de la rue Sébastien Bottin est une véritable usine... Laissons faire, mon cher ami. De toute façon, nous touchons au terme.

La vie est toujours très laborieuse pour moi. Je fais les dialogues d'un film et je suis lancé dans une vie passionnée de Wagner. Le *Jean Rousselot* va paraître chez Seghers dans la collection des « Poètes d'aujourd'hui ». Je vous l'enverrai bien entendu.

Les yeux d'Anne-Marie sont tournés vers Budapest. Et naturellement les nôtres aussi. Nous vous disons toutes nos pensées affectueuses et notre désir d'avoir bientôt de vos nouvelles.

Jean Rousselot

*

18. Carte postale illustrée : représente le Moulin Rouge.

Timbre de la poste : L'Étang-la-Ville, 19-01-1960

Mlle-Mme Illyés Gyula
Budapest II. Jozsefhegyi u 9
Hongrie

Chers amis,

À l'occasion de la nouvelle année, je vous adresse pour vous trois, nos meilleurs vœux et faisons le souhait de

vous retrouver bientôt en si parfaite amitié. Je pense qu'avec le froid vous avez dû abandonner le Balaton pour retrouver votre belle ville. Nous avons vraiment conservé de si merveilleux souvenirs.

Croyez chers amis à notre profonde affection,

J. Rousselot

*

19. Lettre manuscrite.

Le 20 février 1960

Monsieur Gyula Illyés
Budapest II Jozsefhegyi u. 9
Hongrie

Cher ami,

Le printemps aura lieu cette année. C'est sûr ! Déjà les bourgeons d'aulne et de saule fleurissent la maison. La chienne ne fait plus lever les faisans que par deux à la fois et les chevreuils cassent les bouleaux en se battant pour leurs belles. On ne me prendra pas toutes ces joies de mon cœur. Elles sont trop simples pour être fragiles.

Mais voilà bien de la littérature... Sans doute, l'influence des poèmes « forestiers » auxquels je travaille !

Votre dernière lettre m'a beaucoup touché. Il n'y a aucune raison pour que vous renonciez à ces droits qui doivent vous être versés. Il ne nous était jamais venu à l'esprit de nous inquiéter des tarifs de Gallimard en matière de traduction. Vous savez bien que ce fut œuvre d'amour, non d'argent. « Et si c'était à refaire », eh bien, on le recommencerait. Même pour rien.

J'attendais, pour vous écrire, de pouvoir vous annoncer que j'avais fait le nécessaire pour le visa d'Anne-

Marie. Et toujours quelque chose venait m'empêcher d'aller au consulat. J'ai tellement travaillé, tous ces derniers mois, que maintenant, libéré d'un « pot-boiler » de quatre cents pages¹⁰⁹, je me trouve tout désespéré, avec cette liberté (pour quelque temps...) de revenir à mes amours...

Enfin, c'est chose faite. Je veux dire : la demande est faite... car cela ne signifie pas que satisfaction lui sera donnée ! J'ai indiqué = juillet ou août ; les cours reprennent en effet en septembre.

Je pense que l'anthologie de la poésie hongroise¹¹⁰ a des chances de se réaliser. On m'en assure. Peut-être chez Gallimard. Je vous tiendrai au courant. Et de même, bien sûr, de la date de publication du *Petőfi*.

J'ai fait signer par Marissel un exemplaire du « Jean Rousselot »¹¹¹ qui vient de paraître chez Seghers (« Poètes d'aujourd'hui »). Ce livre ne devrait pas tarder à vous parvenir. En cas de non-réception, veuillez me le réclamer. Je vous en enverrais un autre, en recommandé. Je tiens absolument à ce que vous ayez ce petit volume.

J'espère que vous êtes tous trois en bonne santé, que cet hiver n'a pas été trop dur, que les études d'Ika vont bien, que votre travail marche et vous satisfait ? Donnez-nous des nouvelles !

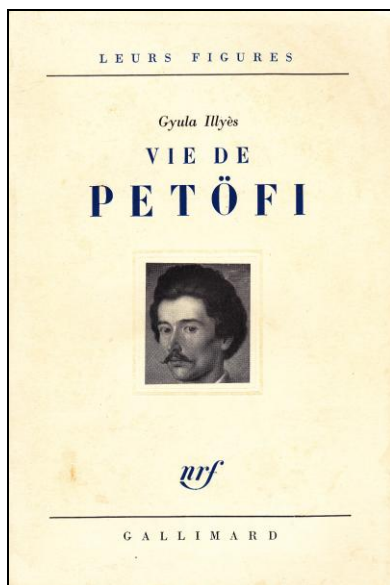
Yvonne et Anne-Marie se joignent à moi pour vous envoyer mille affectueuses et fidèles pensées.

Jean Rousselot

¹⁰⁹ Jean Rousselot, *La Vie passionnée de Wagner*, éd. Seghers, 1960.

¹¹⁰ Ladislav Gara, *Anthologie de la Poésie hongroise du XIII^e siècle à nos jours*, Le Seuil, 1962.

¹¹¹ André Marissel, *Jean Rousselot*, Collection Poètes d'aujourd'hui, éd. Seghers, 1960. Réédition en 1973.



Être poète, dans un pays qui gémit dans les fers, ne peut consister à écrire des épithalames que si l'on ignore ou refuse de connaître la réalité. Petöfi ne peut pas ne pas connaître la réalité ; elle est faite, pour le fils du boucher de Kiskörös, de privations au foyer, d'humiliations au collège, de marches forcées dans la puszta derrière un chariot de théâtre, de jours sans pain et sans feu dans une mansarde. Il ne peut davantage fermer les yeux sur elle quand il est devenu « quelqu'un » : son cœur est par trop noble et bien placé. Ce jeune homme aux cheveux noirs, dont le regard de jais fascine et dont la voix porte loin, capable d'improviser des vers de feu aussi bien qu'un discours, sera dès l'âge de vingt-quatre ans, le poète le plus célèbre de son pays pour avoir su mettre son génie verbal au diapason du sentiment national et, nous l'allons voir, révolutionnaire, qui l'enlève au-dessus de lui-même... Courte vie, mais fertile en fièvres, en misères, en actions... Cette épopée, Gyula Illyés, qui est non seulement un grand poète – le plus grand, sans doute, de la Hongrie d'aujourd'hui – mais aussi un historien minutieux, en a fait magistralement la somme...

Jean ROUSSELOT (Extrait de l'avant-propos).

20. Lettre manuscrite.

Le 11 mai 1960

Monsieur Gyula Illyés
Jozsefhegyi u. 9
Budapest II Hongrie

Mon cher ami,

« Quelles nouvelles? » C'est ainsi que s'abordent nos amis belges. Moi je n'ai pas de nouvelles à vous donner du *Petőfi*, sinon qu'aux dires de la N.R.F., on va le mettre sous presse « incessamment ». Et je n'ai pas de nouvelles non plus de la demande de visa, faite il y a deux mois, ce qui me laisse à penser qu'elle n'aura pas grand succès. Peut-être pourriez-vous intervenir ? Je pourrais, ici, demander à M. Gereblyés¹¹² de mettre son poids dans la balance, mais je n'y tiens pas.

À part cela ? Eh bien, nous avons un très joli printemps... et une énormité de travaux ennuyeux qui nous empêche d'aller le voir. Heureusement que la forêt est proche. Je saute dans la marge et j'y suis. C'est ce qu'en typographie on appelle un « repentir » =

*...Forêt, ma véritable vie,
ma juste méprise en plein vol
Entre les jachères du ciel
Les babylones du sous-sol...*

J'espère que vous avez du soleil, vous aussi, en vous et autour de vous. Et je vous envoie mon affectueuse pensée à tous trois.

Jean Rousselot

¹¹² László Gereblyés (1904-1968), poète et traducteur hongrois. À partir de 1956, Gereblyés a été un personnage important de la vie littéraire hongroise. Il a été Secrétaire général du Pen Club Hongrois et de 1959 à 1962, puis directeur de l'Institut Hongrois à Paris.

21. Lettre manuscrite.

Le 2 juin 1960

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Mon cher ami,

Deux jours après avoir reçu votre lettre du 23 mai, j'en ai reçu une autre, émanant des autorités hongroises, celle-là... Le visa demandé pour Anne-Marie est refusé. Je m'y attendais un peu mais j'espérais, tout de même (ne fut-ce que par « fair-play »). D'autant plus que, ces temps-ci, j'ai été sollicité par les éditeurs Français Réunis (et Corvina) de permettre la publication de mes adaptations d'Attila dans un volume en préparation – et que j'ai donné mon accord...

Enfin, tant pis ! Je ne veux rien demander à M. Gereblyés, ni à personne. L'ennui, c'est qu'Anne-Marie va être privée de la grande joie que nous lui promettons, et que deux amies ne pourront se revoir avant combien de temps ?

Du côté de chez Gallimard, rien de neuf, que la promesse d'une très prochaine réalisation...

Ici, toujours du travail et encore du travail. Mercenaire pour la plupart. Mais j'achève un dernier pensum et compte pouvoir, dès juillet, me remettre à mes poèmes. Et vous ? J'espère que le bac d'Ika a été un succès. Et que de vœux encore, très cher ami, pour vous trois, pour vous tous !

Toutes nos affectueuses pensées,

Jean Rousselot

22. Lettre manuscrite.

Le 22 juillet 1960

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Mon cher ami,

Vous trouverez ci joint quelques pages qui peuvent vous intéresser sur Montségur. Il y a eu maints et maints livres sur ce sujet. Et non seulement sur *Montségur*, mais sur d'autres lieux où les Cathares furent vaincus, brûlés, etc. Je pense notamment au *Bûcher*, de Georges Bordonove¹¹³, qui est un roman et dont l'auteur veut tirer une pièce. Ce livre a paru chez Julliard. Si vous ne pouvez vous le procurer, dites-le moi et je vous le ferai envoyer. J'ai visité, l'an dernier, les lieux où se situe l'action. Il s'agit de Minerve, dans l'Aude, près de Narbonne. Un désert rocheux, avec d'immenses grottes souterraines envahies, l'hiver, par un torrent. Près des voûtes, on peut suivre encore les corniches, bordées de murets, qui servaient aux Cathares, de passage secret. À l'air libre, ne subsiste de Minerve qu'une tour démantelée. Le village, autour, est clos, ridé. Sec et noueux ; cela sent la mort, le refus, l'absence. Le ciel, au-dessus, est comme une plaque de zinc.

Nous rentrons de deux courts voyages. L'un en Normandie ; l'autre en Poitou. Nous sommes « en famille », ma fille aînée et son mari étant venus se joindre à nous ; Anne-Marie part dans quelques jours pour Copenhague ; elle ne rentrera que début septembre, pour retourner au lycée, et il n'y a donc pas moyen, cette année, de reprendre le cher projet que nous avons fait les uns et les autres.

Je vais voir notre ami Surcouf dans quelques jours je pense. Je saurai par lui où nous en sommes avec Gallimard.

¹¹³ Georges Bordonove, *Le Bûcher*, éd. Julliard, 1957.

Et nous nous remettrons probablement à *La Tragédie de l'Homme*¹¹⁴. C'est évidemment un long travail – et combien passionnant ! Impossible de préjuger de l'opinion de Vilar. Je ne prendrai contact avec lui que lorsque toute la pièce sera en état. Je vais essayer, pendant quelques semaines, de me consacrer à mes poèmes, à un livre en prose que je voudrais au moins ébaucher. Ni roman, ni essai, ni autobiographie ; mais tout cela ensemble ; cela me blanchira à mes propres yeux, car j'en ai assez d'exécuter des commandes. (*Wagner* sort ces jours-ci ; c'est du « pot-boiler », et je n'en parle que pour mémoire...) Je veux faire quelque chose de gratuit...

À vous, affectueusement, de tout cœur,

Jean Rousselot

*

23. Lettre manuscrite.

Paris, le 15 décembre 60

Monsieur Gyula Illyés
Jozsefhegyi u. 9
Budapest II Hongrie

Mon cher ami,

Je pense à vous en cette fin d'année ! Et bien sûr à Flora, à Ika... Je ne vous ai pas écrit depuis bien longtemps et je m'en excuse. Le travail... Les voyages... Dites-moi que vous ne m'en voulez pas ! J'ai de vos nouvelles de temps en temps. Récemment, j'ai rencontré Guillevic (Eugène...)

¹¹⁴ Jean Rousselot fait allusion au projet de traduction et d'adaptation de *La Tragédie de l'Homme*, d'Imre Madách (Corvina, Budapest, 1966).

rentré de Hongrie tout à fait « regonflé ». Je rentrais, moi, de Londres, où j'avais rencontré quelques amis poètes. Le monde continue. Nous continuons d'avoir notre ombre à nos côtés, devant ou derrière. Je ne pense pas qu'il y ait, aujourd'hui, un seul lieu dans cet univers, où nous puissions faire corps avec elle. Du moins ne nous quitte-t-elle pas, comme Chamisso¹¹⁵ avait cru que ce fût possible !

J'ai essayé de ne pas trahir le poète, sa forme difficile (qui est quasiment la contre-rime chère à Toulet) dans cette adaptation que voici

Et l'ami sait bien que je suis et serai toujours son fidèle,

Jean Rousselot

Yvonne vous dit toute son affection et joint aux miens ses vœux : *buon Natale ! buon capo d'anno !*

*

24. Lettre manuscrite.

Le 28 mars 1961

Monsieur Illyés Gyula
Josefhegyi u. 9
Budapest II Hongrie

Mon cher ami,

J'ai attendu, pour vous répondre, d'avoir fait la démarche que vous me suggérez. Je suis allé voir M. Gereblyés et j'ai obtenu de lui la promesse qu'il ferait tout son possible pour que des visas nous soient accordés. J'ai

¹¹⁵ Adelbert von Chamisso (1781-1838), écrivain et botaniste franco-allemand.

fait les demandes nécessaires au Consulat. Il n'y a plus maintenant, qu'à attendre...

Si les choses vont bien, c'est donc trois Rousselot qui viendront, au mois d'août, troubler votre quiétude estivale ! Une lettre d'Ika nous dit que vous êtes déjà à Tihany ! J'espère que vous y avez un temps aussi magnifique que le nôtre ! Ce printemps est d'une telle exubérance et d'une telle audace qu'il n'est pas possible que cela ne signifie pas que quelque chose de grand va s'accomplir dans le monde et dans le cœur de l'homme ! Et dire qu'on se laisse prendre à chaque coup... Anne-Marie est à Padova, pour les vacances de Pâques, dans une famille italienne, les Morandini ; le père est professeur à l'université de cette admirable ville que Stendhal adorait. Connaissez-vous Padova ? Il y a là une extraordinaire chaire : celle de Galilée...

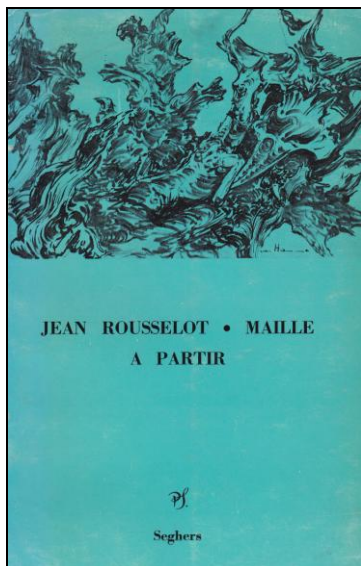
Je rentre de Nantes, où je suis allé participer aux diverses cérémonies en l'honneur de mon ami René Guy Cadou, mort il y a dix ans. Ce voyage en auto, le long de la Loire frémissante, entre les pêcheurs roses et les ajoncs d'or, les vieilles pierres romanes et les vignes toujours neuves, fut un enchantement. Et quel festin, au passage, à Saumur ! Ah, mon ami, comme je voudrais être votre cicérone, pendant des semaines et des kilomètres, dans ce pays que vous aimez et qui est mien ! Connaissez-vous le « brochet au beurre blanc » ? On se mettrait à genoux...

Je vous quitte : plus que deux jours à travailler avant d'aller me coucher sur le « billard ».

Yvonne se joint à moi par des pensées affectueuses et impatientes à vous trois !

J. Rousselot

M. Gallimard répond toujours que le *Petőfi* est à la composition. Je trouve que cela demande bien du temps !



SI JE GLISSE

Si je glisse, je me retiens
De toutes mes douleurs
Au soleil qui me brûle les yeux,
Je me rétablis dans ma substance
À coups de coude dans les vapeurs qui m'étouffent.
Les mots ne sont que des tourments de feuillage et d'écume,
Des spasmes géologiques
Et toute espérance est posthume
Dans ce pays d'entrailles où je me survis,
Où nul ne peut me suivre,
Où je ne peux compter sur nulle mémoire affectueuse,
Sur nulle reconnaissance de la chair qui par la mienne fut
heureuse.
Surtout, n'ayez pitié de moi,
J'avais besoin de ce mal
Comme d'une rambarde contre mon propre vide,
Il était bon que j'eusse à regagner mon indulgence
Et celle du langage.
Jean ROUSSELOT

25. Lettre manuscrite.

Le 30 mai 1961

Monsieur Illyés Gyula
Tihany Hongrie

Cher ami,

Enfin du nouveau! Le *Petőfi* s'imprime et les choses vont aller vite. On me demande un « prière d'insérer » que je vais rédiger tout de suite. Je voulais vous dire cela sans plus attendre. J'ai écrit à M. Gereblyés, lui disant qu'il serait bon que nous voyions, vous et moi, les épreuves ensemble ; qu'il pourrait trouver l'argument pour relancer ma demande de visa, toujours en instance, je pense, à Budapest.

Si, de votre côté, vous pouviez insister...

J'ai idée que le *Petőfi* sortira après les vacances.

Je me remets de l'opération subie le 1^{er} avril. Ce n'était qu'une réparation musculaire, mais le choc n'en a pas moins été violent et les produits chimiques m'ont maintenu, pendant des semaines, dans un état vaporeux qui ne me convient pas du tout. Je peux enfin recommencer à travailler.

Vous me direz si vous avez bien reçu mon *Victor Hugo*¹¹⁶. J'attends les épreuves de mon nouveau livre de poèmes : *Maille à partir*¹¹⁷ et mets la dernière main à un recueil de nouvelles. Mes fonctions de Président du Syndicat des Écrivains m'absorbent beaucoup et je perds encore bien du temps à la Radio où je suis maintenant membre du Comité de lecture. À propos de radio, une de

¹¹⁶ Jean Rousselot a nourri sa vie durant une grande admiration pour Victor Hugo, sur lequel il a écrit plusieurs livres : *Le Roman de Victor Hugo*, Sud, 1962 ; *Victor Hugo, phare ébloui*, Le Glaive, 1966 ; *Victor Hugo avec nous*, Michel Dansel, 1984.

¹¹⁷ Jean Rousselot, *Maille à partir*, Seghers, 1961.

mes prochaines émissions sera un « Attila József ». J'y pense beaucoup et à la façon vivante, un peu rhapsodique, dont je veux le réaliser.

Il vous amusera peut-être de lire l'article hongrois ci-joint. Je ne peux, moi, que deviner qu'il est aimable.

Dans quelques jours, Anne-Marie¹¹⁸ va subir les épreuves du baccalauréat. Chacun ses épreuves... Et Ika ?

Nous vous envoyons nos pensées les plus affectueuses en espérant que l'été nous réunira.

À vous, mon cher ami, très vivement,

Jean Rousselot

*

26. Lettre manuscrite.

Le 24 juin 61

Monsieur Illyés Gyula
Budapest II Jozsefhegyi u. 9
Hongrie

Mon cher ami,

Votre lettre jointe à celle d'Ika a été suivie de très près d'un coup de téléphone de M. Gereblyés et, ce matin, le facteur m'a apporté la nouvelle officielle : les visas sont « arrivés » et j'irai lundi, nanti des passeports de la famille, au consulat. Ainsi donc, c'est fait, la grande joie tant espérée nous est donnée ! J'aime autant vous dire, mon ami, qu'il y a des sourires dans la maison ! Vous me disiez, dans une autre lettre, quelque chose sur quoi je veux revenir : vos préparatifs pour nous accueillir. Il ne faut absolument pas que vous songiez à vous encombrer de nos trois personnes !

¹¹⁸ Anne-Marie Rousselot a fréquenté le lycée du Shape (le lycée International de Saint-Germain-en-Laye, dans les Yvelines); le seul de l'Union Européenne à posséder aujourd'hui treize sections internationales : sections allemande, britannique, américaine, néerlandaise, polonaise, portugaise, japonaise, italienne, espagnole, danoise, norvégienne, suédoise et russe.

C'est beaucoup ! Ne serait-il pas mieux de nous trouver un hôtel, une pension à proximité de votre maison ? Je crains terriblement de vous gêner dans votre travail, dans vos habitudes. Ne bouleversez en rien votre vie, vos projets !

Quant aux « modalités » du voyage, je vais m'en occuper sérieusement. Papiers pour l'auto, itinéraire le meilleur, etc. Nous voudrions passer par Vienne et Salzbourg. La question des dates ne peut encore être arrêtée. Tout dépend en effet... de la Nature, puisque c'est de la date de la naissance du petit-fils qu'il est question... En principe, il devrait venir au monde au début de juillet. Yvonne irait aussitôt à Londres aider la maman à le langer, cet ange ! Nous pourrions donc, dès son retour, fin juillet, prendre la route. Disons, en gros, que notre venue en Hongrie se situera vers le 3 août.

À ce moment, serez-vous à Budapest ou à Tihany ? (pardon : Tihany ; il y a de mauvais T, comme il y a du mauvais thé)

Je vous fais ce mot en vitesse, tout à l'explosion de ma joie. Naturellement, je vous en dirai beaucoup plus, quand je serai fixé sur les dates. J'ajouterai un mot demain, quand nous serons prévenus du succès – ou de l'échec – d'Anne-Marie à son baccalauréat. Elle est dans les transes...

25, soir. Je viens d'avoir la visite de Mme Ilona Bartócz¹¹⁹ de passage à Paris. Elle me prie de vous transmettre ses pensées les meilleures.

On attend les épreuves du *Petőfi*. Dieu, que c'est long !

26 au matin = Anne-Marie est reçue – mention assez bien. Et Ika ? A-t-elle ses résultats ?

À vous deux, bien affectueusement,

J. Rousselot

¹¹⁹ Ilona Bartócz (1914-1968), traductrice hongroise, également auteure de contes.

27. Lettre manuscrite.

Le 24 juillet 1961

Monsieur Illyés Gyula
Tihany Hongrie

Cher ami,

Je réponds avec beaucoup de retard à votre lettre du 2 juillet. Il faut m'en excuser. La seule raison est l'incertitude où nous sommes restés. Jusqu'à hier, quand à la santé de notre fille londonienne. Quand je dis « incertitude », lisez « inquiétude ». L'accouchement a été long, difficile ; nous n'avions que des nouvelles laconiques et Yvonne ne savait si elle devait prendre l'avion ou non ; la maison de Londres était vide, mon genre étant allé vivre chez ses parents pendant que Claude¹²⁰ était en clinique ; bref, nous étions dans l'attente, pour ne pas dire dans l'angoisse...

Enfin, tout est clair. J'ai eu ma fille au téléphone hier. Elle quitte la clinique aujourd'hui avec sa petite fille : Katherine-Anna¹²¹ et, comme l'on dit, la mère et l'enfant se portent bien... Yvonne a pris l'avion il y a une heure. Elle rentrera ici le 3 août et nous pourrons donc partir le 5 pour la Hongrie.

Comme je vous l'ai dit, nous voyagerons en auto. Nous comptons faire étape à Strasbourg, München et Vienne. En principe, nous arriverons donc le 8. J'observe que, venant d'Autriche par Sopron, que nous voulons visiter, nous sommes plus près de Tihany que de Budapest. Il ne sera donc pas nécessaire que vous vous déplaciez pour venir nous attendre dans la capitale. Je vais vous envoyer cette lettre par avion, de telle sorte que vous puissiez y répondre, si vous le jugez nécessaire, avant notre départ. Ne dérangez,

¹²⁰ Claude Rousselot, fille aînée de Jean Rousselot.

¹²¹ Catherine-Anne Rousselot-Dean, petite-fille de Jean Rousselot.

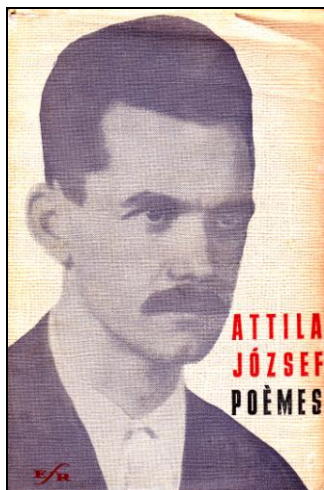
surtout, absolument rien dans vos travaux, vos habitudes et vos projets !

Je pense qu'à Tihany je n'aurai qu'à me pencher à la portière en criant « Eljen Illyés Gyula ! », pour qu'on nous montre votre maison. Ah, la langue ! Quand je pense à toutes les mimiques qu'il nous va falloir faire pour nous faire comprendre, j'ai envie de me retirer dix ans dans une grotte pour apprendre le Magyar. Honte sur moi ! Et dire que, la semaine dernière, j'entendais Balaj et sa femme, Ilona Bartocz et Ötlik s'exprimer dans la langue de Racine avec assez d'aisance pour que nous discussions pendant une heure de la nécessité de réformer la prosodie française ! Il paraît qu'il est indispensable d'y introduire le rythme iambique ! Moi, je veux bien. Mais il me semble qu'il y a des choses plus urgentes, en poésie et ailleurs...

L'une de ces choses – une des moindres – serait d'avoir les épreuves du *Petőfi* avant le 5 août. On les promet, « foi d'animal », mais vous connaissez la maison Gallimard ! Enfin, espérons ! C'est la devise passe-partout depuis que nous sommes au monde. En attendant, je travaille un peu « pour moi » : un roman qui n'en est pas un, où je veux brocher un tas de vies sur la mienne, n'hésitant pas à me déposséder de mille souvenirs pour donner quelques profondeurs à des personnages qui ne me sont rien, mais que je veux rendre solidaires de moi au point de me perdre en eux.

Vos pensées si affectueuses, mon cher ami, est-il besoin de vous dire qu'elles rejoignent les nôtres ? Oui, ce sera une réunion de famille ! Et c'est en vous embrassant tous les trois, en notre nom à tous trois, que je termine cette lettre tardive.

Jean Rousselot



Attila József, *Poèmes*. Préface de Guillevic. Adaptations de Paul Éluard, Pierre Abraham, Daniel Anselme, Alain Bosquet, Jean Cayrol, Georges-Emmanuel Clancier, Jean Cocteau, Juliette Darle, René Depestre, Charles Dobzynski, Pierre Emmanuel, André Frénaud, Pierre Gamarra, Jean Gartempe, Jacques Gaucheron, Pierre Groze, Guillevic, François Kérel, Jean Rousselot, Pierre Seghers, Tristan Tzara & Vercors. Éditions Corvina/Éditeurs Français Réunis, 1961).

JE NE VEUX QU'UN LECTEUR

Je ne veux qu'un lecteur pour mes poèmes :
Celui qui me connaît – celui qui m'aime –
Et, comme moi dans le vide voguant,
Voit l'avenir inscrit dans le présent.

Car lui seul a pu, toute patience,
Donner une forme humaine au silence ;
Car en lui seul on peut voir comme en moi
S'attarder tigre et gazelle à la fois.

(1937)

Attila JÓZSEF

(Poème adapté par Jean Rousselot).

28. Carte postale illustrée : représente Innsbruck.

Timbre de la poste : Innsbruck, 04. 9. 1961

Monsieur Illyés Gyula
Tihany Hongrie

Sur le chemin du retour... Nous vous embrassons tous de
tout cœur,

J. Rousselot

Les kilomètres passent. Mais nous pensons à vous.

Bien affectueusement,

Yvonne

Te budos merges kis pók!... (*) Je vous embrasse tous,

Anne-Marie

* « Toi ma petite araignée fâchée ».

*

29. Lettre dactylographiée.

Le 4 septembre 1961

Monsieur Illyés Gyula
Tihany Hongrie

Cher ami,

Ma première lettre (nous sommes arrivés hier après-midi) ne peut être que pour vous. Aussi bien, nous ne nous sommes pas vraiment quittés encore ; les kilomètres ne sont rien ; et vous aviez bien raison de parler de « famille » ; l'intégration est faite, définitive et profonde. Tout au long de la route, nous n'avons guère fait que parler de vous trois, de vous tous, et nous savions bien que vous-même, Flóra et

Ika parliez de nous dans le même temps. Que de choses pénétrées, mieux comprises, situées comme il faut, dans leur juste poids de chair et de sang... Mais cela fait encore dans ma tête tout un remuement qui se mélange avec celui du paysage et des roues. Sopron ne nous a pas déçus. On y travaille ferme à restaurer les façades. Les voûtes, quant à elles, n'ont pas bougé ; nous avons lorgné, humé, admiré. Le soir nous couchions dans un village autrichien, très loin déjà. Le 1^{er}, nous avons traversé le Tyrol, visité Innsbruck qui est d'un très grand pittoresque ; la partie moyenâgeuse s'y marie très bien à la partie baroque, laquelle prend des allures d'opéra italien ; nous avons passé la nuit, peu après, dans une étrange auberge qui doit être ancien couvent, pleine de meubles et de sculptures bizarres, avec des grappes de maïs et des poignées de blé bercées par un christ en bois digne à la fois de la statuaire catalane et de la peinture de Grünewald¹²². Vous connaissez la route, les façades peintes en trompe-l'œil, les montagnes enneigées, les gorges boisées, les walkyries en tablier mauve. La troisième étape fut Lure, franchi Belfort, son lion et sa « trouée ». La Dauphine filait, allègre... Hier soir, elle a eu droit à un shampoing. Et nous aussi... Dès ce matin, j'ai téléphoné à Imre ; je le verrai ce soir ; nous mangerons du salami ensemble ; il doit aller à Bruxelles, puis à Knokke ; nous nous retrouverons là et il est probable que je le ramènerai en voiture. Vous aurez de nos nouvelles très bientôt.

Excusez la graphie mécanique. C'est pour aller plus vite. Je suis lancé dans le dépouillement de mon courrier. Exactement une caisse de 50 / 50 ; mais je découvre que les trois-quarts peuvent être brûlés ou laissés en souffrance. La terre a tourné sans moi pendant un mois ; elle continuera de même... Je vais aller aux éditions Seghers et m'occuper de vous faire parvenir les livres dont vous avez besoin. Il y a

¹²² Matthias Grünewald (1470/80-1528), peintre et ingénieur hydraulique allemand de la Renaissance, contemporain d'Albrecht Dürer.

un Leopardi¹²³ récemment paru. Je vous l'envoie directement.

Quand vous aurez un moment, voulez-vous me dire le nom du médecin qui nous a si gentiment reçus ; de même le nom (et adresse) du poète de Pécs¹²⁴ qui nous a pilotés. Et si je pouvais avoir un exemplaire de la revue de Pécs¹²⁵, cela me ferait plaisir. Même chose pour le journal « Es », que je ne retrouve pas dans les bagages (bon cœur, mais mauvaise tête...)

Je viens de m'interrompre pour aller ratisser le jardin recouvert (déjà) de feuilles mortes. L'automne est à nos portes... Il fait encore chaud, la forêt est magnifique. Yvonne fait la lessive. Anne-Marie prépare sa valise pour demain. J'ai remis l'horloge ancestrale en marche. Bref, la maison recommence à respirer. Je ne voulais que vous envoyer ce bulletin de santé, vous embrasser, vous remercier aussi, même si vous n'aimez pas ça, mais vous ne m'empêcherez pas de vous dire que ce fut magnifique, cette chaleur du cœur, ce naturel, cette abondance du dehors et du dedans. Oui, cher, très cher Gyula, et vous, très chère Flóra, et vous, gracieuse jeune fille, et vous, la marraine au grand cœur, merci, merci du fond de l'être.

Votre,

Jean Rousselot

¹²³ Mario Maurin, *Giacomo Leopardi*, Collection Poètes d'aujourd'hui, éd. Seghers, 1961.

¹²⁴ Certainement Győző Csorba, qui a accompagné Jean Rousselot à Pécs.

¹²⁵ Dans son numéro 1961/4 (août) la revue littéraire *Jelenkor* a publié le poème de Jean Rousselot, « Visszatérés », traduit par Gyula Illyés. C'est pour cela que Rousselot demande un exemplaire de la revue, qui était alors dirigée par Tibor Tüskés (1930-2009).

30. Lettre manuscrite.

Le 13 novembre 61

Monsieur Gyula Illyés
Jozsefhegyi u. 9
Budapest II Hongrie

Cher ami,

Je venais de vous écrire quand votre lettre du 5 m'est parvenue. J'annule donc ma précédente, que je rattrape in-extremis. Elle concernait précisément cette iconographie, le service « documentation » de Gallimard ignorant absolument ce que M. Mohrt avait fait... Bref, je viens de me mettre en rapport avec les intéressés au téléphone. Ne vous inquiétez de rien. Gara va s'occuper de tout. Et l'Institut Hongrois fournira la documentation. Je comprends très bien qu'il y ait des difficultés d'envoi, et que vous ayez autre chose à faire.

Et maintenant il est midi et je dois vous faire ce mot en vitesse... Pourtant que de choses à vous dire, à commencer par ma croissante nostalgie de l'âge d'or de Tihany. J'arrive de Londres où je suis allé faire la connaissance de Catherine-Anne Rousselot-Dean... Je pars dans 48 heures faire des conférences en Allemagne et tout est à faire du plan, des citations, etc.... Quel travail ! Excusez-moi. Je voulais vous rassurer sans attendre.

Toutes mes affectueuses pensées sans oublier Flóra et Ika ! J'ai adapté un poème supplémentaire de vous¹²⁶ pour l'anthologie (qui sortira au Seuil en février) – un poème de votre période parisienne, et très, très beau !

J. Rousselot

¹²⁶ Jean Rousselot fait vraisemblablement allusion au poème, *Chant de mon exil* in *Anthologie de la Poésie hongroise du XIIe siècle à nos jours*, de Ladislav Gara, Seuil, 1962, p. 325.

31. Lettre manuscrite.

Le 5 janvier 1962

Monsieur Illyés Gyula
Jozsefhegyi u. 9
Budapest II Hongrie

Mon cher ami,

Je voulais vous envoyer mes vœux plus tôt... mais la grippe en a disposé autrement. Excusez-moi. Et sachez que je pense à vous de tout cœur. Noël a réuni toute la famille à l'Étang-la-Ville ; la maison semble vide maintenant. J'espère que vous êtes tous en bonne santé ? Donnez-nous de vos nouvelles quand vous aurez un moment... J'attends que Gallimard se décide à donner signe de vie. Toute la partie « illustrative » a été mise au point. Ne vous inquiétez de rien. Mais cette maison fait penser aux greniers de Kafka : on s'y occupe des choses urgentes quand on n'a rien de mieux à faire ; dix personnes traitent les mêmes questions et chacune les traite à sa manière. Et, quand on téléphone, nul n'est au courant de rien. Curieux !

Je voyage beaucoup, ces temps-ci, en Allemagne, où circule une exposition sur la poésie française 1945-1961, que je dois présenter de ville en ville. Ces interruptions me gênent beaucoup dans mon travail et ne me rapportent que des rhumes... Anne-Marie est venue à bout de Kant ; moi, je n'y ai jamais rien compris ; la voilà maintenant dans Marx, Engels, Heidegger, Sartre. Non seulement la jeunesse a plein de dents dans la bouche, et de cheveux sur la tête, mais encore elle devient si savante qu'on en rougit de honte!

Nous vous embrassons tous, de tout cœur ! Et nous vous souhaitons tous les bonheurs du monde !

J. Rousselot

32. Lettre manuscrite.

Le 17 janvier 1962

Monsieur Gyula Illyés
Jozsefeghyi u. 9
Budapest 2 Hongrie

Cher ami, cher grand ami,

Ce petit mot seulement pour vous dire que nous sommes – enfin ! – penchés sur les épreuves de votre livre et pour vous embrasser,

J. Rousselot

33. Lettre manuscrite.

Le 3 février 62

Monsieur Illyés Gyula
Jozsefeghyi u. 9
Budapest II Hongrie

Mon cher ami,

Rassurez-vous ! Tout est maintenant sur les rails et le livre sortira dans deux mois. L'illustration est nombreuse, excellente. J'ai été personnellement très ému par la belle, droite, honnête et fière écriture de Sándor¹²⁷. Et par ce daguerréotype, beau comme un portrait du Fayoum. Ah, mon ami, il est tellement question de vous, ici, que c'est exactement comme si vous étiez présent !

¹²⁷ Sándor Petőfi (1823-1849), le plus grand poète romantique hongrois.

L'anthologie est, elle aussi, en train de s'imprimer. Elle doit paraître en avril, et cette simultanéité serait merveilleuse. Attendez-vous, à cette occasion, à recevoir une invitation !

Ce mot en hâte. Qu'il vous redise, ainsi qu'à Flóra et à Ika, toute notre affection. Nous sommes sous la neige. Je fais construire une cheminée, cédant enfin à ma nostalgie d'enfant : le feu, le tisonnier, les chenets... Il est vrai que ce sont là des jouets de vieillard. Donc : je décline ! Eh bien tant pis... À vous, de tout cœur,

Jean Rousselot

*

34. Lettre manuscrite.

Le 7 février 62

Monsieur Illyés Gyula
9 Jozsefhegyi u.
Budapest (Hongrie)

Mon cher ami,

Nos lettres se croisent... Le mieux, pour vous donner une physionomie de votre livre, est de vous envoyer la page ci jointe du bulletin de la NRF. Puisque c'est dans cette collection « Leurs figures »¹²⁸, que *Petőfi* va voir le jour en français. Le format est « en hauteur », plus grand que le format courant. C'est à dire = 23 x 14. Comme l'impression est très serrée, le nombre de pages n'excède pas 350. Cela fait tout de même un fameux pavé.

¹²⁸ Dans la collection « Leurs figures », a paru par exemple : Édouard Herriot, *La vie de Beethoven*, Gallimard, 1951.

Gyula ou Jules ? Moi je penche pour Gyula, beaucoup moins « confondable » avec Julia que vous ne le croyez, même pour de pauvres « buta-francia »...

J'ai fait une adaptation du *Fou* de Petöfi¹²⁹, très sérieuse – et cela donne très bien en français. Aussi bien, parlez-vous de la forte impression produite par ce poème quand Egressy le déclamait.

Vous avez très bien saisi ce qui se cache derrière l'article sur mes *Poèmes*¹³⁰. Et encore, vous ne savez pas tout ! Enfin, me voilà « reconnu » ! Et il y a de quoi rire, je vous assure, quand on voit le dessous des cartes !

Bien affectueusement à vous,

Jean Rousselot

On parle flatteusement – mais bien sottement à mon avis – de vous dans *Les littératures contemporaines à travers le monde*¹³¹, un gros livre qui paraît chez Hachette.

*

35. Lettre manuscrite.

Le 28. 2. 62.

Monsieur Gyula Illyés

Mon cher ami,

Le Fou, bien sûr, sera dans le livre. Nous achevons la mise en page. Et, déjà, voilà d'autres épreuves = celles de

¹²⁹ Probablement pour *l'Anthologie de la poésie hongroise*, mais finalement ce poème y paraît dans la traduction d'Adrian Miatlev, in *Anthologie de la Poésie hongroise du XIIIe siècle à nos jours*, de Ladislav Gara, 1962, Éd. du Seuil, pp. 159-162.

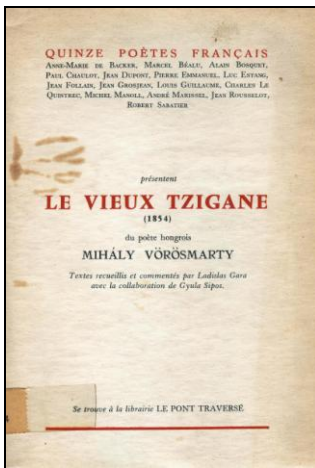
¹³⁰ Jean Rousselot, *Maille à partir*, Seghers, 1961.

¹³¹ *Les Littératures contemporaines à travers le monde*, préface de Roger Caillois, Hachette, 1962.

l'anthologie du Seuil ! Avec « Le Vieux Tzigane »¹³² que vous allez recevoir en volume spécial (15 poètes et une vingtaine de versions...), cela fait beaucoup de travail et, je crois, de bon travail, pour la Hongrie et ses poètes !

Mon ami, je pense à vous chaque jour. Ce petit mot en vitesse, comme un battement de cœur...

J. Rousselot



Miklós Barabás : *Mihály Vörösmarty* (1836). Huile sur toile 76 x 60 cm.
Collection Académie des Sciences de Hongrie. D. R.

Mihály Vörösmarty (1800-1855) est surtout célèbre pour ses poèmes épiques. « Le Vieux Tzigane », cet ultime poème que certains considèrent comme l'œuvre la plus belle de la langue hongroise du XIXe siècle, et qui fut le sommet

¹³² Mihály Vörösmarty, *Le Vieux Tzigane*, présenté par Anne-Marie de Backer, Marcel Béalu, Alain Bosquet, Paul Chaulot, Jean Dupont, Pierre Emmanuel, Luc Estang, Jean Follain, Jean Grosjean, Louis Guillaume, Charles Le Quintrec, Michel Manoll, André Marissel, Jean Rousselot et Robert Sabatier, textes recueillis et commentés par Ladislav Gara avec la collaboration de Gyula Sipos, Librairie Le Pont Traversé, Paris, 1962.

de l'inspiration de Vörösmarty, comme de tout le romantisme magyar, contient déjà les éléments d'une alchimie nouvelle. C'est en 1854, à l'âge de cinquante-quatre ans, un an avant sa mort et cinq ans environ après l'écrasement de la Hongrie, au terme de sa guerre d'indépendance, que Vörösmarty écrivit « Le Vieux Tzigane ». Tous ses espoirs étaient alors anéantis. Celui qui fut chef de la génération romantique de 1830, et qui aida si puissamment à réveiller la conscience, par ses odes altières, qui préludèrent à la Révolution de 1848, lui le partisan de Kossuth, député en 1848, vit s'effondrer tous ses rêves. Il dut s'enfuir en 1849 pour ensuite implorer sa grâce. Retiré à la campagne, il a la charge d'une famille nombreuse et il est en proie à de graves difficultés matérielles. La vie littéraire où il avait tenu naguère un si grand rôle est en plein désarroi. Entre le public et les jeunes écrivains d'une part, et lui-même d'autre part, il sent se creuser un fossé de plus en plus profond ; il se voit détrôné, abandonné, il devient peu à peu une épave... À demi-fou, Vörösmarty entreprend alors sa descente aux enfers, d'où il sortira vainqueur, à la façon de Hölderlin ou de Nerval : le rêveur a raison du songe et garde cette admirable et effrayante lucidité qui le rend maître des chimères... On retrouvera dans les sept strophes du « Vieux Tzigane », tous les grands thèmes du romantisme : la Chute, le Mal, le Déluge, le Paradis perdu, l'Éternel retour, la condition humaine chancelant entre le ciel et l'enfer, les héros prométhéens, hommes de la révolte. Sur un fond noir se détache, en vives couleurs, l'ironie romantique...

Ladislav GARA

(Extrait de la présentation de *Mihály Vörösmarty, Le Vieux Tzigane*, Le Pont Traversé, Paris, 1962).

36. Carte postale illustrée : représente San Gimignano (Toscane, Italie).

Timbre de la poste : 21 avril 1962

Monsieur Madame et Ika Illyés
9 Jozsefhegy u.
Budapest II Hongrie

À l'ombre de ces tours tout à fait « touristiques » nous éprouvons pour vous des pensées... sympathiques. (C'est pour la rime : un poète en voyage est un peu fatigué...) En vérité, très affectueuses pensées de la tribu Rousselot...

Jean

Yvonne

Marika !

Nota = la boulangère est très aimable

*

37. Télégramme.

Timbre de la poste : Tihany, 14 août 1962

Familia Illyés Gyula
Tihany

Arriverai Budapest vendredi 17 à 19 heures (?) 24.
Affectueusement,

Anne-Marie Rousselot

38. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : 20 août 62

Monsieur Gyula Illyés
9 Jozsefhegyi u. 9
Budapest Hongrie

Chers amis,

N'ayant pu prendre l'appareil téléphonique que ma chère femme tenait vigoureusement, je prends la plume qui est l'arme des faibles... Quelle joie de savoir Anne-Marie parmi vous ! Par délégation spéciale, c'est nous qui sommes à Buda, à Tihany et dans toutes les Hongries passées, présentes et à venir. « En famille », comme le dit si gentiment Gyula... J'ai chargé Anne-Marie d'un tas de messages qu'elle a dû oublier en route. Cela visait l'anthologie, qui « marche le tonnerre » comme on dit. Grosse sensation. Articles importants, pas tous très objectifs, naturellement, et il fallait s'y attendre. Et le *Petőfi* a été honoré, lui aussi, de grands papiers. Il y en aura d'autres. Un coup de téléphone de Gallimard m'en a avisé. On me demandait des précisions... notamment sur Gyula, que l'employée du service du presse confondait avec Sándor, d'où cette question ahurissante : « mais alors, il doit être bien vieux ? » Je crois que, la gloire, c'est ça, en définitive.

« Les bergers siciliens, toujours vêtus de la scapullera, n'ont pas renoncé à croire que la terre est plate et immobile. Cela ne les empêche pas de croire à la rotondité et au mouvement circulaire du temps. » Cette phrase vient assurément comme des cheveux sur la soupe et je me demande pourquoi je l'extrais, à votre intention, d'un livre que je suis en train d'écrire et qui me tient, trois ou quatre heures par jour, dans un état voisin de l'hypnose. Peut-être

est-ce seulement ma façon de pousser les fameux cris du cœur. C'est seulement à des amis très chers qu'on peut dire tout ce qui passe par la tête.

Cela dit, comment vous remercier assez d'avoir été jusqu'à modifier vos projets pour accueillir cette enfant ? Nous allons maintenant vous attendre avec bien de l'impatience. N'est-il pas possible pour Gyula de venir, lui aussi ? Il y a ici toute la place nécessaire. Comme nous serions heureux !

Allons, chers amis, on vous embrasse. Le beau temps est revenu de ses lointains voyages. On est sur la pelouse, à l'ombre des marronniers, dans un bourdonnement d'insectes. Et la vie semble de nouveau tout à fait possible. Nous attendons la longue lettre promise. Et une autre lettre, d'Anne-Marie. Attention, les tempêtes sur le Balaton sont aussi terribles que subites...

Mille pensées affectueuses,

J. Rousselot

*

39. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : 28. 8. 1962

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Cher ami,

Entre les nombreux articles qui paraissent sur votre *Petőfi*, il me semble assez intéressant d'en choisir deux, venus des points extrêmes de l'horizon.

Nous attendons avec impatience une lettre nous disant quand Flóra et Ika arrivent.

Et vous ?

Et ne gardez pas notre Anne-Marie ! Elle nous manque déjà beaucoup...

Ce petit mot pour vous redire notre affection reconnaissante.

À bientôt, n'est-ce pas ?

Jean Rousselot

Je ne crois pas trahir un secret d'état en vous promettant une bonne surprise pour votre anniversaire. Mais chut !

*

40. Lettre sur le dos de la carte d'invitation pour l'inauguration de l'exposition de Katalin Hetey, le 7 septembre 1962 ; écrite à la main.

Cher ami,

Voici un petit bulletin de la vie parisienne... de plus en plus hongroise, décidément ?

Et notre fille ? Quand nous la rendez-vous ?

Et la vôtre ? Quand nous la donnez-vous ?

On vous embrasse,

J. Rousselot

41. Contenu :

1. l'article du *Figaro* : « *Anthologie de la poésie hongroise* établie par Ladislas Gara ».

2. Lettre écrite à la main.

Mercredi 3 [1962]

Monsieur Gyula Illyés
Tihany (Hongrie)

Mon cher ami,

Cette lettre arrivera chez vous après vos voyageuses. Je voudrais leur redire la joie qu'elles nous ont donnée et avoir de leurs nouvelles, car ce départ fut bien précipité et je crains que Flora ne se soit beaucoup fatiguée?

Elles vous diront notre vie calme et verdoyante. Je crois qu'elles ont vu, en quinze jours, plus de poètes que je n'en vois dans une année...

Il continue de paraître des articles sur le Petőfi et sur l'anthologie. Notre ami Latzi¹³³ en a déjà tout un cahier qu'il collige avec amour.

Voilà. Je vous quitte après ce tout petit mot, qui n'était que pour vous embrasser. Vous allez affronter les pluies hongroises dans un imperméable que j'ai essayé, pour vous, sur un trottoir du faubourg Saint-Antoine. Depuis le temps qu'on assiste à des défilés de mannequins féminins, il était bon que les hommes s'en mêlassent. Quelle mélasse !

Sur ce, je me replonge dans mes écritures radiophoniques et vous salue de tout cœur,

Jean Rousselot

¹³³ Surnom donné à Ladislas Gara.

42. Lettre manuscrite.

Samedi 20 octobre 62

Monsieur Gyula Illyés
9 Jozsefhegyi u.
Budapest Hongrie

Chers amis,

Bien reçu votre double lettre ! Le qualificatif « gigolesque » est sensationnel, appliqué à un imperméable ! Et vous, mon cher Jules, vous allez avoir des tas de succès féminins (supplémentaires...)

Juste ce petit mot pour vous transmettre l'article des *Nouvelles Littéraires*. À part de petites erreurs, ça me paraît bien sympathique. Non ? J'ai remis d'autres articles à László¹³⁴, pour son album-souvenir. Ils ont paru dans des journaux de moindre importance que *Les Nouvelles Littéraires*. Il en paraîtra d'autres bientôt, ailleurs, que je vous enverrai. C'est un succès !

Yvonne est à Londres. Je m'apprête, dès son retour, à partir pour Israël, faire des Conférences.

J'aurais bien aimé garder Flóra et Ika plus longtemps et être moi-même plus libre que je ne l'étais pendant leur séjour. Il y avait tant de choses à voir !

Peut-être vais-je publier un petit recueil de poèmes en prose avec des dessins. Quand un éditeur vous offre de vous éditer, il faut accepter... La poésie intéresse si peu de grandes maisons, ici, hormis Gallimard ! Seghers lui-même cesse, de ce côté-là, ses activités. Pas assez rentables, dit-il, le traître, le « buta » !

Je vous embrasse tous trois,

Jean

¹³⁴ László Gara.

43. Carte postale illustrée : représente le Tiberia.
Timbre de la poste : Tel Aviv, 5. 11. 1962.

Monsieur Madame G. Illyés
Budapest Hongrie

Bien amicalement. J. Rousselot

*

44. Lettre manuscrite.

Le 28 décembre 1962

Monsieur Gyula Illyés

Mon cher ami,

Je pense à vous très affectueusement en cette fin d'année et je viens vous le dire, comme ça, tout à trac. J'espère que tout va bien pour vous, pour Flóra et pour Ika ? Ici, rien de bien extraordinaire. C'est le train-train des travaux et des jours. J'ai fait un très beau voyage en Israël. Je m'appête à en faire un autre en Hollande, pauvre commis-voyageur de la poésie que je suis... Pour l'instant, Yvonne et moi revenons d'Angleterre, où nous sommes allés jouer aux grands-parents sous le signe du fameux confort anglais qui est une abominable escroquerie trouée de courants d'air et empanachée de frog, de smog, et de tout ce que vous voudrez en « og » en « rogne ». Anne-Marie fait du ski dans la région de Salzbourg. Jean Follain¹³⁵, rencontré l'autre soir, m'a dit que tout allait bien et de mieux en mieux. Je suppose que les pommes-vapeur étaient à point. Donnez-nous de vos nouvelles, mais, en attendant, laissez-moi vous embrasser tous trois pour nous trois, du fond du cœur,

Jean Rousselot

¹³⁵ Jean Follain (1903-1911), poète français.

45. Carte postale illustrée : représente la gravure intitulée *Mendiants à la porte d'une maison* de Rembrandt.

Timbre de la poste : 1. 9. 1963

M. et Mme Illyés
9 Jozsefhegyi u.
Budapest Hongrie

Je pense à vous,

J. Rousselot

*

46. Lettre manuscrite.

Le 23. I. 1963

Monsieur Gyula Illyés
9 Jozsefhegyi u.
Budapest Hongrie

Cher, bien cher ami,

Oui, des voyages, toujours des voyages... Mais, chose paradoxale, la pierre qui roule amasse de la mousse. Je mets en effet à profit les bonnes matinées de liberté dans des chambres d'hôtel confortables pour écrire des choses personnelles, alors qu'ici, je suis constamment dérangé par le téléphone et obligé de prendre part à une foule d'activités para-littéraires ou officielles... Bref, je reviens des Pays-Bas avec plusieurs longs poèmes en prose et une quarantaine de pages de roman.

Et puis, je suis bien obligé de gagner ma vie. Les conférences bouchent le trou que viennent de faire dans mes modestes finances les perceuses nord-africaines. 17 ans de

collaboration à un journal d'Oran, soudain réduits à zéro. Bah ! On s'en tirera ! Je vous envoie une coupure de *Juvénal*, Journal de la « gauche patriote ». Je ne sais pas exactement ce que c'est. Des Jacobins radicaux, je crois.

Je pense voir Follain ce soir à une réunion des Amis de Max Jacob et lui dirai votre amical message.

Vivement cet été ! On a un froid polaire ici (ou presque...). Il est vrai qu'à Groningen, je me baladais par moins vingt degrés.

On vous embrasse tous trois de tout cœur. Anne-Marie m'attend. Je vais aller la conduire au lycée et posterai cette lettre au passage.

Votre, très affectueusement,

Jean Rousselot

*

47. Lettre manuscrite.

Le 20 mars 63

Monsieur Gyula Illyés
Jozsefhegyi u. 9
Budapest Hongrie

Cher ami,

...Et moi, je voudrais bien lire « du » Illyés ! Et vous voir ! Viendrez-vous en mai ? *Hommage à Illyés*¹³⁶ ! Tous les typographes de France et de Belgique sont sur les dents...

Il y a de fâcheuses coquilles dans mon reportage sur la Sicile¹³⁷. « Commencer » au lieu de commercer p.13 et dès la première page, une phrase qui en faisait deux sur mon

¹³⁶ *Hommage à Gyula Illyés*, établi par Ladislav Gara, Librairie Le Pont Traversé, 1963.

¹³⁷ Jean Rousselot, *La Sicile*, éd. Rencontres, 1963.

manuscrit ; et, quand je parle de la villa Palagonia, on me fait dire que c'est un monument d' « honneur » ; j'avais écrit « horreur ».

Bref, un auteur ne devrait jamais se relire, une fois imprimé...

Les poèmes en prose sont à l'impression ; vous aurez ce petit livre très bientôt.

Notre voyage aura lieu en août. Je ne peux encore vous dire la date exacte de notre arrivée. Vraisemblablement le 5 ou le 6. Nous voulons passer par la Yougoslavie et arriver – donc par le sud.

Pour le moment, nous songeons à descendre faire un tour en Espagne et au Portugal, début avril. 500.000 pèlerins descendaient chaque année à San Iago, autrefois, entre Pâques et la Saint-Michel. Il y a donc des « précédents » sérieux, comme on dit dans l'administration ! Le premier fut, dit-on, le « précédent » Charlemagne. On sait comment ça s'est terminé pour Roland¹³⁸ !

Allons, je vous embrasse, on vous embrasse, on s'embrasse ! À bientôt, de tout cœur !

J. Rousselot

*

48. Carte postale illustrée : représente La Cibeles et rue Alcalá, Madrid.

Timbre de la poste : Mars 1963

Nous vous embrassons tous trois,

Jean Rousselot, Yvonne

¹³⁸ Allusion à *La Chanson de Roland*. Poème épique et chanson de geste du XIIe siècle attribué au poète normand Turold.

49. Lettre manuscrite.

Le 6 mai 63

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Chers amis,

Oui, c'est « fixe » et quelle joie de savoir que nous serons bientôt réunis ! L'hiver a été très long. Nous comptions sur l'Espagne pour avoir un peu de soleil, mais nous n'y avons guère trouvé que de la neige, de la pluie et du vent. Et, au retour, nous apprenions le nouveau crime de Franco perpétré pendant que nous faisons du tourisme, en toute innocence. Quel siècle ! Ici, depuis quelques jours, la verdure travaille à grands frais. Hier nous avons pu faire une longue promenade dans de douces vallées, des champs vert-cru, des gâteaux de tuile en forme de manoirs, sous un ciel bleu plombé comme on en voit chez Manet. Quelle envie, maintenant, de chaleur et d'eau ! Je ferai très prochainement les démarches pour le visa, car il faut s'y prendre à l'avance avec l'administration. Chanson connue.

J'ai eu le plaisir, ces jours-ci, de rencontrer M. Cserépfalvi¹³⁹, un homme vraiment charmant qui m'a parlé de vous avec beaucoup de chaleur et d'intelligence. Plus adroitement, en tous cas, que les « Cahiers du Refus ». Du moins est-ce mon sentiment. Je n'avais pas été consulté. On ne m'avait même pas envoyé d'exemplaire. J'en ai réclamé un au reçu de votre lettre. C'est vous dire dans quelles conditions d'incohérence travaillent parfois les candidats à l'enfer des bonnes intentions. Imre László écume.

À vous tous avec mille pensées d'affection et fraternelles embrassades. Votre,

J. Rousselot, Yvonne et Marie.

¹³⁹ Imre Cserépfalvi (1900-1991), éditeur hongrois, qui a notamment publié en 1936 le *Nagyon fáj (Cela fait mal)* d'Attila József.

50. Lettre manuscrite.

Le 31 mai 63

Gyula Illyés

Mon cher ami,

Je pars tout à l'heure pour Bruxelles. Jusqu'au bout, j'ai espéré que vous y viendriez aussi. Je l'espère encore...

En ce qui concerne notre voyage en Hongrie, bonne note est prise des décisions du « maître » ! Mais, vraiment, vous y allez un peu fort ! Enfin, on tâchera de composer...

Illyés Gyula = Big Chief

Je vais faire, dans quelques jours, nos demandes de visa.

Aujourd'hui, je vous envoie un petit livre de poèmes en prose : *Distances*¹⁴⁰, qu'un jeune éditeur m'a convaincu de lui donner. Et j'aime bien les provocations de ce genre.

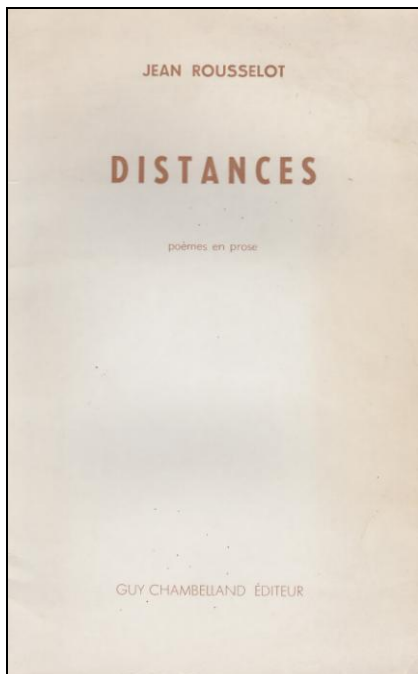
Il paraît que Kormos est ici. J'espérais le voir mais il ne m'a pas encore fait signe.

À vous trois, de nous trois de tout cœur,

Votre,

Jean Rousselot

¹⁴⁰ Jean Rousselot, *Distances*, éd. Chambelland, 1963.



Stèle pour Daisy, Chienne

Je lui disais ces choses qu'on ne dit à personne. Étions deux et n'avions qu'un songe. De vent, de bleu, de sang lapé. Elle m'aimait pour des odeurs et des rumeurs qui palpitaient dans mon manteau. Je l'aimais d'être mon pelage. Je lui dois de savoir que le silence n'existe pas. Ni le repos. Seule, la transparence...

Je ne vais plus au bois depuis qu'elle est morte. Les fourmis qui nettoient ses os grésilleront longtemps dans mon cœur. Je ne retrouverai jamais l'enfance qu'elle m'avait rendue.

Jean ROUSSELOT

51. Lettre manuscrite.

Le 5 juin 1963

Monsieur Illyés Gyula
Tihany Hongrie

Mon cher ami,

J'arrive de Bruxelles. Les oreilles ont dû vous tinter, comme on dit, car il a été beaucoup question de vous. Non seulement autour de la table ronde de la traduction, mais aussi pendant certaine conférence que j'ai faite, hier soir, au Palais des Beaux-Arts, sur la Poésie hongroise. Et enfin, dans les couloirs... Je pense que, sur ces derniers « Illyésiana », vous aurez des échos prochains. J'ai fait avec joie la connaissance de Sándor Weöres¹⁴¹. J'ai beaucoup parlé avec Istvan Sötér¹⁴² et fait avec lui (et Szabolcsi)¹⁴³ quelques utiles mises au point. Il est parfois très bien d'avoir raison. Il est toujours très mal d'avoir eu raison.

En ce qui concerne notre arrivée à Tihany, je crois pouvoir avancer la date du 4 août. Quant à la durée du séjour, elle dépend évidemment de bien des choses. Le visa est en principe de deux semaines ? Nous aimerions évidemment rester davantage, mais il ne saurait être question de vous faire supporter des frais. Là-dessus, se greffent nos propres considérations financières. Étant bien entendu que j'enfreins vos ordres en apportant de l'argent ! L'idéal serait que l'on nous autorise à rester jusqu'au 25 par exemple. Ainsi ne serions-nous ruinés, ni les uns ni les autres !

À vous de tout cœur,

Jean Rousselot

¹⁴¹ Sándor Weöres (1913-1989) poète hongrois.

¹⁴² István Sötér (1913-1988), écrivain et historien hongrois.

¹⁴³ Miklós Szabolcsi (1921-2000), historien et critique hongrois.

52. Contenu :

1. Lettre écrite à la main, sur le dos de la carte d'invitation, pour la soirée organisée à l'occasion de la parution de l'*Anthologie de la poésie hongroise* de Ladislas Gara, aux éditions du Seuil et du séjour parisien de János Pilinszky¹⁴⁴ et de Sándor Weöres.

Timbre de la poste : 29-6-1963

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Mon cher ami,

Ce fut une très belle soirée. J'ai parlé de vous. Pierre Emmanuel a lu « Ténèbres »¹⁴⁵ et plusieurs autres poèmes de vous ont été lus par des acteurs. Vous avez été acclamé.

Ce petit mot, rapide, pour être un écho de ces fastes.

J'espère que vous avez bien eu ma lettre vous donnant des précisions que vous réclamiez à bon escient ?

Nous sommes dans d'interminables pluies qui ont, par deux fois, inondé le garage. Mais le soleil Illyés (et trinitaire) du mois d'août, nous réchauffe et nous relance en avant. Nos demandes de visa sont faites. Il n'est plus, maintenant, que d'attendre...

Nous vous embrassons très fort,

J. Rousselot

¹⁴⁴ János Pilinszky (1921-1981), poète et écrivain hongrois.

¹⁴⁵ Titre original : « Sötét », adapté par Pierre Emmanuel, in *Hommage à Gyula Illyés*, établi par Ladislas Gara, Librairie Le Pont Traversé, 1963, pp. 140-141; Ladislas Gara, *Gyula Illyés*, avant-propos par André Frénaud, éd. Seghers, 1966, pp. 176-177; Illyés Gyula *összegyűjtött versei*, III, Szépirodalmi könyvkiadó, 1993, pp. 456-457.

2. Lettre manuscrite, sur le dos de la carte d'invitation, pour la soirée organisée à l'occasion de la parution de l'*Anthologie de la poésie hongroise* de Ladislas Gara, aux éditions du Seuil et du séjour parisien de János Pilinszky et de Sándor Weöres.

Le 10 juillet

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Cher ami,

Vous êtes le grand homme du numéro spécial de la revue *Europe* sur la Hongrie ! Je pense qu'il ne tardera pas à vous parvenir. Et comment vous remercier d'avoir fait de moi un grand poète lyrique ? Je suis rouge de confusion.

Ce petit mot d'embrassade, au vol... Nous attendons nos visas. Ils ne viennent pas vite... Mais j'ai bon espoir. À très bientôt, donc ! Nous vous serrons tous trois sur notre trinité,

Jean Rousselot

*

3. Lettre manuscrite.

J.Baracs
június 26.
8, The Park
London N. W. 11.

Kedves Gyulám,

Itt küldöm a meghívó levelet kislányod részére. Remélem, az angol vízumot rendben meg fogja kapni.

Ez mindjárt jó alkalom, hogy egyszer életjelt adjak magamról, bár úgy gondolom, hogy Márta révén annyit tudsz rólam, hogy megvagyok és a körülményekhez képest nem is rosszul. Rólad időnként hallok, főleg pedig elolvasom írásaidat, miután az otthoni folyóiratokat rendszeresen kapom. Utolsó verses kötetedet sikerült egy itteni könyvkereskedésben megszereznem. Sokáig az éjjeliszekrényemen tartottam és igazán nagyon sok élvezetet merítettem belőle.

Nem tudom, remélhetem-e, hogy utazásaid során egyszer Londont is útba ejted? Jó volna megint egyszer beszélgetni, de hogy ennél jobban is csábítsalak, elárulom neked, hogy Londonnak rajtam kívül is vannak nevezetességei.

Feleségednek kézcsókom, téged a régi szeretettel sokszor üdvözöllek.

János Baracs

*

53. Lettre manuscrite.

Le 20 juillet 63

Monsieur Illyés Gyula
Tihany Hongrie

Mon cher ami,

Aujourd'hui enfin nous venons d'être avisés que nos visas pour la Hongrie nous sont accordés ! Alors, il nous sera donc possible de tenir nos promesses ! Et je vous confirme notre arrivée le 5. Et avec quelle hâte de vous embrasser ! Ce qui serait bien, c'est que nous puissions vous ramener dans la voiture pour votre couronnement à l'occasion de la sortie du livre ! Aujourd'hui, j'ai reçu la visite d'un Monsieur qui veut vous consacrer un disque,

avec traductions en français. « L'Ode à Bartók »¹⁴⁶ serait le gros morceau.

L'enregistrement aurait lieu en septembre. Par Németh¹⁴⁷ vous connaissez peut-être déjà la collection ?

Je suis assez mal en point avec mes veines, mais je me soigne activement pour pouvoir partir.

Nous vous embrassons tous trois bien fort !

Jean, Yvonne, Anne-Marie

54. Télégramme.

Timbre de la poste : L'Étang-la-Ville, août 1963

Illyés Gyula
Tihany

Quelque jours retard affectueusement = Rousselot +

¹⁴⁶ Le titre original : *Bartók*, in Gyula Illyés, *Összegyűjtött versek*, I, Budapest, 1977, pp. 240-243. Adapté par Jean Rousselot In *Hommage à Gyula Illyés*, Librairie Le Pont Traversé, 1963, pp. 120-123; Ladislav Gara, *Gyula Illyés*, avant-propos par André Frénaud, éd. Seghers, 1966, pp. 164-168.

¹⁴⁷ László Németh (1901-1975), écrivain et traducteur hongrois.

55. Contenu : deux lettres.

1. Lettre dactylographiée.

Timbre de la poste : 9-9-1963

Monsieur Illyés Gyula
Tihany Hongrie

Cher Gyula,

J'imagine que tu es de retour à Tihany. Bien tranquille après cette invasion, et que tu peux enfin respirer...

Le retour s'est effectué sans anicroches. Pas question de variole aux frontières. C'est ici que l'on nous croyait tous internés dans quelque palace budapestois...

La maison est quasiment recouverte de verdure, et moi je disparaissais sous des écroulements de courrier. Je trouve cette lettre, que je t'envoie pour information, du Hongrois¹⁴⁸ de Washington qui veut faire ce disque dont je t'ai parlé. Quand Gara sera de retour de Belgique, je le verrai et nous trouverons bien quelques poèmes déjà adaptés à joindre à cette anthologie.

Bon. Maintenant, on va vous attendre.

Je crois avoir oublié de te donner l'adresse de ma fille aînée en Angleterre. On ne sait jamais. Elle pourrait vous aider en cas de difficultés langagières, financières, touristiques ou autres. Voici : Mrs Claude Dean, 4, Audley Court, Pinner (Middlesex).

Pour le séjour en France, je te rappelle que j'ai, pour toi et les tiens, le lit et la table, et de l'argent.

J'ai sur ma table l'invitation de la Société Européenne de Culture. Je crois que je vais dire oui. Comme ça, on se

¹⁴⁸ István Csicsery-Rónay (1917-2011), écrivain, journaliste et éditeur hongrois.

retrouverait à Rome. Et peut-être pourrait-on faire le voyage ensemble ?

Il me reste à te dire combien nous avons été heureux de ces semaines auprès de vous. Et comme je suis personnellement confus de t'avoir fait perdre du temps avec mes poèmes.

Pardonne cette lettre à la machine ; ça va plus vite.

Et l'on s'embrasse, tous, ce qui fait une terrible mêlée.

Jean

Il pleut, il pleut...

*

2. Lettre dactylographiée.

István Csicsery-Rónay
Washington, le 1^{er} août 1963
P. O. Box 1005 Washington 13 D. C.
États-Unis
Jean Rousselot

Cher Monsieur,

Après avoir lu les traductions accessibles j'ai composé la suivante liste préliminaire et partielle :

Voiliers (Anthologie)¹⁴⁹

Anna¹⁵⁰

9, rue Budé¹⁵¹

¹⁴⁹ Gyula Illyés : « Voiliers », in *Anthologie de la Poésie hongroise du XIIe siècle à nos jours*, de Ladislav Gara, Seuil, 1962, p. 323; Illyés Gyula, *Összegyűjtött versek, I*, Budapest, 1977, p. 590.

¹⁵⁰ Le titre original : *Föld alatt...*, adapté par Pierre Seghers, in *Anthologie de la Poésie hongroise du XIIe siècle à nos jours*, de Ladislav Gara, Seuil, 1962, p. 324; *Hommage à Gyula Illyés*, établi par Ladislav Gara, Librairie Le Pont Traversé, 1963, p. 11; Illyés Gyula, *Összegyűjtött versek, I*, Budapest, 1977, p. 33.

Ode à l'Europe (fragment)¹⁵²
Mort de la mort¹⁵³
Ode à Bartók
Dans le train de Szekszárd¹⁵⁴
Ténèbres
Promenade avec mon ombre¹⁵⁵
Un poème inédit.

J'ai oublié de vous dire, cher Monsieur, qu'on enregistre en général deux fois tant qu'on utilise finalement, - alors, en notre cas, au lieu de 48 minutes ? Une heure et demie (à peu près). On doit avoir la possibilité de choisir entre des textes peut-être égaux du point de vue littéraire, mais réussis techniquement dans un degré différent.

En remerciant votre hospitalité, il y a deux semaines et les livres si intéressants, ainsi que votre collaboration dans ce projet, permettez-moi, Monsieur, de vous assurer de mon sincère respect.

Étienne Csicssey-Rónay (István Csicsery-Rónay)

P.S. Puis-je vous demander, Monsieur, de nous envoyer une photographie de vous pour notre périodique illustré ?

¹⁵¹ Le titre original : 9, *Rue Budé*, adapté par Lucien Feuillade in *Hommage à Gyula Illyés*, établi par Ladislav Gara, Librairie Le Pont Traversé, 1963, p. 74-76; Illyés Gyula, *Összegyűjtött versek, I*, Budapest, 1977, p. 309.

¹⁵² Le titre original : *Óda Európához*, adapté par Anne-Marie de Backer in *Hommage à Gyula Illyés*, établi par Ladislav Gara, Librairie Le Pont Traversé, 1963, p. 94; Illyés Gyula, *Összegyűjtött versek, I*, Budapest, 1977, pp. 314-315.

¹⁵³ Le titre original : *A halál halála*, adapté par Guillevic in *Hommage à Gyula Illyés*, établi par Ladislav Gara, Librairie Le Pont Traversé, 1963, p. 102; Illyés Gyula, *Összegyűjtött versek, II*, Budapest, 1977, pp. 197-198.

¹⁵⁴ Le titre original : *Szekszárd felé*, adapté par Anne-Marie de Backer in *Hommage à Gyula Illyés*, édition établie par Ladislav Gara, Librairie Le Pont Traversé, 1963, pp. 133-136; Illyés Gyula, *Összegyűjtött versek, II*, Budapest, 1977, pp. 248-252.

¹⁵⁵ Le titre original : *Séta az árnyékkal*, adapté par Jean Rousselot in *Anthologie de la Poésie hongroise du XIIe siècle à nos jours*, de Ladislav Gara, Seuil, 1962, pp. 333-334; *Hommage à Gyula Illyés*, établi par Ladislav Gara, Librairie Le Pont Traversé, 1963, p. 149-152; Ladislav Gara, *Gyula Illyés*, avant-propos par André Frenaud, éd. Seghers, 1966, pp. 178-180; Illyés Gyula, *Összegyűjtött versek, II*, Budapest, 1977, p. 268-270.

56. Lettre dactylographiée.

Le 2 janvier 1964

Monsieur Illyés Gyula
Jozsefhegyi u. 9
Budapest II Hongrie

Cher Jules,

Excuse cette lettre tapée à la machine. C'est pour aller plus vite...

Je pense que tu la trouveras en arrivant, parmi des kilos de correspondance...

Et j'espère, surtout, que votre voyage de retour, à tous trois, s'est effectué dans les meilleures conditions.

Encore merci pour ton amitié. Elle me réchauffe en un moment où les choses, pour moi, vont assez mal sur tous les plans.

Merci également pour la démarche auprès de M. Bati. J'ai répondu aujourd'hui à sa convocation et je fais le nécessaire pour les formulaires... J'espère que ça ira vite. Peut-être pourrais-tu donner un coup de fil à M. Antal ou à M. Vay, aux Relations Culturelles, en insistant pour que les formalités ne traînent pas trop. Il est, en effet, indispensable que je sois de retour à la fin de ce mois ou, sinon, dans les tout premiers jours de février.

J'ai vu, ce soir, notre cher Ladislav dans son petit bureau surchauffé. Il a le cafard. Moi aussi.

Mais il vous embrasse, mais je vous embrasse, et déjà ça va mieux.

Bonne année à tous trois !

Anne-Marie et Yvonne se joignent à moi pour ces vœux de bien grand cœur.

Jean

57. Contenu :

1. Article : Loubière Pierre, *Sang et poésie. Hongrie – Espagne – Pologne !*, in *Centre Presse*.

2. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : L'Étang-la-Ville, 3-1-1964

Monsieur Illyés Gyula
Jozsefhegyi u. 9
Budapest Hongrie

Cher Jules, chère Flóra, chère Ika,

Un petit mot, tout de suite, par vous dire que le voyage s'est très bien passé. Arrivée à l'Étang-la-Ville = 13h30 ; le beefsteak était dans la poêle... J'ai eu Laci au téléphone et je le verrai demain. Je lui ai donné, déjà, un bulletin de santé auquel il répond par le « merde alors ! » traditionnel.

À bientôt de plus longues nouvelles. Et envoyez-nous des vôtres ! J'ai peine à croire que je suis allé si loin de toi, cher Jules, en si peu de temps... Ah, le progrès !

Et comment vous remercier tous trois pour tant d'affection et de petits soins ? C'est impossible.

Alors on s'embrasse, en attendant de tout cœur,

Jean

Ci-joint coupure de presse trouvée dans le courrier.

58. Lettre manuscrite.

Le 19 mars 1964

Monsieur Illyés Gyula
Jozsefhegyi u. 9 Budapest

Cher Jules,

Peut-être, après tout, n'as-tu pas eu ma lettre, envoyée au lendemain de mon retour ici ? Mais j'ai eu de tes nouvelles tout de même. Comme tu le sais sans doute, j'ai beaucoup travaillé pour toi, au point de savoir *Le Favori*¹⁵⁶ à peu près par cœur. J'ai deux ouvertures, l'une à la télévision (je remets le manuscrit dans deux jours et on l'attend avec impatience) l'autre au Théâtre de l'Est Parisien, grand et neuf théâtre, qui vient d'être inauguré par André Malraux en personne (je vais voir le directeur ces jours-ci). Et tu sais, naturellement, que ta pièce va être publiée deux fois, aux *Lettres Nouvelles* et aux Éditions Gallimard.

Ce fut une grande joie pour moi de revivre ton œuvre, de l'aider à passer d'une langue dans une autre. Et je t'en dis merci. Ici, tout va bien ou à peu près. Anne-Marie se passionne pour l'ougrien. Yvonne pour le jardinage. Je soupire après la poésie, enfoui que je suis sous des montagnes de travaux qui ne me passionnent pas tous comme *Le Favori* m'a passionné...

Donne de tes nouvelles, sans avarice, dès que tu auras un moment !

On t'embrasse, on vous embrasse

Jean

¹⁵⁶ Le titre original du drame de Gyula Illyés est *A kegyenc*. Présenté à Paris en 1965 au théâtre du Vieux Colombier. Illyés n'a pas demandé l'autorisation du Bureau du Droit d'auteur hongrois. Comme il avait ignoré l'État, il devint persona non grata. Le drame entretient en filigrane des rapports avec la Hongrie, parce que Caius Valentinianus représente János Kádár et Maximus, György Aczél.

59. Rousselot Jean, *Hongrie – Sésame ouvre-toi !*,
19 mars 1964.

60. Lettre manuscrite.

Le 26 mai 64

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Cher Jules,

Je veux t'écrire... et les jours passent ! Pardonne-moi.

Où en sommes-nous ? Tu sais que *Le Favori*¹⁵⁷ est accepté par Gallimard dans la forme définitive que je lui ai donnée sur la traduction de notre ami Ladislav. Mais combien de temps le bureau hongrois du droit d'auteur va-t-il mettre à donner son accord ?

Le même *Favori* est à la télévision française. La réponse n'est pas encore donnée, mais je sais que les lecteurs du Comité ont été très favorables. Si la pièce est acceptée, il faudra l'adapter au « petit écran ». C'est facile, et sans rien changer au texte. Mais, là encore, il faudra une autorisation du bureau du droit d'auteur. En attendant, tu pourrais me faire parvenir une lettre où tu me donnerais ton autorisation personnelle. Je précise que la traduction est de Ladislav et d'Anne-Marie de Backer¹⁵⁸, et la mise au point, ou si tu préfères, l'adaptation stylistique, de ton serviteur. Et que je ferai l'adaptation à la télévision (mise en scène, gros plans, etc.)

Là-dessus, sache que notre ami est assez mal en point. Une dépression nerveuse, des troubles du cœur. Le médecin lui interdit tout travail pendant une quinzaine, lui défend de fumer, lui recommande le grand air, etc. L'énorme travail

¹⁵⁷ Gyula Illyés, *Le Favori*, traduit par Ladislav Gara, Gallimard, 1965.

¹⁵⁸ Anne-Marie de Backer (1908-1987), poétesse et traductrice.

qu'il a fait, notamment pour T. Déry¹⁵⁹, est la cause de tout cela. Une lettre aimable de Déry, pas trop tardive, l'en paie insuffisamment. Il a déjà écrit une partie du livre sur toi. Il s'y remettra dès qu'il ira mieux. Je travaillerai avec lui pour la mise au point. Sois tranquille, tout ira bien.

Ah, j'oubliais : *Le Favori* est à lecture au T.N.P. et également au T.E.P. (Théâtre de l'Est parisien). Nous attendons des nouvelles.

Excuse cette lettre rapide... Mardi, je suis allé faire une conférence sur la littérature et la poésie hongroises à Châteaudun. J'ai lu du Illyés, naturellement...

J'ai terminé enfin mon roman¹⁶⁰. Il est tapé. Je le relis maintenant, lentement. Et j'ai un gros poids de moins sur le cœur et le cerveau. Trois ans de travail ! Et depuis trois ans, j'ai négligé tant de choses pour cela ! Je recommence tout juste à comprendre qu'on ne peut vivre dans ces vapeurs de la mémoire sans s'y évaporer. La vie est là. Et il y faut faire face. Si ce livre paraît, tu auras la surprise d'y trouver des figures que tu connais.

Yvonne rentre aujourd'hui d'Angleterre. Nous passerons le mois de juillet sur la Côte d'Azur avec la famille anglaise. Anne-Marie espère toujours être parmi vous en août. Pour moi, des voyages s'annoncent ; l'Italie en juin, le Portugal en octobre, le Maroc en janvier, tout le mois.

On s'embrasse !

Jean

¹⁵⁹ Tibor Déry (1894-1977), poète et écrivain hongrois.

¹⁶⁰ Jean Rousselot, *Un train en cache un autre*, éditions Albin Michel, 1964. Ce roman a été traduit en hongrois par Márta Farkas sous le titre : *Vonat vonatot takar*, aux éditions Európa.



Le propos est simplement d'illustrer les rapports entre le commandement et l'obéissance, à travers la vie en société... On devient monarque absolu quand, soustrait à tout contrôle, qu'il vienne d'en bas ou d'en haut, on entreprend, en homme seul, une action surhumaine; quand, sur cette terre, on veut jouer le rôle d'un dieu. Un homme qui tient vraiment sa tâche pour surhumaine finit inévitablement par tenir pour surhumaine sa propre personne... Privé de couverture divine, le pouvoir absolu, selon la logique de l'Église, ne peut être que diabolique. Et dans un monde sans dieu ? La chute est d'une prédestination encore plus fatale. En tant qu'homme, le *diable* de cette pièce, l'Empereur, nous apparaît comme intelligent, charmant, bien doué; peut-être même est-il tout à fait innocent. Contrairement à Caligula, qui commence déjà en dément sa carrière de souverain, ce sont les circonstances qui le poussent vers la folie monstrueuse où nous le verrons finir. Voilà le sujet de la pièce. Son protagoniste n'est pourtant pas l'Empereur, le maître absolu, mais le serviteur absolu, conscient de son absolu servage. Il reste encore plus intelligent, plus sympathique et d'une innocence plus certaine que son souverain. Aussi ses souffrances et son avilissement sont-ils plus tragiques...

Jean ROUSSELOT (Extrait de la préface).

61. Carte postale illustrée : représente le tableau intitulé *Rouget de Lisle chantant pour la première fois la Marseillaise chez Dietrich, maire de Strasbourg*, de J.-A. Pils, Musée du Louvre.

Timbre de la poste : Le Bourget, 1-6-64

Monsieur Illyés Gyula
Tihany Hongrie

On pense à toi ! (écriture manuscrite de Rousselot)

Jean
Anne-Marie
Dalenuireis
Katalin Hety
Csernus Tibor¹⁶¹
Gara László
Csernus Tiborné
Imre Nagy
Mary Dallos¹⁶²
Y. Rousselot
Konok Tamás¹⁶³

¹⁶¹ Tibor Csernus (1927-2007). Peintre hongrois, qui a étudié aux Beaux-Arts de Budapest de 1946 à 1952, avant de s'établir définitivement à Paris en 1964.

¹⁶² Grace Mary Dallos (née Lloyd), sculpteur, qui vit avec son mari Miklós Dallos à l'Étang-la-Ville, tout comme Jean Rousselot.

¹⁶³ Tamás Konok (né en 1930). Peintre hongrois, installé à Paris depuis 1959.

62. Lettre dactylographiée.

Monsieur Gyula Illyés
Tihany (Hongrie)

6 juin 1964

À Monsieur ACZÉL György¹⁶⁴
Miniszter Első Helyettese
Muvelodésügyi Miniszterium / Budapest

Monsieur le Ministre, Cher Monsieur,

Je m'autorise de l'excellent accueil que vous m'avez réservé lors de mon dernier séjour à Budapest pour solliciter votre bienveillante intervention auprès du Bureau Hongrois du Droit d'auteur. Il s'agit de la pièce de Gyula Illyés, *Le Favori*, dont j'ai mis au point la version française.

Cette œuvre, soumise aux éditions Gallimard, a été aussitôt retenue pour paraître dans la collection « Le manteau d'Arlequin », réservée aux pièces de théâtre. Un contrat en bonne et due forme a été transmis par les éditions en question au Bureau du Droit d'auteur, mais aucune réponse n'a pu être obtenue de cet organisme.

Par ailleurs, je tiens de bonne source que la Télévision Française et un grand théâtre parisien sont intéressés par la pièce d'Illyés. Il serait vraiment fâcheux que de simples retards administratifs empêchent ces réalisations.

C'est dans cet esprit – et me fondant sur l'excellence des rapports culturels qui existent entre nos deux pays, que je me permets de vous demander votre aide.

Veuillez, Monsieur le Ministre, Cher Monsieur, croire à mes sentiments les meilleurs et tout dévoués.

Jean ROUSSELOT

Président du Syndicat des Écrivains professionnels
Membre du Comité directeur du C.N.E.

¹⁶⁴ György Aczél (1917-1991). Homme politique et communiste hongrois, qui fut, de 1958 à 1967, Ministre adjoint de la culture.

63. Carte postale illustrée : représente un vitrail de la cathédrale de Chartres.

Le 13 juin 1964

Monsieur Illyés Gyula et sa famille
Tihany Hongrie

Nous ne cassons pas les vitres, mais te crions bien
fort nos amitiés,

Sok csokkal és köszönettel Putri Sok [?]

Y et J. Rousselot

*

64. Lettre manuscrite.

Le 10 juillet 64

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Cher Jules,

J'avais promis à Ladislav de t'écrire avant de partir, mais je n'ai pu en trouver le temps. Tu dois être au courant, maintenant, de la « bonne nouvelle », qui est la réponse du bureau du droit d'auteur. J'avais su cela, par un coup de téléphone de Gallimard, pendant que vous étiez à Oslo. Ladislav a été mis au courant, par moi, dès son retour, et cela lui a regonflé le moral. Je ne sais si cette décision est due à mon intervention. Quoi qu'il en soit, bravo. Nous

pourrons lire en français ce *Favori*¹⁶⁵ en attendant de le voir favoriser les scènes...

J'ai su avec joie que tu es en pleine forme. Tu as dû, de ton côté, revoir nos amis Liptak¹⁶⁶ depuis leur séjour à Paris ? Dis-leur bien que j'ai été heureux de les retrouver, et que je regrette de n'avoir pu, faute de temps, me consacrer à eux davantage. Hélas, les pauvres écrivains français doivent faire tant de choses pour gagner leur pauvre vie !

Nous sommes ici depuis quelques jours. Beau temps. La mer est bleue, en contrebas. Cigales, odeurs de broussailles brûlées dans la *Tragédie de l'Homme*¹⁶⁷, essayant de varier les coupes ; de ne pas trop trahir ce grand machin où il y a tout de même pas mal de poussière. Quel boulot ! Mais que ne ferait-on pas pour les zongrois !

Je t'embrasse et toute ta maisonnée,

Jean

Ma petite fille anglaise a une devise magnifique = my knickers are fall-up (mes culottes sont pleines ras-bord) quelque chose comme : Je maintiendrai ou Dieu et mon droit ou encore : Honni soit qui mal y pense.

¹⁶⁵ *Le Favori* de Gyula Illyés a été créé le 16 novembre 1965 au Théâtre du Vieux-Colombier dans la mise en scène, les décors et les costumes de Georges Charaire.

¹⁶⁶ Gábor Lipták (1912-1985), écrivain et journaliste hongrois.

¹⁶⁷ Imre Madách, *La Tragédie de l'Homme*, adaptation française de Jean Rousselot, Corvina, Budapest, 1966.

Le 10 octobre 64

Gyula Illyés

Cher Gyula,

Je t'adresse cette lettre à Budapest où tu dois rentrer pour le Congrès du PEN. J'ai été heureux de te voir, ne fût-ce que quelques heures. Il me fallait malheureusement aller aux « affaires », comme l'on dit. J'ai pu finalement tout régler au mieux. Après *La Tragédie de l'Homme*, j'aurai à m'occuper d'un roman de Móricz¹⁶⁸. Európa songe, d'autre part, à traduire mon roman *Les Papiers*¹⁶⁹. Bref, de ce côté-là de l'univers, je puis espérer quelques rentrées. Elles seront les bienvenues.

En ce qui concerne *Le Favori*, je reçois une lettre de Csicsery-Rónay (Washington), qui me dit : « mes amis à Paris sont très intéressés par la présentation de cette pièce dans un théâtre de Paris. L'une d'elle, Madame Raksányi, vous téléphonera sur mon conseil ». J'attends le coup de téléphone en question et te tiendrai au courant.

J'ai réfléchi, par ailleurs, à ce choix de poètes dont tu m'as parlé. Je verrais assez bien la liste suivante :

Alain Bosquet¹⁷⁰

Paul Chaulot¹⁷¹

André Frénaud

Pierre Emmanuel

Lucien Feuillade¹⁷²

Jean Rousselot

¹⁶⁸ Zsigmond Móricz, *Sois bon jusqu'à la mort* (Collection Domaine Hongrois), version française de Ladislás Gara et Jean Rousselot, 1ère édition : Corvina, Budapest, 1969 ; 2e édition : Les Éditions In Fine, Ozoir-la-Ferrière, 1993.

¹⁶⁹ Jean Rousselot, *Les Papiers*, Le Globe, 1951 (repris en 1955 par Albin Michel).

¹⁷⁰ Alain Bosquet (1919-1998), poète et critique.

¹⁷¹ Paul Chaulot (1914-1969), poète français. Il est l'adaptateur français de János Pilinszky et d'Ágnes Nemes Nagy.

¹⁷² Lucien Feuillade (1913- ?), alias Daurat, poète français et militant anarchiste.

Mais il est bien évident que d'autres suggestions –
et plus heureuses – peuvent t'être faites. À toi de décider !

Je vois László¹⁷³ demain. Nous allons jacasser comme
des pies ; les oreilles vont te faire mal.

Embrasse tes femmes bien fort pour moi, pour nous, et
crois, grand Jules, à mon affection la plus chaude,

Jean

66. Carte postale illustrée : représente la ville de Tanger,
vue de la Kasbah.

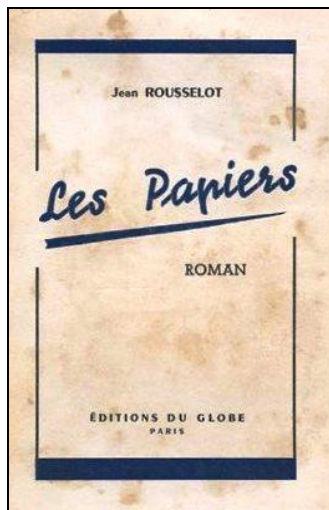
Timbre de la poste : Tanger, 26-1 1965

Mr and family Illyés Gyula
9 Jozsefhegyi Budapest
Hongrie

Je pense à vous,

J. Rousselot

¹⁷³ László Gara.



Devenu grand, Markov avait cherché à savoir pourquoi il se trouvait dans ce pays, comment il y était venu, pourquoi il n'était jamais question de retourner à Jazly... Personne n'avait pu le renseigner exactement. Un jour, un bateau grec avait débarqué dans le port voisin une centaine d'enfants affamés, en loques, certains mutilés, d'autres muets, tous hagards, livides, terrifiés ; il était l'un des plus petits : trois ans à peine, mais un garçon de huit ans l'avait pris sous sa protection et c'était par celui-ci que les religieuses avaient pu savoir le lieu de naissance de Markov. Le lendemain, Prohenco avait été dirigé sur un autre centre d'accueil et l'on n'avait plus jamais entendu parler de lui, si bien que Markov ne savait autre chose de Jazly que ce qu'en disaient les livres : l'incendie, le pillage, le viol et, pour finir, la population tout entière précipitée sur les rochers du haut des falaises... L'envahisseur maintenait toujours sa dictature sur ces provinces prospères, avec, de temps en temps, un regain de férocité que signalaient en quelques lignes les journaux d'occident ; sans doute avait-on reconstruit Jazly, mais d'autres gens l'habitaient maintenant, qui ne pouvaient avoir connu les parents de Markov ; il n'y avait d'ailleurs aucun espoir qu'un jour, on pût revenir à Jazly, interroger d'improbables survivants...

Jean ROUSSELOT

67. Carte postale illustrée : représente le Château Saint-Ange à Rome.

Timbre de la poste : Roma, 22. 4. 65

Flora et Gyula Illyés
Budapest II Józsefhegyi út 9

AVE CAESAR ! (JULIUS) !
AVE FLÓRA (LA BELLE ROMAINE) !
Toute mon affection de la ville éternelle.

Anne-Marie Rousselot

*

68. Lettre manuscrite.

Le 14 mai 65

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Cher Jules,

Je suis en retard pour t'écrire. C'est que je travaille terriblement. Pardonne-moi. Il faudrait tout faire sauf de la littérature, pour vivre !

On attend toujours que Gallimard sorte ton *Favori* ! En revanche, le Théâtre de l'Est Parisien vient de me redemander le texte, très chatouillé par le désir de monter la pièce. L'actrice qui jouerait Julia a vu là le rôle de sa vie. Comme elle est la femme du directeur, ça pourrait tout décider. Je me tiens aux écoutes, tu penses !

Je t'envoie mon dernier recueil de poèmes – où tu trouveras quelque chose qui t'appartient. J'y joins mes

*Entretiens avec Jean Cassou*¹⁷⁴, car j'ai l'impression que tu ne les as pas reçus. Sinon, tu m'en aurais parlé. À part ça, rien de neuf. C'est toujours le travail et encore le travail. Je suis bien las.

Éventuellement, dis-moi où en est l'anthologie dont tu m'avais parlé. Quels poèmes de moi ont été pris et traduits ?

Il paraît qu'on se verra en septembre ? J'ai accepté d'aller à Knokke où tu seras. Mais si je ne pouvais y faire un saut, tu passerais bien par Paris ?

On vous embrasse tous,

Jean

*

69. Lettre manuscrite.

Le 5 janvier 1966

Monsieur Illyés Gyula
9 Jozsefhegyi u.
Budapest Hongrie

Mon cher Jules,

Je suis bien heureux d'avoir de tes nouvelles et de voir que tu n'es, finalement, pas trop mécontent de cette série de « mardis ». Quand quelque temps aura passé, nous pourrons en parler tout à fait sereinement. En ce qui me concerne, je ne puis dire pour le moment que j'aie la satisfaction du devoir accompli, tant il m'a été laissé peu de champ pour l'accomplir. Au point, tu le sais, qu'il m'a fallu quasiment m'imposer – ce qui n'est pas du tout dans ma nature – pour limiter des dégâts dont je n'étais pas responsable. Cela dit, le meilleur, pour moi, fut de te voir et

¹⁷⁴ Jean Rousselot, *Entretiens avec Jean Cassou*, Albin Michel, 1965.

de te parler, encore que cela ne se soit pas produit bien fréquemment, pris comme tu l'étais par ce tourbillon parisien à l'écart duquel je me tiens quand on ne m'y tient pas. Je fais des vœux bien vifs pour ta santé, ta tranquillité, ton travail. L'année s'est achevée aussi mal pour nous qu'elle avait commencé. Encore une fois inondés, lancés dans des travaux énormes et coûteux, nous nous sommes épuisés et à peu près complètement ruinés. Pour moi, cela s'est traduit par des troubles cardiaques et nerveux qui ont encore ajouté à l'ennui de vivre qui m'accable de plus en plus. Je sors de toute une série d'examens : il paraît que je n'ai rien, sinon un dérèglement complet de la machine. Moi, je dirais de l'âme. J'écris des poèmes à m'ouvrir les veines, comme disait Lorca. C'est toujours ça de gagné, n'est-ce pas ? Mais je ne veux pas t'ennuyer davantage avec mes histoires. Le long voyage en Italie que je dois entreprendre le mois prochain me changera peut être les idées. À raison d'une conférence par jour...

Demain je vois Gara. Il me parle d'une possibilité de monter la pièce en Allemagne et veut le texte de la première adaptation. Je vais le lui apporter. Cher Ladislav, toujours bouillant, et qui fait du mal à ses meilleurs amis sans le faire exprès !

Anne-Marie vient de téléphoner. Elle attend Ika avec impatience.

Et moi, et nous c'est avec une très profonde affection qu'on t'embrasse aussi que Flóra,

Jean

70. Lettre dactylographiée.

Le 24 mars 1966

Monsieur Illyés Gyula
Tihany Hongrie

Cher Gyula,

Je viens de rentrer de cette interminable tournée italienne (35 jours, 24 conférences...) et trouve ta bonne lettre du 26 février. Pas question, malheureusement, de prendre du repos pour l'instant. Je dois faire face. Ma situation matérielle va s'améliorer un peu, du fait que je deviens, officiellement, directeur littéraire d'une maison d'éditions, mais cela va, évidemment, m'astreindre à rester à Paris ou, du moins, à ma table de travail. Et, bien sûr, me remettre à écrire « pour moi » sera un luxe de plus en plus rare. Je ne parle pas des poèmes ; ça, c'est autre chose que du travail. Je reviens d'Italie avec dix poèmes en prose, assez longs, un ensemble inspiré de toiles abstraites de Piaubert ; cela, en principe, doit faire un livre de luxe, avec bois gravés en couleurs. Tu vois, la poésie, ça se fait quand même. T'ai-je envoyé *Amibe ou char d'Élie*¹⁷⁵, publié par Rougerie il y a deux mois ? Sinon - dis-le moi - et je comblerai cet oubli. Je dois, toujours, faire tout à grande vitesse, et il est bien possible que ce petit livre ne soit pas parti vers toi. J'ai eu, sur lui, de grands papiers dans les *Lettres Françaises*, *Le Figaro Littéraire*, *Les Nouvelles Littéraires* et ça m'a tout de même fait plaisir.

¹⁷⁵ Jean Rousselot, *Amibe ou char d'Élie*, Rougerie, 1965.

Ci-joint, des inédits puisque tu veux bien m'en demander.

Alors, on se verra en mai ?

J'ai reçu une invitation pour les Journées de la Poésie à Budapest, en octobre. Je réponds « oui » en principe. Me ferais-tu l'honneur et l'avantage de m'héberger pendant ces quelques jours ? Yvonne viendrait et nous ramènerions Anne-Marie qui a grande envie de demander une bourse pour aller perfectionner son hongrois à Debrecen en août-septembre.

Bon. Tout cela est encore à l'état de projets.

Je corrige les épreuves du début d'*Ember Tragédia*. J'ai aussi corrigé, depuis mon retour, les épreuves d'*Agrippa d'Aubigné*¹⁷⁶, pour Seghers, et de mon *Victor Hugo fut-il un ébloui ?*¹⁷⁷, pour un autre éditeur.

Voilà pour le bulletin de santé.

Je n'ai pas encore vu Ika depuis mon arrivée (dimanche 20) mais je pense que nous l'aurons ici dimanche 31. Plus d'Atelier Charaire¹⁷⁸, mais tu dois être au courant.

Encore merci, cher Jules et je t'embrasse bien fort,

Jean Rousselot

¹⁷⁶ Jean Rousselot, *Agrippa d'Aubigné*, éd. Seghers, 1966.

¹⁷⁷ Jean Rousselot, *Victor Hugo, phare ébloui*, Le Glaive, 1966.

¹⁷⁸ L'Atelier du poète et peintre Georges Charaire (qui fut l'ancien atelier parisien de Paul Gauguin) a servi de lieu d'hébergement pour de nombreux amis hongrois.

71. Lettre manuscrite.

L'Étang, 5 avril

Mme Mlle Illyés Gyula
Budapest II. Jozsfhegyi u. 9
Hongrie

Chers amis,

Voici le printemps qui arrive et je pense que la Hongrie doit se couvrir de fleurs. Que devenez-vous ? Sans doute avez-vous eu la visite du poète André Berry avec sa femme. Vous m'excuserez si je lui ai donné votre adresse, mais ce sont des personnes très bien élevées et charmantes, très agréables, très heureuses d'aller visiter la Hongrie et d'y rencontrer les poètes amis.

Jean est enfin de retour de sa longue tournée de conférences en Italie. Mais c'est encore pour se remettre au travail à la maison. Enfin je l'ai obligé à se reposer quelques jours et nous partons en Angleterre voir notre fille. Anne-Marie est partie ce matin avec son oncle et sa tante pour la Côte d'azur. C'est bien dommage qu'Ika ne soit pas partie avec elle, car elle aurait fait un beau voyage. Il est vrai qu'elle est en Bretagne avec Mlle Barliez et cela n'est pas mal non plus.

Chers amis je voulais vous parler d'Ika. Soyez assurés qu'elle est en très bonne santé, toujours si gentille, malheureusement nous ne la voyons plus très souvent, depuis qu'elle a été obligée de quitter l'atelier de M. Charaire. Chère Flóra, je voudrais vous dire qu'Ika aimerait recevoir plus souvent de vos nouvelles. Cela la rend un peu triste et lui donne la nostalgie de vous tous et de sa Hongrie. Nous faisons notre possible pour la rassurer et lui rendre sa gaieté, mais je pense qu'il serait assez utile de lui écrire au moins une fois par semaine. Elle a besoin de vous sentir

proches et une lettre de vous, de son papa, lui ferait oublier son éloignement.

Je crois que nous allons vous voir bientôt. Nous nous en réjouissons.

Affectueusement,

Yvonne Rousselot

72. Carte postale illustrée du Portugal, représente Praia de Albufeira.

Timbre de la poste : Albufeira, 13. 8. 66.

7 rua correio velho Albufeira

Illyés Gyula, Flóra, Ika
Tihany (Hongrie)

Au bord de ce petit Balaton (mais salé) nous pensons à vous bien affectueusement. On a été, hier, à Séville. Il y faisait une température de four. Les pénitents, c'est nous ! À bientôt, grand Jules, si tu viens à Knokke (ou le triomphe de la médecine).

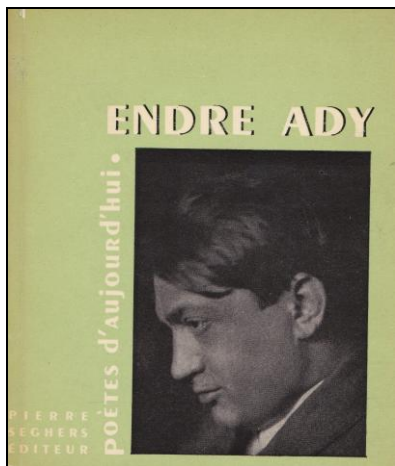
Jean

Affectueusement et portugaisement,

Anne-Marie

Les petits vogouls vous embrassent,

Yvonne R.



SUR LE CHAR D'ÉLIE

Toux ceux qu'il aime et frappe – comme Élie –
Dieu les attire en l'espace des cieus,
Leur donne un cœur plein d'une ardente vie,
Et les voilà, les fameux chars de feu !

Les fils d'Élie au firmament se ruent
Hors l'horizon des éternels hivers,
Leur char grondant fait voler dans les nues,
Himalaya, tes toits neigeux et fiers !

Pas de répit ! Le vent des destinées
Pousse entre terre et ciel ces sans-patrie
Vers des splendeurs cruelles et glacées.
Il court sans fin, le char grondant d'Élie !

La terre voit avec dérision
Ces cœurs en feu, ces cervelles gelées,
Le soleil sème avec compassion
De glaçons d'or leur route désolée.

Endre ADY

(Poème traduit par Ladislav Gara et adapté par Jean Rousselot in György Rónay,
Endre Ady, éd. Seghers, 1967).

73. Carte postale illustrée: représente « The Houses of Parliament and the river Thames, London »

Timbre de la poste : Middlesex, 16 AUG 1966

Mr & Mme Illyés Gyula
9 Jozsefhegyi u.
Budapest Hungary

Nous pensons à vous en regardant ce parlement quelque peu danubien que nous contemplerons ensemble au mois d'octobre si tout va bien. Ici, brouillard, et la pluie nous attend sans doute à Paris. Anne-Marie est à Milan, où elle s'occupe de radio. Nous vous embrassons bien affectueusement,

Jean Rousselot

*

74. Lettre manuscrite.

Le 22 septembre 1966

Illyés Gyula
Jozsefhegyi u. 9
Budapest Hongrie

Cher Jules,

Voilà déjà longtemps que je veux t'écrire mais le temps m'a manqué et, de plus, en juillet, et ces jours-ci encore, j'ai eu de nouveaux ennuis de santé. Les vacances ont été très brèves et, pour moi, laborieuses. Nous nous sommes bornés à une quinzaine chez Claude, en Angleterre, au mois d'août, tandis qu'Anne-Marie était en Italie et à Monte Carlo, où une situation se dessine pour elle (peut-

être). Nous aurions bien aimé rencontrer Ika, à Londres, mais elle ne nous avait pas donné son adresse. Je pense qu'elle est maintenant rentrée à Budapest ?

J'espère que pour toi et toute la famille les choses vont bien. Je n'ai toujours pas reçu le livre sur toi qui est annoncé par Seghers comme étant paru. Et cela, bien sûr, me fait ressouvenir du cher Gara¹⁷⁹. Je suis allé sur sa tombe, l'autre jour, pour faire un de ces gestes sans doute vains, mais qui consacrent tout de même la fidélité à une pensée. Ces jours-ci, j'ai vu chez elle Mme Gara. Elle m'a parlé d'une sombre histoire de manuscrits légués par Ladislav à un sien neveu, qui voudrait s'en servir pour je ne sais quel marchandage. Je ne sais trop de quoi il retourne exactement et je n'ai pas l'intention de m'en mêler.

Les « Journées de la Poésie » approchent. Mon intention première, tu t'en souviens, était d'en profiter pour un voyage d'agrément un peu prolongé. Ce projet doit être abandonné. Cela, parce que, depuis quelques mois, je suis lié assez étroitement à une maison d'éditions de Paris et que je lui dois tout mon temps. Au mieux, je pourrai m'absenter une semaine. Il n'est pas certain encore qu'Yvonne m'accompagne mais je pense l'y décider et, dans cette intention, j'ai réservé deux places d'avion.

J'arriverai – ou nous arriverons – le lundi 17 à Budapest vers 18 heures pour repartir le lundi 24 (Je ne connais pas l'horaire exact, car il doit changer avec la saison d'hiver). Et, bien sûr, il me serait agréable de te trouver là ! Mais je ne voudrais pas que cela te cause le moindre dérangement.

Tu m'avais gentiment dit, dans ta lettre d'avril et quand nous nous sommes vus chez Emmanuel, que tu pouvais m'accueillir (ou nous accueillir). Là encore, je ne voudrais pas être à charge et encombrer la maison. Le mieux serait donc que les organisateurs (Somlyó et Garai)

¹⁷⁹ Ladislav Gara s'est suicidé en 1966.

s'arrangent pour me retenir une chambre « en ville » (mais pas à l'île Marguerite, car on y est exilé).

Veux-tu me répondre assez rapidement pour que j'aie le temps de les prier de faire le nécessaire ? Il m'a fallu rédiger d'avance mon « discours » et le leur envoyer. Quel boulot !

On m'a écrit qu'Europa va faire paraître une traduction d'*Un train en cache un autre* et que Nagyvilag va publier ma préface à *La Tragédie de l'Homme*. De celle-ci, pas de nouvelles. Je suppose qu'on l'imprime...

Je t'embrasse ainsi que Flóra et Ika si elle est parmi vous,

Jean

*

75. Lettre manuscrite.

Le 24 déc. 1966

Monsieur Illyés Gyula
Budapest Jozefhegyi u. 9
Hongrie

Cher Jules,

Le *Gyula Illyés* des éditions Seghers vient enfin de me parvenir. Belle occasion de te saluer *dans tes œuvres*, comme on dit du bon dieu, en cette fin d'année...

Deux mois déjà, depuis ces journées de Budapest ! J'espère que tout va bien pour toi, pour Flora, pour vous tous.

Ici, rien de vraiment nouveau. J'ai travaillé d'arrache-pied pour terminer un livre d'art que l'éditeur attend. Ces besognes ont au moins un avantage : elles forcent celui qui

les fait à s'instruire. « On n'en sait jamais trop », disait ma grand-mère la repasseuse. Anne-Marie est entrée au service de presse de Radio Monte-Carlo, dont les bureaux sont à Paris. Elle est contente. Hier soir, c'est sa voix qui nous a informés de ce qui se passe dans le monde. Puisse-t-elle un jour faire les événements eux-mêmes. Ils seraient sûrement moins sanglants.

As-tu reçu mon *Victor Hugo phare ébloui* ? Il devrait t'être parvenu ces jours-ci.

Je ne sais ce qui se passera pour moi en 1967. Il y a une tournée en Belgique, en janvier ; après quoi, rien que des projets encore imprécis et de très précises raisons de vouloir prendre quelque repos. Tout dépendra de l'argent, bien sûr. Éternelle rengaine.

Donne-moi des nouvelles quand tu auras un moment.

Avec mille vœux de tout cœur, on vous embrasse fraternellement,

Jean

*

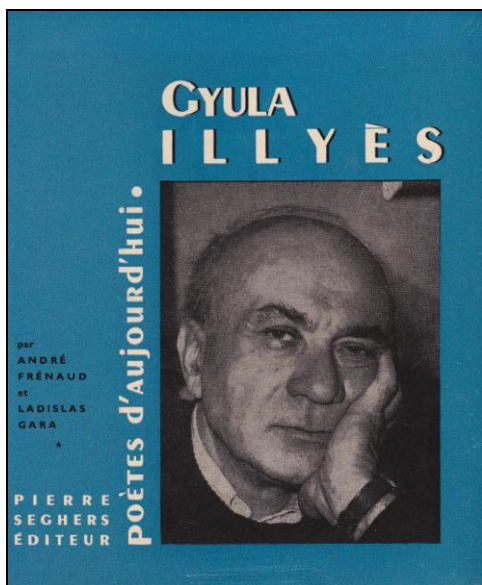
76. Carte postale illustrée : représente Le Chemin de fer du Montanvers et l'aiguille du Dru, Chamoix – Mont Blanc.

Timbre de la poste : Chamonix 8-8 1967

Mr Mme Illyés Gyula
Tihany Hongrie

D'un sommet à un autre...
Affectueuses pensées,

J. Rousselot, Yvonne et Marie *pleine de grâce*.
Gyöngyi



Illyés est un voyageur qui a bu à toutes les sources, mais en n'écoulant que les impératifs de sa propre soif. Tout ce qu'il a bu, tout ce qu'il a respiré est passé dans son sang par osmose ; il ne reste plus que de l'Illyés pur. De l'Illyés qui incarne tout l'esprit de la langue. Car, souligne encore Szegi, quand le poète parle, il ne parle jamais seul. Dans la genèse de son œuvre, l'esprit de la langue a aussi sa part. Chaque poème est le fruit d'une merveilleuse collaboration. Depuis ses premières pièces surréalistes, Illyés a appris à parler sa propre langue et sa poésie, plus encore que de beaux vers, a toujours excellé à créer un climat. Ce climat, à présent, est plus pur, plus tendu, sans ornements pour en adoucir l'âpreté. De plus en plus, et volontairement, l'écrivain se dépouille des accessoires traditionnels, n'hésitant pas à frôler presque la prose dans son ambition de conquérir le quotidien à la poésie. Bien plus tard, Pierre Emmanuel dira qu'Illyés a su chanter « l'héroïsme du quotidien », ce qui me semble profondément vrai, au moins en ce qui concerne certains aspects de sa poésie...

Ladislás GARA

77. Carte postale illustrée : représente « Gävle. Rådhusplanaden ».

Timbre de la poste : Gävle, 26.1. 68

Mr Illyés Gyula
Jozsefhegyi, 9
Budapest Hungaria

Je pense à toi dans ces solitudes neigeuses dont cette photo donne une idée. J'arrive de Finlande et reste en Suède une dizaine de jours encore. Pour Flóra et pour toi, mille pensées affectueuses.

Jean Rousselot

*

78. Carte postale illustrée: représente « San Fernando Valley, from the Hollywood Hills, California ».

Timbre de la poste : 19 AUG 1968

Illyés Gyula & Flóra
Józsefhegyi u 9
Budapest II Hongrie

Mes chers amis,

Je suis loin, très loin, au nord du Pacifique (très pacifique, lui !) Pays fascinant, effarant, beau, et terrible. Espère vous voir bientôt,

Amitiés,

Anne-Marie Rousselot

79. Lettre manuscrite.

Le 21 sept. 68

Monsieur G. Illyés
9 Jozsefhegyi u.
Budapest Hongrie

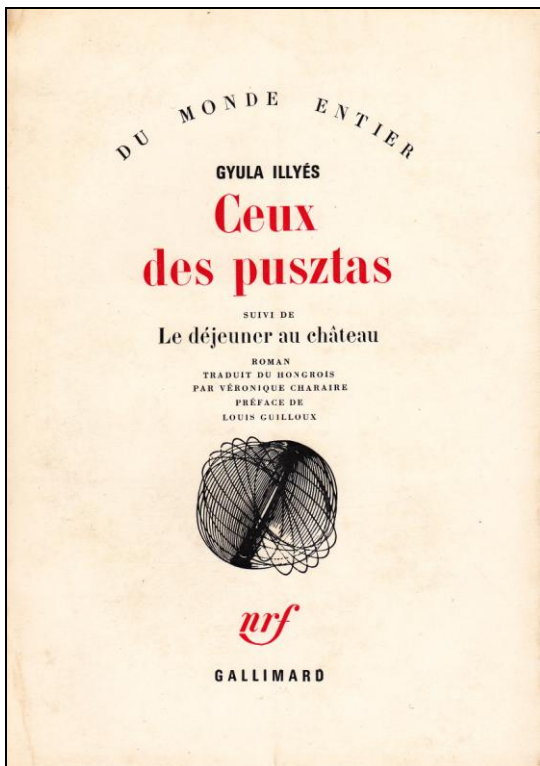
Cher Jules,

Je me réjouissais d'aller te voir mais il n'est plus question pour moi, depuis août, de participer à la conférence internationale de novembre qui m'eût amené à Budapest. Mes raisons sont faciles à comprendre et je les donne au Président de l'Union. Cela dit, salut et fraternité à toi, à Flóra, à Ika et son mari¹⁸⁰ ! On va bien, on revient des plages anglaises où l'eau est glacée, le vent coupant, l'alcool introuvable en dehors des heures rituelles. J'ai des choses à paraître cet hiver et d'autres qu'on imprime. Tu auras tout ça le moment venu. J'espère que tu vas bien, que tu travailles de même ? Je suis, pour l'heure, dans Apollinaire jusqu'au cou et m'y trouve bien, comme à seize ans. As-tu lu les travaux de Stern – le Polonais – selon qui Apollinaire descendrait de Rurik le chef des Varègues, et serait peut-être aussi le petit fils de l'Aiglou ? Pour nous il est le roi des poètes et cela nous suffit bien.

Je t'embrasse,

Jean

¹⁸⁰ Gyula Kodolányi (né en 1942). Mari de Mária Illyés. Poète, traducteur, historien de la littérature, Secrétaire d'État au Cabinet du Premier Ministre entre 1990 et 1994



En hongrois, et surtout en patois transdanubien, le mot puszta n'évoque pas les pâturages infinis et romantiques, piétinés par les troupeaux sauvages et chers à Petőfi, pour la bonne raison qu'en Transdanubie il n'existe pas de grandes plaines. Là, le mot puszta signifie l'ensemble des bâtiments habités par les domestiques, les étables, les granges et les greniers qui s'élèvent au centre d'une propriété immense... On avait quelque peu honte d'être d'une puszta, qui vous désignait comme un sans-terre et, sans-patrie, un vagabond...

Gyula ILLYÉS

80. Lettre manuscrite.

Le 29 juillet 69

Monsieur Gyula Illyés
Tihany (Hongrie)

Cher Jules,

Tu trouveras ci-joint un petit papier paru dans *France-Hongrie*. Pas grand-chose, rien qu'un signe affectueux.

Je pense que, dans quelques jours, Anne-Marie te portera notre salut.

Nous aurions bien voulu l'accompagner mais, cette année, pas de vacances pour les Rousselot, car j'ai maintenant un travail régulier dans un journal, deux jours par semaine, et dois l'assurer pendant les mois d'été.

Je t'envoie ma traduction des *Sonnets* de Shakespeare.

J'espère que tu vas bien et que la muse te visite ? Un mot de toi me ferait grande joie. Je t'embrasse en l'attendant ! Ton fidèle,

Jean

*

81. Carte postale illustrée : représente Le Mont Saint-Michel à Marée basse.

Timbre de la poste : Le Mont-Saint-Michel, Manche, 6-9-1969

M. Illyés Gyula
Tihany Hongrie

En ballade... On pense à vous tous et on vous embrasse,
Anna Marie

PS: Je n'oublierai jamais les Sicules (Székely).

Vives Jules !

Jean, Yvonne

Les Sicules sont un groupe ethno-linguistique de langue hongroise présent essentiellement en Transylvanie et lié historiquement aux Magyars.

*

82. Lettre dactylographiée.

Le 7 mars 70

Monsieur Illyés Gyula
9 Jozsefhegyi
Budapest Hongrie

Cher Jules,

Quelques amis – Guillevic, Humeau, Bouloc, L'Anselme, Manoll, Wellens – et moi, avons pris l'initiative d'un ouvrage collectif :

PRÉSENCE DE PAUL CHAULOT

dont le titre dit bien, croyons-nous, l'intention.

Cet ouvrage pourrait être ainsi conçu :

1. Portrait gravé hors texte (par Roger Toulouse)
2. Présentation générale
3. Études thématiques de quelque longueur
4. Messages et témoignages (sur l'œuvre et l'homme)
5. Illustration (par exemple, de Bertholle)
6. Poèmes inédits de Paul Chaulot, dont un ou deux en fac-similé
7. Chronologie et bibliographie

La partie « Études » devrait être, selon nous, la plus importante et quelques thèmes nous ont, d'ores et déjà, paru s'imposer :

- Le Temps
- L'Être
- L'Homme fraternel
- Le Bestiaire, notamment les oiseaux
- Le Minéral
- Le Langage
- L'Image et la respiration interne
- Paul Chaulot et la chanson
- Paul Chaulot et la traduction.

Ce ne sont là que quelques repères et nous aimerions avoir des suggestions et propositions. Ce livre doit être en effet l'œuvre de tous les amis de Paul Chaulot, non une entreprise téléguidée par quelques-uns.

Voulez-vous, le plus rapidement possible, nous dire ce que vous pensez de ce projet et quelle collaboration vous souhaitez nous apporter ?

Nous vous en remercions vivement et vous assurons de nos sentiments les meilleurs.

Tu nous donneras bien une page ? Je ne t'ai pas écrit depuis la mort de Chaulot. Je ne pouvais pas. Comment y croire ? J'espère que tu vas bien et je vous embrasse tous au nom de nous trois, bien affectueusement.

Jean

P.S.- Un éditeur a accepté de réaliser l'ouvrage à ses frais. Il nous appartient cependant de l'aider à le vendre. Vous pouvez donc éventuellement nous dire le nombre d'exemplaires de bulletins de souscription que vous pourriez utiliser dans les milieux que vous connaissez.

83. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : L'Étang-la-Ville, 31-12-1970

Monsieur Madame Illyés
Budapest II Józsefhegyi u. 9
Hongrie

Cher Jules, Chère Flóra, chère Ika, chers tous,

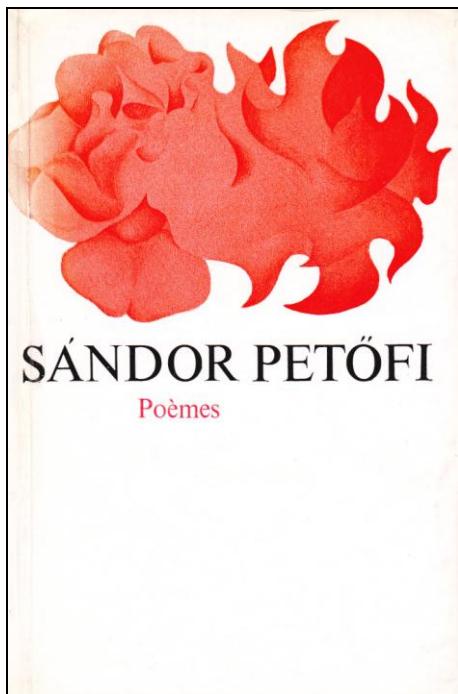
Nos vœux les plus vifs, la veille de la nouvelle année. Anne-Marie et Yvonne se joignent à moi pour vous embrasser.

Une fois de plus, vous avez été parfaits – lors de mon séjour avec Odette Chaulot ! Et mille mercis pour cela, pour tout.

Nous sommes enfouis sous la neige, comme à peu près toute la France. C'est bien beau – mais que d'ennuis pour circuler.

Alors on tisonne, on bouquine, on espère que les hommes seront moins sots, moins cruels. Bah, des idées, tout ça !

Jean



Trop de poètes, quand ils veulent emprunter à la poésie populaire, se contentent de coiffer un chapeau folklorique, autrement dit de patoisier ou de singer des gaucheries de style. Petőfi n'a rien à voir avec ce populisme de bazar ou de musée dans lequel il entre toujours une grande part de condescendance. Il n'a pas à imiter le peuple, il vient du peuple, il est le peuple et c'est spontanément que ses vers, même les plus subjectifs, prennent l'intonation populaire et puisent leurs couleurs dans la palette des champs et des bois. Bientôt, il va hausser le ton, voguer à grandes ailes sur les sommets de la poésie philosophique, civique et révolutionnaire, sans jamais au demeurant abandonner son accent direct, populaire au sens le plus noble du terme, et la netteté paysanne de son coloris...

Jean ROUSSELOT

84. Carte de visite d'Anne-Marie Rousselot.

Timbre de la poste : Paris, 24.12.70

Gyula & Flóra Illyés
Józsefhegyi u. 9
Budapest II Hongrie

Anne-Marie Rousselot vous adresse ses meilleurs vœux pour 1971. Un vœu spécial : vous voir au cours de cette nouvelle année.

Je vous embrasse,

Anne-Marie

*

85. Carte postale illustrée : Vue sur Monte-Carlo Beach.

Timbre de la poste : Monte-Carlo, 20-2-1971

Monsieur et Madame Illyés Gyula
9 Jozsefhegyi u.
Budapest Hongrie

Affectueuses pensées. Notre festival vient de couronner « Papillon »¹⁸¹ film tiré de Móricz – et la jeune actrice Vera Venczel¹⁸². Soleil radieux, mais il faut songer au retour. À bientôt ?

Jean Rousselot

86. Carte de visite de Jean Rousselot.

¹⁸¹ Film tiré du roman *Pillangó (Papillon)* de Zsigmond Móricz. Réalisateur : Esztergályos Károly. Musique de Szokolay Károly. Acteurs : András Kozák et Vera Venczel. Opérateur : Miklós Bíró. Durée : 77 minutes. Le film a reçu une mention spéciale au Monte-Carlo International Television Festival, en 1971.

¹⁸² Vera Venczel (1946-), actrice hongroise.

Timbre de la poste : Paris, 24-12-71

Monsieur Madame Illyés G.
Jozsefhegyi u. 9
Budapest Hongrie

Nous pensons bien affectueusement à vous en cette fin d'année et faisons des vœux (mille!) pour vous. Je regrette bien d'avoir été malade lors de votre bref passage à Paris. Je vais mieux mais j'ai maintenant de gros ennuis avec mes vertèbres. Quand j'étais enfant, je croyais que mon grand-père faisait exprès de marcher courbé...

Jean

*

87. Carte de visite du Président de la Société des Gens de Lettres

Le 17. 1. 73

Monsieur Illyés Gyula
9 Jozsefhegyi u.
Budapest Hongrie

Mon cher Jules,

Merci de ton mot affectueux ! Nous nous verrons en avril à Budapest et je m'en réjouis ! Nous allons figurer ensemble, par ailleurs, au sommaire d'*Europe* et, d'autre part, je te cite (naturellement) dans une émission Petőfi, d'une heure, que notre radio passera sur France-Culture le 17 mars.

Tout le monde ici va bien ou à peu près mais j'ai bien cru claquer au printemps, ayant rapporté du Maroc un virus

trop affectueux. Depuis, le Mexique m'a épouvané par sa cuisine et ébloui par son toujours vif sang maya/toltèque...

Embrassades de nous 3 à vous tous,

Jean

(Nous avons eu des nouvelles d'Ika et de son mari - des États-Unis)

*

88. Carte de visite de Jean Rousselot.

Timbre de la poste : Paris, 8-1-75

Monsieur Illyés Gyula
Jozsefhegyi u. 9
Budapest II Hongrie

Tu as les plus affectueuses pensées de ton vieux frère Jean Rousselot, ex Président de la Société des Gens de Lettres de France, qui te souhaite de tout cœur un bon 75 et te prie de transmettre mille vœux à Flóra, à Ika à son époux, à tous les tiens, les vôtres.

Jean

89. Carte postale illustrée : représente Piestany Interhotel Magnólia.

Piestany, le 1. 6. 1975

Illyés Gyula
Budapest II Jozsefhegyi 9 út
Hongrie

Nous pensons à toi, le verre (de rouge) à la main.
Salut, cher grand !

Jean Rousselot

*

90. Lettre manuscrite.

Le 25 juin 76

Monsieur Illyés Gyula
9 Jozsefhegyi 1025
Budapest Hongrie

Cher Jules, chère Flóra

Nous avons appris avec joie la naissance de Valentin¹⁸³. Un prénom pareil le destine à aimer et à être aimé! Aimé, il l'est déjà bien sûr, tout autant qu'innocent dans ce monde qui ne l'est guère ! Yvonne et moi disons notre très affectueuse pensée à Ika et à son mari. Anne-Marie va leur écrire directement si elle ne l'a déjà fait. Merci de ce que vous m'écrivez, Flóra et toi, au sujet de mon petit recueil de nouvelles. Ce sont là des textes déjà anciens, presque oubliés sous des piles de manuscrits. Je me suis décidé à publier cela... parce que j'avais besoin d'argent. Les Goncourt ont sélectionné quatre livres de

¹⁸³ Bálint Kodolányi. Fils aîné de Mária Illyés et de Gyula Kodolányi.

nouvelles pour leur bourse annuelle, mais *l'Engrenage*¹⁸⁴ est arrivé en 2^{ème} position. C'est Antoine Blondin¹⁸⁵ qui a eu le pactole. Enfin, il me reste les droits d'auteur ! Cela dit, il me semble que Flóra devrait aimer la courte histoire – vraie (comme les autres) – qui s'intitule *Chien rouge et cheval volant*. Même avec toutes les réserves que tu sais, il ne m'a pas déplu que Wurmser¹⁸⁶, me consacrant toute sa chronique de *l'Humanité*, mette l'accent sur cette nouvelle et dise qu'elle « restera ».

Le thème de ces pages, le nom de Flóra, l'admiration que j'ai pour elle et pour toi vous-deux m'amènent à te parler de *Egy házaspár sírfölrata*¹⁸⁷. J'aurais voulu te faire plaisir en traduisant ce poème (et les deux autres parus avec celui-ci dans *Kortárs*) mais je n'ai plus le cher Gara (sa photo est en face de moi) pour guider mon ignorance. À Varsovie, où je participais à un Congrès des Sociétés d'auteurs il y a quelques jours (dont celui de la Fête-dieu), c'est Hubay Miklós¹⁸⁸, qui m'a remis ces textes, qu'il avait dactylographiés exprès pour que nous travaillions dessus. Une rage de dents d'Hubay et maints avatars du Congrès en question ont empêché notre collaboration. Mais Hubay m'avait donné le sens général de cette épitaphe ; à peine rentré, j'ai bondi sur le dictionnaire Eckhardt¹⁸⁹. Mais le résultat de mes efforts est dérisoire. Je passe à côté...

Mais ça ne va pas du tout ! Ne peux-tu pas trouver un moment pour me mettre sur les rails ? Je flaire quelque

¹⁸⁴ Jean Rousselot, *L'Engrenage*, France Empire, 1976.

¹⁸⁵ Antoine Blondin (1922-1991), romancier, chroniqueur fameux du Tour de France cycliste. Il a reçu le Prix Goncourt de la nouvelle de 1976 pour : *Quat'saisons*.

¹⁸⁶ André Wurmser (1899-1984), journaliste communiste français.

¹⁸⁷ Gyula Illyés, *Egy házaspár sírfölrata* in Illyés Gyula *összegyűjtött versei, II*, Szépirodalmi könyvkiadó, 1993, p. 69.

¹⁸⁸ Miklós Hubay (1918-2011), écrivain, traducteur et dramaturge hongrois.

¹⁸⁹ Alexandre Eckhardt, *Dictionnaire hongrois-français*, Budapest, Akadémia, 1958.

chose de très grand, de très beau, et je suis là comme un idiot. J'enrage. Et pas moyen de compter sur Anne-Marie, abstraite dans et par ses histoires professionnelles et qu'on ne voit que pour l'embrasser. Et hop ! Elle est déjà partie, heureuse, semble-t-il, et c'est le principal, le pain mouillé de joie de nos vieux jours, avec la larme à l'œil quand même. Pardonne-moi ces risibles tentatives d'appréhender ta langue, qui sait tout dire en quelques mots – et qui est si riche en variations imperceptibles pour un sauvage « cartésien » de chez nous.

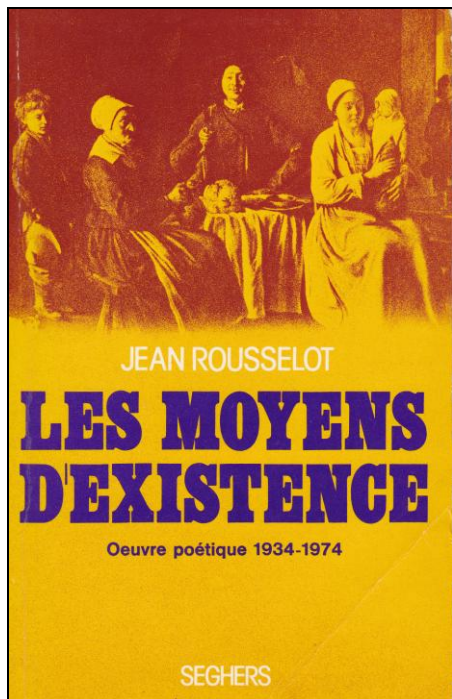
On imprime chez Seghers une sélection de mes poèmes¹⁹⁰. Un gros bouquin. Je voudrais écrire des tas de choses, mais j'ai tant de travail administratif à la Société des Gens de Lettres, que je ne trouve pas le temps de me pencher sur moi-même. J'ai beaucoup voyagé ces temps-ci (Portugal, Grèce et Pologne) toujours pour des questions de droits d'auteur et de conventions internationales. On a quand même un moment pour regarder les gens, les lieux... Et c'est parfois désolant, bien sûr, mais quand on aime « ce-qui-existe-avec-nous-et-par-nous », on revient heureux quand même.

Je t'embrasse je vous embrasse,

Je voudrais te / vous voir,

Jean

¹⁹⁰ Jean Rousselot, *Les Moyens d'existence* – oeuvre poétique 1934-1974, Seghers, 1976.



VIE PATHÉTIQUE

Le grincement des gonds au fond de la cour froide
taraude ton visage.
La bouche sèche,
le cœur roui dans la journée,
en vain prolonges-tu jusqu'à l'angoisse
parmi les mannequins de plâtre
dans le remugle familial,
ta pose devant la glace,
ton chant contre la cloison,
chaque matin amène ta disgrâce
avec l'œil terne et gras qui roule dans ta chambre.

Jean ROUSSELOT

91. Carte de visite du Secrétaire Général de la Société des Gens de Lettres.

Le 1^{er} avril 77

Monsieur Gyula Illyés
9 Jozsefhegyi 1025
Budapest Hongrie

Cher Jules,

Il y a longtemps que je ne t'ai pas écrit. Pardonne-moi. Je mène toujours la même vie harassante et je cours après moi sans parvenir à me rattraper! Cela « n'empêche pas les sentiments », comme on dit, et je pense bien souvent à toi. J'ai de tes nouvelles par les uns les autres. Je sais que tu travailles toujours impitoyablement...

Nous allons venir Yvonne et moi, en août, passer une quinzaine au Balaton. J'ai une traduction de mon Berlioz¹⁹¹. J'ai demandé à G. Tímár¹⁹² d'arranger cela ; il louerait une chambre pour nous à Balatonlelle (?) que je ne connais pas, proche de Siófolk me dit-il. La grande joie sera de venir vous embrasser à Tihany ! Dis-moi quand vous y serez, Flóra et toi ?

À vous deux, à vous tous, de tout cœur en attendant,

Jean Rousselot

¹⁹¹ Jean Rousselot, *Berlioz*, éd. Seghers, 1962. Traduction hongroise: Faust elkárhozása. *Berlioz szenvedélyes élete*, traduit par Sándor Kiss, Gondolat, 1974.

¹⁹² György Tímár (1929-2003), poète, traducteur et journaliste hongrois.

92. Lettre manuscrite.

Le 12 juin 1978

Monsieur Gyula Illyés
9 Jozsefhegyi 9 1025
Budapest Hongrie

Cher Jules,

Nous avons bien regretté de vous avoir vu si peu lors de votre séjour parisien. J'espère que ta santé est meilleure ? Nous avons ici un temps épuisant : une chaleur accablante succédant à un froid hors saison. Pour le moment, on gèle le matin et on cuit l'après-midi. Les pouvoirs publics devraient bien s'occuper de ce genre de choses !

Comme je te l'ai dit, ma santé n'est pas bonne. Mais il faut faire avec ce que l'on a, dit la sagesse des Nations. Alors, je fais des poèmes, beaucoup, que je fourre dans mon tiroir, mon terroir. C'est curieux, cette abondance, soudain. Au départ, une sorte de délibération. Je n'avais plus d'inédits, ayant tout fourré dans un livre qui paraîtra dans quelques mois (intitulé *Les Mystères d'Éleusis* par une espèce de dérision quelque peu nostalgique). Il faut croire que la machine verbale, de laquelle je me suis tant méfié toute ma vie, avait emmagasiné plus de données sur moi-même que je ne le croyais... En tous cas, à défaut de l'autre, la santé poétique m'est revenue. Et l'homme est ainsi fait qu'il y a toujours en lui un atome pour s'émerveiller, même s'il n'a à dire que sa misère, ses doutes, son impuissance.

Le projet hongrois se précise. Nous (Yvonne et moi) arriverons le 24 juillet dans l'après-midi à Budapest : à Vörösmarty tér bien sûr (je ne sais pas encore à quel hôtel, ensuite, nous serons logés (par le PEN) et gagnerons, le 26, Siófok, pour une quinzaine. L'adresse : 108 Szent Lázló ut.

Dans une villa appartenant à un sieur Zimmer. C'est György Tímár qui nous a trouvé ça. Artisjus règlera cela avec les droits d'auteur que j'ai à toucher.

Naturellement, je téléphonerai chez toi. Mais peut-être seras-tu déjà à Tihany ? Y as-tu le téléphone ? De toute façon, nous nous arrangerons bien pour venir te déranger ! Je te promets que nous le ferons le moins possible...

Voilà pour nos nouvelles. J'attends des vôtres... et je t'embrasse bien fort en attendant,

Jean

Nous venons en auto. Je peux t'apporter des livres, des revues, ce que tu veux. La malle est grande.

*

93. Lettre manuscrite.

Le 15 août 78

Monsieur Gyula Illyés
Tihany Hongrie

Cher Jules, chère Flóra,

Je ne veux pas attendre pour vous dire la joie que nous avons eue à vous retrouver, et vous remercier pour tant de soins affectueux ! Ces journées furent vraiment merveilleuses pour nous et nous ne cessons d'en parler. Mais, stupides comme nous le sommes, nous avons trouvé moyen d'attraper froid en rentrant (ce fut la pluie battante à partir de Klagensfurt jusqu'à l'Étang-la-Ville...) et nous voilà encore tout embrumés alors que le soleil a fait sa percée sur notre forêt favorite. Nos affectueuses pensées à

vous deux, à vous cinq plutôt, (sinon six, car Balint, l'homme au marteau, compte bien pour deux...)

Et pardonnez la brièveté de ce mot. Pour cause de fièvre...

On vous embrasse bien fort,

Jean

94. Lettre manuscrite.

Le 20 janvier 79

Monsieur Illyés Gyula
9 Jozsefhegyi út
Budapest II. Hongrie

Cher Jules

J'espère que vous avez tous bien commencé l'année et souhaite qu'elle soit excellente pour toi, Flora, toute la maisonnée !

Nous avons connu la froidure qui sévit partout en Europe. Bloqués dans le midi sous les mimosas, il a fallu attendre que les routes soient dégagées. Ici, à l'Étang, nous attendaient des mètres cube de neige. On ne bouge guère et l'on a tout le temps de remuer les « old papers », comme disent les Anglais pour parler de leurs souvenirs. C'est dire que les bonnes journées du Balaton sont toutes chaudes dans notre cœur.

Depuis que nous nous sommes vus, j'ai fait un séjour en DDR, puis un autre à Madrid. Le mois prochain, Yvonne et moi redescendrons sur la côte, pour le Festival de la télévision. J'ai bon espoir d'un nouveau séjour en Hongrie, sans savoir quand. Mais la fascination qu'exerce sur moi ton

pays ne cesse de se rallumer dès que j'en suis éloigné. Ça doit cacher quelque chose. Mes gènes, seuls, pourraient me dire quoi. Mon cœur, lui, m'affirme que c'est parce que je t'aime. Et je le crois !

Tu peux me rendre un service : téléphoner chez Európa et leur dire de m'envoyer un exemplaire de mon livre de poèmes¹⁹³, que j'attends toujours depuis sa publication, (que l'on m'a signalée en décembre). Je suis tout de même l'auteur, non ?

Toutes nos pensées affectueuses,

Jean Rousselot

*

95. Lettre manuscrite.

L'Étang-la-Ville, le 8 février 1979

Monsieur Gyula Illyés
9 Jozsefhegyi ut
Budapest II Hongrie

Cher Jules,

J'ai enfin reçu mes « Vipères précieuses » (J'eusse préféré « Poèmes choisis », mais après tout, ce titre est emprunté à un de mes poèmes anciens, traduit par Weöres, et je n'ai rien à dire. Je suis certain que ton intervention est pour beaucoup dans cet envoi et je te remercie très affectueusement. Ce que tu me dis touchant les traductions de Tímár n'est pas sans m'inquiéter quelque peu... Mais, ignorant comme je le suis de la langue hongroise, me voilà bien mal qualifié pour en juger ! J'ai toutes les raisons du

¹⁹³ Jean Rousselot, *Kecsés viperák*, Európa, 1978.

monde, en revanche, de penser que tes versions de mes textes sont meilleures que ceux-ci. Ah, bah, les lecteurs hongrois sont (comme les lecteurs français) bien meilleurs poètes que nous autres. Faisons leur confiance ! Cela dit, ta brune lettre « officielle » m'a bien plu. Et Yvonne s'est fort amusée elle aussi. C'est vraiment chouette, l'amitié d'un grand homme. Dictionnaire en main, je vais essayer d'ôter à mes vipères le venin qu'elles ont dans les mandibules. Mais, sans attendre davantage, envoyer des remerciements à tout le monde, mesurant avant tout l'hommage qui m'est fait – et, là, je ne blague pas, ça me fait vraiment plaisir !

On vous embrasse bien fort, grands et petits,

Jean

96. Carte postale illustrée : représente « Los borrachos (1626) », de Vélazquez.

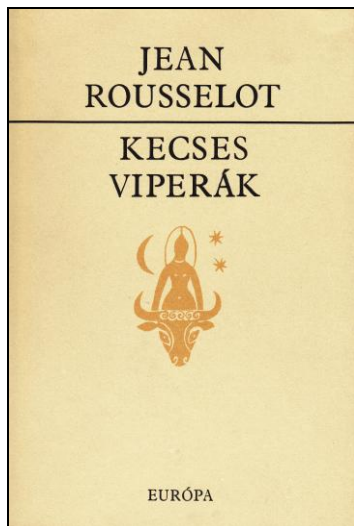
Timbre de la poste : Andrésey, 2-11-1979

Monsieur Illyés Gyula
9 Jozsefhegyi 1025
Budapest Hongrie

À la tienne, cher Jules!

Nous pensons fortement à toi, à Flóra, à tous les tiens, du fond de ce « cher vieux pays » qui est le vôtre,

Jean Rousselot, Yvonne Rousselot, Tímár György



Jean Roussetot, *Kecses viperák (Les Vipères précieuses)*, éd. Európa (1978).

JUST A MEMORY

A kezes szellő visszatér, és belopakszik, mint egy konok eb. Igen, homlokom egyre magasan mered a füstben. Igen, kezem egyre jár a papíron. Igen, bármi történt is, rám találsz. Széles Európában hányan vagyunk, akik a hajdani levegőt szívjuk magunkba a sárga és kék szobákban? Maradj velem, öreg eb, öreg emlékezet: életem rövid lesz.

Poème traduit du français par Gyula Illyés.

JUST A MEMORY

L'air docile revient et s'infiltré comme un chien persévérant. Oui, mon front est toujours levé dans la fumée. Oui, ma main va toujours sur le papier. Oui, tu me retrouves malgré tout. Dans toute l'Europe combien sommes-nous à respirer l'air d'autrefois dans des chambres jaune et bleu? Reste avec moi, vieux chien, vieille mémoire, courte sera ma vie.

Jean ROUSSELOT

97. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : Nice, 17.12.80

203 av. Ste Marguerite, Les Cigales,
06200 Nice, France

Monsieur et Madame G. Illyés
9 Jozsefeghi
Budapest II Hongrie

Chers amis,

Nos pensées les plus affectueuses en cette fin d'année bien obscurcie ! Comment allez-vous depuis ce merveilleux été ? Nous aimerions bien avoir de vos nouvelles. Nous passons l'hiver à Nice, Yvonne et moi : 203 avenue Sainte-Marguerite, « Les Cigales », Bât. 2, 06200 Nice. Anne-Marie va sans doute nous rejoindre la semaine prochaine.

Nous nous sommes pas mal remués cette année : la Finlande, le Sénégal, l'Angleterre (où la branche française est en bon état).

Comment va, la « petite » famille Kodolányi ?
Un p'tit mot, s'il te plaît ?
Nos vœux les plus chauds en attendant...

Les Rousselot

98. Carte postale illustrée : représente une peinture de Roger Bezombes.

Timbre de la poste : Nice, 02.01.82

Monsieur Madame G. Illyés
9 Jozsefhegyi u.
1025 Budapest Hongrie

Cher Jules, chère Flóra,

Nous pensons fortement à vous en cette triste fin d'année et faisons des vœux très vifs – comme les couleurs de cette toile de Bezombes – pour vous et toute la famille !

Nous avons su que Flóra avait été malade et espérons que tout est rentré dans l'ordre.

Nous sommes à Nice pour l'hiver (à deux pas de Saint-Jeannet où vous étiez attendus cet été). Adresse : 203 avenue Sainte Marguerite « les Cigales » 06200 Nice.

Donnez-nous de vos nouvelles. Les nôtres sont très ordinaires après nombre de fâcheux aléas qui nous ont privés de certains voyages et m'ont, moi, empêché de travailler comme je l'aurais voulu.

Nous vous embrassons bien affectueusement.

Jean et Yvonne.

99. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : L'Étang-la-Ville, 8-7-1982

Monsieur Gyula Illyés
9 Jozsefhegyi
Budapest II Hongrie

Cher Jules,

Grande joie d'avoir été, hier soir, face à face avec toi grâce à la télévision. D'entendre ta voix, d'admirer ton langage mesuré, sûr et étincelant. Merci, de tout cœur, en t'embrassant très fort ainsi que Flóra et toute la famille au nom de nous trois qui vous aimons.

Jean Rousselot

J'arrive du Québec, les méridiens se brouillent encore dans ma tête. Pardonne-moi d'être bref.

*

100. Télégramme - 04/15 14:02 - 2111 bp nko tc

ezczc fhu859 zsj163 tsj160 - hubu co frxx 013
paris telephone de letanglaville 13/10 15 1326

Famille Illyés
Jozsefhegyi út 9
Budapest 2 - Hongrie

Condoleances très affectueuses¹⁹⁴.

Rousselot

col 9 budapest 2 - 1402/83+

¹⁹⁴ Gyula Illyés est décédé à Budapest le 15 avril 1983.



Les funérailles de Gyula Illyés, à Budapest, le 26 avril 1983. D.R.



La tombe de Flóra (1905-1995) et de Gyula Illyés (1902-1983),
au cimetière Farkasréti de Budapest. D.R.

101. Contenu : 1. Lettre manuscrite.

Nice, le 5 janvier 1984

Madame Flóra Illyés
Budapest II Hongrie

Chère Flóra,

En ce début d'année, Yvonne et moi pensons fortement à vous et nous faisons des vœux pour votre santé sans oublier Ika, son mari, leurs enfants et toute votre famille.

Préparant un article sur Jules pour une revue, je relis avec émotion et admiration *Sur la Barque de Caron*¹⁹⁵. Il y est tout entier, puissant et tendre, malicieux et réservé. Et vous-même passez dans ces pages, active et discrète, laborieuse toujours, si présente à notre cœur que nous vous embrassons sans même y penser.

Comme vous l'avez vu, un hommage a été rendu à Jules, en Sorbonne. On m'avait fait le grand honneur de me confier la présidence de cette séance. J'ai lu, dans mon adaptation, la « Promenade avec mon ombre ».

Yvonne et moi passons l'hiver à Nice (203 avenue Sainte-Marguerite, « Les Cigales » 132. 06200 Nice). Là, tout aussi bien qu'à l'Etang-la-ville où nous retournerons vers le 15 mars, n'oubliez pas qu'il y a une chambre pour vous !

Anne-Marie travaille dur à Paris. Elle vient de faire un stage de marketing – comme on dit en France... – pour ajouter une corde à son arc.

En son nom comme au nôtre, chère Flóra, je vous envoie notre pensée très fidèlement affectueuse.

Jean Rousselot

¹⁹⁵ Gyula Illyés, *Sur la Barque de Caron*, traduit par Cécile Mennequier, Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 1973.

2. Le manuscrit du brouillon de la réponse de Flóra Illyés.

Chère Yvonne et cher Jean,

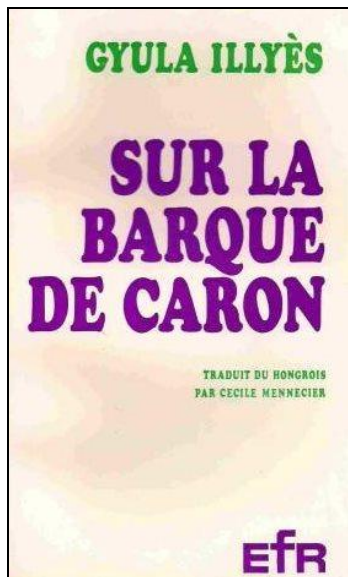
Je vous remercie de votre chaleureuse lettre du 5 janvier et vous demande de m'excuser pour ma réponse tardive. Il a été si bon de vous lire et de sentir votre amitié : l'année passée était très cruelle pour nous et j'ai toujours des journées difficiles, des semaines, des mois très difficiles. Je cherche le soulagement dans le travail : un recueil des derniers poèmes de Gyula est sorti en décembre. Nous avons terminé la rédaction d'un autre livre, qui est constitué pour la plupart des témoignages et des critiques sur Gyula ; j'y ai incorporé quelques lettres inédites et des photographies il y en aura – avec votre permission – une qui vous représente.

Vous m'avez parlé d'un article que vous avez écrit sur Gyula ; je serai très heureuse de pouvoir le lire. Et je vous remercie de penser à lui, d'avoir écrit et parlé de lui, lors de cet hommage à la Sorbonne.

En ce moment j'essaye de ranger ses manuscrits et sa correspondance ; ce sera un long travail. Je serai bien contente de vous voir tous les deux ; peut-être que ma santé me permettra de voyager dans quelque temps.

Je pense très affectueusement à la famille en espérant de vous revoir dans quelque temps et avec toute mon amitié.

Flóra



Nous ne pouvons donc que conseiller chaudement aux vieillards de garder une activité jusqu'au moment de la mort. Nous ne pouvons faire honte à la mort que d'une seule façon : en ne l'attendant pas.

Mes jours sont comptés. Mais je ne compte pas mes jours. Ce serait d'ailleurs absurde, car je ne connais pas le « jusqu'où ». En fait, je me contente de prendre conscience d'eux, de les percevoir. Nous sommes maintenant un beau samedi ensoleillé, mais déjà la matinée s'éloigne, disparaît. C'est ainsi que je capte les instants qui se présentent, que je les perçois, que je les ressens, en les pétrissant, les aplatissant dans ma main comme une boule de neige et presque en m'essuyant les mains : ils fondent si vite.

Ce qui est rare, au point d'être insuffisant, est précieux. Je regrette les heures vides. Je pense qu'elles m'ont apporté quelque chose, mais elles ne me l'ont pas transmis, ou plutôt c'est moi qui n'en ai pas pris possession. Pas complètement.

Bien qu'il reste de toute façon toujours quelque chose après nous, la valeur de ce peu, je ne l'apprécie tout de même pas...

Gyula ILLYÉS

102. Carte postale illustrée: représente Venanson.

Timbre de la poste: 10-1-1984

Madame Flóra Illyés
1025 Budapest Józsefhegyi u. 9
Hongrie

Avec quelque retard dû aux bronchites rituelles, nous vous souhaitons une nouvelle année paisible, ainsi qu'à Ika, son époux et leurs chers enfants, sans oublier votre sœur et tous ceux qui vous sont chers. Nous avons eu des nouvelles récentes de vous (par Ferch Magda¹⁹⁶, dr « Magyar Nemzet », par Gellért Gyöngyi, également. Nous pensons à vous souvent et toujours avec la même affection, et Jules est toujours dans nos cœurs.

Yvonne et J. Rousselot

*

103. Lettre manuscrite.

Le 14 décembre 1984

Madame Flóra Illyés
9 Jozsefhegyi u.
Budapest II Hongrie

Chère Flóra,

En cette fin d'année, nous songeons à vous très affectueusement. Je pense que vous avez reçu *Sentinelle*

¹⁹⁶ Magda Ferch (1947-), traductrice hongroise et rédactrice de la rubrique culturelle du journal *Magyar Nemzet*. Elle a notamment traduit Marguerite Yourcenar, Dominique Fernandez et Cioran en hongrois. Chevalier de l'Ordre National du Mérite en 1999.

dans la nuit, si bien édité par Messidor-Temps actuels. J'ai retrouvé là des poèmes de Jules que je connaissais, parmi d'autres qui ne m'étaient pas connus. Tous admirables de vivacité, de générosité, d'invention verbale. Les versions de Scheinert¹⁹⁷ et de sa femme me paraissent très bonnes.

J'espère que le numéro de *La Barbacane*¹⁹⁸ consacré à Jules sortira bientôt. Ce devrait être pour la fin de l'année, mais Max Pons¹⁹⁹ est un « petit » éditeur et il faut tenir compte de ses difficultés. J'ai donné là le texte que vous connaissez, et plusieurs adaptations des derniers poèmes. Le neveu de Gara m'avait fourni des traductions brutes qui n'étaient pas fameuses. J'ai fait de mon mieux en me servant du dictionnaire Eckhard qui me paraît dépassé.

J'ai su, par Gellért²⁰⁰, que vous étiez souffrante. J'espère que ce n'est rien de grave. Recevoir de vos nouvelles nous ferait grand plaisir. Ika et sa famille sont-ils toujours aux États-Unis ?

Quant à nous, la vie va à peu près, malgré les douleurs et divers petits ennuis. Un voyage à Budapest est envisagé au printemps, à l'invitation de la télévision hongroise et de l'Union des Écrivains. Je ne sais pas encore la date. Il était question, d'abord, de novembre, mais j'ai demandé qu'on attende la fin de l'hiver.

Nos vœux affectueux et notre pensée fidèlement dévouée,

Jean Rousselot

¹⁹⁷ David Scheinert (1916-1996). Poète, romancier et essayiste belge, d'origine polonaise.

¹⁹⁸ *Pour saluer Gyula Illyés – Hommages et témoignages – Proses et poèmes inédits en français*, La Barbacane, 1985.

¹⁹⁹ Max Pons (né en 1927), poète français qui a fondé en 1963 la revue *La Barbacane*.

²⁰⁰ Vraisemblablement Gyöngyi Gellért.

Nice, le 27 février 1985

Madame Flóra Illyés
9 Jozsefhegyi 1025
Budapest II Hongrie

Chère Flóra,

Nous avons reçu avec émotion ce gros volume consacré à la vie et à l'œuvre de Gyula. Votre affectueuse dédicace nous a vivement touchés et je ne veux pas attendre plus d'un jour pour vous remercier, vous redire avec quelle fidèle tendresse nous ne cessons de penser à vous. La lettre d'Ika, revenue des États-Unis auprès de vous, nous donnait des craintes pour votre santé. Nous avons su, par Gyöngyi Gellert, que vous alliez mieux et que, de nouveau, vous vous dépensiez sans compter pour la publication des œuvres de notre cher grand ami. J'espère que nous avons lieu d'être rassurés ? Il est question, pour Yvonne et moi, d'un séjour à Budapest, à l'invitation de la télévision hongroise. J'avais refusé de venir en plein hiver et avais suggéré le printemps. J'attends maintenant des nouvelles. Bien sûr, si ce projet se réalise, nous ne manquerons pas de venir vous voir ! Ce sera pour nous une grande joie.

Nous sommes à Nice pour une quinzaine encore. Anne-Marie doit venir nous voir pour quelques jours. Mais elle a tellement de travail qu'elle ne fait pas ce qu'elle veut.

Nous vous embrassons très affectueusement ainsi qu'Ika et toute la famille.

Jean Rousselot

Le numéro spécial de *La Barbacane* me paraît prendre du retard. Max Pons avait parlé de fin décembre...

105. Lettre manuscrite.

Le 7.12.85

Madame Flóra Illyés
9 Jozsefhegyi Budapest
Hongrie 1025

Chère Flóra,

Max Pons a dû vous faire parvenir le numéro spécial de sa revue, *La Barbacane*, consacré à Gyula. Je viens de le recevoir et j'ai eu l'occasion, hier, d'en parler avec notre ami Boldizsár²⁰¹ et les représentants de l'Ambassade et de l'Institut hongrois. Le cher Ivan a reçu le Prix international du Livre pour son activité en faveur de la littérature et de sa diffusion. Il était très ému. Yvonne et moi l'avons chargé d'affectueux messages pour vous, mais il me plaît, ce matin, de vous écrire quelques mots pour vous exprimer, directement, notre fervente et fidèle sympathie.

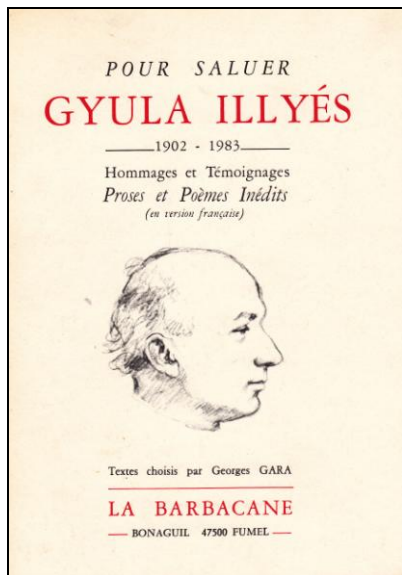
Nous rentrons d'un voyage en Irak (pour un congrès des poètes de langue arabe) et nous apprêtons à descendre à Nice, pour y passer les trois mois froids, comme d'habitude.

Nous vous embrassons très fort, ainsi que Ika, son mari, leurs enfants, sans oublier votre aimable sœur.

Jean Rousselot

J'ai su que l'émission télévisuelle qui m'avait été consacrée a été diffusée le 1^{er} décembre.

²⁰¹ Iván Boldizsár (1912-1988), écrivain, journaliste et traducteur hongrois.



C'est de façon strictement expérimentale qu'Illyés, conscient d'être, comme chacun de nous, embarqué depuis sa naissance *Sur la Barque de Caron*, s'est fait une idée de cette fatalité. Il y a apporté une capacité de réflexion peu commune, s'appliquant sans répit à « observer les vibrations les plus fines de l'âme » avec autant d'application qu'il en pouvait mettre à aiguiser la faux de son voisin, à réparer lui-même ses bottes ou la tonnelle de son jardin. Il y a déployé enfin, et surtout peut-être, un humour inimitable, encore plus percutant je crois que celui de Tibor Déry, qui est pourtant un grand maître en la matière mais chez qui l'humour ne se départit jamais d'une certaine amertume. D'amertume, il n'y en a pas chez Illyés. Plus il va, plus lui semble facile de sourire, même en jaune comme Corbière, même en noir comme Jarry, à cette mort que nous portons en nous et dont nous sommes les accoucheurs. Il le doit à un contact si étroit avec la réalité biologique et cosmique, que l'on peut parler d'identification. Cet humaniste n'a pas fait pour rien ses classes « dans le monde des écuries et des tas de fumiers »...

Jean ROUSSELOT

106. Contenu : trois lettres.

1. Lettre manuscrite.

Le 29 avril 87

Mária Illyés

Chère Ika,

Nous avons été très heureux de recevoir de tes nouvelles ainsi que de toute la famille et de la chère Flóra. Notre dernière visite remonte à deux ans déjà. C'est à ne pas croire ! Depuis, nous avons toujours des informations par Gyöngyi, si amicale et dévouée malgré ses tracas personnels. Elle vient d'arriver à Paris. Nous ne l'avons pas encore vue mais elle nous a téléphoné et nous allons sûrement la rencontrer ces jours-ci, soit à l'Étang-la-Ville, soit chez Anne-Marie.

En ce qui concerne les lettres de ton père, je n'en retrouve que deux, que je t'envoie bien volontiers. Je vais poursuivre mes recherches et je les poursuivrai aussi à Nice quand nous y retournerons. Je suis un très mauvais archiviste, j'ai des dossiers là-bas et d'autres ici, le tout en désordre. Sans parler de mon imprévoyance, qui m'a fait, au cours de ma vie, perdre bien des lettres, documents ou témoignages, que je regrette aujourd'hui. C'est ainsi que je n'arrive pas à remettre la main sur des lettres d'Éluard, de Char, de Tzara, de Cadou, de Paulhan, etc. Celles que je t'envoie étaient classées, fort heureusement, dans une chemise que, dans un grand effort « bureaucratique », j'avais constituée il y a quelques années. Prends-en photocopie et renvoie-les moi. Merci ! Je ne sais où tu en es dans ta correspondance avec Anne-Marie. Elle travaille beaucoup (trop à mon avis !) et, si elle est en retard, il faut le lui pardonner... Comme à moi mon manque d'ordre...

Nous t'embrassons très affectueusement ainsi que Flóra et toute la famille.

Jean Rousselot

2. Lettre.

Tihany, le 3 juin 1964

Cher Jean,

Merci pour les nouvelles. Je suis vraiment navré que ce fameux bureau, au lieu de faciliter la marche des affaires, la retarde. Je ne vois pas assez clairement le texte que je devrais signer. J'y joins quelques lignes en te priant de rédiger pour moi ce dont tu as besoin. Tu me l'enverras et je le signerai sans délais. En tous cas dès maintenant je donne l'autorisation de publier de n'importe quelle manière ce *Favori*, étant donné que les droits d'auteurs n'appartiennent qu'à moi. La santé de Ladislav nous inquiète beaucoup. Nous sommes au courant et je viens de lui écrire ainsi que Flóra. Téléphone-lui et ne le quitte pas.

De tous vos programmes de l'été le plus beau pour nous c'est qu'Anne-Marie vienne ici ! Nous l'attendons biens chaleureusement et espérons qu'elle passera bien ses vacances.

Frénaud sera chez nous à peu près le même temps.

Je me réjouis avec toi de savoir terminé ce roman et quand le prochain ? Est ce que je pourrais connaître les figures y présentées avant la parution même ?

Il paraît que j'irai quelque temps à Oslo. Mais je rentre aussitôt en ville.

On vous embrasse tous avec les meilleurs sentiments familiaux.

Jules Illyés

3. Lettre dactylographiée.

Tihany, le 3 juin 1964

Je donne l'autorisation à mon ami Jean Rousselot de représenter mes intérêts et préparer des contrats concernant la présentation de ma pièce *Favori* à la Télévision Française et l'édition en livre à la maison Gallimard.

Jules-Gyula Illyés

*

107. Enveloppe sans le contenu

Timbre de la poste: 04-05-87

Madame Kodolányi
9 Jozsefhegyi u.
Budapest II 1025 Hongrie

108. Lettre manuscrite.

Le 27 mai 87

Madame Ika Kodolányi-Illyés
9 Jozsefhegyi u.
Budapest II 1025 Hongrie

Chère Ika,

J'ai oublié de te demander un renseignement : les dates précises du séjour de ton père à Paris, au 9 de la rue Budé. Je vois qu'il quitta Paris à 24 ans. Donc, en 1926 ? Mais est-ce en 1921 ou en 1922... ou 23, qu'il y arriva ? Je n'ai pas *Les Huns à Paris* et Ladislas Gara n'est plus là pour me donner plus d'indications qu'il en donnait dans le

« Poètes d'aujourd'hui » édité par Seghers²⁰².

Si je te demande cela, c'est pour une rédaction exacte de la plaque que nous voulons faire mettre sur la maison de la rue Budé.

Nos vives amitiés à Flóra, à toi, à ton époux, à toute la famille.

Jean Rousselot

*

109. Lettre manuscrite.

Le 24 octobre 87

La Mansarde
90, Rue Saint-Nom
L'Étang-la-Ville 78620 - France

Madame Flóra Illyés
9 Jozsefhegyi út
1025 Budapest Hongrie

Ma chère amie,

Guillevic vous l'écrira sans doute de son côté, notre Académie Mallarmé a reçu l'autorisation officielle de placer une plaque à la mémoire de Gyula sur l'immeuble de la rue Budé. Il ne reste qu'à faire graver cette plaque. Après quoi, il faudra déterminer une date pour l'inauguration, en accord avec les autorités françaises et l'ambassade hongroise, mais aussi, bien sûr, avec vous et Ika, si vous pouvez venir, mon idée étant que le mieux serait d'attendre le retour des beaux jours... Qu'en pensez-vous ?

²⁰² Ladislav Gara, *Gyula Illyés*, avant-propos d'André Frénaud, éd. Seghers, 1966.

Pour aujourd'hui, je ne voulais que me réjouir avec vous du succès de nos démarches et vous embrasser très affectueusement ainsi qu'Ika et toute la famille. Yvonne et Anne-Marie se joignent à moi.

Jean Rousselot

*

110. Lettre dactylographiée.

Le 8 mars 1988

Madame Flóra Illyés
9 Jozsefheygi út
Budapest II 1025 Hongrie

Très chère Flóra,

Ces quelques mots pour vous rappeler que la plaque commémorant le séjour de Gyula, 9 rue Budé, sera inaugurée le 12 avril à 16 heures 30, en présence de Monsieur l'Ambassadeur de Hongrie en France, des hautes autorités françaises et, bien sûr, de notre Académie Mallarmé qui a pris l'initiative de cette commémoration. La cérémonie sera suivie à 18 heures, d'une réception à l'Institut hongrois.

Comme je vous l'ai déjà écrit, nous souhaitons vivement que vous puissiez venir, ainsi qu'Ika. N'oubliez pas que nous pouvons vous accueillir, soit à l'Étang-la-Ville, soit chez Anne-Marie, qui habite maintenant 26 rue des Abbesses.

En notre nom à tous trois, je vous embrasse très affectueusement l'une et l'autre ainsi que toute la famille. De tout cœur,

Jean

111. Lettre manuscrite.

Le 12 mai 88

Madame Kodolányi et Madame Illyés
9 rue Jozsefhegyi
1025 Budapest II

Chère Ika,

Nous avons bien reçu ta gentille lettre, accompagnée d'un mot affectueux de ta chère maman.

Je m'aperçois que j'ai oublié de te remettre le texte de mon allocution. Le voici. Mais peut-être M. Berényi²⁰³ t'en avait-il déjà donné un exemplaire ? Alors, dirons-nous : deux fois valent mieux que pas du tout.

Nos pensées affectueuses, en espérant que nous pourrons nous revoir bientôt.

Jean Rouselot



Gyula Illyés et sa fille Mária.

© László Vámos. Département des Manuscrits, Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie, Fonds Gyula Illyés.

²⁰³ Gábor Berényi (1946-), traducteur hongrois.

9, RUE BUDÉ

Tel un vrai poète, j'ai vécu trois ans
dans cette mansarde. J'arpentais la pièce,
m'ébouriffais les cheveux et m'acharnant au travail
je travaillais chaque soir sur un interminable poème.
C'était une grande épopée qui s'allongeait toujours,
de plus en plus féroce, de plus en plus ratée.

Pris dans un corps à corps comme Saint Georges et le
dragon,
débordant chaque nuit de la fièvre du combat
je me jetais sur elle, là sur les toits de Paris,
entre ciel et terre, tandis que la petite île élancée,
celle de Saint-Louis, grinçait comme une barque
au-dessous de nous et manquait rompre ses amarres dans le
vent
pour partir sur les flots écumants – comme les jeunes poètes
imaginent et décrivent l'avenir.

Celle pour qui se livrait ce combat, la douce paysanne
se métamorphosait chaque semaine. Avec le temps
elle changeait, résignée, de couleur de cheveux,
de teint, de visage, de jambes et de soupirs,
elle grandissait, puis rapetissait. Derrière elle, mes héros
farouches
échangeaient dignement des regards éberlués
quand parmi eux, fière et la tête haute, elle passait.
Son âme, cependant, son âme jamais ne changeait
pas plus que ne changea sa noble fidélité.

Je fus amoureux d'une Polonaise, Lisa Kutniansky,
après quoi de Germaine Joyeuse, pusi ce fut le tour
d'Odette Lacoste, de Louise Levinson,
de Manon de Chambart, de Maria Trépinard

et de la plus belle de toutes, Anne Orosz
la belle modiste, et de sa sœur,
et de mémoire, de Panna Leveseszy.

Le plus souvent d'ailleurs en pure perte hélas !

Gyula ILLYÉS

(Poème de 1936, traduit du hongrois par Ladislav Gara et adapté par Pierre Seghers in Gyula Illyés, *Poèmes*, éd. Seghers, 1956).



Photographie de Karel Hadek (2013). D. R.

9, RUE BUDÉ :
GYULA ILLYÉS, UN HONGROIS À PARIS²⁰⁴

Monsieur le Maire, Monsieur l'Ambassadeur, Messieurs les représentants du Ministre de la Culture et du Ministre des Affaires Étrangères, Chère Marika Illyés-Kodolányi, Mesdames, Messieurs. En prenant l'initiative de l'apposition de cette plaque, l'Académie Mallarmé a voulu perpétuer la mémoire d'un grand poète hongrois, Gyula Illyés, si intimement lié à la poésie et à la culture françaises, qu'elle l'avait tout naturellement accueilli en son sein en qualité de membre correspondant. À cette expression du souvenir fidèle, d'autant plus chaleureuse, que nombre d'entre nous ont été les amis fraternels de Gyula Illyés, doit s'ajouter aussitôt celle de la reconnaissance ; Illyés ayant été l'un des plus ardents propagateurs de la poésie de notre langue, jusqu'à lui consacrer, en pleine guerre, une anthologie, *Trésor de la littérature française, ou, du Moyen-Âge à Apollinaire*. Tout le patrimoine poétique de notre pays, alors piétiné par les Nazis, était magnifiquement exalté.

Paris doit aux poètes hongrois une étrange fortune. Depuis que János Batsányi, qui s'y était réfugié, y vit, en 1789, s'écrire le destin réservé à tous les oppresseurs ; depuis que Sándor Petőfi y puisa, de loin, en 1848, des leçons de révolution populaire ; nombreux furent leurs successeurs ; qui y vinrent chanter mais aussi la chantèrent. « Paris, mon maquis », disait Endre Ady et, dans ce maquis, il voyait en plein été l'automne se glisser insidieusement en

²⁰⁴ Discours prononcé par Jean Rousselot devant le 9 rue Budé, à Paris, à l'occasion de l'apposition de la plaque commémorative à Gyula Illyés, le 12 avril 1988, en présence de l'Ambassadeur de Hongrie en France, des hautes autorités françaises et de l'Académie Mallarmé qui a pris l'initiative de cette commémoration. La cérémonie fut suivie d'une réception à l'Institut hongrois de Paris.

frôlant Saint-Michel. Miklos Radnóti, lui, devait nous décrire « l'inferno du folklore » à partir d'un plan du métro et nous dire que « le trottoir s'abaisse au coin de la rue Cujas ». Peut-être ne l'aurions-nous pas su sans lui... Attila József, Lajos Kassák, les noms se pressent, des Orphées du Danube, qui vinrent faire vibrer la harpe des ponts de Paris. D'aucuns y arrivèrent même à pied. Et ce fut le cas de Gyula Illyés, qui a vécu ses années de jeunesse les plus intenses dans la maison que voici.

Dans un des poèmes de sa maturité intitulé « Les Fenêtres », il se rappellera, là-haut (laquelle était-ce ?) cette « fenêtre d'une chambre d'étudiant », près de laquelle, dit-il « je bâchais, le menton sur les genoux » et, souvent, c'est à Paris qu'il demandera un élément de comparaison, voyant, par exemple, les forêts de son pays : « hautes comme Notre-Dame ».

Ladislav Gara nous a raconté comment Gyula Illyés, est venu à Paris après la chute de la Commune de Budapest pour, disait-il : « avoir droit à la parole ». Il s'installa dans l'île Saint-Louis avec l'idée d'y vivre sur les lieux-mêmes où Attila le Grand avait reçu sous sa tente Geneviève de Nanterre, « entrevue d'ou elle sortit sainte et Paris inviolée ». A-t-on besoin de dire qu'ici l'imagination se corrigeait d'humour ? Et tous ceux qui ont connu Gyula Illyés savent de quel humour parfois acide, parfois amer, mais toujours souriant, il était capable, jusqu'à s'excuser par avance, dans *Sur la Barque de Caron*, de nous faire « l'impolitesse de mourir ».

Nullement imaginaire, en revanche, est le travail considérable qu'en cette maison, en cette île et en tous lieux parisiens, où les pas surréalistes recoupaient ceux de Rutebeuf et de Villon, de Rétif de La Bretonne, de Baudelaire et de Nerval, accomplit jusqu'en 1926, « le

grand garçon aux épaules larges, aux longs cheveux châtain, qui avait l'air d'un seigneur », (ainsi l'a décrit Achille Dauphin Meunier). Il a fait de nombreux métiers pour pouvoir continuer ses études en Sorbonne ; il y entra en relations avec tous les jeunes écrivains qui comptaient, comme il l'a narré dans son récit picaresque, *Les Huns à Paris*, dont on envisage de tirer un film. Enfin, il y écrivit beaucoup de poèmes en hongrois, qu'on retrouvera dans son recueil *Terre lourde*, et aussi un certain nombre de poèmes dans notre langue. Si beaux, à vrai dire, et si heureux d'expression, que la question se posait alors pour ses amis, notamment Paul Éluard et Marcel Sauvage, de savoir s'il n'allait pas devenir un poète français... La réponse à cette question serait négative. Les derniers vers de « Chant de mon exil » le suggèrent déjà :

*Dans les cheveux du brouillard et de la fumée
Parmi les buissons vifs des brumes cérébrales
Vers quelle autre contrée le vent chasse-t-il ta voile ?*

« L'autre contrée », c'était la Hongrie. Gyula Illyés en reprit le chemin. On sait la suite, à savoir qu'il y devint pour son peuple, dont il partagea les vicissitudes et sut incarner la conscience, l'équivalent de notre Victor Hugo, en même temps qu'un humaniste comparable à notre Guillaume Budé – sous l'invocation duquel il n'était peut-être pas venu se placer par hasard.

Je vous remercie de votre attention. J'adresse à Flóra Illyés, que son mauvais état de santé a empêchée de venir se joindre à nous, l'expression de ma fidèle affection. Quant à toi, chère Ika, je t'embrasse de tout mon cœur.

Jean ROUSSELOT

112. Lettre manuscrite.

Le 3 janvier 90

Madame Flóra Illyés
Budapest II 9 Jozsefhegyi u.

1025 Hongrie

Chère Flóra,

Nous pensons à vous très affectueusement en ces jours si riches en événements et en « miracles » - comme disait Racine. Comme notre cher grand Gyula le disait lui-même en souriant... « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles », prétend le proverbe, mais nous aimerions savoir que tout va bien pour vous, Ika, son mari, les enfants, tous les vôtres, et nous faisons des vœux très vifs pour tous. Yvonne et Anne-Marie se joignent à moi pour vous embrasser, de tout cœur.

Jean Rousselot

*

113. Carte postale illustrée : représente Lisboa.

[Sans datation]

Monsieur Madame et Ika Illyés
Jozsefhegyi u. 9
Budapest Hongrie

Bien affectueuses pensées,

Rousselot

114. Carte postale illustrée : représente Jérusalem.

[Sans datation]

Gyula Illyés

Au carrefour des civilisations, une pensée profonde pour vous !

Amitiés,

Anne-Marie Rousselot

*

115. Carte de félicitations.

[Sans datation]

Bon et joyeuse anniversaire. Que ces fleurs t'apportent joie et bonheur.

Famille Rousselot

*

116. Carte postale illustrée : représente l'Île de Ré.

La date supposée : 16-7-1962

Mme & M Illyés Gyula
Tihany Hongrie

Soleil, eau voiliers, mais ce n'est pas le lac, donc nostalgie... amitiés de nous tous,

Yvonne, Jean.

117. Carte postale illustrée : représente « Seagulls on the Cornish riviera ».

La date supposée : 1968

Mr Illyés Gyula
Tihany (Hungary)

Cher Jules, Chère Flóra,

Quelque chose comme le Balaton anglais (moins le soleil, Jusqu'à présent...). On est à deux pas de Tintagel, des Chevaliers de la Table ronde, et l'on risque, de temps en temps un pied dans l'eau salée. Anne-Marie est aux USA. Nous rentrons à la fin du mois et espérons vous voir en septembre si votre projet de voyage tient toujours ; ou alors, rendez-vous à Budapest (octobre ou novembre ?) pour cette réunion des traducteurs ?

Comment va la santé ?

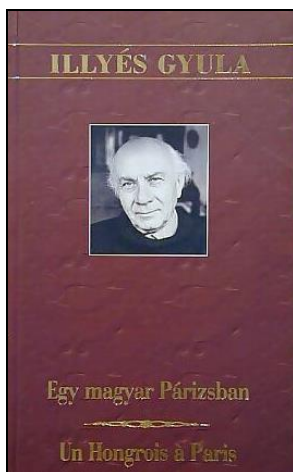
Et le travail ?

Je n'ai pas fait grand-chose depuis mai-juin. L'imagination n'a pas pris le pouvoir pour autant.

Ce serait plutôt la fatigue et l'angoisse.

On vous embrasse.

Jean et Yvonne Rousselot



Gyula Illyés, *Egy magyar Párizsban/Un Hongrois à Paris*, anthologie bilingue hongrois/français, vers et prose, Kossuth Egyetemi Kiadó, 2002.

... Je suis poète, je vis de comparaisons. Elles constituent un matériau extrêmement dangereux : il est fait pour mettre en lumière et non pour prendre des mesures. Du point de vue de la ressemblance rien ne se trouve plus éloigné d'une chose que ce à quoi on peut la comparer. Cet étonnement est justement le secret de la bonne comparaison. Le rapport entre les deux termes d'une comparaison est semblable à celui de l'acier et du silex. Ce qu'il y a d'admirable dans le fait qu'on puisse comparer un puits à bascule à un moustique géant est que le moustique n'a absolument rien à voir avec un puits. Un remède contenant du poison ne peut être vendu que par un apothicaire. Dans l'intérêt de la sécurité publique des cerveaux il faudrait interdire aux non-poètes l'utilisation des éléments poétiques.

En effet, ce n'est que dans l'esprit des dilettantes que le poète s'adonne à la rêverie, voire au rêve. La réalité ne tient du rêve que dans la mesure où nous ne la connaissons pas : tant que nous n'ouvrons pas les yeux au réel. Je me fiche du poète qui ne travaille pas à ouvrir les yeux...

Gyula ILLYES

(Extrait de *Franciaországi változatok / Variantes de la France*, 1947).

Quatre lettres de Jean Rousselot à László Dobossy

Jean Rousselot a fait la connaissance de László Dobossy, probablement en octobre 1956, étant donné que sa première lettre est datée de mars 1957.

László Dobossy est né en 1910. Écrivain, traducteur, historien de la littérature, professeur de littérature ; Dobossy fut nommé président de la Société de Philologie Moderne de l'Académie des Sciences de Hongrie en 1983. Il est mort en 1999. Dobossy est un spécialiste de l'histoire de la littérature française, mais aussi tchèque et slovaque. Nous lui devons de nombreuses études sur les écrivains et poètes français, tels que : Voltaire, Rousseau, Jules Verne, Jules Renard, André Gide, Albert Camus, Jean-Paul Sartre ou Georges Simenon. Son écrivain préféré était Romain Rolland, à qui il a consacré une monographie en 1961 et dont il a édité les œuvres en Hongrie. Dobossy a en outre publié une *Histoire de la littérature française*, en hongrois, en 1963. Les lettres de Jean Rousselot reproduites ci-dessous, sont liées à ce travail.

Anna Tüskés

Quatre lettres de Jean Rousselot à László Dobossy.
Budapest, Musée Littéraire Petőfi.
Inv. No. V.4545/47/1-4.

1. Lettre manuscrite.

Le 14 mars 1957

Cher Dobossy,

Je trouve votre lettre du 3 mars en rentrant d'une tournée de conférences en Hollande et je m'empresse d'y répondre.

Dès aujourd'hui, j'ai tapé une petite lettre circulaire que j'ai adressée à tous les poètes énumérés. Ils vous feront parvenir directement leur portrait, et certains d'entre eux y joindront une notice biblio-biographique.

Vous n'avez qu'à me demander tous les renseignements supplémentaires dont vous pourriez avoir besoin. Je suis à votre entière disposition.

J'espère que vous avez eu connaissance de *l'Homage des poètes français aux poètes hongrois*, édité par Seghers ? Je vous en envoie un nouvel exemplaire à tout hasard. Et je vous dis toutes mes pensées fraternelles pour vous, pour Képes²⁰⁵, Füsi²⁰⁶, Jankovich²⁰⁷, Illyés et tous les autres que vous rencontrerez.

Jean Rousselot

²⁰⁵ Géza Képes (1909–1989): poète, traducteur, professeur. Il a traduit des poèmes de Rousselot en hongrois. Il a collaboré au recueil de traduction: Jean Rousselot, *Kecsés vipérák, Verseks (Vipères gracieuses, Poèmes)* Budapest, Európa, 1978.

²⁰⁶ József Füsi (1909–1960): écrivain, historien littéraire, traducteur de la littérature italienne (Boccaccio, Benvenuto Cellini, Lampedusa, Pirandello).

²⁰⁷ Ferenc Jankovich (1907–1971): écrivain et traducteur hongrois.

2. Contenu : Photo

Lettre manuscrite.

1957

Cher Dobossy,

Vous avez dû recevoir pas mal de photos, les poètes vous les ayant, je crois, adressées directement. Ci-joint celle de Loys Masson²⁰⁸ et un dessin de Hans Bellmer²⁰⁹ représentant le cher Joë Bousquet²¹⁰. J'y ajoute une propre effigie, ne me souvenant pas si vous l'avez déjà.

Comment allez-vous ? Moi, je souffre beaucoup de la vésicule biliaire ; on veut m'opérer ; je n'y tiens pas ; je compte beaucoup sur le printemps et sur l'amour. Mon nouveau livre de poèmes : *Agrégation du temps* va paraître bientôt chez Seghers ; je vous l'enverrai, naturellement.

Je pense beaucoup à vous, à Képes, à Füsi et à tous nos amis.

Quand nous reverrons-nous ?

À vous, de tout cœur,

Jean Rousselot

²⁰⁸ Loys Masson (1915–1969): poète et romancier mauricien.

²⁰⁹ Hans Bellmer (1902-1975) : peintre, photographe, graveur, dessinateur et sculpteur franco-allemand. Il est l'un des artistes majeurs du surréalisme.

²¹⁰ Joë Bousquet (1897–1950) poète et écrivain français.

3. Lettre manuscrite.

5 janvier 1962

Cher ami,

Merci de vos vœux affectueux ! Recevez les miens, bien vifs ! Vous étiez l'une des rares personnes que j'eusse aimé rencontrer à Buda en août. Mais les choses se sont mal arrangées. Sans que je comprenne très bien pourquoi, d'ailleurs ! Mais ce n'est que partie remise, n'est-ce pas ?

À vous, de tout cœur,

Jean Rousselot

4. Lettre manuscrite.

Cher ami,

Après trois semaines bien agréables passées à Tihany, je serai le 28, jusqu'au 1^{er} septembre, à Budapest, chez Illyés Gyula. Il me serait bien agréable de vous rencontrer.

J'ai passé seulement 24 heures à Budapest, la semaine dernière. J'ai eu Géza Képes au téléphone, mais il était très ennuyé par la santé de sa femme et nous n'avons pas pu nous voir. J'espère que, à la fin du mois, ce sera possible. Ma femme m'a dit avoir rencontré, à la porte de Balatonfured, une Madame Dobossy... Mais était-ce bien votre femme ? L'orthographe des noms hongrois nous est si peu familière... Veuillez m'excuser si je fais une confusion entre Dobossy et Doboszy... alors que je me souviens si parfaitement de vous, de votre gentillesse et de nos conversations amicales. Bien à vous,

Jean Rousselot

Sept lettres de Jean Rousselot à László Gara

C'est en novembre 1955, que László Gara mentionne pour la première fois le nom de Jean Rousselot, dans l'une de ses lettres à Gyula Illyés, et ce, par rapport au livre *Hommage des poètes français à Attila József*. (Voir l'édition de la correspondance entre Gara et Illyés établie par Borbála Kulin en 2007). C'est durant la préparation de ce livre, que Gara a fait la connaissance et de Guillevic et de Rousselot. Il leur a très vite proposé d'adapter des poèmes d'Illyés, d'après ses traductions brutes. Illyés fut ravi du résultat et le fit savoir aux deux poètes français, par le biais de Gara, en décembre 1955.

La première rencontre entre Jean Rousselot et Gyula Illyés eut lieu à Paris au début de l'été 1956, lors de la présentation du livre *Poèmes* (éd. Seghers, 1956), un choix de poèmes d'Illyés, traduits en français par Gara et adapté par Pierre Seghers.

Dans son article, *La poésie dans le monde d'aujourd'hui*, qui parut dans le numéro de juillet 1956 de la revue *L'Âge Nouveau*, Rousselot écrit qu'il regrette que la poésie hongroise soit si peu connue en France, tout en faisant l'éloge des œuvres poétiques de Gyula Illyés et de Attila József.

Début octobre 1956, Rousselot fut invité deux semaines en Hongrie. Dans une interview qu'il accorda au journal *Szabad Nép* (*Peuple Libre*) et qui parut dans le numéro 11, en octobre 1956 ; Rousselot évoque à nouveau Attila József, que Gara lui a fait connaître et pour lequel il a éprouvé un véritable coup de foudre. Il en profite également pour dresser l'éloge de Ladislav Gara et de son travail de traducteur.

C'est à l'occasion de cette visite que naît véritablement l'amitié entre Rousselot et Illyés, tandis que se conforte sa relation avec Gara.

Anna Tüskés

Sept lettres de Jean Rousselot à László Gara.
Budapest, Musée Littéraire Petöfi.
Inv. No. V.3668/150/1-9.

1. Lettre manuscrite.

Mon cher Gara,

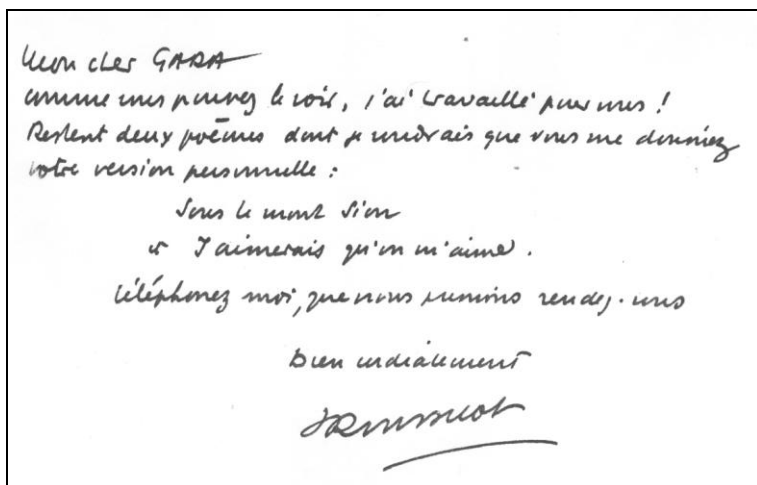
Comme vous pouvez le voir, j'ai travaillé pour vous! Restent deux poèmes dont je voudrais que vous me donniez votre version personnelle :

*Sous le mont Sion
et J'aimerais qu'on m'aime.*

Téléphonez moi, que nous prenions rendez-vous.

Bien amicalement,

Jean Rousselot



Mon cher GARA
Comme vous pouvez le voir, j'ai travaillé pour vous!
Restent deux poèmes dont je voudrais que vous me donniez
votre version personnelle :
Sous le mont Sion
et J'aimerais qu'on m'aime.
Téléphonez moi, que nous prenions rendez-vous.
Bien amicalement
Jean Rousselot

2. Lettre manuscrite.

Cher Gara,

Ci-joint deux propositions de traduction pour « Pluie » et « Le Porcher »²¹¹. Propositions seulement, car vos versions ne sont pas des plus claires.

La 1^{ère} strophe de « Pluie », par exemple, est une suite de pléonasmes (*gentes pesantes et larges faisceaux, chuchotant et susurrant - s'étalent et s'épandent - épis et grains*).

À la 2^e strophe, que veut dire : *masses de la terre* ?

À la 3^e strophe, *le miroir*, c'est sans doute la pluie ? Mais ce n'est pas bien compréhensible.

Et le vers 4 ? Pas clair !

En ce qui concerne « Le Porcher », j'ai fait de mon mieux. (8 et 7). Mais la dernière strophe m'a laissé perplexe : *Que de jupes à tremper*.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'il va pleuvoir ?

C'est ce que j'ai supposé. Comme tel, le poème est d'ailleurs très drôle.

Je joins une correction de « Musique ».

À vous, ami cher,

Jean Rousselot

²¹¹ József Attila : *Eső, Kanász.*

3. Lettre manuscrite.

Cher Gara,

Comme vous le voyez, je ne vous laisse pas tomber... Pour la préface, donnez-moi tous les éléments dans le courant de juin.

Je viens de mettre au point quelques éléments de l'article que je vous ai donné. Vous le trouverez ci-joint avec indications des endroits où cela doit s'insérer.

Quand le texte paraîtra dans *France-Hongrie*, il serait bon de me donner les épreuves à corriger.

Voilà. J'espère que vous avez – comme toujours...
ô flèche empoisonnée ! – ce que vous voulez !

Bien amicalement

Jean Rousselot

*Si une petite avance était possible dans quelques jours, j'avoue ingénument qu'elle arriverait à point.

4. Lettre manuscrite.

Cher Gara,

Pour gagner du temps voici trois poèmes adaptés et deux que je ne peux pas adapter, car votre traduction est vraiment trop obscure. Il faudrait reprendre cela, mot à mot, ensemble. De toutes façons, « Été hongrois » me semble n'avoir aucun intérêt.

À vendredi 14 au Cluny (pas plus tard, car je serai pressé). Téléphonez-moi pour accord.

J.R.

*Reçu lettre enthousiaste de Illyés

5. Lettre manuscrite.

Mon cher Gara,

J'ai bien reçu votre envoi et, n'en doutez pas, je l'ai examiné sous toutes les coutures. Nous en parlerons à mon retour, si vous le voulez bien. Pour l'instant, fidèle à ma ligne de conduite, je ne fais rien, ou à peu près. C'était nécessaire et je commence à éprouver les heureux effets du repos. J'ai reçu *France-Hongrie*, contenant mon article. Et cela m'a fait grand plaisir.

Je vous téléphonerai dès mon retour. Je crois me souvenir que vous serez à Paris dans la 2e quinzaine d'août ? Moi, c'est le 18 que je regagne l'Étang. Si, à ce moment, vous pouviez obtenir pour moi une avance un peu substantielle (en effet, « on » me doit pas mal d'argent, comme vous dites) cela me rendrait bougrement service.

Si vous pouvez vous procurer et me communiquer des photos d'Attila, de sa jeunesse, des faubourgs, du cadre de sa vie, etc. cela m'aiderait grandement à reconstituer le climat. Et puis, ces documents seront nécessaires pour l'illustration du livre. Je compte aussi beaucoup sur mon voyage en Hongrie pour me mettre dans l'ambiance.

De ce côté, il y a peut-être du nouveau ? Vous serez gentil de vous en enquérir...

Toutes mes amitiés en attendant de vous revoir.

Jean Rousselot

6. Lettre manuscrite.

Cher ami,

Voici une version légèrement différente – moins d'élisions et, à la strophe 2, j'ai supprimé le *ni pour*²¹². J'ai remplacé *le bonjour* par *bonne santé* – et les *vieux curés* sont ainsi rendus possibles.

À vous, très cordialement

J. Rousselot

7. Lettre manuscrite.

Mon cher ami,

Pas facile du tout de mettre en forme cette traduction des *Rois-Mages* ! Je viens d'y passer des heures et vous trouverez ci joint la transcription que je vous propose. J'ai dû, très légèrement, modifier le premier vers car il était impossible de lui trouver une rime.

Au lieu de :

*Bonjour toi, mon p'tit Jésus, p'tit Jésus
Nous sommes les trois rois mages*

J'ai donc mis:

*Pour te saluer, p'tit Jésus, p'tit Jésus
Nous, les Rois mages, on est venus.*

Cela a d'ailleurs légitimé l'assimilation (que j'ai tentée tout au long) du *noël* de József à nos vieux noëls

²¹² Il s'agit du poème *Rois-Mages* (*Betlehemi királyok*) d'Attila József.

français, dont la langue est familière, les tournures archaïques, avec des élisions fréquentes et des inversions du type : *Nous a juré une brebis* au lieu de *Une brebis nous a juré*.

À la strophe II, j'avais la même difficulté, puisqu'il n'est pas question de modifier le *bien l' bonjour! bien l' bonjour !* Allez-donc faire rimer cela avec *on n'est pas des vieux curés !* J'ai mis *On est pas curés, ni pour*. Ce qui renforce l'idée que les Rois Mages ne sont pas venus en prêtres et que la nativité, cette affaire-là, est l'affaire de tous ; même de ceux qui ne sont pas pour la religion. Le tour populaire me semble d'ailleurs ainsi renforcé. De même par le : *on est venu comme ça*.

A la strophe III : *les pays d'chaleur* me paraissent également convenir à l'inspiration populaire. À la fin, j'ai mis : *Roi de tous les nègres noirs*, pour donner plus de force à l'humour qui court partout dans le poème. De même parle-t-on chez nous des *flammes de feu* du soleil ou de la couleur du « cheval blanc » d'Henri IV. Mais si vous trouvez cela excessif, j'ai mis une variante en marge :

*Moi, c'est Balthazar, mon nom,
Roi de tous les négrillons.*

La strophe IV a également reçu quelques modifications. Je n'ai pu garder le « bienheureuse » du 2e vers. Pour la rime, j'ai amené là Jésus-Christ et l'ai supprimé au 4e vers. Mon *assez de musique bergers*, me permet d'amener plus logiquement la tétée, qui est la raison pour laquelle Marie met les Mages gentiment à la porte. Il fallait en outre faire comprendre que c'est Marie qui parle en réponse aux Mages.

Vous remarquez que je n'ai employé que des rimes masculines. Ceci après examen approfondi du texte hongrois et de la musique. Des finales féminines eussent gêné le chanteur (ou la chanteuse) : il était nécessaire que

des souffrances tombassent sur les notes comme dans l'original.

Une dernière remarque : *saluer* (1er vers) et *souhaite* (dernier vers), ne doivent être tenus comme dans la conversation que pour 2 pieds ; le tour populaire le justifie.

Enfin, le système prosodique que j'ai adopté correspond exactement au texte hongrois (rimes plates... tout est soigneusement respecté). Mais si ça ne va pas, dites-le-moi !

Bien amicalement à vous

Jean Rousselot

8. Version de l'adaptation du poème « Rois-Mages » d'Attila József par Jean Rousselot. Dactylographie avec corrections manuscrites.

Pour te saluer, p'tit Jésus! p'tit Jésus!
Nous, les Mages, on est venus.
Une étoile nous a guidés
Pour faire vite on vint à pied
Nous a juré une brebis
Que Jésus était bien ici.
C'est le Roi Melchior, mon nom.
Doux Bon Dieu aide-nous donc!

O, fils de Dieu, bonn' santé! bonn' santé!
On n'est pas des vieux curés
Mais comme on nous a affirmé
Que le roi des pauvre 's était né
On est venu comm'ça te voir
Pays céleste, enfant d'espoir!
C'est Gaspard mon nom à moi

Ici-bas, sorte de roi...

Nos respects, ô doux sauveur! doux sauveur!
On vient des pays d'chaleur
On a fini nos provisions,
Nos bottes n'ont plus de talons.
Six poignées d'or sont nos présents
Et une marmite d'encens.
Je suis le roi Balthazar,
Roi de tous les nègres noirs.

Comme tu rougis Marie, o Marie!
Petit' mèr' de Jésus Christ!
En pluie tes pleurs qui vont coulant
Te cachent ton petit enfant.
Assez de musique, bergers!
L'heure est venue de la tétée.
Chers Rois mages, dit Marie
Je vous souhaite bonne nuit.

9. Version de l'adaptation du poème « Rois-Mages »
d'Attila József par Jean Rousselot. Dactylographie avec
corrections manuscrites.

I

Pour te saluer, p'tit Jésus! p'tit Jésus!
Nous, les Rois Mages, on est v'nus.
Au ciel, une étoil' nous guidait
Pour fair' plus vite, on vint à pied.
Nous a juré une brebis
Que l' p'tit Jésus était ici.
C'est le Roi Melchior, mon nom.
Doux bondieu, aide-nous donc!

II

O, fils de Dieu, bien l'bonjour! bien l'bonjour!
On est pas curés, ni pour...
Mais comme on nous a affirmé
Que le roi des pauvre's était né,
On est venu, comm'ça, te voir,
Pays céleste, enfant d'espoir!
C'est Gaspard, mon nom, à moi;
Ici-bas: espèc' de roi...

III

Nos respects, ô, doux sauveur! doux sauveur!
Nous v'nons des pays d'chaleur.
On a fini nos provisions,
Nos bell's bott's ont plus de talons.
Six poignées d'or sont not' présent
Et un' marmit' pleine d'encens
Moi, j'suis le roi Balthazar
Roi de tous les nègres noirs.
Var.
Moi, c'est Balthazar, mon nom,
Roi de tous les négrillons.

IV

Comme tu rougis, Marie! O, Marie!
Petit' mèr' de Jésus-Christ!
En pluie tes pleurs larm's qui vont tombant,
Te cachent ton petit enfant.
Assez de musique, bergers!
L'heure est venue de la tétée!
Chers Rois Mages, dit Marie,
Je vous souhaite bonne nuit.

Trois lettres et une carte postale de Jean Rousselot à Ferenc Jankovich

Jean Rousselot a fait la connaissance du poète, écrivain et traducteur Ferenc Jankovich en octobre 1956, comme en témoigne sa première lettre écrite lors de son retour en France.

Ferenc Jankovich est né à Székesfehérvár en 1907. Il a étudié à Sárpentele, puis à Székesfehérvár. Il a passé le Baccalauréat en 1927, avant d'intégrer le Collège Eötvös à Budapest et d'obtenir le diplôme de professeur de français et de hongrois à l'Université Péter Pázmány (aujourd'hui Université Loránd Eötvös). Entre 1932 et 1934, il étudie à Paris, à la Sorbonne, grâce à une bourse du gouvernement français, puis à l'École Normale Supérieure. Il a travaillé ensuite comme professeur adjoint au Collège des Langues Orientales. C'est à cette époque qu'il publie son premier recueil de poèmes. De retour à Budapest, il étudie à l'Académie de Musique pendant deux années, avant d'enseigner dans des lycées. Éditeur, il devient responsable de la revue musicale *Magyar Dal (Chant Hongrois)* et collabore entre 1936–1942 avec Zoltán Kodály et Zoltán Vásárhelyi. En 1939, puis en 1942, il reçoit le prix Baumgarten. Entretemps, Ferenc Jankovich a également collaboré aux revues *Nyugat (Ouest)*, *Válasz (Réponse)*, *Kelet Népe (Peuple de l'Est)* et *Magyar Csillag (Étoile Hongroise)*.

Dans les années 1950, il prend sa retraite. En 1955, il reçoit le prix József Attila ; en 1956 le Prix Kossuth pour l'ensemble de son œuvre qui, outre la poésie, comprend des romans et de nombreuses traductions d'auteurs étrangers, dont : *René ou la Vie de Châteaubriand* par André Maurois en 1939 (un an après sa publication en français), *Les Enfants gâtés* de Philippe Hériat en 1941, *Tartuffe* et *Le Misanthrope*, de Molière en 1943 et en 1948, *La Dame aux camélias*, d'Alexandre Dumas fils en 1944, et *Colas Breugnon*, de Romain Rolland en 1950. Invité par le Pen Club International en 1956, puis en 1961, il participe à la Biennale internationale de poésie de Knokke-le-Zoute, en Belgique. Ferenc Jankovich décède en 1971 à Budapest.

Anna Tüskés

Trois lettres et une carte postale de Jean Rousselot à Ferenc Jankovich.

Budapest, Musée Littéraire Petőfi.

Inv. No. V.4337/110/1-4.

1. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : Paris 18-10-1956

Monsieur Jankovich Ferenc
Budapest I, Mátray u. 9.
Hongrie

Cher Jankovich

Ce petit mot, tout de suite, pour vous dire combien j'ai été content de ces bonnes heures que nous avons passées ensemble ! Cet après-midi de dimanche, puis ce retour dans la nuit, voilà bien des heures inoubliables !

Je pense que vous recevrez les médicaments très vite. J'ai fait le nécessaire tout de suite. Un médecin me dit que le lait (écrémé) est à prescrire si le malade peut le supporter. Il contient de la méthionine en grande quantité.

Je vous envoie mille pensées affectueuses pour vous et votre famille et j'espère bien vous revoir bientôt, à Paris ou à Budapest.

Votre ami,

Jean Rousselot

2. Lettre manuscrite.

Timbre de la poste : L'Étang-la-Ville 12-2-1957

Monsieur Ferenc Jankovich
Budapest I, Mátray utca 9.
Hongrie

Cher ami,

Je n'ai pu répondre plus tôt à votre longue lettre et je vous prie de m'excuser : j'ai dû aller faire des conférences en province, et j'ai un travail écrasant. Malheureusement mercenaire, au surplus...

Je vous ai envoyé *L'Hommage des poètes français aux poètes hongrois*²¹³. J'espère qu'il vous est bien parvenu et je voudrais savoir ce que vous en pensez. Ce petit livre vous éclairera sur la façon dont nous avons compris ce qui se passait dans votre malheureux pays.

Le monsieur « humaniste » auquel fait allusion votre lettre est tout à fait bien défini quelque part dans ce recueil de poèmes.

J'aime votre courage, votre foi, et je les partage de tout mon cœur, est-il besoin de vous le dire ?

Faites mes amitiés à votre famille et à tous vos amis : ce sont aussi les miens.

Dans ma forêt proche, les saules ont des bourgeons : le printemps ! Le printemps malgré tout ! Est-ce qu'il est revenu à Balacsony²¹⁴ ? Ah ! Les inoubliables heures, cher ami !

À vous, de tout cœur,

Jean Rousselot

²¹³ Introduction de Ladislav Gara, illustrations de Jean Cocteau ; éditions Seghers, 1957.

²¹⁴ Lire: Badacsony.

3. Carte postale manuscrite.

Timbre de la poste: L'Étang-la-Ville 1957

M. Ferenc Jankovich
Mátray utca 9. Budapest, I
Hongrie

Cher Jankovich,

Vous devriez bien envoyer de vos nouvelles. On est inquiet de vous et des vôtres. J'ai reçu des nouvelles de Képes, Fusi et Dobossy²¹⁵. Et quelques visites.

On fait ce qu'on peut pour faire briller le soleil, mais trop de nuages mensongers l'entourent. C'est l'hiver. Le cœur a froid. Comment va votre enfant ? J'espère qu'elle est tout à fait rétablie ?

À vous, affectueusement

Jean Rousselot

4. Lettre manuscrite.

Le 29 août 1958

Monsieur Ferenc Jankovich
Budapest I, Mátray utca 9.
Hongrie

Cher Jankovich,

Deux cartes me sont parvenues sur la côte d'Azur, où je suis en vacances. Elles sont signées, l'une F. J. l'autre J. F., et j'ai tout lieu de penser que vous en êtes l'auteur ? S'il n'en était pas ainsi, il s'agirait sans doute de Füsi...

²¹⁵ Pour Képes et Füsi voir les notes 167 et 168, page 369. László Dobossy (1910–1999) : historien de la littérature, philologue.

Dans ce cas, je vous serais bien reconnaissant de lui communiquer la présente, qui répond aux questions posées par les cartes postales en question...

1°) Attila József. Le livre a du succès en France²¹⁶. Je connais le livre de Jolán²¹⁷, mais je ne pense pas qu'il y aurait un public assez nombreux pour une traduction en français.

2°) mon volume en traduction italienne ; il doit s'agir de *Il Ponte sul tempo*, publié par les éditions Del Duca, à Milan. C'est un roman, paru en France sous un tout autre titre : *Une fleur de sang*, aux éditions Albin Michel.

3°) Je comprends votre désir d'écrire sur l'Italie, ce merveilleux et inépuisable pays. Personnellement, j'y ai fait déjà de nombreux séjours. Cette année encore, j'ai passé huit jours à Capri et à Naples, en juillet. Puis, en août, j'y suis retourné pour un périple des lacs, et j'ai poussé jusqu'à Venise. Retour en France par Mantoue, Gênes. Nous achevons nos vacances ici, près de Nice.

Je connais le livre de J.-F. Revel²¹⁸. L'auteur s'y applique à dépouiller l'Italie de son prestige sentimental et, parfois, il a raison. Notamment quand il parle des rapports entre hommes et femmes. C'est un livre intelligent, incisif, nourri d'observations précises ; un peu injuste tout de même... J'ai eu des nouvelles de G.²¹⁹, il y a quelque temps déjà. Je me réjouis d'apprendre qu'il pourra aller à Naples en octobre. J'irais bien volontiers, mais je n'ai pas été invité au Congrès dont vous me parlez. Avant les vacances, j'ai été avisé qu'une de mes nouvelles : *L'étrange cas de M. Dupont*, allait paraître en traduction hongroise. C'est, je

²¹⁶ Jean Rousselot, *Attila József, sa vie son oeuvre*, avec un choix de poèmes, Les Nouveaux Cahiers de Junesse, 1958.

²¹⁷ Jolán József, *József Attila élete (La vie d'Attila József)*, 1940. Jolán József (1899-1950) est la soeur aînée d'Attila.

²¹⁸ Jean-François Revel, *Pour l'Italie*, Julliard, 1958.

²¹⁹ Peut-être Ladislav Gara ?

crois, Ilona Bartocz qui la publie dans un recueil de nouvelles françaises²²⁰. J'en suis très content.

Toutes mes affectueuses et confiantes pensées, pour vous, pour nos amis, pour la Hongrie, et j'espère, à bientôt

Jean Rousselot

Quatre cartes postales de Jean Rousselot à Gábor Lipták

Jean Rousselot a probablement fait la connaissance de l'écrivain et historien de la culture, Gábor Lipták et de sa femme Pulcsi (Piroska), par l'intermédiaire de Gyula Illyés. La maison des Lipták, à Balatonfüred, tout près de Tihany, était un lieu de rencontre aimé des poètes et des artistes, dès les années 50. Leurs invités étaient entre autres le peintre Aurél Bernáth, les poètes Lőrinc Szabó, Gyula Illyés, József Berda, Salvatore Quasimodo et Dezső Keresztury ; les écrivains László Németh, László Passuth, Tibor Déry, Áron Tamási et le sculpteur Miklós Borsos.

Gábor Lipták est né à Budapest en 1912. Il accomplit de brillantes études universitaires en sciences économiques, avant de travailler dans le domaine administratif, le commerce et l'agriculture. À partir des années 50, il publie régulièrement dans les journaux *Pesti Napló*, *Magyar Nemzet* et *Népszava*. Il devient éditeur à l'enseignement de *Veszprémi Szemle* en 1957. Il se spécialise notamment dans les traditions littéraires et culturelles de la région du lac Balaton. Dans son livre de mémoires intitulé *Nyitott kapu (Porte ouverte)*, Budapest, Magvető, 1982, Lipták évoque Gyula Illyés et parmi ses amis français : les Rousselot, les Charaire, Guillevic. Les quatre cartes postales que Jean Rousselot a écrites à Gábor Lipták témoignent de leur amitié.

Anna Tüskés

²²⁰ Ilona Bartócz (1914–1968) auteur des contes, traductrice, amie de Ladislas Gara. Rousselot Jean, *Dupont úr különös esete, Mai francia elbeszélők*, éd. par György Balázs et Pál Justus, Budapest, Európa, 1959.

Quatre cartes postales de Jean Rousselot à Gábor Lipták.
Budapest, Musée Littéraire Petőfi.
Inv. No. V.4719/70/1-4.

1. Carte postale manuscrite.

Timbre de la poste : L'Étang-la-Ville, 24-12-1973

Monsieur et Madame G. Lipták
Rue Petőfi Sandor, Balaton Fured
Hongrie

Chers amis

Merci, bien affectueusement, et, pour vous aussi,
tous les bonheurs en 1974 !

J. Rousselot

Nous pensons toujours à vous très fort !
Quand venez-vous nous voir ?

2. Carte postale manuscrite.

Timbre de la poste : Paris, 2-1-1975

Monsieur & Madame Gábor Lipták
Petőfi Sandor u. 36, Balatonfüred
Hongrie

Yvonne, Anne-Marie et Jean Rousselot vous
embrassent de tout cœur et vous souhaitent tous les
bonheurs.

3. Carte postale manuscrite.

L'Étang, 24 décembre

Chers amis,

En ce jour de Noël, nous pensons à nos amis lointains. Voici un an nous étions avec vous un court moment, mais si merveilleux dans votre chaude amitié.

Jean vient de rentrer d'Espagne où il a fait une longue tournée de conférences. Et c'est tous les trois que nous vous adressons nos très sincères vœux pour la nouvelle année.

Bonne santé et bonne fête en espérant que cette nouvelle année nous réussira à nouveau.

Avec nos très amicales pensées

Yvonne, Jean et Anne-Marie Rousselot

4. Carte postale manuscrite.

Chers Amis

À l'occasion de la nouvelle année, nous vous adressons nos meilleurs vœux de bonheur et de bonne santé.

Avec nos très amicales pensées

Yvonne, Jean et Anne-Marie Rousselot

Une lettre et un poème de Jean Rousselot à István Tóth

István Tóth et Rousselot ne se sont pas connus personnellement, mais Tóth a adapté ses poèmes en hongrois. Dans son article publié dans la revue *Utunk* en 1965, il écrit : « Né en 1913, Jean Rousselot n'a pas connu son père qui est mort à Verdun, et il a perdu sa mère à l'âge de quinze ans. Il est devenu poète avec ténacité comme Attila József (qu'il traduit d'ailleurs et qu'il déclare son parent spirituel). Il franchit successivement les influences surréalistes, mais il lutte constamment également contre son pessimisme de jeunesse. Il est l'auteur de plus de vingt livres. René Guy Cadou l'a défini ainsi : « Jean Rousselot, l'homme des contrastes ». Les poèmes de Rousselot traduits par István Tóth, ont été rassemblés dans : Jean Rousselot, *A tűz és a rózsza (Le Feu et la rose, Budapest, Európa, 46 p.)* en 1986.

István Tóth est né à Tenkegörbed (aujourd'hui Gurbediu, en Roumanie) en 1923. Il est poète, traducteur et historien de la littérature. Il a commencé ses études secondaires au Lycée Emanoil Gojdu à Nagyvárad (aujourd'hui Oradea, en Roumanie) en 1937, pour les poursuivre au Lycée des Prémontrés en 1944. Il a obtenu le diplôme de professeur de français et de hongrois à l'Université Bolyai en 1948, avant d'obtenir un doctorat à l'Université Babeş-Bolyai de Kolozsvár (aujourd'hui Cluj-Napoca, en Roumanie) en 1979. En 1948, il est nommé professeur au lycée de Nagyvárad, puis, entre 1948-1955, il devient professeur et directeur du Lycée Classique Hongrois Mixte. De 1963 jusqu'à sa retraite en 1983, István Tóth enseigne l'esthétique, l'histoire de la littérature hongroise, la théorie du théâtre et la langue française à l'École Supérieure Pédagogique et au Conservatoire István Szentgyörgyi de Marosvásárhely (aujourd'hui Târgu Mures, en Roumanie). En 1990, il devient Maître de conférences à l'École Supérieure Théologique Catholique Romaine de Gyulafehérvár (aujourd'hui Alba Iulia, en Roumanie).

István Tóth a publié ses premiers poèmes dans la revue *Váradí Diák (Étudiant de Várad)* en 1943. À partir des années 50,

il publie dans la revue *Igaz Szó (Mot Vrai)* ; puis dans *Utunk (Notre Chemin)* entre 1959 et 1979 et enfin, après 1990, dans *Látó (Voyant)*. István Tóth est l'auteur d'une vingtaine de livres de poésie, d'une pièce de théâtre, de plusieurs anthologies. Traducteur émérite, nous lui devons, entre autres : *Jó reggelt, Párizs, Versfordítások a jelenkori francia költészetből (Bonjour, Paris, Traductions de la poésie française contemporaine, 1969)*; *Írásjelek a földön, Versfordítások a jelenkori francia nyelvű belga költészetből (Traductions de la poésie belge française contemporaine, Signes de ponctuation sur le terrain, 1972)*; *Eugène Guillevic legszebb versei (Les plus beaux poèmes d'Eugène Guillevic, 1978)*, ou encore : *Edmond Vandercammen: A feledés kapuja (Edmond Vandercammen: Porte sans mémoire, 1979)*. István Tóth est décédé à Marosvásárhely en 2001.

Anna Tüskés

Une lettre et un poème de Jean Rousselot à István Tóth.
Budapest, Musée Littéraire Petőfi.
Inv. No. V.5307/27.

1. Lettre manuscrite.

Jean Rousselot
90, Rue de Saint-Nom
L'Étang-la-Ville

Le 5 decembre 65

Cher Tóth István,

Une amie de ma fille, Hongroise de Cluj, lui a fait parvenir le numéro de *Utunk*, où vous avez publié une étude sur ma poésie et des traductions de mes poèmes²²¹. Je veux vous remercier bien vivement de votre attention ; vous féliciter aussi de la précision et de la vérité des informations « historiques » que vous avez données et enfin de l'intelligente analyse à laquelle vous avez procédé. Pour ne rien dire de la bienveillance avec laquelle vous avez présenté mon travail – si étroitement lié (vous l'avez senti) à ma vie et à mon espoir.

Que peut faire un poète pour remercier un autre poète ? Lui offrir le dernier poème qu'il a écrit. Alors, voici celui que j'ai fait hier. Acceptez-le pour ce qu'il est : une poignée de main un peu triste, mais pas désespérée.

Votre ami,

Jean Rousselot

Pour István Tóth ou « à la tienne, Étienne ! »

Il doit bien exister quelque part
Quelqu'une
Autre part –
Et pas ailleurs qu'ici, sur la terre à renards
Où les chants et les rues se nomment « du Départ ».

²²¹ Tóth István, *Jean Rousselot in Utunk* 20 (1965), No. 44 (29 octobre 1965), p. 10.

On croit la flairer parfois
Sous les hangars que la pluie bat –
Mais la pluie ne dure pas toujours – ;
Dans la boue où l'on est tombé
La face la première –
Mais il faut bien qu'on se relève
Car il y a des rires, même si l'on est seul – ;
Dans le lit d'hôpital où l'on a le droit
De se vider
Comme un maharadja –
Mais il faut promettre de mourir
Ou de guérir – ;
Ou bien encore dans la petite embolie
Que l'on a pour un oiseau qui nous gifle,
Pour un train qui nous hurle –
Mais c'est affaire de glandes, de nerfs – ;
Dans la promesse d'été, d'enfance et de pain beurré
Que nous fait, à chaque coup, la vieille horloge des familles

–
Mais ce n'est que du fer sur du fer – ;
Dans le garrot mousseux des jambes de la femme –
Mais il faut que ça cause
Mais ça veut que l'on cause.
Alors, où est-elle, l'autre part
D'ici,
La grande pluie qui ne s'arrête pas,
La convalescence infinie,
Le ridicule qui ne tue personne,
L'horloge que l'on n'a pas besoin de remonter,
La grande mémé silencieuse
Qui est plus nous-même que nous,
La baleine qui ne vomira pas Jonas ?

Jean Rousselot

*Le 4.12.65
(Poème inédit).*

Index des noms de personne

par Anna Tüskés

L'index ne recense pas volontairement les noms de :
Christophe Dauphin, László Gara, Gyula Illyés, Jean Rousselot
et Anna Tüskés.

- Abraham, Nicolas 204
Abraham, Pierre 49, 118, 307
Aczél György 29, 112, 118, 237-238, 341, 346
Aczél Tamás 58, 79
Ady Endre 10, 16, 27, 37, 38, 41, 43, 87, 107, 136-142, 181,
194, 236, 243, 252, 269, 359, 407
Aiglon, Napoléon II 366
Álmos, premier grand-prince magyar, père d'Árpád 137
Altman, Georges 26
Alyn, Marc 205, 209
Anselme, Daniel 49, 307, 369
Antal, M. 340
Apollinaire, Guillaume 16, 28, 49, 197, 366, 407
Appercelle, Andrée 204
Aragon, Louis 26, 28, 59, 69, 72, 193, 278
Arany János 9, 38, 121, 125-126, 227, 251-252, 257, 265
Aron, Raymond 73, 92, 108
Attila, roi des Huns 39, 93
Aubigné, Agrippa d' 167, 357
Audin, Julie et Louis 164-165
- Baal, Georges 43
Babits Mihály 10, 37, 38, 41, 142-144, 161, 193-196, 252
Bach János 243, 270
Backer, Anne-Marie de 110, 204-205, 254, 316, 338, 342
Balaj 232, 306
Balassi Bálint 252
Balázs György 433
Bálint Endre 20

Ballman, Jacqueline 204
Balzac, Honoré de 28
Barabás Miklós 316
Baracs János 333-334
Barine, Arvède 14
Barliez, Mlle 357
Barta László 29-30, 240
Barta Sándor 39
Bartis Attila 35
Bartócz Ilona 232, 304, 306, 433
Bartók Béla 22, 23, 30, 217, 241, 278, 335
Bati, M. 339
Batsányi János 16, 28, 407
Baudelaire, Charles 142, 148, 249, 408
Béalu, Marcel 109-110, 166, 204, 254, 316
Becker, Lucien 165
Beethoven, Ludwig van 241, 314
Béla III Árpád, roi de Hongrie 23
Bellmer, Hans 416
Bem Josef / József 61
Benedek Elek 205
Benjamin László 58, 79
Beray, Patrice 106
Berda József 433
Berény Róbert 19
Berényi Gábor 404
Bergé, Pierre 71
Bérimont, Luc 166
Berlioz, Hector 167, 280, 380
Bernard, Tristan 16
Bernáth Aurél 30, 240, 433
Berry, André 357
Bertholle, Jean 369
Bessenyei György 15
Bezombes, Roger 388
Birène, César 2

Bíró Mihály 37
Bíró Miklós 373
Blake, William 134, 167, 258
Blondin, Antoine 377
Blum, Léon 108
Boccaccio, Giovanni 415
Boldizsár Iván 397
Bonnard, Pierre 19
Bordonove, Georges 297
Bornemisza Géza 19
Boromisza Tibor 19
Borsos Miklós 29, 240, 433
Bosquet, Alain 49, 109-110, 200, 204, 254, 307, 316, 349
Bouhier, Jean 164, 166
Bouloc, Denys-Paul 369
Bousquet, Joë 164, 416
Braque, Georges 28
Brassaï, Gyula Halász 20
Brecht, Bertolt 98
Breton, André 20, 75, 161
Breton, Jean 169
Broué, Pierre 56
Bruézière, Maurice 224
Budé, Guillaume 409
Buffet, Bernard 28
Buot, François 57, 59
Burnham, James 108
Burns, Robert 265
Byron, Lord 15

Cadou, René Guy 164-166, 224, 230, 275, 300, 399, 436
Caillois, Roger 315
Camus, Albert 21, 28, 48, 66, 75, 77, 414
Capa, Robert, Endre Ernő Friedmann 20
Capet, Marguerite 23
Carné, Marcel 23

Cassou, Jean 30, 73, 75, 353
Catullus 15
Cayrol, Jean 49, 274, 307
Cellini, Benvenuto 415
Cendrars, Blaise 167
Césaire, Aimé 69
Cézanne, Paul 30, 240
Chambart, Manon de 405
Chamisso, Adelbert von 299
Char, René 161, 230, 399
Charaire, Georges 204-205, 278, 348, 356-357, 433
Charaire, Véronique 204-205, 278, 433
Charlemagne 327
Charles X 243
Charles, Géo, Charles Guyot 204
Charpier, Jacques 72
Châteaubriand, François-René de 428
Chaulot, Odette 242, 371
Chaulot, Paul 110, 186, 204, 242, 254, 316, 349, 369-370
Chiffolleau, famille 275
Chopin, Frédéric 167
Chrestien de Troyes 15
Cioran, Emil 394
Clancier, Georges-Emmanuel 31, 43, 49, 87, 99, 109, 204-205, 278, 307
Cocteau, Jean 7, 49, 69, 71, 193, 274, 307, 430
Copeau, Pascal 26
Corbière, Tristan 167, 398
Crevel, René 39, 193
Czóbel Béla 19
Cs. Szabó László 10-11, 85, 110, 203, 251
Cserépfalvi Imre 328
Csernus Ákos 284
Csernus Tibor 30, 240, 346
Csernus Tiborné 345
Csicsery-Rónay István 336-338, 349

Csokonai Vitéz Mihály 252, 262
Csontváry Kosztka Tivadar 29, 239
Csoóri Sándor 36
Csorba Győző 235, 310

Dallos (née Lloyd) Mary 345
Dallos Miklós 345
Dante, Alighieri 134, 142, 258
Darle, Juliette 307
Dauphin-Meunier, Achille 98, 409
Debussy, Claude 22
Delaunay, Robert 146
Denis, Maurice 19
Depestre, René 307
Déry Tibor 29, 39, 48, 73-75, 79, 106-107, 111-115, 238-
239, 262, 343, 398, 433
Desanti, Dominique 67
Diane de Poitiers 167
Dobossy László 10, 229, 267, 414-417, 431
Dobzynski, Charles 204-205, 307
Domenach, Jean-Marie 73
Dubček, Alexander 69
Ducis, Jean-François 243
Dumas, Alexandre, fils 428
Dumézil, Georges 12
Dupont, Jean 110, 254, 316
Dupriez, Agnès 205
Dürer, Albrecht 309

Eckhardt Sándor / Alexandre 233, 377, 395
Effel, Jean 28
Egressy Gábor 315
Éluard, Paul 26, 39, 43, 49, 50, 72, 109, 165, 191, 193, 201-
202, 224, 230, 278, 307, 399, 409
Eminescu, Mihai 47

Emmanuel, Pierre 69, 109-110, 204, 232, 254, 274, 307,
316, 332, 349, 361, 364
Engels, Friedrich 312
Erdélyi József 194, 250
Essenine, Sergueï Aleksandrovitch 265
Estang, Luc 110, 254, 316
Esterházy Péter 35
Esztergályos Károly 373

F. Földényi László 106
Faille, Pierre della 204
Farkas Ferenc 30, 241
Farkas Márta 343
Farkas, André 62, 85-86, 90, 101-103, 105, 109, 114, 118-
119
Fejtő François / Ferenc 21-22, 26, 33-34, 48, 52, 56, 63-65,
67-68, 78-79, 105, 150, 201
Fekete Sándor 58, 80
Ferch Magda 394
Ferdinand de Hohenzollern, roi de Roumanie 192
Fernandez, Dominique 394
Feuillade, Lucien 204, 338, 349
Fischer Anny 241
Flessel, Laura 87
Flouquet, Pierre-Louis 118, 204
Fodor Ilona 225
Follain, Jean 28, 110, 200, 203-204, 211, 254, 316, 324, 326
Fombeure, Maurice 224
Franco, Francisco 328
Frénaud, André 43, 49, 71-72, 109, 204-205, 274, 307, 332,
335, 338, 349, 400, 402
Friedmann Endre Ernő 20
Füsi József 415-416, 431
Füst Milán 35, 41, 193

Gachot, François 48, 204

Gacon, Jean 204
Galilée, Galileo Galilei 300
Galimberti Sándor 19
Gallimard, Gaston 73, 300
Gamarra, Pierre 307
Gara Andor 87
Gara Klára 87
Gara László 268
Gara, Étienne 88
Gara, Georges 87, 88
Gara, Nathalie 10, 86-89, 92-99, 116-117, 119, 362
Gara, Robert 87
Garai Gábor 362
Gara-Meljac, Claire 2, 49, 86, 91-96, 98-99, 103-104, 116-117
Gartempe, Jean 307
Gaspar, Lorand 11, 22
Gaucheron, Jacques 307
Gauguin, Paul 356
Gauthier, François-Eugène 251
Gellért Gyöngyi 363, 394-396, 399
Gengis Khan 167, 285
Gereblyés László 235, 295-296, 299, 302-303
Germain, Jean 164
Gerő Ernő 58, 61, 62, 64
Gide, André 108, 414
Gimes Miklós 67
Goebbels, Joseph 59
Goethe, Johann Wolfgang von 134, 179, 258, 273
Goffin, Robert 204
Gogol, Nicolas 265
Goll, Yvan 14, 15
Gomery, Emeric 100
Gomułka, Władysław 55
Gorilovics Tivadar 15, 18, 205
Goya, Francisco de 29

Greco, El, Domínikos Theotokópoulos 29
Grosjean, Jean 110, 254, 316
Groze, Pierre 307
Grünewald, Matthias 309
Guillaume, Louis 110, 204, 254, 316
Guillevic, Eugène 28, 31, 43, 49, 53, 69, 72, 109, 204-205,
227, 252, 269, 273, 298, 307, 338, 369, 402, 418, 433, 437
Guilloux, Louis 204
Guimbretiere, André 204
Gyergyai Albert 49, 50, 51, 91, 246
Gyomai Imre 26

Habsbourg 11, 24, 41
Hadek, Karel 406
Halász Gyula 20
Handl Simon 19
Hantaï, Simon 19
Haulot, Arthur 204
Háy Gyula 75, 80
Heidegger, Martin 312
Heine, Heinrich 254, 270
Henri IV. 424
Héraclite 179
Herder, Johann Gottfried 13
Hériat, Philippe 428
Herriot, Édouard 314
Hetey Katalin 321, 345
Hitler, Adolf 197
Hook, Sidney 108
Horatius 15
Horay, Pierre 200
Horel, Catherine 23, 25
Horne, Joseph Christopher William 259
Horthy Miklós 12, 21, 24, 86, 88, 194, 196-197
Hölderlin, Friedrich 317
Hubay Miklós 233, 242, 377

Hugo, Victor 27-28, 134, 167, 243, 257-258, 265, 302, 356, 363, 409

Humeau, Edmond 204, 369

Ignotus Pál 21, 150

Illyés Gyuláné, Kozmutza Flóra 170-171, 195-196, 208, 231, 241, 244, 250, 272, 278, 281, 291, 298, 308, 310-311, 314, 318, 321-324, 340, 352, 354, 357-358, 360, 362-363, 365-366, 371, 373-377, 380, 382-383, 385, 387-392, 394, 396-397, 399-400, 402-404, 409-412

Illyés Mária 2, 44, 196, 224, 230-231, 276, 278-281, 283-286, 291, 293, 296, 298, 300, 303-304, 3090-311, 314, 318, 321-324, 33, 340, 354, 356-358, 361-362, 366, 371, 375-376, 387, 391, 394-395, 397, 399, 401-404, 407, 409-410

Jacob, Max 165, 167

Jankovich Ferenc 10, 228-229, 267, 415, 428-433

Janus Pannonius 244, 252, 256

Járfás Ágnes 92

Jarry, Alfred 398

Jaspers, Karl 108

Jdanov, Andreï 54, 198, 238

Jouve, Pierre Jean 71, 274

Joyeuse, Germaine 405

József Attila 9-10, 16-17, 21, 27, 34-36, 41, 43-45, 48-54, 79, 87, 104, 107, 116-117, 146, 150-158, 167, 194-196, 226-229, 234, 236, 244, 246-250, 252, 256, 263, 266, 269, 275, 280, 282, 296, 303, 307, 328, 408, 418, 420, 422-427, 432, 436

József Jolán 432

Juhász Gyula 28, 144

Julliard, René 73

Justus Pál 433

Juvancz Irma 194

Kádár János 30, 32, 66, 68, 74, 86, 105-106, 111, 116, 118,
175, 234, 341
Kafka, Franz 103, 312
Kalmbach, Jean-Michel 205
Kant, Emmanuel 312
Karafiáth Judit 2, 224
Karátson Endre / André 191
Karinthy Ferenc 35
Karinthy Frigyes 35, 89
Károlyi Mihály 12
Kassai, Georges / György 48, 52, 75, 205, 262
Kassák Lajos 10, 16, 17, 21, 33, 37, 38, 39, 40, 41, 79, 111,
146-147, 193, 408
Kelemen Imre 204
Képes Géza 80, 228, 284, 415-417, 431
Kérel, François 307
Keresztury Dezső 26, 433
Kertész André 20
Kertész Imre 33, 35
Keszthelyi Rezső 36
Khrouchtchev, Nikita 56, 64
Kiss Sándor 381
Kodály Zoltán 30, 240-241, 278, 428
Kodolányi Bálint 376, 383, 387, 391, 397, 410
Kodolányi Gyula 366, 375-376, 387, 391, 395, 397, 410
Kodolányi Judit 391, 397, 410
Koestler, Arthur / Köszler Artúr 16, 92
Koltai Kovács Béla 50
Koltchak, Alexandre Vassilievitch 192
Komlós Tibor 259
Konja Lajos 79
Konok Tamás 345
Kónya Lajos 58
Kormos István 329
Kossuth Lajos 133, 317

Kosztolányi Dezső 10, 12, 13, 30, 35-36, 38, 48, 144-145,
196, 241
Kovácsnai Viktória 240
Kozák András 373
Kozma József, Kosma Joseph 22
Kozmutza Mária 397
Krasznahorkai László 35
Krúdy Gyula 35
Kuczka Péter 79
Kulin Borbála 50, 109, 119, 418
Kun Béla 12, 99, 192
Kuncz Aladár 16, 17
Kutnyánszky Liza / Kutniansky, Lisa 405

La Fayette, Gilbert du Motier de 167
La Fontaine, Jean de 27
Labidoire, Monique 22
Lacoste, Odette 406
Lacretelle, Jacques de 17, 26
Lampedusa, Giuseppe Tomasi di 415
Lance, Alain 11, 36
László, Imre 329
Laurent, Jean 204
Laurent, M. et Mme 275
Le Quintrec, Charles 110, 254, 316
Lefèvre, Raymond 26
Léger, David 146, 205
Lelkes István 26
Lénine, Vladimir Ilitch 76, 174
Leopardi, Giacomo 310
Lermontov, Mikhaïl 15
Lescure, Jean 204
Lessing, Erich 63, 74
Leveszy Panna / Levesezy, Panna 406
Lévi, Paul 26
Levinson, Louise 405

Lindon, Jérôme 73
Lipták Gábor 10, 229, 267, 348, 433-435
Lipták Piroska 433-434
Liszt Ferenc 167, 181, 241, 246, 280
Lorca, Federico García 161, 265, 354
Losonczy Géza 65, 67
Lothár László 228
Loubière, Pierre 204, 340
Louis VII 23
Louis XIV 24
Lukács György 52
Luxembourg, Rosa 66

Madách Imre 10, 28, 44-45, 117, 133-136, 167, 228, 243,
256-261, 270, 298, 348
Madaule, Jacques 26
Maňakovski, Vladimír 52
Malacamp, Pierre 164
Maléter Pál 67
Malraux, André 193, 341
Malraux, Clara 26
Manet, Édouard 328
Manoll, Michel 110, 164, 166, 204, 254, 284, 316, 369
Márai Sándor 21, 35, 48, 89, 90, 107
Marc Aurèle 180
Marc, Fernand 164
Márffy Ödön 19
Marissel, André 110, 254, 289, 293, 316
Martin du Gard, Roger 75
Martin, Marc 14, 39, 40
Martin, saint 28
Martin-Chauffier, Louis 26
Marton László 248
Marx, Karl 57, 104, 312
Masson, Loÿs 26, 49, 274, 416
Matisse, Henri 19, 28

Maupassant, Guy de 16
Mauriac, François 26, 28, 73, 75, 108, 193
Maurin, Mario 310
Maurois, André 428
Meillet, Antoine 12, 13
Mennecier, Cécile 205, 391
Méray Tibor 107-108
Miatlev, Adrian 315
Michaux, Henri 161
Michel-Ange 258
Mikes Kelemen 117
Mílosz, Oscar Venceslas de Lubicz- 167
Milton, John 134, 258
Moholy-Nagy László 20
Mohrt, Michel 311
Molière 428
Molnár Ferenc 23, 89, 107
Molnár Miklós 12, 75
Monier, Louis 2, 162
Morandini, famille 300
Moreau, Jean-Luc 48, 205
Morgan, Claude 26
Móricz Zsigmond 38, 89, 107, 196, 233, 244, 261-263, 349,
373
Mounin, Georges 167
Mozart, Wolfgang Amadeus 117, 181
Muller, Jean-Léon 11
Munkácsi Martin 20
Mussolini, Benito 59
Münnich Ferenc 66

Nádas Péter 35, 48
Nadeau, Maurice 113
Nagy Imre 345
Nagy Imre, homme politique 55, 56, 63, 64, 65, 66, 67, 245
Nasser, Gamal Abdel 67

Nemes Nagy Ágnes 242, 349
Németh Andor 16, 17, 26, 39
Németh László 28, 34, 79, 110, 335, 433
Nerval, Gérard de 265, 317, 408
Nodier, Charles 243
Nyéki, Louis 205

Olivennes, Armand 97, 103, 116
Orbán Ottó 36
Orosz Anna 206-207, 406
Ortutay Gyula 26
Osztojkán Béla 35
Ottlik Géza 107, 110, 112-113
Örkény István 33, 35
Ötlik 232, 306

Parrot, Louis 164
Passuth László 433
Pasternak, Boris 29
Paulhan, Jean 230, 399
Pécsi József 37
Péju, Marcel 78
Péret, Benjamin 72
Perlrott Csaba Vilmos 19
Petőfi Sándor 9, 10, 15, 16, 34, 38, 41-43, 45, 47, 61, 104,
109, 117, 125-133, 150, 167, 195, 229, 232, 234-235, 246,
251-252, 257, 263-266, 275, 279-281, 284, 286-288, 291,
293-295, 300, 302, 304, 306, 313-315, 319-320, 322, 372,
374, 407
Petri György 36, 41
Piaget, Jean 86
Piaubert, Jean 355
Picasso, Pablo 146
Piermont, Marie 17
Pilinszky János 22, 33, 35, 332-333, 349
Pils, Isidore 345

Pirandello, Luigi 415
Plantin 177
Poe, Edgar Allan 142, 167
Ponge, Francis 161
Pons, Max 191, 205, 395-397
Popa, Ioana 10, 31, 32, 45, 47, 48, 54, 60, 104, 107-108
Pouchkine, Alexandre 15
Pödör László 205
Prévert, Jacques 23
Proust, Marcel 16

Quasimodo, Salvatore 433
Queneau, Raymond 26

Rabinowicz, famille 88
Racine, Jean 28, 232, 306, 410
Radnóti Miklós 10, 17, 35, 41, 159-160, 408
Radnóti Miklósné, Fanni Gyarmati 159
Radzitzky, Carlos de 204
Rajk Julia 56
Rajk László 55, 56, 61, 200
Rákóczi François II 265
Rákosi Mátyás 55, 58, 63, 65, 79, 86, 198-199, 202
Rakovszky Zsuzsa 35-36
Raksányi, Mme 349
Ranódy László 30, 240
Ravel, Maurice 285
Régnaut, Maurice 205
Régnier, Paul-Eugène 204
Reismann János 204
Renard, Jules 414
Renoir, Auguste 28
Renoir, Jean 23
Rétif de La Bretonne, Nicolas Edme 408
Révai József 54, 198, 238, 275
Revel, Jean-François 432

Reverdy, Pierre 165, 167, 193
Ribemont-Dessaignes, Georges 26
Richard, Roger 40, 48, 204-205, 260
Rimbaud, Arthur 28, 150
Rippl-Rónai József 19
Robin, Armand 41, 269, 270
Rocard, Michel 167
Rochet, Waldeck 69
Rolland, Romain 414, 428
Rónay György 142, 256, 359
Ronsard, Pierre de 28
Rouget de Lisle, Claude Joseph 345
Rousseau, Jean-Jacques 414
Rousselot, Anne-Marie 2, 165, 231, 233, 276, 278, 280-281,
283-285, 287, 291-293, 296-297, 300, 303-304, 308, 310,
312, 318-321, 324, 326, 328, 335, 339, 341, 343, 345, 352,
354, 356, 358, 360, 363, 365, 368, 371, 373, 376, 378, 387,
391, 396, 399-400, 403, 410-412, 434-435
Rousselot, Claude / Dean, Claude 2, 165, 280, 286-287,
297, 305, 336, 357, 360
Rousselot, Jeanne 164
Rousselot, Yvonne 165, 231, 278, 281, 283, 290, 293, 299-
300, 304-305, 308, 310, 318, 323-324, 327-328, 335, 339,
341, 343, 345, 347, 356-358, 361, 363, 368, 371, 376, 380-
381, 383, 385, 387-388, 391-392, 394, 396-397, 403, 410-
412, 434-435
Rousselot-Dean, Catherine-Anne 305, 311, 348
Roy, Claude 71, 73, 74, 274
Rozsda Endre 20
Rurik, prince Varègue 366
Rutebeuf 408

Sabatier, Robert 110, 204-205, 223, 254, 316
Saint-Just, Louis Antoine de 79
Sand, George 265
Sarkozy, Nicolas 23

Sárközi György 23
Sartre, Jean-Paul 21, 28, 51, 57, 67, 69, 76, 77, 78, 106,
312, 414
Sauvage, Marcel 19, 409
Sauvageot, Aurélien 48, 204
Scheinert, Suzanne et David 205, 395
Sebők György 278
Seghers, Pierre 7, 54, 71, 204, 207, 211, 269, 275, 285, 307,
337, 406, 418
Shakespeare, William 134, 142, 167, 243, 258, 270, 368
Sicre, Jean-Paul 52
Simenon, Georges 414
Simononis, Jacques 36
Sipos Gyula 92, 110, 254, 316
Sodenkamp, Andrée 204
Somlyó György 22, 225, 361
Sótér István 232, 259, 331
Spitzer, Gérard 78
Staline, Joseph 52, 56, 61, 76, 78, 103
Stauder Mária 2, 224
Stendhal 28, 300
Stern, Anatol 366
Stil, André 69
Supervielle, Jules 193, 202, 274
Szabó Lőrinc 10, 79, 148-149, 234, 280, 433
Szabó Magda 35, 107, 112
Szabó Zoltán 85, 92, 93, 119
Szabolcsi Miklós 232, 331
Szálasi Ferenc 12, 197
Szávai János 11, 36, 205
Szegi Pál 364
Székely Aladár 37
Szélpál Árpád 21
Szende Tamás 48
Szenes Árpád 20
Szentkuthy Miklós 35, 48

Szép Ernő 35
Szilágyi József 67
Szilvási Lajos 103
Szokolay Károly 373
Szőnyi István 29, 239

Tamás Attila 205
Tamási Áron 433
Tandori Dezső 36, 41
Tar Sándor 35
Tardos Tibor 58, 75, 79
Taurand, Jacques 36
Tavernier, René 204
Temesi Mihály 14
Thiers, Adolphe 175
Thomas, Ambroise 274
Thorez, Maurice 76
Tihanyi Lajos 19
Timár György / Georges 36, 187, 228, 380, 382, 384-385
Tito, Josip Broz 66
Tóth Árpád 148
Tóth István 10, 228-229, 267, 436-339
Tóth Judith 205
Toulet, Paul-Jean 299
Toulouse, Roger 166, 369
Tourneur, Pierre Le 243
Török Sophie 142
Trépinard, Marie 405
Triolet, Elsa 26, 278
Trotsky, Léon 64
Turoldé 327
Tüskés Tibor 310
Tzara, Tristan 26, 43, 49, 54-55, 57-61, 69-70, 193, 201,
230, 248, 273, 278, 307, 399

Vahl Ottó 2, 189

Vallotton, Félix 19
Vámos László 404
Vandercammen, Edmond 437
Vásárhelyi Zoltán 428
Vay, M. 339
Vazov, Ivan 15
Vélazquez, Diego 385
Venczel Vera 373
Vercors 26, 307
Verdi, Giuseppe 86
Verhesen, Fernand 204
Verlaine 28
Verne, Jules 414
Vészi Endre 79
Vieira da Silva, Maria Elena 20
Vilar, Jean 298
Villon, François 28, 49, 87, 250, 408
Virág Ibolya 35
Voltaire 11, 414
Voročilov, Kliment 198
Voronca, Ilarie 38
Vörösmarty Mihály 9, 28, 38, 110, 122-125, 244, 252-255,
258, 266, 316-317
Vuillard, Édouard 19

Wagner, Richard 167, 291, 293, 298
Wellens, Serge 370
Weöres Sándor 10, 29, 33, 41, 111, 161, 183, 185, 198, 228,
232, 284, 331-333
Whitman, Walt 15, 249
Winckler, Paul 91
Winger, Betty 94
Wurmser, André 377

Yourcenar, Marguerite 394

Zelk Zoltán 58, 75
Ziffer Sándor 19
Zilahy Lajos 48
Zrínyi Miklós 252
Zweig, Stefan 39

TABLE

LA POÉSIE HONGROISE ENTRE SEINE ET DANUBE, par Christophe Dauphin	7
DOUZE POÈTES HONGROIS, traduits par Ladislás Gara et adaptés par Jean Rousselot	
« Portrait de Ladislás Gara en porteur de Feu », par Christophe Dauphin	85
« La traduction de la poésie hongroise » (extrait), par Ladislás Gara	120
Mihály Vörösmarty	122
János Arany	125
Sándor Petőfi	126
Imre Madách	133
Endre Ady	136
Mihály Babits	142
Dezső Kosztolányi	144
Lajos Kassák	146
Lőrinc Szabó	148
Attila József	150
Miklós Radnóti	159
Sándor Weöres	161
POÈMES HONGROIS DE JEAN ROUSSELOT	
« Jean Rousselot, le poète des Moyens d'existence », par Christophe Dauphin	164
- <i>Pour Flóra et Gyula Illyés</i>	170
- <i>Ça va recommencer</i>	171
- <i>Le jeu et la chandelle</i>	176
- <i>Pour Gyula Illyés</i>	180
- <i>Les Interlocuteurs</i>	181

- <i>Élégie pour Ladislas Gara</i>	181
- <i>Kecses viperák</i>	183
- <i>Les vipères précieuses</i>	183
- <i>A szó használata</i>	184
- <i>L'usage de la parole</i>	185
- <i>Vers Paul Chaulot-hoz</i>	186
- <i>Poème pour Paul Chaulot</i>	187

SEPT POÈMES DE GYULA ILLYÉS

« Présence de Gyula Illyés », par Christophe Dauphin	191
---	-----

- <i>Anna</i>	206
- <i>Signe</i>	207
- <i>Plutôt que de devoir mourir</i>	209
- <i>Doleo ergo sum</i>	210
- <i>L'Étoile qui flambe</i>	211
- <i>Une phrase sur la tyrannie</i>	212
- <i>Ode à Bartók</i>	217

JEAN ROUSSELOT & LA POÉSIE HONGROISE, par Anna Tüskés	223
---	-----

LETTRES À GYULA ILLYÉS, par Jean Rousselot

Édition établie et annotée par Anna Tüskés

Lettres à Gyula Illyés	267
Quatre lettres à László Dobossy	414
Sept lettres à László Gara	418
Trois lettres et une carte à Ferenc Jankovich	428
Quatre cartes postales à Gábor Lipták	433
Une lettre et un poème à István Tóth	436

INDEX, par Anna Tüskés	440
-------------------------------	-----